



Vénérable Maître Hsing Yun



Rencontre historique entre deux chefs religieux : Vénérable Maître Hsing Yun, reçu par Sa Sainteté le Pape Jean-Paul II, au Vatican.



Découverte de l'un des plus grands Coran du monde à la Mosquée Romane en Italie, en 1997.



Le Vénérable Maître Hsing Yun souhaite la bienvenue au Dalaï-lama, en 1989.



L'abbé du Wat Phra Dhammkaya de Thaïlande fait visiter le domaine au Vénérable Maître Hsing Yun, en 1994.



Ordination des premiers monastiques
bouddhistes africains, en 1994.



Vénérable Maître Hsing Yun conduit les disciples dans la pratique de la méditation en marchant.



Vénérable Maître Hsing Yun



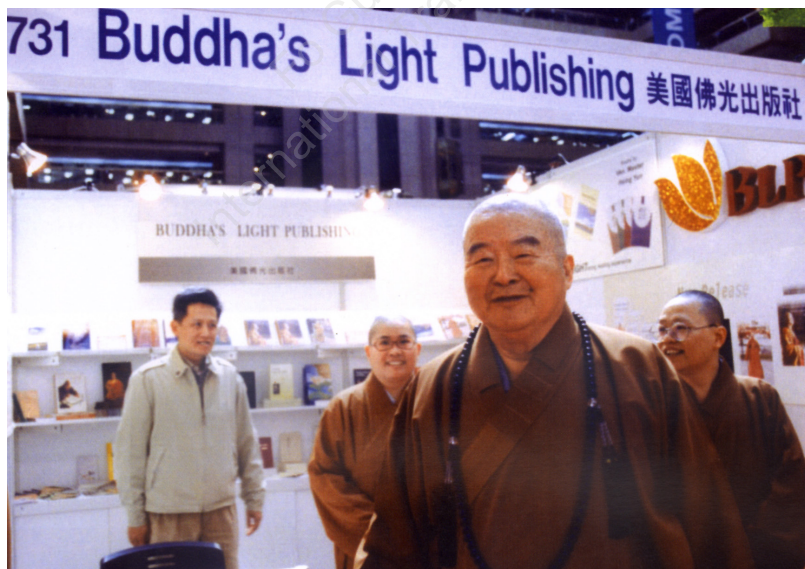
Photo de groupe lors de la Conférence mondiale des adeptes bouddhistes au Temple Nan Tien, en Australie.



Cérémonie d'ouverture de la Conférence Internationale des Femmes Bouddhistes Exceptionnelles à Fo Guang Shan, Taiwan.



Photo de famille avec sa mère et ses frères et sœur.



Exposition de livres en langues étrangères par la Maison d'édition Buddha's Light, au Salon du Livre de Taipei, (01/02/2002).



Vénérable Maître Hsing Yun et la calligraphie.



Cérémonie de la pleine ordination internationale de la triple plate-forme à Bodhgaya, en Inde (15/02/1998).



Campagne du « Convoi de la compassion et de la gentillesse » organisée par la B.L.I.A., à Taipei



Cérémonie d'accueil de la relique (une dent du Bouddha) à Taïwan, lors d'un dharma-service exotérique et ésotérique.

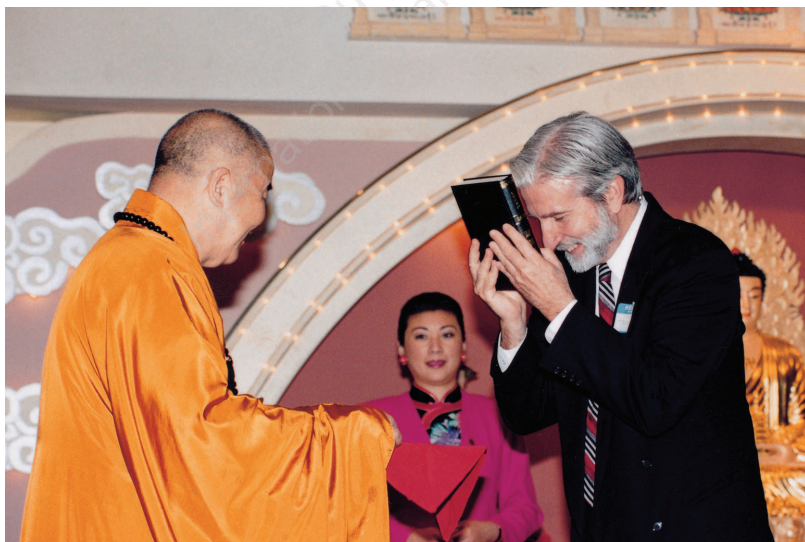




Photo du Vénérable Maître Hsing Yun et du Maître de la peinture chinoise Zhang Daqian, en visite à Fo Guang Shan, (14/03/1978).



Le lauréat du Prix Nobel de littérature, Alexander Solzhenitsyn, à Fo Guang Shan, (21/10/1982).



Le Professeur Lewis Lancaster de l'Université de Berkeley représente les vingt-sept universités des Etats-Unis, pour recevoir le Canon Chan du Tripitaka Fo Guang, offert par le Vénérable Maître Hsing Yun.



Vue générale du Temple Hsi Lai, aux Etats-Unis.





Visite du Vice-président des Etats-Unis, Al Gore, au Temple Hsi Lai, (29/04/1996).



Inauguration de la B.L.I.A. au Quartier général du Temple Hsi Lai, (16/04/1992).



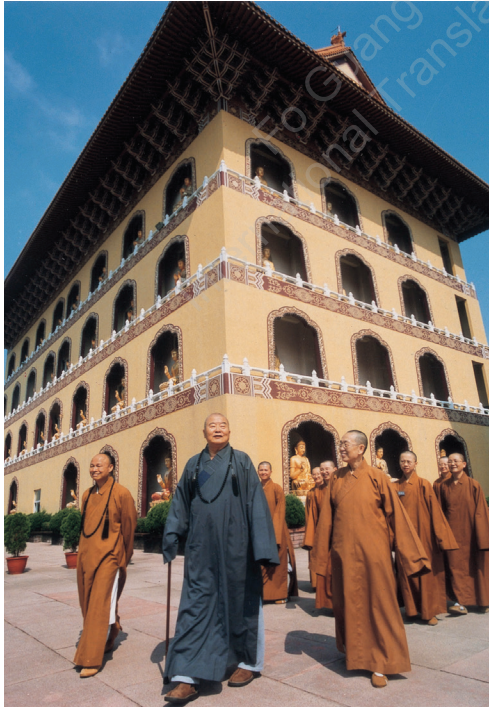
Service de bénédiction pour les victimes du New York's World Trade Center, suite aux attentats terroristes du 11 septembre 2001.



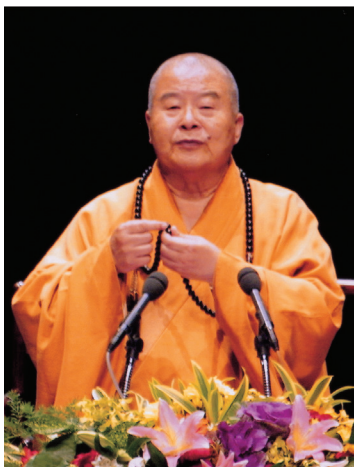
Visite à l'Université Griffith de Queensland en Australie et rencontre avec le chancelier Sir John Macrossan (2ème à droite), le vice-chancelier Pr. Roy Webb (à gauche) et M. Uri Themal, Directeur des affaires multiculturelles du Queensland, à propos de la construction de l'Institut des religions mondiales, (29/11/1999).



Performance de la Chorale interprétant l'hymne bouddhiste de Fo Guang Shan.

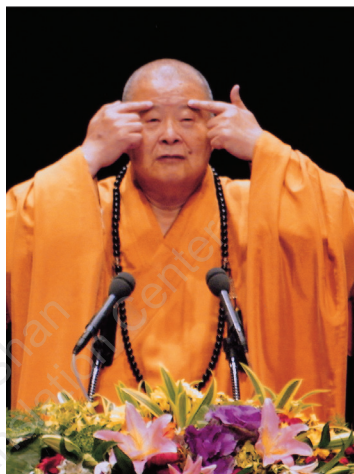


Hall des bouddhas d'or à Fo Guang Shan, en 2001.

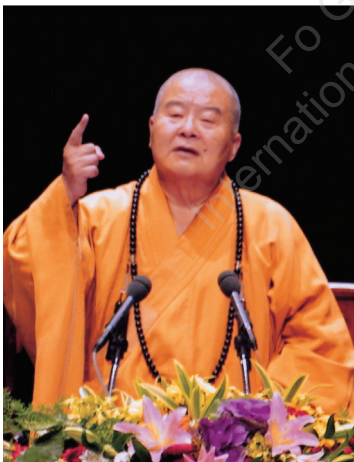


Les douze chaînons de la coproduction conditionnelle sont comme les perles du chapelet enfilées l'une derrière l'autre.

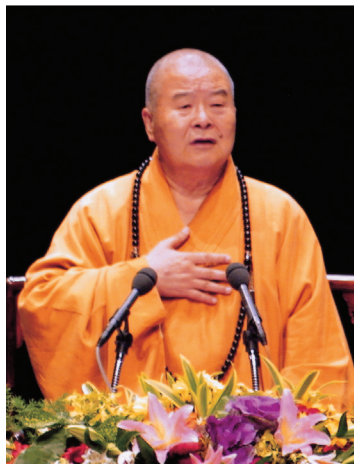
Les sourcils sont-ils inutiles ? Oh non! Pas du tout !

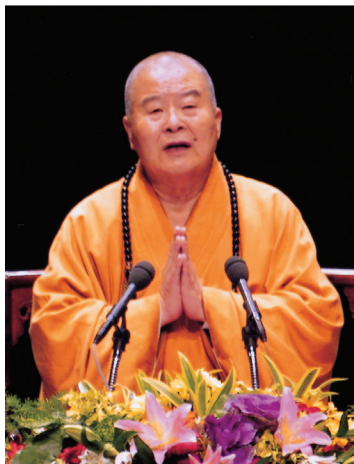


Demandez-vous si vous avez la conscience pure.



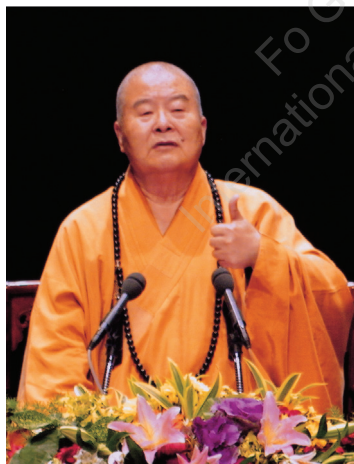
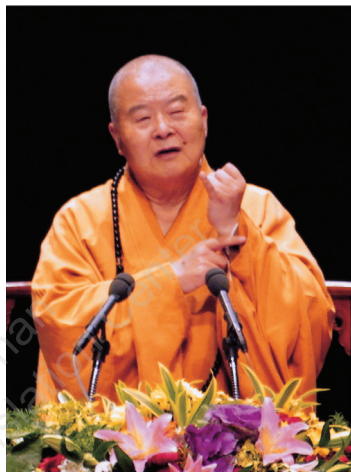
Le Cœur ouvert, c'est l'essence du Chan d'un doigt.





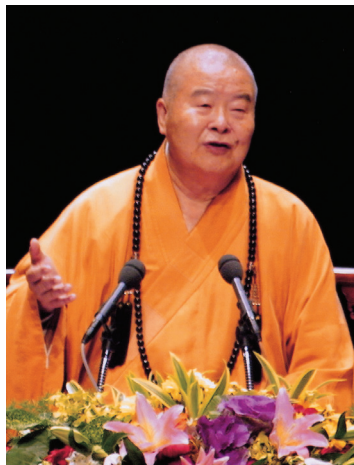
« Joindre les paumes » signifie « unir les dix dharmadhatu en un seul cœur »

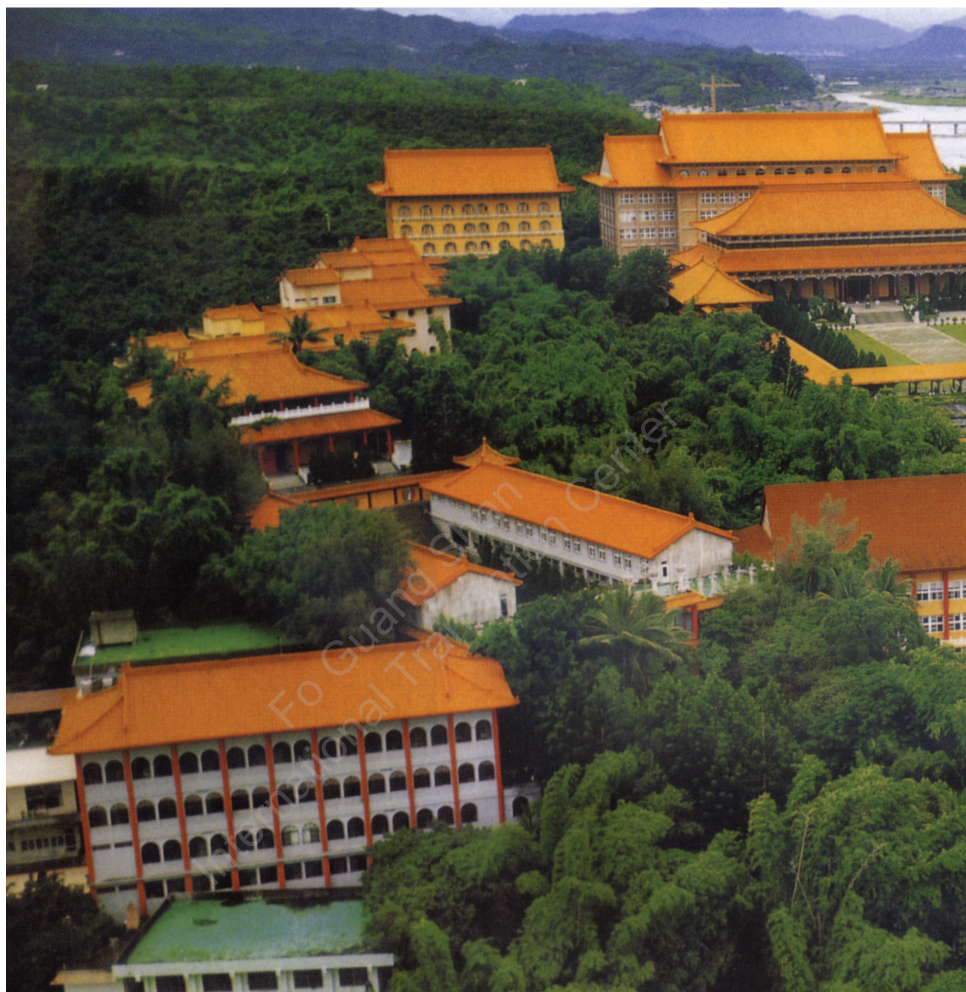
Le petit doigt est peut-être le plus court, mais il est le plus proche de Bouddha quand nous joignons les paumes.



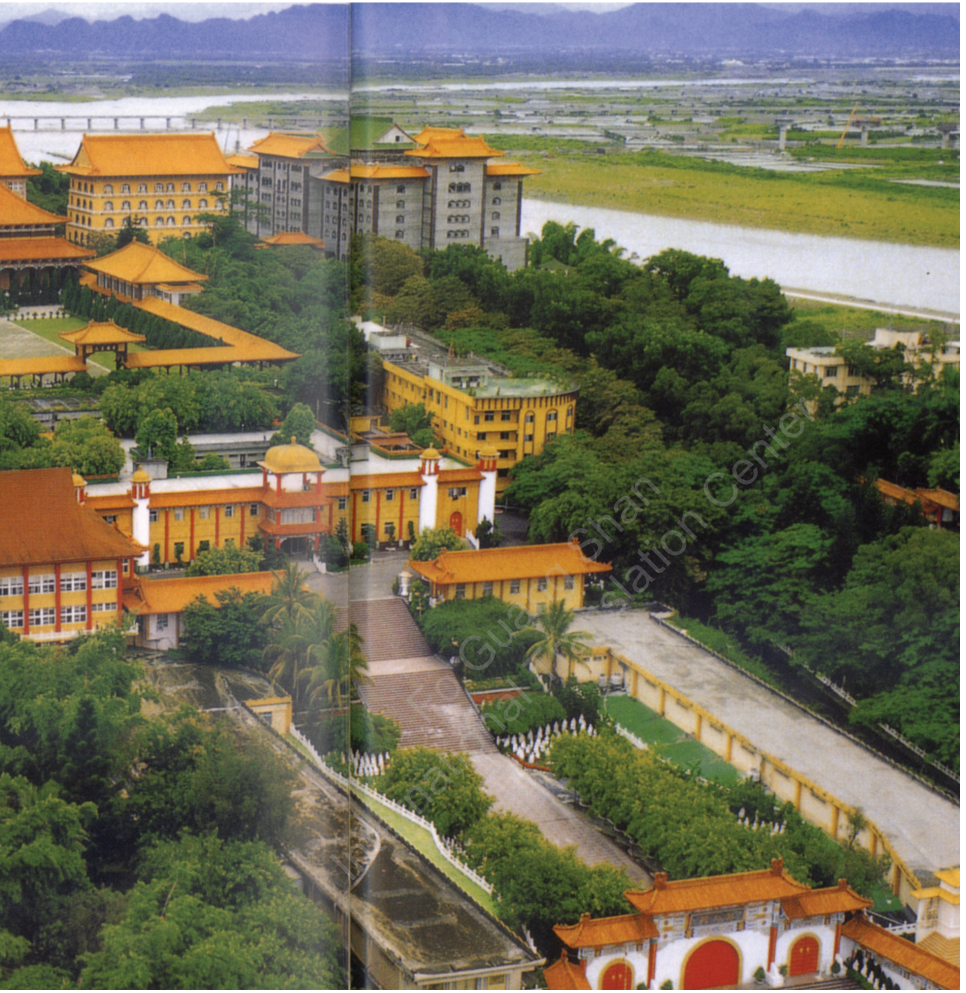
La patience est la plus grande des forces.

Tout l'univers ne nous appartient-il pas ?





Quelqu'un m'a un jour demandé à quoi ressemblait Fo Guang Shan. Certains le comparent aux cinq doigts d'une main ou aux pétales d'une orchidée, d'autres le qualifient de monastère traditionnel ou de temple moderne. Pour moi, toutes ces réponses sont à la fois justes et fausses. Quand j'ai fondé Fo Guang Shan, je n'avais pas de plan en tête ; les bâtiments furent édifiés au fur et à mesure, selon les causes et conditions du moment. Voilà pourquoi FGS est composé de bâtiments de tout genre et abrite une grande variété d'activités.





Voir le stupa est comme voir Bouddha.



Un coin de Fo Guang Shan



Fo Guang Shan – La grande salle de Bouddha



La grande salle de Bouddha, la nuit.



Le Grand Bouddha d'accueil, la nuit.



Le pavillon du dragon.

TRANSMETTRE LA LUMIÈRE

BIOGRAPHIE DU
VÉNÉRABLE MAÎTRE HSING YUN

傳燈
星雲大師傳

(法文版)

TRANSMETTRE LA LUMIÈRE

BIOGRAPHIE DU
VÉNÉRABLE MAÎTRE HSING YUN

傳燈
星雲大師傳

(法文版)

Fu Chi-Ying

Traduit par Le-Binh Tran et Claude Merny

Edité par Fo Guang Shan International Translation Center,
Los Angeles

© 2018 Fo Guang Shan International Translation Center

Par Fu Chi-Ying

Traduit par Le-Binh Tran et Claude Merny

Graphisme de la couverture : Maggie Shih

Mise en page : Yin Chiu

Fo Guang Shan International Translation Center

3456 Glenmark Drive,

Hacienda Heights, CA 91745, U.S.A.

Tel : (626) 330-8361

Fax : (626) 330-8363

E-mail : info@fgsitc.org

Website : www.fgsitc.org

Protégé par la loi sur la protection des droits d'auteur, suivant le Code de l'Union Internationale des droits d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, du texte et/ou de la nomenclature contenus dans le présent ouvrage sans l'autorisation de l'Editeur, est strictement interdite.

Imprimé à Taiwan.

Table des matières

Les sources de lumière se succèdent et éclairent le monde	i
Le monde de la lumière du Bouddha	
Le Vénérable Maître Hsing Yun : l'homme qui réunit en lui la Réforme, la Créativité et l'Education	iii
Préface	vii

Partie I

Les affinités prédestinées

Chapitre 1	Les pleurs clairs et sonores d'un nouveau-né, l'enchantement des bouddhas	7
Chapitre 2	Chose promise, chose due : L'arrivée à Qixia	19
Chapitre 3	Une période de trouble met le jeune moine à l'épreuve	32

Partie II

Traverser la mer pour transmettre la lumière

Chapitre 4	L'arrivée du moine chinois à Taïwan	47
Chapitre 5	Yilan : le berceau	56
Chapitre 6	Hsing Yun : Grand maître créateur du monde bouddhiste	68

Partie III

Faire prospérer la semence bouddhique

Chapitre 7	Aller vers le Sud et conquérir le désert pour créer une nouvelle conjoncture	97
Chapitre 8	Les trente années de l'empire Fo Guang	110
Chapitre 9	Les gardiens : Dragons et éléphants du bouddhisme	124
Chapitre 10	Une version moderne du monastère traditionnel	143
Chapitre 11	Le Dharma ne s'acquiert pas en fuyant le monde	159
Chapitre 12	Créer des relations à travers le monde	174

Partie IV

Promouvoir le Dharma et Guider les hommes

Chapitre 13	Le transfert	199
Chapitre 14	Le moine voyageur, très occupé mais insouciant	210
Chapitre 15	Aimer Taïwan, mais rester attaché à la Chine	223

Partie V

La lumière du Bouddha à travers le monde

Chapitre 16	Le Dharma gagne l'Occident	245
Chapitre 17	La Buddha's Light International Association (B.L.I.A.) : une chaîne mondiale	261
Chapitre 18	Une extraordinaire formule : La grande tolérance	275

Partie VI

La volonté de revenir sur terre

Chapitre 19	Un grand homme et un cœur d'enfant	299
Chapitre 20	Ne faire rien qui serait contraire aux enseignements du Bouddha	321
Chapitre 21	Etre moine bouddhisme d'une vie à l'autre sans regret	331

Remerciements

Nous tenons à exprimer notre gratitude envers tous ceux qui ont aidé à la réalisation de ce livre, en particulier, le Vénérable Tzu Jung, Chef Exécutif du Fo Guang Shan International Translation Center (F.G.S.I.T.C.), le Vénérable Yi Chao, Directeur du F.G.S.I.T.C. et le Vénérable Hui Dong, Premier abbé du Hsi Lai Temple, pour leur soutien et leurs conseils ; Madame Le-Binh Tran et Monsieur Claude Merny pour la traduction ; Madame Yin Chiu pour la mise en page ; et Mademoiselle Maggie Shih pour le graphisme de la couverture. Notre reconnaissance va également à tous ceux qui ont contribué à ce projet, de sa conception à sa publication.

Les sources de lumière se succèdent et éclairent le monde

Hsing Yun

Depuis presque soixante-dix ans, je ne suis qu'un simple bonze qui considère que « propager le Dharma est sa mission et en faire bénéficier le monde, son travail ». Peu importent les changements environnementaux, j'ai toujours profondément ressenti la bénédiction des bouddhas et l'affection des hommes, qui m'ont permis de parfaire, goutte à goutte, la mission sacrée d'un monastère. Ces dernières années, plusieurs écrivains ont successivement publié des articles et des livres, concernant ma vie et mes expériences, certains remplis d'encouragements et de compliments, d'autres de critiques et de reproches... Mais je n'y ai pas attaché une grande importance car, qu'ils soient intentionnels ou involontaires, je les considère comme des leçons et des avertissements, bénéfiques pour ma pratique et mes actes.

Il y a quelques années, j'ai fait la connaissance d'un groupe d'amis de la maison d'édition Commonwealth Publishing, dont le Directeur est le Professeur Gao Xijun. Leur enthousiasme, leurs capacités et leur professionnalisme, m'ont grandement impressionné. C'est pourquoi, quand « Commonwealth Publishing » me demanda l'autorisation

de publier ma biographie, j'ai tout de suite, et avec joie, donné mon accord.

L'auteur de ma biographie est Madame Fu Chi-Ying, rédactrice en chef et nous avons travaillé ensemble durant presque deux ans. Je suis de plus en plus persuadé que je suis tombé sur la bonne personne. Sa modestie n'entrave pas l'indépendance de sa pensée, elle est active et, sans jamais exercer de contrainte et de manière très subtile, elle m'a amené à revenir sur les événements du passé. En outre, elle a été très attentive aux travaux de documentation et de recherche. Quand j'ai relu son manuscrit pour la première fois, je me suis aperçu qu'elle avait parfaitement su saisir les caractéristiques de ma personne, de ma pensée et de mon esprit et les exprimer dans une langue fluide et élégante. En fait ce n'était pas trop difficile de me satisfaire, l'essentiel était que les principaux disciples de Fo Guang Shan aient tous donné leur accord, après lecture.

Dans le cours de l'Histoire, les empreintes de l'individu sont peut-être insignifiantes. Je voulais en toute simplicité, exposer aux lecteurs de manière réelle et nette, ma vie, mon travail, mes croyances, ma pensée et mes connaissances. Je voulais aussi indiquer aux adeptes bouddhistes, le chemin de la pratique et j'espérais pouvoir offrir à tous, mes expériences et mon témoignage, afin que nous puissions, ensemble, nous encourager et nous stimuler, pour faire disparaître les querelles et disputes, éclairer la lampe intérieure de chacun et établir une Terre pure mondaine, de joie et d'harmonie.

Je remercie le « Commonwealth Publishing » et madame Fu Chi-Ying pour les efforts qu'ils ont consacrés à la publication de ce livre. Enfin, je prie sincèrement les Trois Joyaux de nous bénir de leur lumière bienfaisante. A tous les lecteurs, je souhaite Santé, Joie et Satisfaction !

Taipei, Fo Guang Shan, décembre 1994

Le monde de la Lumière du Bouddha

Le Vénérable Maître Hsing Yun : l'homme qui réunit en lui la
Réforme, la Créativité et l'Education.

Gao Xijun

*« Mon sang est inséparable de celui du peuple,
Mon pouls bat en concordance avec celui de la foule ».*

Est-ce une promesse électorale ?

Est-ce la promotion d'un best-seller ?

Est-ce l'éloge d'une jeune idole de la chanson ?

Est-ce la description de la sollicitude d'un médecin envers son patient ?

Rien de tout cela : Ces deux phrases sont les recommandations fondamentales que le Vénérable maître, Hsing Yun, adresse à ses disciples quand il parle de la propagation du bouddhisme.

Face à ce « bouddhisme humaniste » caractérisé par cette universalité, cette auto-exigence à la fois douce et forte, avec, pour idées directrices :

« Apporter aux autres la confiance, apporter aux autres la joie, apporter aux autres l'aisance, apporter aux autres l'espérance », telle la brise du printemps... Qui ne bénéficierait de sa bienveillance ?

Jusqu'à ce jour, je suis resté agnostique, mais j'admire beaucoup ceux qui ont la foi. J'espère de tout mon cœur qu'un jour, je pourrai aussi devenir un croyant convaincu.

Ces dernières années, j'ai eu la chance de pouvoir approcher Maître Hsing Yun. Quand je le rencontrais, je n'ai jamais osé lui parler des doctrines bouddhistes, mais les sujets de conversation comme la mentalité sociale, les principes moraux, les règles éducatives, l'influence des médias, les relations des deux Chine... faisaient tous partie du « bouddhisme humaniste », du « bouddhisme de la vie » qu'il préconise. Et, entre les questions et les réponses, l'intérêt que j'en ai retiré me semble énorme. Je me disais souvent : S'il était professeur d'université, les étudiants pourraient sans aucun doute, obtenir des éclaircissements majeurs, grâce à son raisonnement et à l'étendue de ses connaissances.

Envers le Grand maître, j'éprouvais plus d'admiration pour ses conceptions et ses idées, que de compréhension des difficultés qu'il avait rencontrées sur le chemin de la propagation du bouddhisme humaniste. Je ne le connaissais qu'à travers les articles qu'il publie périodiquement dans le magazine mensuel « Global Views » et par « le Journal du Hsing Yun » dans l'« Universal Gate ». A travers ces écrits, je ressentis immédiatement une sympathie, une résonance mutuelle, et aussi un sentiment profond de respect envers les concepts qu'il préconisait. Par contre, je ne savais rien des difficultés qu'il avait rencontrées sur le chemin de la propagation du bouddhisme.

Au fond de moi, je me posais souvent ces questions :

- *Quelle est donc cette sagesse qui lui a permis de transformer les théories profondes du bouddhisme, pour en faire un ensemble que chacun puisse comprendre ?*

- *Avec quelle détermination a-t-il ensuite éclairé ces théories par des démonstrations formelles ?*

- *Comment a-t-il pu avoir un tel talent pour diriger avec cohérence, cette gigantesque organisation ?*

• *Comment a-t-il pu, à l'âge de cinquante huit ans, avoir la générosité d'abandonner la direction de Fo Guang Shan, afin que le mouvement devienne démocratique ? Et par la suite, comment a-t-il pu créer un autre espace bouddhiste encore plus large, outre mer ?*

• *Enfin, comment a-t-il pu, par la force du vœu, par la cause et condition, par les vertus, toujours « créer à partir de rien » et répandre le bouddhisme sur la Terre entière à partir d'un endroit, d'une région, d'un Pays ?*

Pour tous ces passages et détails que je voulais connaître, j'ai enfin obtenu une réponse plus complète.

Le livre qu'a écrit la rédactrice en chef du « Commonwealth Publishing », Madame Fu Chi-Ying, intitulé « *Transmettre la lumière – Biographie du Vénérable Maître Hsing Yun* », décrit le personnage de manière exhaustive.

Au fil de ses vingt-et-un chapitres et cent-trente mille caractères, l'auteur a su, grâce à une structure claire, un langage fluide, des exemples sympathiques et des reportages exceptionnels, faire saisir à ceux qui le connaissaient déjà un peu et à ceux qui ne le connaissaient pas, toutes les difficultés qu'il a rencontrées et comment il a pu, pas à pas, fonder ce Fo Guang Shan, symbolisant l'esprit et l'universalité du bouddhisme humaniste.

Grâce à cette biographie, on peut percevoir les trois qualités exceptionnelles du Grand maître :

- *Un révolutionnaire religieux déterminé et fidèle à sa parole.*
- *Un Grand maître créatif, charitable et profondément instruit du Dharma.*
- *Un éducateur fraternel et pédagogue.*

« Révolutionnaire » par sa détermination, « créatif » par sa diligence, « éducateur » par sa fraternité. Au sens large, on peut dire que le Grand maître qui réunit en lui la détermination, la diligence et la

fraternité, est à la fois, un grand moine bouddhiste bienfaisant et un éducateur social de grande influence.

J'ai toujours pensé que « Les concepts peuvent influencer sur le cours de l'Histoire ». Aujourd'hui, je suis encore davantage persuadé que « La croyance religieuse peut transformer la vie ». Chaque petit point décrit dans cette biographie du Grand maître, est une force motrice qui permet la transformation de la vie de l'homme.

« Le bouddhisme humaniste », « le bouddhisme de la vie » que préconise le Grand maître, ont non seulement changé la vie d'innombrables Chinois à l'intérieur, comme à l'extérieur de la Chine, mais ils laisseront une profonde empreinte dans l'histoire de la Chine elle-même.

Avec le développement de la B.L.I.A. (Buddha's Light International Association) à travers le monde, le Vénérable Maître Hsing Yun a encore beaucoup de chemins à frayer, beaucoup de doctrine bouddhiste à enseigner.

Comme l'auteur l'a si bien écrit :

Dans chaque empreinte de ses sandales, il fait pousser de magnifiques fleurs de lotus ;

Par chaque mouvement des manches de sa robe, il dépoussière la Terre pure des bouddhas.

Un jeune moine bouddhiste de Yangzhou a traversé un tunnel de quarante années à Taïwan et fondé Fo Guang, (Lumière de Bouddha) : Un monde immense.

C'est vraiment là un autre miracle taïwanais qui dépasse celui de l'économie.

Taipei, décembre 1994

Préface

Fu Chi-Ying

Il y a déjà plus de dix ans que j'ai quitté l'école. Depuis, j'ai toujours eu la chance d'exercer des professions relevant de ce domaine de l'écriture, qui me fascine : journaliste, rédactrice, chargée de la publication, chef de rédaction ... Mais, jamais je n'avais pensé écrire un livre.

Combien merveilleuse est l'affinité (causes et conditions) dont parle le bouddhisme !

Il y a six ans, j'étais employée au magazine Global Views et j'ai eu l'occasion de faire la connaissance du Grand maître, grâce à une série d'articles, intitulée « *Rencontre avec une personnalité* ». Il y a deux ans, Commonwealth Publishing planifia la sortie d'une série intitulée *Biographies des personnalités contemporaines*. Toute l'équipe pensait qu'il fallait publier celle du Vénérable Maître Hsing Yun et c'est ainsi que j'ai eu, pour la première fois de ma vie, l'occasion d'écrire un livre. Après accord du Grand maître et au moment où je commençais mon travail, j'appris que, depuis des années, de nombreux écrivains expérimentés souhaitaient écrire sa biographie. Qui aurait pu penser que cette opportunité pût tomber entre les mains d'une jeune débutante ?

Pendant plus de six-cents jours de travail en commun, face à mon ignorance du bouddhisme et de sa doctrine, le Grand maître a été

aussi indulgent que compréhensif. Et, quand ma curiosité professionnelle de journaliste me poussait à poser toute sorte de questions, toujours il y répondait, sans la moindre réserve, et les réponses obtenues me paraissaient toutes de merveilleux concertos.

Au début, je pensais qu'il était inévitable de rencontrer certains obstacles, quand on envisageait d'écrire la biographie d'un personnage contemporain. Pourtant, le Grand maître m'a offert une totale confiance et liberté de développement. Sous son apparence majestueuse, j'ai senti, au fil des jours, battre un cœur franc et pur.

Cette biographie est basée sur :

1. Dix-neuf entretiens avec le Grand maître, chacun d'une durée de deux à trois heures, avec un total de trente-deux cassettes d'enregistrement de quatre-vingt-dix minutes.

2. De nombreuses rencontres avec trente-huit personnes : les parents, les maîtres, les disciples, les amis du Grand maître et les érudits bouddhistes, des dignitaires religieux (bouddhistes et non bouddhistes), les représentants des médias, etc.

3. La documentation littéraire, soit les dix-neuf ouvrages du Grand maître, les recueils de ses discours, son journal, ses lettres ouvertes, ses notes, ses articles, publiés depuis 1968 dans le « Universal Gate », les journaux chinois et les magazines hongkongais, américains ou allemands et une dizaine d'ouvrages de référence comme : *Les biographies des moines éminents, le bouddhisme et les temples bouddhistes à Taïwan, l'école Chan et le taoïsme, l'encyclopédie Fo Guang, etc.*

Pour rendre de manière vivante la vie et l'esprit du Grand maître, j'ai, outre les visites au monastère Fo Guang Shan et aux autres centres Fo Guang et entreprises à Taïwan, étendu mes déplacements jusqu'à son village natal – Jiangdu de Jiangxu, jusqu'au lieu de son ordination – la pagode Qixia de Nanjing, ainsi qu'aux centres Fo Guang des Etats-Unis, de Hong-Kong, de Berlin, etc. Durant ses discours,

lectures, processions d'aumônes, tournées d'inspection, visites, réceptions, séminaires, réunions familiales et amicales ... j'étais toujours à ses côtés pour l'observer. Et c'est aussi pourquoi, l'été passé, durant sa tournée d'inspection de l'île, il se moquait gentiment de moi en me disant : « *Quelle racine de sagesse (huigen 慧根) !* » En fait, 慧根 est homonyme de 會跟 qui veut dire : *Escorter*.

Mondialement connu, le Vénérable Maître HsingYun est un moine bouddhiste éminent. Les entreprises bouddhistes qu'il dirige sont multidirectionnelles. Sa notoriété, ses actes et ses mérites sont déjà universellement confirmés. Cependant, ce livre n'est pas écrit dans le but de modeler un personnage légendaire, de grand talent et d'allure respectable. J'ai essayé d'utiliser un style simple et clair et de mettre l'accent sur sa conduite, sa pensée, son esprit, son caractère, pour brosser un portrait fidèle. A travers ce livre, les lecteurs pourront, non seulement suivre le parcours et la lutte d'un homme ayant réussi sa vie, mais aussi percevoir, en profondeur, sa sagesse et son enthousiasme.

Bien que le personnage en question soit un monastique, je me suis efforcée d'éviter les aspects religieux trop marqués, car ce livre n'est pas destiné uniquement aux bouddhistes. Je voulais en présenter le contenu de manière vulgarisée, vivante, facile à lire et stimulante, espérant ainsi inciter les lecteurs à contempler leur nature propre (*bhutatathata*) et retrouver la source limpide du fleuve de leur vie.

J'ai donné ce titre « Transmettre la lumière » à ce livre, pour deux raisons :

1. L'enseignement de Bouddha est comme une torche, arrivée dans la main du Grand maître, qui, à son tour, l'a propagée vers les cinq continents.

2. Dans cette époque troublée, le cœur de l'homme est aveugle et il faut espérer que la vie et l'action du Grand maître soient une grande torche qui apporte la lumière, la bienveillance, la compassion,

la joie, l'équanimité et nous apprenne à apprécier notre bonheur et nos relations, à comprendre l'humilité et la gratitude.

Durant ces deux années, j'ai passé tout mon temps à me documenter, interviewer et voyager à travers le monde. Je voudrais dire ma gratitude envers mes parents âgés, qui ont pris soin de leur fille et aussi de leur petite-fille. Surtout, je remercie profondément mon tendre époux pour sa patience, car sans son soutien, ce travail n'aurait pu se réaliser.

Enfin, qu'il me soit permis d'offrir ce livre à tous les êtres sensibles de ce monde.

Fo Guang Shan
International Translation Center

Partie I

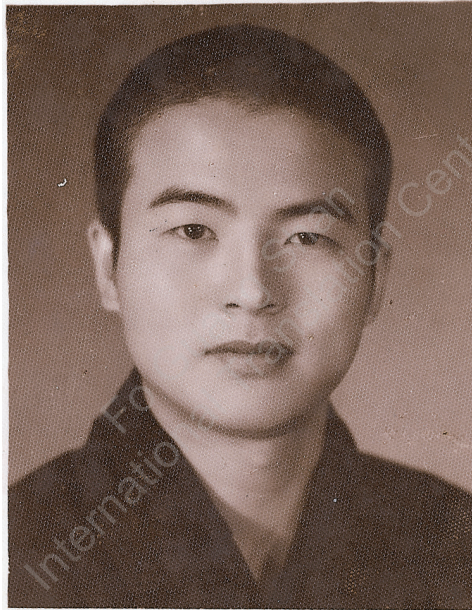
Les affinités prédestinées

A l'âge de douze ans, il accompagna sa mère à Nanjing, à la recherche de son père. Lors d'une rencontre inattendue avec un moine bouddhiste de la pagode Qixia, ce dernier lui demanda s'il voulait devenir moine. Instinctivement,

Hsing Yun répondit : « Oui ! »

Ce petit mot a changé son destin.





Hsing Yun, à l'âge de vingt-cinq ans.



Son lieu de naissance, à Jiangdu.



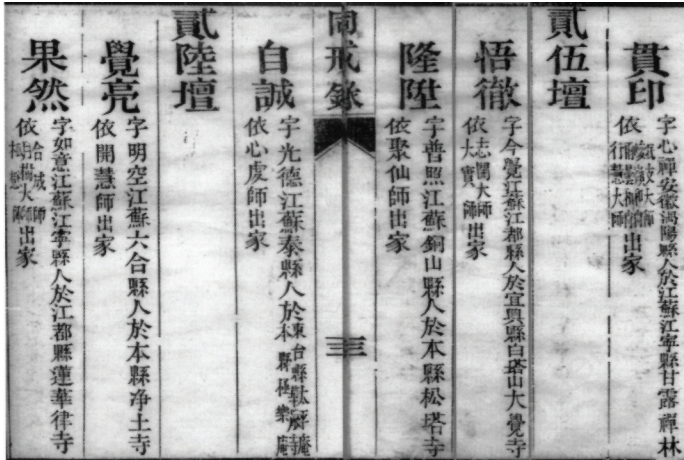
Le Temple Qixia, où il reçut la tonsure.



Vénérable maître Zhikai (1911-1979), né à Haian Jiangsu, abbé du Qixia Vinaya Collège. Hsing Yun fut son unique disciple, celui à qui il imposait une stricte discipline.



Le Vénérable maître Zhikai (2^{ème} à gauche) et les enseignants du Qixia Vinaya Collège.



Registre de cérémonie de la pleine ordination au Temple Qixia, en 1941 :
le Grand maître était à la tête du groupe 25.



A Nanjing, auprès de sa mère en 1994.



Au Temple Hsi Lai, en 1979

Chapitre 1

Les pleurs clairs et sonores d'un nouveau- né, l'enchantement des bouddhas



En Mars, le printemps s'annonce : Le vol des loriots, la danse des papillons et les querelles entre pruniers et pêchers qui rivalisent de leurs plus belles fleurs, embellissent encore davantage le charme déjà bien connu de Jiangnan. De la vieille ville, Nanjing, symbole de l'ancienne civilisation chinoise, un parcours de trois heures de voiture nous conduit dans les limites territoriales de Yangzhou.

Yangzhou est une ville renommée : Après la Dynastie Xia (2207-1766 av. JC) et la construction du Grand Canal par l'Empereur Sui Yangdi (604-617 ap. JC), elle devint un carrefour important de l'économie et de la civilisation. Située sur les bords du fleuve Yangzi, la ville est connue pour ses magnifiques paysages et ses jardins. De nombreux poètes et artistes éminents y ont vécu. L'Empereur Qianlong, de la Dynastie Qing, avait manifesté son penchant pour la région en s'y rendant en visite à six reprises. Le grand poète Libai l'a ainsi chantée :

*Mon vieil ami me fait ses adieux sur les marches du palais
Huang-He,
Il part pour Yangzhou, en cette matinée lumineuse de Mars.
La barque qui le transporte disparaît à l'horizon,
Là où l'eau du fleuve Yangzi se confond avec le ciel.*

Voilà qui nous révèle une touche de la beauté de Yangzhou.

Depuis la réouverture de la Chine au monde extérieur, grâce aux contributions de notre compatriote, le Président Jiang Zemin, le développement de Yangzhou, ces dernières années, est spectaculaire et révèle une force potentielle immense.

Le pays natal Jiangdu : Quand la gloire de l'homme rejaillit sur le lieu

A quarante minutes de route de Yangzhou, on découvre un petit village aussi champêtre que paisible. Il se nomme Jiangdu. Ce n'est ni un lieu touristique, ni un carrefour important. Cependant, parce qu'il a donné naissance à un personnage important et mondialement connu du monde bouddhiste, il y a dans l'air ce parfum d'un lieu où naissent les hommes éminents, un lieu où la terre est prodigieuse.

La maison natale du Vénérable Maître Hsing Yun se trouve ici : Un bâtiment aux briques vertes, situé à côté de la pagode Xiannü.

Le 22 juillet 1927, au sein de la famille Li, qui gérait une petite boutique d'articles de piété, s'élevèrent les pleurs clairs et sonores d'un nouveau-né : C'était le deuxième garçon de la famille. Avant lui, étaient déjà venus, un garçon et une fille.

Ce qui le rendait différent de ses frères et sœur, c'est que ce petit garçon, nommé « Guoshen », présentait, à sa naissance, des signes inhabituels.

Sa mère, Madame Liu Yuyin, âgée de quatre-vingt-quatorze ans, mais jouissant toujours d'une santé solide et d'un esprit vif, se rappelle encore les circonstances de l'époque :

« Avant la naissance de votre Maître, j'ai rêvé d'un petit bonhomme doré qui, sans rien dire, tournait et retournait des choses, devant mon lit.

Alors, je lui ai demandé :

- Que cherchez-vous ?

Un vieil homme aux cheveux blancs, qui se trouvait là, me répondit :

- Il cherche un épi de riz !
- Il n'y a que de la paille sous mon lit. Comment pourrait-il y trouver des épis ?

Cependant, il en sortit vraiment un épi et le vieil homme ajouta :

- Cet épi va donner des grains ! »

Le plus étrange arriva seulement après. Ce petit bébé était né avec « le visage moitié rouge et moitié blanc », et, entre le nez et les lèvres, il avait deux fines lignes rouges. Alors, les gens racontaient dans le village : « Les Li ont mis au monde un monstre. » Pour le soustraire à la curiosité des gens, sa mère l'enfermait, la plupart du temps, dans la maison. Heureusement, tous ces signes inhabituels disparurent peu à peu, vers l'âge de deux à trois ans.

L'unique prune précoce

De ces histoires quelque peu mythologiques, le Grand maître ne garde aucun souvenir. Quand sa mère savoure le plaisir de les conter, il se contente de les écouter en souriant. Et face aux autres interprétations, il n'exprime ni démenti, ni inquiétude.

Après plus d'un demi-siècle, son ancienne demeure de Jiangdu a été remise à neuf. C'est maintenant un bâtiment de deux étages avec une cour intérieure, où loge la famille de son frère. Me promenant sur le pont Li-Min aux alentours et regardant l'eau boueuse du canal, je repassais dans ma tête, les paroles de la vieille dame et je me disais que dès cette époque, elle savait déjà que ce fils allait connaître plus tard un destin peu ordinaire.

« A l'époque, il fallait traverser le canal pour se procurer les objets d'usage courant. Mais à cause de la guerre sino-japonaise, personne ne voulait risquer sa vie à organiser les traversées en bac pour gagner

dix centimes. A ce moment, ton Maître n'avait que dix ans, mais il ôtait sa chemise, la nouait sur sa tête et descendait dans l'eau. Le courant, dans le canal, était très rapide et peu de gens osaient le traverser. Mais ton Maître a toujours su rapporter ce dont nous avons besoin dans la maison. Tout le monde disait que le deuxième fils des Li n'était pas ordinaire et que, parmi les fruits de l'arbre des Li, c'était celui-là qui serait le plus précoce. »

Inoubliables furent les bienfaits de la grand'mère maternelle

Dans le cœur du Grand maître, tous ces « événements héroïques » sont bien insignifiants. Par contre, reste gravé dans sa mémoire, le souvenir de sa grand'mère maternelle. Elle, qui était analphabète, pouvait pourtant réciter par cœur le « Sūtra du Diamant » et elle a pratiqué plus d'un demi-siècle de végétarisme. Pour lui, elle reste inoubliable.

Il y a plusieurs années, lors d'un séminaire bouddhiste, le Vénérable Maître a ainsi parlé de sa grand'mère maternelle et raconté comment il en avait reçu une profonde influence religieuse, dès l'âge de trois ou quatre ans :

« Ma grand'mère était végétarienne depuis l'âge de dix-huit ans Elle priait tous les matins en se levant. Bien qu'elle fût analphabète, elle savait réciter par cœur, des textes d'*Amitabha-Sūtra*, du *Sūtra du Diamant*, etc. ... Ma grande sœur et moi, avons profondément ressenti son influence et, dès l'âge de trois ou quatre ans, nous faisons des concours de pratique du végétarisme. A l'époque, j'ignorais pourquoi le bouddhisme chinois insiste tant sur le végétarisme, je le faisais uniquement pour faire plaisir à ma grand'mère ...

Durant ma jeunesse, j'ai toujours dormi dans la chambre de ma grand'mère. Chaque nuit, vers une heure du matin, elle se levait, croisait les jambes, relâchait ses épaules et méditait. Durant la méditation, son ventre émettait d'énormes bruits. Malgré mon jeune âge, j'étais

souvent réveillé par ces bruits inhabituels. Alors, je lui demandais :

- Grand'mère ! Pourquoi ton ventre crie-t-il si fort ?
- C'est du Kung Fu. On l'acquiert en pratiquant. »

Et c'est aussi à cause de la foi profonde de leur grand'mère, que le frère et la sœur pouvaient l'accompagner dans les pagodes des environs pour vénérer Bouddha. Et la vieille dame n'oubliait jamais de régaler ses petits-enfants avec les friandises dédiées aux bouddhas. C'est ainsi qu'il s'est lié d'affinité avec Bouddha, depuis son plus jeune âge.

Pour la même raison, elle faisait parfois offrande à des monastiques venus à la maison. En cette époque troublée, voir les moines avec leur majestueuse et paisible apparence, être respectés de tous, faisait déjà naître dans sa tête cette idée : « Comme c'est bien d'être moine ! »

Son caractère, diligent, économe, bienveillant, compatissant et noble, faisait de sa grand'mère, la personne qu'il a le plus aimée et pour laquelle il s'est fait le plus de souci. Après son entrée dans les Ordres, à l'âge de vingt ans, il est revenu une fois à la maison. Lors d'une conversation banale, sa grand'mère lui a fait part de ses souhaits à propos de ses funérailles, car elle espérait que son petit-fils, moine, pourrait s'en occuper.

Malheureusement, deux ans plus tard, la Chine changeait de régime politique ; ce fut donc la dernière fois qu'ils se virent. Quand elle mourut, il était à Taïwan et n'en fut pas informé. Il ne put donc s'occuper de ses funérailles comme il l'avait promis et il en est encore navré aujourd'hui. Depuis, des dizaines d'années ont passé, mais il envoie souvent de l'argent à ses trois oncles resté au village, souhaitant ainsi rendre les bienfaits reçus de sa grand'mère.

Sa nature de Bouddha est apparue depuis son plus jeune âge

Il ne fait pas partie d'une lignée célèbre et n'est pas né dans une famille fortunée, mais il est enchanté d'avoir hérité de la loyauté de son père,

du caractère chevaleresque et honnête de sa mère, avec, en plus la compassion de sa grand'mère. Tout cela a apporté à sa vie d'immenses potentialités.

Au sein de sa fratrie, il était plus proche de sa grande sœur, Suhua. Ils ont été séparés pendant plus de quarante ans et, même durant ces dernières années, leurs rencontres furent rares mais, quand Suhua évoque leurs souvenirs d'enfance, on ressent dans ses paroles un profond amour fraternel. « Depuis tout petit, il était déjà différent des autres enfants de son âge », dit-elle. Dans sa mémoire, jamais son petit frère ne s'est disputé avec ses camarades. Quand il avait trois ans, comme il n'était pas assez fort pour porter la boîte de bonbons, il la traînait dans la cour pour les distribuer aux autres petits enfants du voisinage. Tout le monde riait en disant que la famille Li avait un petit « idiot » qui ne savait que donner aux autres, tout ce qu'il avait.

En égrenant ces souvenirs d'enfance, elle a peu à peu réalisé que la nature de Bouddha de son petit frère, était apparue depuis son plus jeune âge et que le fait d'entrer dans les ordres était probablement une affinité prédestinée.

A l'âge de cinq ans, un jour, il trouva une bande de petits poussins complètement trempés par la pluie et qui grelottaient en se serrant l'un contre l'autre. Alors, il les transporta un à un et les déposa à l'entrée du four pour les sécher. De frayeur, l'un d'eux se débattit et tomba dans le four. Il s'empressa de le sauver, mais la moitié inférieure du bec de l'oiseau était brûlée. Alors, il prit spécialement soin de ce petit poussin ; craignant qu'il ne puisse picorer, il fit un petit trou dans la terre et il y versait régulièrement des grains de riz pour le nourrir. Le petit poussin se rétablit ainsi et il finit par grandir et pondre des œufs.

Un autre souvenir qui a marqué profondément la mémoire de la grande sœur se passe un soir d'hiver : Toute la famille s'était réunie autour du feu et les adultes parlaient des souffrances dans le monde. L'un d'eux raconta l'histoire d'un vieil homme, portant une barbe

blanche, qui vivait seul dans la montagne et qui, de plus, était pauvre et malade sans rien à manger. Avant même que l'histoire s'achevât, son petit frère avait disparu. En fait, il s'était caché sous la table et pleurait sur le sort du vieil homme ! Alors, on lui expliqua que c'était une histoire inventée, mais il ne le croyait pas et refusait de manger, car il voulait donner sa nourriture au vieil homme. Finalement, on dut le conduire chez son grand père pour qu'il puisse lui faire accepter son repas.

L'an passé, en apprenant son retour, elle et ses trois enfants ont fait un voyage de quarante-huit heures en train, pour prendre part à la réunion familiale.

Assise dans la nouvelle demeure que son frère a aménagée pour leur mère, elle se qualifie elle-même de paysanne. Cependant, on peut retrouver, sous les rides, la beauté et la grâce d'antan. Elle est allée au Temple Hsi Lai aux Etats-Unis et aussi à Fo Guang Shan. Elle sait que son petit frère est devenu maintenant un personnage important mais, dans le fond de son cœur, elle revoit toujours l'image de ce petit garçon dodu qui, lorsqu'il souriait, avait une fossette sur chaque joue.

Sa mère fut « la maîtresse qui a ouvert son intelligence »

La région du Nord de Jiangsu où vivait la famille Li était, socialement et économiquement, très pauvre. Les familles caractérisées par le dicton « *le vent sert à balayer la terre ; la lune, à donner de la lumière* » n'étaient pas rares. La plupart des gens exerçaient des métiers manuels et l'école était réservée uniquement aux enfants des familles riches. La famille Li appartenait à la classe moyenne, mais elle n'a pourtant pas pu envoyer ses enfants suivre l'éducation officielle. Ainsi, jusqu'à l'âge de huit ans, la maîtresse qui lui ouvrit son intelligence fut sa mère, sa mère analphabète.

Quand elle était jeune, Madame Li était de santé fragile et elle était souvent alitée. Pour apaiser son mal-être, son second fils lui lisait les textes du « Livre en vers de sept caractères », très populaire à Yangzhou. Le contenu est basé généralement sur des sujets mystiques, héroïques ou historiques et toutes les phrases sont formées de sept caractères. S'il faisait des fautes de prononciation, elle les corrigeait. Ainsi, de fil à aiguille, il apprit de nombreux mots, cultiva son goût de la lecture et approfondit les concepts de fidélité, piété, moralité et vertu. C'est ainsi que, des dizaines d'années plus tard, il sait encore réciter par cœur, le nom et les caractéristiques de chacun des cent-huit héros du livre « *Au bord de l'eau* (水滸傳) ».

Durant ses deux ou trois années d'enseignement privé, à cause des exactions des brigands locaux puis de l'arrivée des soldats japonais, c'est par intermittence qu'il a appris quelques passages de la *Grande Etude* (大學) et de l'*Invariable Milieu* (中庸), et, sans qu'il l'eût voulu, ceci constitue la totalité de l'éducation scolaire qu'il reçut de toute sa vie.

Stricto sensu, il n'a jamais été un seul jour dans une école officielle, ni n'a obtenu un seul diplôme et pourtant, depuis des dizaines d'années, le nombre de diplômes qu'il a distribués de ses mains, est impressionnant. Il n'a jamais étudié dans une quelconque université et il est pourtant le fondateur des universités Hsi Lai et Fo Guang. De plus, il a reçu le titre de « Docteur honoris causa » de l'Oriental University aux États-Unis. Ses disciples sont ceux qui possèdent le plus haut niveau intellectuel moyen de l'histoire du bouddhisme chinois. De nombreux jeunes diplômés, sortant de Harvard University et UC Berkeley se sont ralliés à son Ecole et l'appellent respectueusement « Maître ».

La chance n'a rien à y voir : C'est par ses propres efforts qu'il a vaincu le destin que lui promettait la société pauvre et analphabète de la région Nord du Jiangsu de l'époque.

La famille est séparée durant un demi-siècle

Dès son premier jour d'ordination, il a été un monastique sorti des trois mondes et qui avait donné son amour et ses sentiments à tous les êtres. Cependant, il lui fut très difficile de couper ses liens familiaux, notamment ceux qui le liaient à sa mère. Durant la période de la séparation des deux Chine et en l'absence totale de nouvelles de sa mère, le Vénérable maître Hsing Yun ne fêta jamais son anniversaire car, pour les bouddhistes, le jour de l'anniversaire est aussi le jour de souffrance de la mère. C'est pourquoi, chaque année, à cette date-là, il se levait tôt le matin, priait seul devant Bouddha et retournait les mérites de sa pratique à sa mère. Lorsque la vénérable Tzu Chuang, du Hsi Lai Temple de Los Angeles, a pu avoir des nouvelles de la mère du Vénérable, il a organisé, le jour de ses soixante ans, un dharma service intitulé « Rendre les bienfaits et célébrer la vie », en invitant les disciples et les adeptes âgés de soixante ans, sur le thème de « Considérer tous les parents comme nos parents et tous les gens de notre âge, comme nos frères et sœurs », développant ainsi, au maximum l'esprit de piété filiale, inhérent au bouddhisme.

Après la réouverture des relations entre les deux Chine, il a fait venir sa mère au Japon, aux Etats-Unis et à Taïwan, pour les retrouvailles, car, au début, le gouvernement taïwanais restait hostile envers les visiteurs venant de la Chine continentale. A Hsi Lai Temple, ils ont passé ensemble le Nouvel An chinois. C'était aussi la première fois qu'ils réveillonnaient ensemble depuis son ordination, mais le sein de la mère reste toujours le paradis de ses enfants.

Durant plus de quarante ans, il n'a cessé de penser à sa mère, et elle aussi, a enduré bien des tourments à cause de lui. Pendant la révolution culturelle, elle a dû travailler jour et nuit pour un salaire mensuel de onze RMB (monnaie chinoise). Comme son enfant était à l'étranger, la famille était classée « noire » et elle n'osait pas garder la

moindre photo à la maison. Dans les moments les plus tendus, elle fut plusieurs fois arrêtée et, chaque fois, on s'acharnait à lui demander : « Où est ton fils ? Si tu avoues, nous serons indulgents ; si tu refuses de parler, nous serons impitoyables ! »

Heureusement, tout cela fait maintenant partie du passé. Pris par ses occupations, il ne peut être souvent à ses côtés, mais, il n'a jamais négligé ses responsabilités de fils. A part demander à ses frères de prendre soin de leur mère, il utilise l'argent de son salaire pour engager trois voisines à lui tenir compagnie en jouant au Ma Jong, sa distraction préférée.

Au printemps dernier, de Kaohsiung, en passant par Hong Kong et accompagné de quelques disciples proches, le Grand maître emporta des gâteaux en forme de pêche, des nouilles longues et des fleurs, pour retourner au village, y fêter l'anniversaire de sa mère. La vieille dame tenait ses mains en murmurant : « J'ai tellement pensé à toi que mes yeux en étaient brûlés par les larmes ! » Ce majestueux Grand maître a donné personnellement une part de gâteau à sa mère... Des dizaines d'années de souvenirs, de sentiments profonds, encore renforcés par l'absence, se sont dévoilées dans ce petit geste, dans ce sourire...

Offrir son fils bien aimé, à l'humanité

Au cours de sa vie, cette vieille dame de quatre-vingt-quatorze ans, a traversé la Dynastie Qing, la révolution chinoise de 1911, la proclamation de la République, le succès de l'Expédition du Nord, la deuxième guerre sino-japonaise, la lutte entre le parti nationaliste et le parti communiste, la Révolution Culturelle et la réouverture des relations entre les deux Chine. Bien qu'elle soit analphabète, elle ressemble à un vivant livre d'histoire. Ayant traversé quasi un siècle de remous de la Grande Epoque, son comportement et ses réflexions sont

remplis de philosophie. Un jour, au Temple Hsi Lai, mère et fils se promenaient dans la cour de la pagode, humant l'air matinal légèrement frais et humide. En arrivant à la descente vers le grand portail, Hsing Yun ouvrit la petite porte latérale en lui disant : « Ce chemin est un raccourci pour atteindre Hsi Lai Temple. » Alors, elle lui répondit : « La porte principale ! La porte latérale ! ... Et pourtant, dans la vie réelle, les hommes supérieurs sont reçus avec la porte de devant grande ouverte ; les hommes moyens, d'homme à homme ; les inférieurs, eux, trouvent la porte fermée. Où trouver des raccourcis ? »... Une simple parole, qui nous révèle les cruelles réalités de la vie.

Pour elle, la meilleure et la plus juste chose qu'elle ait faite dans sa vie, fut de permettre à son fils de devenir moine et de l'offrir au bouddhisme. Et ce fut aussi une bénédiction du Bouddha : la famille Li regroupe actuellement quatre générations, la vieille Madame Li et ses quatre enfants sont encore tous en vie. Leurs âges additionnés dépassent trois-cent cinquante ans, ceux des deux générations, plus de six-cents ans... Une famille d'une telle longévité, ne doit pas être fréquente dans le monde.

Il y a quelques années, Madame Li a fait un petit séjour à Fo Guang Shan, au moment de l'Assemblée générale des adeptes. On lui demanda si elle voulait leur adresser quelques mots. Au début, son fils craignait qu'elle fût effrayée par ce genre d'évènement mais, finalement, devant plus de vingt mille personnes, elle se montra tout à fait à l'aise, sans le moindre trac. Elle déclara : « Fo Guang Shan est comme la Terre pure de la joie suprême ; le paradis se trouve dans notre monde ; il faut que le Grand maître guide tout le monde et j'espère que vous pourrez trouver la Voie à Fo Guang Shan. Vous êtes tous si aimables avec moi, qui n'ai rien à vous offrir... Je ne peux que vous offrir mon fils» Ces quelques phrases ont provoqué de chaleureux applaudissements venant du fond du cœur des adeptes.

Par après, entre eux, Hsing Yun la taquinait en lui disant :

- Tu ne veux plus de moi ? Comment peux-tu m'offrir aux autres ?
- Il y a tant de gens qui ont besoin de toi, je ne peux pas être égoïste, tu n'es pas seulement mon fils : Tu appartiens à tout le monde.

En réalité, il y a plus de cinquante ans, au moment où elle était d'accord pour qu'il fût moine, ce fils tant aimé qu'elle appelle « mon deuxième monsieur », elle l'avait déjà offert à tous les êtres.

Chapitre 2

Chose promise, chose due : L'arrivée à Qixia



1937 : C'est l'année à marquer d'une pierre noire dans l'histoire de la Chine contemporaine. Cette année-là, l'armée impériale japonaise provoquait l'incident du Pont Marco Polo et entamait sa politique expansionniste en Chine. Des millions de Chinois innocents furent ainsi emportés dans une longue et épouvantable période, de destructions et de massacres.

Le voyage sans destination a changé son destin

Et c'est cette année-là, que le père de Hsing Yun quitta le village pour faire du commerce et, durant deux ans, ne donna aucune nouvelle. Sans ressources, la famille Li perdait tout moyen de subsister. Aussi, quand il avait douze ans, sa mère l'emmena-t-elle, de Jiangdu à Nanjing, à la recherche de son père. C'était la fin de l'année, il faisait glacial, et une frêle jeune femme tenant par la main un petit garçon qui n'avait jamais quitté le village, entamaient un voyage sans destination précise.

Affinités prédestinées ? : Ce voyage a changé le destin de cet enfant.

Selon ses propres paroles : « Sur le chemin de Nanjing, à l'époque, l'armée des troupes combattantes venait d'être constituée. Les soldats

étaient à l'exercice et j'étais tellement curieux que j'allais les regarder. Soudain, je rencontrai un moine bouddhiste qui, peut-être parce qu'il me trouvait gentil et mignon, me demanda si je voulais être moine. Instinctivement, je lui répondis : « Je le veux ! ». J'ai su par la suite, que c'était le moine réceptionniste de la pagode Qixia. Plus tard, l'Abbé envoya quelqu'un chez nous, avec un message : « On m'a dit que tu voulais devenir moine. Tu peux donc venir sous mes ordres ! »

On peut imaginer la réaction de sa mère à ce moment : Elle avait déjà perdu le contact avec son mari et si, maintenant, elle laissait partir son fils, comment allait-elle en rendre compte à la famille ? Cependant, le jeune Hsing Yun insistait en expliquant qu'il ne devait pas manquer à sa parole. Il insista tellement qu'elle finit par accepter, en refoulant ses larmes.

Sa mère revint mélancoliquement au village, pendant que lui, prenait la route du Mont Qixia. Quant à son père, ils ne l'ont plus jamais revu et n'ont jamais retrouvé son corps. Les gens du village se sont dit qu'il faisait sans doute partie des victimes du Massacre de Nankin. L'image de son père est assez floue dans sa mémoire ; cependant, il y a six ans, quand il est retourné pour la première fois en Chine, il a remis en état le temple des ancêtres et rétabli officiellement les tablettes de son père et de sa grand'mère maternelle. Il a aussi recommandé à sa famille de faire régulièrement offrande de l'encens.

Qixia est une pagode renommée située sur le Mont du même nom. Après avoir pris refuge sous les Ordres du vénérable maître Zhikai, le jeune adepte en a reçu le nom de Wuche et le surnom de Jinjue. Il fut disciple de la quarante-huitième génération de la branche Linji de l'Ecole Chan et il était, à l'époque, le plus jeune élève du « Qixia Vinaya College. » Comme Qixia était un monastère à vocation éducative, ouvert à des bonzes déjà ordonnés, venant de différentes pagodes, il fut le seul à s'y faire raser. C'était une dérogation aux principes et c'est pourquoi sa pagode ancestrale désignée, fut celle de

Dajue à Yixing, celle où son maître, qui le tonsura, s'était lui-même fait bonze.

Pourquoi le Nord de Jiang Su donne-t-il naissance à tant de vocations monastiques ?

L'ordination de Hsing Yun nous rappelle que, dans le monde bouddhiste contemporain, nombreux sont les moines issus de Subei (Nord de Jiangsu), tels les vénérables Zhiguang, Taicang, Nanting, Dongchu, Yanpei, Zhuyun, etc. Y aurait-il, dans cette région, des prédispositions particulières ?

1. Subei est une région pauvre, située à basse altitude. L'embouchure du fleuve Weihe est souvent obstruée, alors le Weihe emprunte le Grand Canal et se jette dans le fleuve Yangzi pour rejoindre la mer. Comme le lit du Grand Canal est étroit, chaque été, quand le niveau du Weihe monte, c'est l'inondation. Le sol de la région du Su Bei en est donc recouvert de sédiments marins, trop chargés en sel pour convenir à l'agriculture. A cause de la pauvreté, les habitants de Subei ressentent souvent « l'impermanence de la vie » ; dès lors, ils se tournent vers les refuges qu'offre la religion.

2. A cause de ces conditions sociales et économiques misérables, les villageois émigraient vers les grandes villes comme Shanghai, pour y chercher un gagne-pain. La plupart exerçaient des métiers manuels, maniant le rasoir, les ciseaux ou les couteaux de cuisine, ce qui leur valait le surnom de « Trois lames. » Le niveau d'éducation des moines n'était pas des plus hauts, mais leur késa et leur apparence majestueuse inspiraient aux villageois, un certain respect.

3. Le peuple chinois pense que « Si un enfant se fait moine, tous les membres des neuf générations suivantes de sa famille, renaîtront au ciel. » Aussi, dans de nombreuses familles, dès qu'un enfant

devient moine et que la situation matérielle s'améliore, on encourage d'autres enfants à entrer dans les Ordres.

Et c'est ainsi que la région des environs de Jiangsu : Zhenjiang, Jinshan, Jiaoshan, Yixing, recèle des pagodes bouddhistes historiques, parmi lesquelles celle de Qixia qui, connue pour ses bois verdoyants et ses couleurs en automne, a toujours attiré le regard bienveillant des artistes et des lettrés. La pagode Qixia fut un monastère éminent durant six dynasties chinoises. Elle se niche dans un repli du Mont Qixia et laisse paraître sa beauté, en harmonie avec celle de la nature. De la porte d'entrée, un escalier en pierre nous conduit vers le domaine. Les deux côtés sont bordés d'arbres millénaires et de plantes luxuriantes et, sur le lac en demi-lune, la surface de l'eau se ride doucement. Le majestueux hall de Bouddha se dresse dans l'air frais ; le stupa à cinq étages et les pelouses alentour, ont été les terrains de jeux du jeune Hsing Yun.

En regardant le feuillage flamboyant des érables et les taches de couleur sur les murs d'enceinte de la cour, je songe au Grand maître qui a passé là, plus de deux mille aurores et crépuscules.

La vie à la pagode a été une période de dénuement complet

C'était une époque où les guerres succédaient aux guerres et le peuple était tellement à bout de ressources, qu'aller dans une pagode pour y brûler un peu d'encens et faire une petite offrande, était chose difficile. Aussi, comme on peut l'imaginer, la vie de Hsing Yun à Qixia peut être qualifiée de dénuement complet.

Il avait écrit une lettre à sa mère pour donner de ses nouvelles, mais la lettre est restée de côté durant un an sans être expédiée, parce qu'il n'avait pas assez d'argent pour acheter le timbre. Quand son linge était usé, il le raccommodait avec du papier. Souvent, ses chaussures, n'avaient même plus de semelles. Alors, il découpait un

morceau de carton pour les remplacer et, pour ses chaussettes trouées, il récupérait celles jetées par d'autres disciples, pour les rapiécer. Ce n'était pas facile de trouver des chaussettes de même couleur et, dans sa mémoire, les chaussettes qu'il portait étaient presque toujours dépareillées. A l'heure de la toilette, plusieurs dizaines de garçons puisaient dans le même seau d'eau et, après le débarbouillage sommaire de chacun, l'eau, dans le fond du seau, était franchement boueuse... Mais le peu qui restait, servait encore pour les cuvettes des sanitaires.

Quant à la nourriture, elle correspondait vraiment à l'expression « Rares sont les soupes et nombreux sont les moines. » Il se souvient : A l'époque, à Qixia, il y avait plus de quatre-cents moines venus de partout et, comme les ressources de la pagode étaient vraiment restreintes, il fallait parfois attendre deux semaines pour avoir un vrai bol de riz. Encore, la plupart du temps, était-il mêlé à d'autres céréales. Les soupes de riz bouilli, servies tous les jours, étaient presque aussi claires que de l'eau et les légumes d'accompagnement étaient, soit du tofu émietté, soit de la rave hachée, séchée et marinée. Souvent, on trouvait des asticots dans le condiment de rave. Quant au tofu non consommé, on le mettait dehors à sécher au soleil et là, souvent, les moineaux arrivaient pour s'en régaler. Naturellement ils n'oubliaient pas de laisser leurs fientes en cadeau. Les soupes étaient presque transparentes, d'ailleurs, elles ne laissaient même pas de traces de graisse. Parfois, sur la soupe, flottait une couche d'insectes et, dans le fond, stagnaient quelques vers de terre. Chaque jour, au moment des repas, en récitant le mantra de l'offrande, la nourriture servie émettait un fumet nauséabond. Il fallait donc fermer les yeux et retenir sa respiration pour l'avaler. Avec une telle nourriture, il était inévitable de tomber parfois malade. Pourtant, dans ces conditions, même tomber malade était un luxe. Il lui est arrivé d'être couvert de furoncles, dont le pus collait à ses vêtements. Chaque fois qu'il se déshabillait, il

avait l'impression de s'arracher la peau, et pourtant, il n'a jamais pu consulter un médecin.

Il contracta la malaria et souffrit de fièvre et de frissons insupportables mais, dans les monastères, on ne peut demander congé. Il était donc obligé de participer aux dharma-service du matin et du soir et ce, durant plus de quinze jours. Son maître, qui, à l'époque, était directeur du Collège bouddhiste, apprit qu'il était malade et lui fit parvenir un demi-bol de légumes salés, ce qui l'a profondément touché : Il l'a mangé avec des larmes plein les yeux.

Pour les hommes d'aujourd'hui qui ne manquent de rien, un demi bol de légumes salés ne représente rien ou presque. Mais, pour lui qui était alité, c'était aussi précieux que le plat le plus délicieux. En avalant les légumes, l'idée de rendre les bienfaits de son maître et de faire prospérer le bouddhisme, s'ancra dans son esprit. Et c'est aussi ce qui fit naître en lui sa future « philosophie de la faim » : Il suffit qu'il en ait la possibilité, alors il ne peut supporter de voir des gens qui ont faim. Aujourd'hui, dans tous les temples qu'il a bâtis dans le monde, il y a de quoi manger dans la cuisine et ce, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pour être toujours en mesure d'accueillir les gens.

L'insensible contre le sensible, le déraisonnable contre le raisonnable

Les souffrances matérielles étaient déjà difficilement supportables mais il a, de plus, subi de rigoureux endurcissements spirituels.

Quand il est arrivé à Qixia, il n'était qu'un petit garçon de douze ans. Pourtant, il devait faire comme tout le monde et s'agenouiller sur le sol, pendant les lectures de dharma, qui duraient parfois trois ou quatre heures. A la fin, les petits graviers étaient incrustés dans la chair de ses genoux et ses mains étaient engourdies, comme si elles ne lui appartenaient plus.

A quinze ans, durant la période d'acceptation des préceptes de la triple plate forme, il a goûté personnellement l'âcre saveur de « l'insensible contre le sensible, le déraisonnable contre le raisonnable ».

« Je me rappelle encore que le Vénérable maître du Śīla me demanda si j'avais déjà tué. Je répondis « non » et, immédiatement, un coup de baguette de saule me cingla la tête. « Et alors, tu n'as jamais tué une mouche ou une fourmi ? » J'ai tout de suite changé de réponse et répondu « si », ce qui me valut un nouveau coup de baguette, car tuer est une faute. Puis, le Vénérable maître me demanda : « C'est ton maître qui t'a dit de venir ? » Je répondis : « C'est moi ! Je suis venu tout seul. » La tige de saule claqua une troisième fois sur ma tête : « Ton maître ne t'a pas dit de venir... Tu te crois intelligent ? Tu mérites bien ça ! » Naturellement, je dus accepter et je répondis : « C'est mon maître qui m'envoie. » « Donc s'il ne te disait pas de venir, tu ne viendrais pas ? » Et un quatrième coup me tomba sur la tête. »

Et c'est ainsi que la baguette de saule a éliminé orgueil et entêtement. Le « moi » est devenu, peu à peu, le « non-moi » et Hsing Yun a ainsi accumulé les sentiments religieux qui ont forgé plus tard, en lui, l'aptitude à « se sentir bien partout, à s'adapter à toute circonstance, à être partout à son aise, à accomplir toute tâche avec joie ».

Durant les cinquante-trois jours de retraite, lui qui voulait tout connaître et qui nourrissait une grande curiosité, a enduré encore nombre de souffrances. Parfois, entendant un bruit quelconque, il ne pouvait s'empêcher de lever la tête pour en chercher l'origine et la tige de saule frappait immédiatement : « Qu'est-ce que tu écoutes ? Ferme tes oreilles ! A ton âge, quel son pourrait bien t'appartenir ? » Alors, il s'empressait de concentrer son attention et ne laisser entrer aucun bruit, ni le murmure du vent qui faisait tourbillonner les feuilles, ni le tapotement de la pluie sur les tuiles. Mais, la baguette du vénérable maître le poursuivait : « Ouvre tes oreilles et écoute bien ! Quel son ne t'appartient pas ? » Parfois, il regardait l'estrade d'ordination, et

la baguette frappait : « Ne regarde pas partout, qu'y a-t-il qui t'appartienne ? » En sortant de la salle, il voyait l'herbe frissonner au vent, les oies sauvages volaient au milieu des nuages... Tout de suite, il s'éveillait en sursaut et fermait les yeux, mais la baguette de saule ne le lâchait pas : « Ouvre les yeux et regarde bien ! Quel objet ne t'appartient pas ? »

Et c'est en suivant ce genre d'entraînement qu'il a trouvé les ressources pour sa pratique et acquis la capacité de « pouvoir avoir ou ne pas avoir, manger ou jeûner, se lever tôt et se coucher tard, posséder beaucoup ou peu, savoir avancer ou se retirer, être grand ou petit... »

Les reproches du maître, pour chercher l'entente

Hsing Yun était l'unique disciple de son maître, le Vénérable Zhikai. Cependant, ce dernier employait une discipline de fer au lieu d'une éducation d'amour pour l'éduquer. Plusieurs fois, durant la période de fête de la nouvelle année, ses camarades ont tous reçu congé pour rentrer chez eux. Lui aussi, aurait tant voulu rendre visite à sa famille ! Mais son maître lui a toujours refusé la permission. Durant dix ans, il n'a eu que deux trousseaux de linge. Parfois, quand il avait l'occasion d'approcher son maître, ce dernier se comportait avec lui, comme un supérieur envers un subalterne. Les reproches étaient plus fréquents que les encouragements et l'assistance.

Durant ses études, il reçut un jour, une réprimande injuste d'un supérieur. Son maître savait qu'il était victime d'une injustice. Alors, il l'appela chez lui et lui demanda des nouvelles de ces derniers temps. Il prit la tasse de thé sur la table et lui dit : « Si tu me dis que tu n'as pas d'argent, ne crois pas que je vais t'en donner ! Franchement, si je te donnais l'argent que je dépense pour acheter le thé, tu en aurais largement assez. Mais, je ne te le donnerai pas. Tu ne peux pas

comprendre maintenant mais, un jour, tu comprendras mes intentions ».

Effectivement, avec les épreuves du temps et l'expérience de l'âge, il a compris les bonnes intentions du maître et il en a ressenti une profonde émotion : C'était à cause de son jeune âge qu'il ne lui était pas permis de rentrer à la maison, car, bien qu'il eût de bonnes racines et une bonne nature, il pouvait facilement être attiré par le monde extérieur et perdre sa foi. Lui imposer une vie rude et pauvre, c'était l'entraîner à déployer toute son énergie dans les moments difficiles, à ne pas s'attacher et à ne pas convoiter les biens matériels.

Ayant quitté la Chine depuis plus de quarante ans, la première fois qu'il est retourné à la pagode Qixia pour vénérer les cendres de son maître, il a pensé avec reconnaissance à sa bienveillance et à sa compassion. Lui qui ne pleure que rarement, ne put s'empêcher de se laisser tomber à genoux devant la stèle avec les larmes dans les yeux, en lui avouant qu'il n'avait jamais oublié ou offensé les enseignements du maître, quelle que fût la difficulté de la situation.

A l'époque, la productrice de télévision, Madame Zhou Zhimin, qui faisait partie de l'équipe venue l'accompagner à Qixia, a relaté ce spectacle émouvant :

« Toujours la même troupe d'accueil qui ressemble à une marée, toujours la même résonnance de cloche et de gong, mais les pas du Grand maître semblent peser des tonnes ... Les yeux du Grand maître sont remplis de larmes ... Il ne dit pas un mot et se contente de vénérer Bouddha, une révérence après l'autre. Pendant la soirée de bienvenue, on lui demande de dire quelques mots, mais dès qu'il ouvre la bouche, sa voix est étranglée par les sanglots. Dix minutes plus tard, le Premier abbé de Qixia réitère son invitation. Alors il dit : « Je suis devenu moine à Qixia il y a quarante-six ans. Aujourd'hui, je suis revenu à la pagode ancestrale où tout a été parfaitement préservé. Je sais que c'est vous, Vénérables maîtres, qui avez offert votre vie pour la protéger. Le

vénérable Zhikai, mon maître, c'est aussi vous autres qui l'avez sauvé quand il a été en danger, et qui l'avez réconforté et protégé quand il s'est trouvé dans l'affliction...Je ne sais comment vous remercier ! ... Je sais que je suis ordinairement très solide et courageux, mais face à la pagode ancestrale, je me sens tellement bouleversé ! ... »

Le vénérable Zhikai est décédé durant la Révolution culturelle après avoir courageusement protégé le bouddhisme et subi de multiples pressions. Son corps est enterré dans son pays natal de Hai'An, à Jiangsu. Ces dernières années, Hsing Yun s'est occupé de sa famille et chaque fois qu'il est rentré au pays, il est toujours allé sur la tombe du maître pour lui rendre ses bienfaits, en lui lisant les sūtras.

A l'époque, il était bien jeune, mais grâce à sa force de caractère, il ne s'est jamais plaint à sa famille. Cependant, sa mère et ses frères et sœur ne pouvaient s'empêcher de penser à lui. Non seulement sa mère est allée plusieurs fois lui rendre visite, mais ses deux frères, Guohua et Guomin, ont aussi vécu quelques années à la pagode, en principe en tant que bénévoles, mais en fait, pour pouvoir s'occuper de leur petit frère. Un jour, sa sœur Suhua a appris que ses sandales étaient usées. Elle est alors allée chez une bonzesse, à cinq li de là, pour apprendre à coudre des sandales de moine. Comme elle ne connaissait pas sa pointure, elle en a fabriqué deux paires, une grande et une plus petite, et les lui a envoyées. C'est seulement de longues années après, qu'elle a su que son frère avait donné les deux paires de sandales qu'elle avait confectionnées, aux deux novices de la pagode, car celles qu'ils avaient aux pieds étaient encore plus usées que les siennes.

Un jeune monastique élégant et distingué

Ces six années à Qixia ont conforté en lui la volonté de servir le bouddhisme toute sa vie. En 1945, quand il s'inscrivit au Collège Bouddhiste Ziaoshan, il était déjà un jeune moine de belle prestance.

Le Collège Bouddhiste Ziaoshan est connu pour être l'« Université de Pékin » du milieu bouddhiste. Les professeurs et les étudiants sont considérés comme étant les meilleurs. Le directeur de l'époque était le vénérable Shuefan, actuel Premier abbé de Qixia. A Ziaoshan, Hsing Yun a étudié l'Abhidharmakośa-sāstra avec le vénérable Yuanzhan et le Bouddhisme originel avec le vénérable Zhifeng L'actuel Premier abbé des pagodes Ziaoshan et Baohuashan, le Vénérable Mingshan, a été son professeur de Yogacara durant un semestre. Bien qu'il ait maintenant plus de quatre-vingts ans, il se souvient encore de ce jeune garçon « qui fut un élève aussi travailleur que silencieux et qui sait si bien parler maintenant.... » Ces dernières années, le maître et l'élève se sont parfois revus... Chaque fois qu'on le félicite d'avoir élevé un disciple éminent, l'ancien maître hausse ses blancs sourcils et sourit en disant : « La contribution de Hsing Yun à la prospérité du bouddhisme est immense. C'est lui mon maître, maintenant ! »

Son ancien ami de classe Shiming est fier d'avoir eu ce bonze éminent, comme condisciple. Il se souvient : « J'avais ouvert deux rubriques, Xincheng et Pinjia, dans le périodique Zhenjiang et tu me soutenais avec enthousiasme. Chaque fois que je te réclamais tes manuscrits, tu commençais toujours par agiter les mains en signe de refus, mais j'avais l'habitude et je savais que, quand tu disais non, cela voulait dire oui. Parfois, quand on se promenait dans la montagne, soudain, tu baissais la tête sans rien dire, je savais alors, que tu étais en train de réfléchir. Effectivement, le soir, dans la salle d'étude, tu glissais le manuscrit terminé dans mes mains. Un jour, je me préparais à partir à Nanjing pour y faire un reportage pour le « Mensuel du Bouddhisme. » Je préparais mon sac à dos, quand tu as glissé quelques pièces de monnaie dans ma poche en me disant : « Les reportages, c'est bien ! Mais l'estomac a, lui aussi, besoin d'être rempli. » Et quand, je suis rentré, j'ai déboutonné ma chemise pour te demander en riant : « Ai-je maigri ? » et, toi aussi, tu as éclaté de rire. »

Une affinité avec les bibliothèques

A Qixia, il n'était encore qu'un adolescent ignorant mais, à Ziaoshan, il a bien mûri. Ceci est dû à une extraordinaire affinité.

Les années 40, c'est la période où l'influence occidentale a commencé à se faire sentir en Orient, la période pendant laquelle les cultures et les civilisations ont subi de profonds changements. Cependant, les pagodes bouddhistes traditionnelles se tenaient à l'écart des affaires du monde : on n'y trouvait même pas un bout de journal. Pour de jeunes monastiques qui avaient une grande soif de connaissances et qui s'intéressaient à la société, c'était profondément frustrant. Heureusement, (si l'on peut dire), à cause de la guerre sino-japonaise, une Ecole normale de la région dut évacuer ses locaux, en laissant sa bibliothèque pleine. Les monastiques âgés ne savaient rien de ces salles remplies de trésors, mais le jeune Hsing Yun lui, y a souvent passé des journées entières. Durant les temps libres de la vie monastique formelle, il se mit à lire énormément de romans classiques chinois, passant de : « *l'Investiture des dieux* », « *les Sept héros et Cinq galants* » à « *Chroniques des Trois Royaumes* », « *Au bord de l'eau* », et autres. Aujourd'hui encore, il reste amoureux des ouvrages historiques et biographiques et il a même parcouru les quarante volumes de la série « *Histoires romancées populaires des Dynasties passées* ».

A cette même époque, il a aussi parcouru des romans classiques et modernes occidentaux traduits en chinois, tels : « *Les souffrances du jeune Werther* », « *Le Comte de Monte-Cristo* » etc. A travers ces livres, il a pris conscience des nouvelles tendances contemporaines, ce qui lui a permis d'ouvrir une fenêtre de son esprit vers l'extérieur.

De nos jours, il n'existe pas moins de vingt bibliothèques appartenant au monastère Fo Guang Shan, ouvertes spécialement pour les japonophones, les anglophones, les laïcs, les étudiants et les enfants...

Leur existence doit beaucoup à cette affinité qui unissait Maître Hsing Yun et la bibliothèque, il y a de cela, cinquante ans.

Et c'est aussi parce qu'il a goûté aux joies de la lecture, que lui, qui n'a jamais reçu d'éducation traditionnelle, n'a plus jamais arrêté depuis ce moment-là, d'étudier en autodidacte. Tout son argent personnel est destiné à l'achat de livres et il préfère se passer de nourriture, pour pouvoir acheter des livres. Les meilleurs cadeaux entre les disciples et lui, ce sont les bons livres.

Ce qui est extraordinaire, c'est son niveau d'assimilation : Il est capable d'enchaîner et d'harmoniser tous les livres qu'il a lus. Dans le livre 資治通鑒 (littéralement « Miroir général pour aider le gouvernement ») qu'il lisait, il a porté de nombreux commentaires et appréciations. De plus, il a l'habitude de prendre des notes et de relever les passages et contenus importants, le titre du livre, le numéro de page, etc. Ainsi, il lui suffit de feuilleter ses notes en temps utile. Rien d'étonnant donc, à ce qu'il soit capable de diriger aujourd'hui, des disciples titulaires d'un doctorat, ou de devenir un auteur de best-seller et l'un des meilleurs conférenciers au monde.

En 1946, il quittait le Collège Bouddhiste Ziaoshan. Depuis son ordination, dix années s'étaient écoulées durant lesquelles, en tant que moine étudiant, il avait suivi les cours de plusieurs monastères : Du Vinaya Collège de Qixia à l'Ecole de Discipline de Baohuashan, du Collège Bouddhiste Ziaoshan à l'Ecole Chan Tianning de Jingshan, il avait été oint par différentes Ecoles, qui lui ont permis de comprendre et de réaliser l'esprit du Bouddhisme Mahayana.

Ensuite, avec le tempérament ardent de la jeunesse, il s'immergea dans la misère et les souffrances de la société chinoise de l'époque et dans le courant de la lutte pour la prospérité de la Nation et du Bouddhisme, de la doctrine de bienveillance, compassion et égalité, prônée par Bouddha.

Chapitre 3

Une période de troubles met le jeune moine à l'épreuve



Après sa graduation au Collège Bouddhiste Ziaoshan, le jeune Hsing Yun fut nommé Directeur de la pagode Dajue. Peu de temps après, il fut chargé du poste de Directeur de l'École primaire Baita, dans lequel, outre le simple contexte bouddhiste, il passa au stade de la « socialisation », et ressentit plus profondément les pulsations de la Grande époque.

Comme des millions de jeunes de tempérament ardent, il put constater que, depuis la proclamation de la République, se succédaient les exactions des « seigneurs de la guerre », l'occupation par l'armée japonaise, puis la guerre civile entre les nationalistes et les communistes... Il vit dans quelle misère le peuple avait sombré et son sens inné de la justice souleva en lui la colère, cependant que l'éducation reçue du bouddhisme, le remplissait de compassion. La situation, à l'époque, était totalement instable et le bouddhisme lui-même était dans une situation désespérée. Rempli d'affection et de dévotion, Hsing Yun se demandait sans cesse comment réformer le bouddhisme pour lui donner une nouvelle chance. « Ne pas penser à ce que le bouddhisme peut me donner, mais penser à ce que moi, je peux apporter au bouddhisme ! » Cette période troublée, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, a façonné ce mode de pensée qui, par la suite, devait gouverner sa vie.

Grandeur et décadence du bouddhisme chinois

Introduit en Chine au milieu du 1er siècle sous le règne de l'Empereur Mingdi des Han Postérieurs, le bouddhisme, après quatre-cents ans de développement, atteignit son apogée durant les Dynasties Sui et Tang. La pensée directrice du bouddhisme de l'époque était assez mondaine. C'est ainsi que les principaux moines entretenaient des relations étroites avec les personnalités de haut niveau politique et culturel : Maître Zhiji, de l'Ecole Tiantai, avec l'Empereur Sui Yangdi, Maître Xuanzang de l'Ecole Faxiang avec l'Empereur Tang Taizhong, Maître Fazang de l'Ecole Huayan et Maître Shenxiu de l'Ecole Chan, avec l'Impératrice Wu Zetian, etc. Quant aux hommes de lettres, Bai Juyi, Huang Wei, Li Ao etc., leurs amicales relations avec des moines éminents, suscitèrent, à l'époque, nombre d'anecdotes célèbres.

En second lieu, il faut noter que le monde bouddhiste et l'ensemble de la population étaient très liés. Les bouddhistes se servaient de la littérature, du théâtre et de la peinture, pour guider le peuple vers le bouddhisme et aussi pour enrichir sa maîtrise de la culture chinoise. Ils ont même créé des entreprises financières et caritatives pour s'impliquer étroitement dans la vie sociale. C'est ainsi que l'école bouddhiste San Jie, très répandue sous les Dynasties Sui-Tang, a créé l'établissement *Wujinzang* (無盡藏 équivalent à une banque d'aujourd'hui) pour prêter de l'argent, sans intérêt, aux pauvres. Les transactions ne demandaient aucun contrat, ni engagement écrit. Les hôpitaux pour malades démunis (病坊, 養病坊) et l'établissement *Beitian* (悲田) à vocation de « secours aux sinistrés » furent aussi très à la mode à cette époque.

Toutefois, après les Dynasties Song et Yuan et en raison de l'oppression des dirigeants politiques et de la montée du Néoconfucianisme, la position sociale du bouddhisme se déprécia fortement, de sorte que

le bouddhisme se détacha peu à peu des intellectuels et s'isola. Sous la Dynastie Ming, le premier empereur Zhu Yuanzhang avait été novice bouddhiste dans sa jeunesse ; il savait donc que la tolérance du bouddhisme – l'égalité des classes sociales¹ – était facilement acceptée par le peuple et qu'il s'agissait là, d'une force non négligeable. C'est pour-quoi, dès qu'il monta sur le trône, craignant que les gens ne se servent de la religion pour conspirer, il adopta une politique de dureté et de souplesse simultanées envers les religions et surtout envers le bouddhisme. Il attribua forêts et montagnes aux pagodes et ordonna aux monastiques de s'y retirer pour leur pratique. Le bouddhisme fut ainsi coupé de la société et mis dans l'impossibilité de rester en contact avec le peuple. Ainsi, de la mondanité active de l'époque Sui-Tang, le bouddhisme passa à l'extra-mondanité passive et retirée, ce qui l'entraîna dans une nette décadence.

Le Grand maître Lianci a décrit, dans son recueil « *Au fil de la plume, derrière la fenêtre en bambou* (竹窗隨筆) », le comportement corrompu des moines de cette époque : « Il y a ceux qui pratiquent le métier de maître en Feng-Shui, de magiciens, d'astrologues, de marchands de talismans et d'incantations » « D'autres qui brandissent

1. La société de l'Inde d'il y a trois mille ans, était une société de « castes » qui rangeait l'homme dans quatre catégories :

- Les brahmanes (brāhmaṇa, « *Lié au sacré* ») : prêtres, enseignants et professeurs ;
- les kshatriya (kṣatriya, « *Qui détient le pouvoir temporel* », dits aussi rājanya) : roi, princes, administrateurs et soldats ;
- les vashia (vaiśya, « *Lié au clan* », dits aussi ārya) : artisans, commerçants, hommes d'affaires, agriculteurs et bergers ;
- les sudra (śūdra, « *Serviteurs* ») : serviteurs.

Le fondateur du bouddhisme, Sakyamuni-bouddha, en préconisant la bienveillance, la compassion et l'égalité, défia la rigoureuse société de « castes » en affirmant que « tous les êtres possèdent la sagesse et la vertu du Tathāgata. » Cette idéologie a apporté à ceux des classes inférieures, de l'espoir et de la lumière. Elle a été soutenue et acclamée par eux.

le livre des destins comme des génies du lieu, ou une demi plaque de cuivre sur laquelle ils tambourinent avec un bout de bambou, comme des enfants..... » Les premiers ne sont point différents des diseurs de bonne aventure et les derniers ont tout du mendiant ! Rien d'étonnant à ce que Maître Lianci se soit exclamé douloureusement : « C'est l'ultime stade de la décadence du Dharma ! »

Dès lors, le bouddhisme devint une religion « refroidie » : A part pour les funérailles et les commémorations, il n'entretenait plus aucune relation avec la population. De plus, comme la qualité morale et la conduite du sangha se dégradèrent de jour en jour, le prestige du bouddhisme les suivait dans leur chute. Les intellectuels chinois se détachaient du monde bouddhiste qu'ils reléguèrent en bas de l'échelle. Et si un monastère s'intéressait à la vie mondaine ou se faisait une réputation, on le taxait de vulgarité, comme ce fut le cas au début du XX^{ème} siècle, pour le Grand maître Taixu, qui subit ce genre d'affront. Ces concepts ont ancré dans l'esprit des gens l'image d'un bouddhisme figé et, de nos jours encore, elle reste bien enracinée.

Puis vint la proclamation de la République. Certains, qui avaient reçu une éducation occidentale partielle, voulurent abattre le confucianisme et détournèrent injustement leur hostilité sur le bouddhisme. Aux yeux de ces jeunes « intellectuels », les bodhisattvas d'argile et les bonzes étaient synonymes de « féodal », « retardé » et « superstitieux. » Nombre de ces « jeunes modernes » se moquaient des gens qui priaient Dieu ou vénéraient Bouddha, en soufflant du nez ou secouant la tête avant de tourner les talons. On a même pu lire un article de propagande de l'époque qui proposait de : « Détruire les pagodes pour bâtir des écoles. » Après la montée en puissance des seigneurs de la guerre, en 1927, « le général protestant » Feng Yuxiang, donna l'ordre de détruire les bouddhas et c'est ainsi que les pagodes de Henan ont été gravement endommagées et les monastères tués ou déportés. Le gouvernement de la province de Zhejiang lança le

projet de chasser les moines et le ministre de l'Intérieur, Xue Dubi, proposa de transformer les pagodes en écoles. Ainsi, jusqu'à l'Expédition du Nord, les dommages causés par les mouvements pour l'abolition du bouddhisme dans les différentes régions, ne furent pas moins importants que *Les quatre désastres dans l'histoire du bouddhisme chinois*.

Le Grand maître Taixu stimula l'esprit du peuple

C'est juste à ce moment critique pour le sort du bouddhisme, que les jeunes bouddhistes patriotes découvrirent un maître capable de les guider, un mentor qui ranima leur espoir dans le destin du bouddhisme : Ce fut le Grand maître Taixu.

Quand Hsing Yun était étudiant au Collège Ziaoshan, beaucoup de ses maîtres avaient été les élèves de Maître Taixu et lui aussi, a indirectement perçu ses opinions à travers ses textes et ses livres.

Maître Taixu lança à l'époque le slogan : « La prospérité et la décadence de la Nation, le peuple en est responsable ; la prospérité et la décadence du bouddhisme, le Sangha en est responsable », ce qui a provoqué émotion et excitation chez les jeunes bouddhistes. L'idée de Maître Taixu était de : « Remettre le bouddhisme passif sur le chemin du monde. » Il préconisait d' « Utiliser l'esprit transcendant pour réussir les affaires mondaines » et il déclencha la révolution dans les domaines de la discipline, de la possession des biens matériels et de la doctrine bouddhiste.

La révolution dans le domaine de la discipline signifiait réorganiser et entraîner ce Sangha tombé dans l'anarchie : Tous les bonzes devaient devenir des missionnaires, des maîtres de dharma ; toutes les bonzesses devaient être capables d'enseigner et de s'occuper des malades, afin de relever la qualité et la capacité des monastiques.

La révolution de la doctrine consistait à rejeter les propos dépassés et arriérés et réaffirmer la valeur de la vie. Maître Taixu préconisait de profiter de la vie avec des concepts et des attitudes corrects, au lieu de sombrer dans le fatalisme du « Vivre, c'est souffrir ».

La révolution dans le domaine des biens avait pour but d'abolir ce laisser-aller qui consistait à vivre aux dépens de la religion et, au contraire, de se pourvoir soi-même par ses propres forces et vertus. Imposer l'idée que les pagodes étaient la propriété commune du bouddhisme et non les propriétés privées de quelques moines.

En ce qui concerne l'éducation bouddhiste, le Grand maître Taixu joua, là aussi, un rôle de pionnier : En 1918, il créa le Collège Bouddhiste Min Nan, qui fut apprécié dans tout le Pays. Malheureusement, le Collège avait été établi dans une pagode et, à cause de différends entre partis, il fut fermé une dizaine d'années plus tard. Par la suite, d'autres personnes essayèrent, elles aussi, de mettre sur pied des collèges bouddhistes, mais sans succès.

Le Grand maître Taixu était un bonze intelligent, il savait pertinemment que, sans Nation, pas de religion. C'est pourquoi, durant la guerre sino-japonaise, il ne cessa de faire appel aux bouddhistes pour soutenir le gouvernement et repousser l'armée japonaise. Il disait : « La Nation, la Société et le Peuple ne font qu'un ! »

Les anciens vénérables du monde bouddhisme pensèrent que ces propos étaient contraires aux enseignements bouddhistes traditionnels et les critiquèrent, mais Maître Taixu s'attira ainsi la sympathie des jeunes monastiques qui, pour la plupart, se rangèrent à ses côtés. L'année de la victoire de la deuxième guerre mondiale, Hsing Yun a participé au « Cours d'entraînement des personnels dirigeants bouddhistes chinois » organisé par le Grand maître Taixu et a assisté personnellement à ses classes. A l'époque, un étudiant déclara : « Si Maître Taixu me demande de me jeter dans les flammes, je ne lui demanderai pas pourquoi. »

Encourager la réforme du bouddhisme grâce aux écrits

Durant son mandat de Directeur de l'Ecole primaire Baita, Hsing Yun s'appliqua à former les jeunes pousses de la Nation. D'autre part, il réfléchit à la manière de réaliser l'idéal du Maître Taixu : Bâtir un nouveau bouddhisme. Comme le disait le Professeur Hu Shi : « Le malheureux destin de la Chine est dû, d'une part, à la pauvreté, et d'autre part, à l'ignorance. » Hsing Yun avait saisi la méthode consistant à se servir des écrits, pour encourager la réforme du bouddhisme, afin de permettre à davantage de personnes à en rejoindre les rangs. C'est ainsi qu'avec son camarade, le vénérable Zhiyong, ils créèrent le Mensuel « Nu Tao (怒濤) » ; de plus, il rédigeait des articles pour le Journal « Xu Bao (徐報) » et envoyait aussi ses manuscrits aux différents journaux de la région de Jiangxu. Le Mensuel Nu Tao a été publié dans plus de vingt périodiques. Il y invitait les jeunes à rejoindre le bouddhisme afin de réformer ses mauvaises habitudes et de le pousser dans une nouvelle voie. Bien qu'il eût à peine vingt ans, il s'investit totalement dans le projet d'améliorer les rites populaires et les méthodes de gestion de la religion.

Ce furent aussi les années dorées, durant lesquelles il put capter les éléments nutritifs de la connaissance. Il lisait énormément d'œuvres littéraires des années quarante : « Le foyer », « Le printemps », « L'automne » de Ba Jin et aussi les œuvres de Bing Xin, Lao She, Lu Xun etc. Les ouvrages des auteurs comme Cai Yuanpei, Lo Jialuan, Xu Fuguan, Su Manshu, Hu Shi étaient aussi sa nourriture spirituelle la plus fréquente.

La guerre sino-japonaise venait de s'achever, le peuple n'avait pas encore trouvé l'occasion de rétablir ses moyens de subsister que, déjà, la guerre civile éclatait, entre nationalistes et communistes. Les malheurs de la patrie étaient grands et le petit pas en avant qu'il avait pu franchir a dû être interrompu. En 1947, quand le Grand maître

Taïxu décéda, l'appel à la réforme du bouddhisme disparut avec lui. C'est plus tard que Hsing Yun le reprit, à Taïwan, avec un extraordinaire succès. Maître Taïxu n'aurait jamais pu imaginer que son idéal pût, un jour, trouver, de l'autre côté de la mer, un nouveau terrain de développement et prospérer grâce à l'action d'un jeune homme qu'il connaissait à peine.

En 1949, suite à la bataille de Xu Peng, l'Armée nationaliste subit une grande défaite, la ville de Nanjing tomba aux mains des ennemis, la région de Jiangnan était en pleine insécurité, les soldats blessés affluaient, la population était composée, en majorité, de réfugiés sans feu ni lieu. A l'époque, un groupe de monastiques, sous l'influence du vieux Maître Leguan, organisait, sans se lasser, des équipes de secours composées de moines, pour servir le peuple et soigner les blessés.

Le vœu de préserver l'artère du Dharma pour le bouddhisme

Son collègue et indéfectible ami de l'époque, le vénérable Zhiyong, voulait mettre sur pied une troupe de secours de six-cents monastiques à destination de Taïwan ; il y consacra toute son énergie durant deux mois, mais en vain. Partageant la même pensée de « ne pas périr tous ensemble », ils se consultèrent sérieusement et décidèrent, d'un commun accord, que Maître Zhiyong resterait en Chine pour protéger le bouddhisme et que lui, Hsing Yun, se chargerait de conduire la troupe de secours à Taïwan.

Déchiré par cette prochaine séparation, il alla d'abord à Qixia pour prendre congé de son maître, le vénérable Zhikai qui, en apprenant la nouvelle, l'encouragea avec enthousiasme. La veille du départ, le maître prépara personnellement un festin végétarien d'adieu pour son élève mais, face à toute une table chargée de plats, aucun des deux n'avait le courage de soulever ses baguettes : Ils se regardaient en silence, les yeux noyés de larmes brûlantes.

En rentrant à Nanjing, il apprit qu'un bateau allait quitter Shanghai pour Taïwan. Il prit le train de nuit pour se rendre au Collège Bouddhiste de Changzhou. Dans l'obscurité, il réveilla des étudiants qu'il connaissait ou qu'il ne connaissait pas et ainsi, tous ces jeunes de bonne volonté partirent ensemble pour Taïwan pour y bâtir une nouvelle conjoncture.

Les fléaux de la grande époque pouvaient facilement détruire un homme et le nombre de jeunes monastiques qui retournaient à l'état laïque ou qui rejoignaient l'armée était considérable. Mais les épreuves de la grande époque pouvaient aussi conforter un homme dans son vœu de préserver l'artère du dharma pour le bouddhisme et Hsing yun fut celui qui conduisit la troupe. Ils étaient une bonne centaine au départ, incluant les vénérables Yin Hai et Haolin, qui vivent actuellement à Taïwan. Quand ils embarquèrent à Shanghai, il n'en restait plus que soixante-dix environ. Et, c'est ce voyage qui conduisit Hsing Yun de l'autre côté de la mer, qui bouleversa toute sa vie et qui a aussi ouvert une nouvelle page de l'histoire du bouddhisme chinois.

Partie II

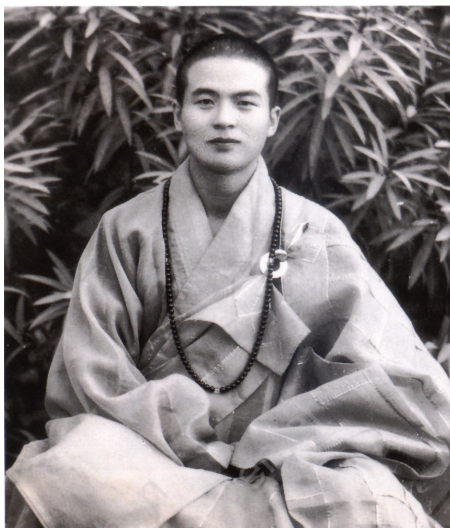
Traverser la mer pour transmettre la lumière

Quand Hsing Yun aborda en territoire taïwanais, il était seul, avec ses sandales et son écuelle usées. La nuit tombait. Sous la pluie et le vent, il trébuchait dans des flaques d'eau lui arrivant au genou. Affamé et transi, il passa la nuit, recroquevillé sous la grande cloche de la pagode Shandao.

Qui pourrait décrire l'état d'âme du bonze solitaire !



Hsing Yun, à l'âge de trente ans.



Devant le portail du Temple
Lei Yin (1953).



Les monastiques avec qui il traversa l'océan pour se rendre à Taïwan.

Assis dans le camion, le Grand maître conduisait les jeunes dans les campagnes, pour propager le bouddhisme (1957).



Promouvoir la réimpression du Tripi-taka bouddhiste à Changhua, en 1955.



Les 108 participants de la première cérémonie de prise de refuge au Temple Leiying (29/03/1953).



Le dharma-service du Bouddha Amitabha, à la « Buddhist Chanting Association » de Yilan (1956).



Le Grand maître menant la « Buddhist Chanting Association » de Yilan dans les campagnes, pour propager le bouddhisme (1953).



Les jeunes de la « Buddhist Chanting Association » de Yilan suivant le Grand maître dans les campagnes, pour promouvoir le bouddhisme (1955).

Chapitre 4

L'arrivée du moine chinois à Taïwan



Introduit par des colons venus des provinces de Fujian et de Guangdong, le bouddhisme apparut à Taïwan sous la dynastie Ming, pendant la colonisation hollandaise. Jusqu'à ce que Zheng Chenggong, dit Koxinga, chasse les Hollandais de Taïwan en 1663, le bouddhisme connut un succès croissant. Comme le fils de Zheng Chenggong, Zheng Jing, était un fervent adepte bouddhiste, il établit la Pagode Amitabha. Ensuite, sa mère fit construire la pagode Kaiyuan et invita les monastiques à la diriger.

Sous la Dynastie Qing, de nombreux moines bouddhistes arrivèrent de Fujian et de Guangdong et les pagodes bouddhistes apparurent un peu partout sur l'île de Taïwan. Hormis la pagode Amitabha, toutes les autres : Zhuqi, Fahua, Chaofeng, Lingyun, Linquan... sont vieilles de plus de cent ans.

Durant l'occupation, le bouddhisme taïwanais fut fortement influencé par le bouddhisme japonais. Comme ce dernier n'attache que peu d'importance à la discipline, les moines taïwanais imitèrent leurs condisciples japonais, se mariant et mangeant des aliments carnés, portant le késa à l'intérieur de la pagode et le costume civil à l'extérieur... Les moines des écoles Long Hua et Xian Tian, pratiquaient en portant les cheveux longs, les monastiques et les laïcs se mêlaient et rares étaient ceux qui avaient quelque connaissance du bouddhisme.

Complètement seul en arrivant à Taïwan

En 1949, la guerre civile en Chine prit fin. Des millions de gens reprirent encore une fois le chemin de leurs ancêtres. Ils traversèrent le Détroit de Taïwan et arrivèrent sur cette magnifique île, longtemps connue, en français, sous le nom de Formose. Le jeune Hsing Yun fut l'un d'entre eux. Quelques mois auparavant, l'idée d'aller à Taïwan ne lui était encore jamais venue, il avait donc très peu d'informations sur cette petite île, sauf, peut-être celles qu'il avait lues dans les livres anciens : une terre déserte, barbare et pestilentielle. De plus, on racontait qu'en raison de la guerre, beaucoup de riches et de dignitaires s'y étaient réfugiés et qu'il n'y avait pas de place pour dormir, sauf à devoir déboursier plus de trois-cent-mille unités de l'ancienne monnaie taïwanaise, le yuan, pour pouvoir y passer une nuit.

Comme beaucoup d'autres « Chinois » qui avaient traversé à la hâte le détroit, Hsing Yun, quand il aborda à Taïwan, ne possédait plus que ses vieilles sandales et une écuelle ébréchée et se retrouvait complètement seul. Son unique sac de toile, il l'avait perdu dans les tribulations engendrées par la guerre ; sa tunique, il l'avait offerte à son condisciple, le Vénérable Zhuyun et il ne lui restait qu'une courte veste. Il n'osait même pas porter son unique paire de chaussures, car dans la rue, tous les regards se seraient portés sur ses pieds. De peur de

troubler les autochtones, il avait ôté ses chaussures et marchait pieds nus pour se conformer aux usages locaux.

Les quelques dizaines de camarades, partis en même temps que lui, s'étaient déjà dispersés pour se débrouiller par eux-mêmes. A l'époque, il avait vingt-trois ans. Venant du port de Taizhong, il lui fallut deux jours pour arriver à Taipei et là, partout où il se présentait, les gens des pagodes lui fermaient la porte au nez en lui disant « Tout est complet » ou « les Vénérables ont ordonné de ne pas recevoir les étrangers. » Dans une pagode de la rue Nanchang, un vieux bonze lui dit même : « De quel droit voulez-vous venir à Taïwan ? » Dans la nuit tombante, sous la pluie et le vent, il trébuchait dans des flaques d'eau atteignant le genou. Affamé et transi, il passa la nuit, recroquevillé sous la grande cloche de la pagode Shandao.

Et les hommes et la ville, lui paraissaient si impénétrables ! Le lendemain, il partit pour une pagode située à Jilong en espérant y retrouver quelque ancien camarade. Comme il ne parlait pas le dialecte et ne connaissait pas la route, il était déjà une heure de l'après-midi quand il put trouver l'endroit. Là-bas, quelqu'un lui demanda : « As-tu déjeuné ? » Il répondit timidement : « Non seulement je n'ai pas encore déjeuné, mais je n'ai rien bu, ni mangé depuis hier midi ! » Son camarade lui dit : « Va vite à la cuisine et mange un morceau ! » Mais, au même moment, un autre leur dit : « Le Vénérable ... l'a bien recommandé : Nous avons déjà du mal pour nous nourrir nous-mêmes ! Il vaut mieux qu'il essaie de se débrouiller seul ! » (Si dure qu'elle puisse paraître, cette attitude est pourtant compréhensible : A l'époque, en effet, les gens étaient désespérés, la situation économique était désastreuse, comment aurait-on pu encore, avoir le cœur de s'occuper des autres ?). Il regarda autour de lui et pensa que ce n'était pas un lieu accueillant. Il se préparait à s'en aller quand son camarade revint, pour lui demander d'attendre un peu, car il était allé acheter de quoi lui préparer une casserole de riz bouilli. Et quand il eut le bol de riz

en main, il avait tellement faim qu'il ne pouvait empêcher ses mains de trembler.

Cependant, il fallait quand même partir. Il prit donc congé de son camarade, pensant aller à la pagode Chengzi, sur le Mont Guanying. Malheureusement, la route avait été coupée par la tempête. Il n'en pouvait plus de faim et de froid en errant dans la gare routière.

L'état d'âme du moine solitaire était alors, vraiment indescriptible !

La vie à la pagode Yuanguang

Finalement, il parvint à la pagode Yuanguang à Zhongli, où le vieux et compatissant Vénérable Miaoguo, le recueillit. En signe de gratitude, il demanda à l'éminent bonze, de lui confier toute sorte de lourds labours et travailla avec acharnement. Tous les jours, il devait sortir du puits, tellement profond qu'on n'en voyait pas le fond, les six-cent seaux d'eau, nécessaires aux besoins des quatre-vingt personnes de la pagode. De plus, il devait aussi faire les courses et, tous les jours, avant le lever du soleil, sous la faible lumière de la lune, il poussait la charrette grinçante, vers le village situé à plus de quinze li. La nuit était d'un calme absolu ; seule la brise effleurait les branches des arbres et quelques lointains aboiements de chiens résonnaient dans le ciel de l'aurore. Il dictait silencieusement le nom du bodhisattva Avalokitésvara, pour accompagner les claquements de ses sabots. En arrivant au marché, la plupart des marchands étaient encore endormis, il devait les réveiller l'un après l'autre, pour acheter les denrées quotidiennes nécessaires et reprenait alors, le chemin de terre pour rentrer à la pagode.

Comme on y manquait de jeunes manœuvres, il aidait aussi à nettoyer les toilettes. Parfois, il y avait un décès à la pagode et c'était encore lui qui se chargeait d'ensevelir le défunt.

Il y séjourna deux ans mais, en dehors des travaux quotidiens, il

n'oubliait pas de lire et d'écrire. Un jour, à l'occasion d'une cérémonie religieuse, il reçut vingt yuan et, aussitôt, courut acheter du papier et des plumes. Le bonheur qu'il en éprouva reste, pour lui, inoubliable. Parfois, alors qu'il se courbait sur la table pour écrire, les autres bonzes ou adeptes pensaient qu'il paressait. Encore aujourd'hui, il se souvient qu'une vieille adepte lui disait souvent : « Vénérable, vous devez travailler, sinon, vous n'aurez rien à manger ! » C'est durant cette période qu'il alla surveiller l'ermitage de la pagode Fayun de Miaoli, pendant plus de trois mois et c'est là qu'il écrivit, le papier posé sur le sol de la prairie, « *Les chants du silence* », composant, de plus, pour le magazine « La Vie » et pour la station de radio Zhong Guang.

L'absence de distinction entre les divins et les bouddhas, rend difficile la propagation du bouddhisme

Le manque de biens matériels et la dureté de la vie régnant à cette époque, étaient en fait le portrait de la vie en général à Taïwan au début de la Libération. Le plus grand rêve de la plupart des gens était de pouvoir vivre en paix et sans soucis matériels. Ce qui différenciait Hsing Yun des autres, c'est qu'il gardait toujours dans son cœur, la fervente ardeur d'un religieux. Il ne se satisfaisait pas de son propre bien-être : Jamais il n'oublia de diffuser l'idéal du bouddhisme humaniste du Grand maître Taixu, afin que davantage de gens puissent avoir contact avec le Dharma de la juste compréhension et de la juste connaissance. Pourtant, dans la société de Taïwan des années 50, il était bien difficile de réaliser cet idéal !

Les recherches sur le développement du bouddhisme taïwanais, montrent que Taïwan est une île sujette aux tempêtes et tremblements de terre. De ce fait, les habitants, sous la menace des caprices naturels, cherchent refuge auprès de la religion polythéiste ; c'est pourquoi, il y a énormément de temples des esprits à Taïwan. Les avant-toits

des temples sont somptueusement décorés, en s'inspirant des romans classiques comme : *Les huit immortels traversent la mer, l'investiture des dieux, Voyage de l'empereur Tang Minghuang dans la Lune, etc., on y expose des divins taoïstes Mazu, Lu Dongbin, le Dieu du sol etc.* On y trouve aussi *le Dieu des roches, le Dieu des arbres...* C'est une croyance remplie de couleurs mystiques. Beaucoup de règles et de coutumes bouddhistes sont d'usage dans les temples des esprits et c'est ainsi que se mélangent le taoïsme et le bouddhisme.

D'un autre côté, les pagodes bouddhistes à Taïwan, étaient de petite taille et ne ressemblaient pas aux monastères chinois qui possèdent des biens propres leur permettant de subvenir à leurs besoins. Les pagodes taïwanaises étaient dépendantes des donations des adeptes ou des oboles recueillies lors la quête d'aumônes des monastiques. A cette époque, Taïwan venait d'être décolonisée, les conditions économiques étaient très mauvaises : Rester en vie était déjà une chance énorme... Il était donc difficile de penser à d'autres développements.

De plus, le niveau intellectuel des monastiques n'était pas très élevé : la plupart ne savaient que réciter les sūtras et organiser les cérémonies religieuses. Le bouddhisme en était resté au stade de « religion funéraire », il ne pouvait avoir aucun effet sur la société et la population. Les intellectuels adeptes, étaient aussi rares que des plumes de phœnix ou des cornes de licorne.

La pire époque survint après la Deuxième Guerre mondiale, quand les Etats-Unis se mêlaient fortement de la politique de Taïwan, et quand les religions occidentales telles le catholicisme et le protestantisme, grâce à leurs puissantes ressources financières, colonisaient les villes et les villages. De plus, comme feu le président Tchang Kai-cheik et son épouse étaient protestants, beaucoup de hauts dignitaires du monde politique et économique leur emboîtèrent le pas : être protestant devint la mode de l'époque et le bouddhisme fut relégué au rang de quelque chose d'aussi vulgaire que banal.

Les gens qui ont vécu à cette époque s'en souviennent peut-être : à cause de leur faiblesse, les pagodes bouddhistes étaient souvent occupées par des militaires ou des services administratifs. La majeure partie des propriétés de la pagode Shandao de Taipei, était transformée en bureaux de recrutement des autorités militaires de même que le grand hall de la pagode Yuanshan Linji ou le mémorial Sun Yat Sen. Quand les souverains des pays islamiques du Moyen-Orient rendaient visite à Taïwan, certains politiciens proposèrent même, de transformer en mosquée, la vieille pagode centenaire Penyuan, de la rue Xining Sud de Taipei, pour gagner leur amitié. C'est grâce au veto du Conseil Législatif, que la pagode fut préservée et que le gouvernement débloqua un budget suffisant pour construire une assez grande mosquée, dans la rue Xingsheng Sud.

Avec dextérité, Hsing Yun s'adaptait à toute situation

Le gouvernement était encore tout jeune et, que ce soit en politique ou dans le domaine militaire, il était toujours en état d'alerte. Non seulement, on se suspectait entre gens de différentes origines, mais aussi, à cause des réactions excessives des services de sécurité, même les monastiques subissaient des tracasseries inattendues. Hsing Yun se souvient qu'il a été trois fois emprisonné dans sa vie : les deux premières, au moment où il occupait le poste de directeur de l'école primaire Baita. A cette époque, l'armée nationaliste venait, le jour, fouiller les locaux à la recherche des guérilleros communistes ; le soir, c'était au tour de ces derniers d'attaquer sournoisement les premiers et lui, successivement, était convoqué pour être interrogé et sommé de donner des renseignements sur les « ennemis. » Il fut arrêté pour la troisième fois à Taïwan, en 1949, à cause d'une rumeur qui prétendait que trois-cent monastiques avaient été envoyés en mission à Taïwan par le gouvernement chinois. En compagnie du

vénérable Cihang et de quelques dizaines de moines bouddhistes non-taïwanais, il fut interpellé, parce que soupçonné d'espionnage.

L'emprisonnement dura vingt-trois jours, dans des conditions très dures ; non seulement ils ne pouvaient s'étendre, mais ils ont été ligotés et durement torturés. Heureusement, grâce à l'intervention de l'épouse du Général Sun Lijen, Madame Sun-Zhang Qingyang, et de Messieurs Wu Jingxiong, etc., ils furent enfin relâchés.

Par après, la gendarmerie reçut des lettres anonymes, l'accusant de passer ses journées à écouter la radio chinoise et ses soirées à coller des affiches réactionnaires, ce qui lui valut d'être surveillé jour et nuit. Un an plus tard, la rumeur s'éteignit et celui qui était chargé de le suivre, s'est même depuis, converti au bouddhisme.

En 1952, sur invitation du vénérable Daxing, il enseignait au Collège Bouddhiste Qingchaohu à Xingzhu. Chaque fois qu'il quittait le collège, il devait se présenter au bureau de contrôle local pour demander la permission. Ultérieurement, à Kaohsiung, quelqu'un prétendit même qu'il avait caché deux cents fusils à Fo Guang Shan... En dépit de tout cela, face aux tribulations de cette époque, sa sagesse lui dictait son comportement : Avant de donner lecture sur le dharma, il fallait d'abord faire l'éloge du président Tchang, rendre hommage aux Trois Principes du Peuple ; et durant la lecture, insérer les propos anti-communistes de rigueur... Moyennant quoi, avec le temps, tout rentrait dans l'ordre.

De jour en jour, il émergeait de la foule

Finalement, l'arrivée d'autres moines éminents qui, peu à peu, montraient la véritable image et la vraie doctrine du bouddhisme à la société taïwanaise, permit d'engendrer un nouveau destin de la réforme du bouddhisme. La situation personnelle de Hsing Yun s'avérait parfois pénible mais, issu d'un monastère renommé et ayant reçu une

authentique éducation bouddhiste, il se distinguait peu à peu de la foule des jeunes bouddhistes non taïwanais, gardant toujours dans sa tête cette pensée directrice : « Le bouddhisme a besoin de moi ».

Durant les deux années qu'il passa à la pagode Yuanguang, par sa sincérité et son courage, il mérita la confiance du vénérable Miaoguo et la sympathie des autres, ce qui l'aida à se rapprocher des adeptes locaux. Il se rappelle encore qu'une vieille adepte lui préparait souvent, en cachette, un bol de nouilles pour calmer sa faim et étancher sa soif : « Avec ses mains toutes ridées, elle me tendait le bol de nouilles fumantes par la fenêtre de ma chambre et, en voyant la vapeur s'élever du bol, j'étais bouleversé d'émotion. »

Guidé par le Vénérable Miaoguo, il pénétra pas à pas dans la société taïwanaise et dans la foule des adeptes, pour mieux connaître ce bout de terre et ses occupants et, en même temps, projeter dans son esprit les paysages futurs.

Chapitre 5

Yilan : le berceau



Il y a quarante ans, vouloir promouvoir le Dharma et répandre l'enseignement de Bouddha, sur cette île peu disposée à nourrir le bouddhisme, demandait non seulement affinités et courage, mais aussi sagesse et force d'âme. Pour pouvoir percer à Yilan, ce lieu situé au Nord-est de Taïwan, il fallait qu'aucun des éléments cités ci-dessus, ne fit défaut.

Les causes et conditions qui l'ont guidé vers cette contrée

L'occasion s'est présentée en 1952. Un jour, alors que l'Association du Bouddhisme de Chine organisait une réunion pour réélire les membres de son conseil administratif, Hsing Yun rencontra, dans l'assemblée, le fervent adepte bouddhiste Li Juehe. En fait, ce dernier, originaire de Yilan, était déjà venu plusieurs fois à Taipei, dans le but de trouver un bonze pour venir parler du Dharma dans son village. Mais les conditions de transport étaient à l'époque, bien peu commodes : Pour y arriver, en venant de Taipei, il n'existait que deux solutions : Emprunter la sinueuse et dangereuse route Beiyi ou prendre le train. Le trajet aller simple prenait quatre à cinq heures, en passant par plusieurs tunnels, dont les voyageurs ressortaient méconnaissables : le

visage, le corps et les narines couverts de suie. De plus, les conditions économiques régnant à Yilan n'étaient pas attirantes ; plusieurs bonzes y étaient allés une fois mais aucun n'avait voulu y retourner.

Ayant appris la situation de Monsieur Li, le gentil et chaleureux Hsing Yun se proposa pour y aller et, vers la fin de cette année-là, il se rendit à Yilan pour la première fois de sa vie. Et, dès ce jour, jamais plus il n'envisagea d'en partir, cependant que la population de Yilan passait, elle aussi, de la reconnaissance, au respect et au soutien total.

Parlons du courage : De fait, à cette époque, s'établir à Yilan n'était pas chose facile, mais il puisait son courage dans ses capacités d'adaptation et son enthousiasme pour la propagation du bouddhisme.

Le comté de Yilan forme un triangle, situé au Nord-est de l'île de Taïwan. Un côté fait face à l'Océan Pacifique et l'autre est fermé par une chaîne de montagnes qui gêne les communications avec le bassin du Nord-Ouest. Depuis toujours, la manière de vivre y est plus limitée, la mentalité plus simple et plus têtue qu'ailleurs. Il se rendit à la pagode Luiyin, à l'entrée Nord de la ville de Yilan. La pagode avait été bâtie pendant les années Daoguang, sous la Dynastie Qing. C'était un ensemble de bâtiments construits en forme de U, de style chinois traditionnel. En 1962, elle fut détruite par l'ouragan Opal. Hsing Yun persuada alors les gens de la région, de la reconstruire et le bâtiment neuf fut inauguré en 1978. Elle est aussi l'humble point de départ de l'ensemble du programme bouddhiste de Hsing Yun.

Ce jour-là, en mettant le pied à l'intérieur de la pagode, sa vue perçante et son esprit pénétrant lui ont tout de suite fait comprendre pourquoi les autres bonzes s'étaient enfuis.

Il se souvient encore que, ce jour-là, il partit tôt le matin de Taipei et quand il arriva à Yilan, c'était déjà l'après-midi. En entrant dans la pagode, il découvrit que celle-ci était occupée par trois familles de militaires avec femmes et enfants. Le hall de Bouddha était même dépourvu de tapis de prière car ils servaient d'oreillers aux occupants.

Des linges sales étaient éparpillés partout à l'intérieur et un poêle à charbon fumait, installé en face de la porte des toilettes.

Il regarda tout autour de lui et aperçut enfin, une vieille bonzesse (l'Abbesse Miaozhuan) qui était en train de lire les sūtras pour un service religieux. Quand elle eut fini, elle lui demanda :

- Vous êtes le Vénérable qui doit venir donner lecture du dharma?
- Oui !

Alors, elle disparut et revint une demi-heure plus tard, en lui tendant une demi-tasse de thé froid.

Il fut logé temporairement dans un coin du hall

Il fit l'aller et retour plusieurs fois et, les réactions des adeptes étant assez bonnes, il décida de rester. La pagode Luiyin couvre une surface au sol de cent-cinquante mètres carrés environ. A cette époque, elle devait être la plus grande pagode de Yilan mais il ne trouva à se loger que dans un coin du hall, sans fenêtre. Le plafond était bas et l'homme était grand : une fois entré, il ne pouvait même pas lever la tête.

Les gens qui ont vécu à cette période se le rappellent sans doute : La facture d'électricité n'était pas calculée mensuellement, mais au prorata du nombre d'ampoules. Pour économiser, dans la journée, on accrochait l'unique lampe devant l'autel et le soir, on la mettait où l'on en avait besoin. Le fil étant trop court, Hsing Hun ne pouvait lire ou écrire qu'en se tenant sur le seuil de sa porte, accompagné, jusqu'à l'aube, par le bourdonnement des moustiques. La cuillère à soupe était en un métal si léger que le moindre courant d'air, obligeait à se lever pour la rattraper. Les six premiers mois, il dormit par terre. Par la suite, les adeptes organisèrent une collecte pour lui acheter un lit et une chaise en bambou, fabriqués par les prisonniers. Le lit grinçait chaque fois qu'il se retournait mais il avait quand même un endroit pour se reposer.

Comme il était habitué à ce genre de vie et connaissait la situation financière de l'époque, ce dénuement matériel ne le dérangeait pas. Son plus grand souci, c'était le carcan d'ignorance qui paralysait le développement du bouddhisme en général.

La population taïwanaise avait, durant cinquante ans, subi l'oppression japonaise qui entendait maintenir le peuple dans l'ignorance, en contrôlant l'éducation et jusqu'au mode de vie. C'est pourquoi, ces gens n'avaient aucune idée correcte de la religion. De plus, Yilan était un comté conservateur, où les autochtones étaient hostiles à tout ce qui venait de l'extérieur. Enfin et surtout, l'ombre des « Evènements du 22 février » était toujours présente : Les anciens du village se souviennent encore aujourd'hui de l'endroit où les gens ont été fusillés collectivement. La venue soudaine d'un jeune bonze étranger n'était pas passée inaperçue : Certains le provoquaient grossièrement pendant que d'autres semaient le trouble. Toutes ces tribulations mettaient sa sagesse et sa force d'âme à l'épreuve.

Le maître de l'Entrée Nord de la ville

Quand il donnait lecture à la pagode Luiyin, des trublions se rassemblaient souvent devant le hall et discutaient à haute voix pour le déranger. Alors, doucement, il éteignait la lumière et, dans la salle, ne subsistait que la lueur des bougies et des bâtons d'encens disposés devant l'autel. Les gens étaient surpris par l'obscurité soudaine, puis ils ne percevaient que l'aspect majestueux du bonze assis devant l'autel et le son clair et pondéré de sa voix. C'est avec cette formule secrète de « silence », qu'il a conquis le cœur des personnes hostiles. Certaines oubliant même leur arrogance initiale, acceptèrent de recevoir son enseignement.

Un soir, il donnait lecture au centre ville de Yilan, à un carrefour de sept rues. Certains des auditeurs étaient ivres et soudain, dans la

foule, quelqu'un lança des cailloux vers l'estrade. L'enquête ultérieure démontra que cet acte avait été commis par les disciples d'une organisation protestante. Plus tard, quand il créa la chorale des jeunes bouddhistes, il suscita un grand tapage chez les conservateurs bouddhistes, certains menaçant même de le tuer. La situation était très tendue à l'époque.

A l'époque, le jeune Hsing Yun était vaillant, chaleureux et distingué, ce qui lui permit de résoudre calmement et systématiquement, toutes ces crises. Ainsi s'établit sa réputation : les gens s'inclinaient devant sa personnalité et ses connaissances, beaucoup ne connaissaient pas son nom, et l'appelaient « le maître à l'Entrée-Nord de la ville. » Les vieux adeptes se rappellent encore de sa prestance quand il était jeune. La vieille Yeogu, aujourd'hui âgée de plus de quatre-vingts ans, fut l'une de ses premières disciples. Quand on lui parle du maître, elle rit en montrant sa mâchoire aurifiée et dit : « Il était beau à l'époque ! »

Et les jeunes filles se montraient aussi curieuses devant ce beau et distingué bonze étranger. Xiao Bixia Shigu² qui l'accompagne depuis plus de quarante ans se souvient qu'un jour, le maître entra, pour téléphoner, dans le service des télécommunications où elle travaillait (à l'époque, le téléphone privé était rare). Toutes les employées, y compris la chef de service, sont sorties pour le regarder et personne ne pensait plus au travail, si bien que, brutalement, les communications de Yilan furent complètement interrompues. Aujourd'hui, dans le service des télécommunications de Yilan, 80% du personnel, y compris le directeur, sont les disciples du Grand maître.

Le centre de recherche du bouddhisme humaniste

Peu de temps après avoir pris son cantonnement, il avait déjà des idées plein la tête. S'agissant de la stratégie de développement du

2. Religieuse conservant l'apparence laïque (système spécifique à Fo Guang Shan)

bouddhisme, il savait que la population de Yilan était assez farouche et difficile à convaincre, mais qu'une fois acquise, elle constituerait une troupe fidèle de fervents bouddhistes. Alors, il décida d'entamer pas à pas, les premières expériences d'installation du bouddhisme humaniste.

La première étape consista à établir le « Centre de lecture des sūtras. » Dans les années cinquante, le pourcentage d'analphabètes était assez élevé ; leur lire des sūtras était la meilleure façon de les guider vers le bouddhisme. C'est pourquoi il commença à organiser des réunions, en encourageant les adeptes à venir lire ensemble les sūtras. D'un autre point de vue, c'était aussi une manière de développer l'éducation nationale, c'était permettre aux analphabètes d'apprendre et de répéter les mots du sūtra.

Pour que les adeptes pussent avoir un lieu fixe pour réciter les sūtras et écouter le dharma, il décida d'ajouter une pièce supplémentaire à la pagode Luiyin. C'est en 1955, qu'après plusieurs années de collecte, l'auditorium du « Centre de lecture des sūtras de Yilan » fut achevé. Le grand Lama tibétain *Changkya Khutukhtu* et plusieurs Vénérables éminents étaient présents, le jour de l'inauguration et les adeptes du pays en furent honorés. La statue de Bouddha qui s'y trouve est un œuvre du grand sculpteur Yang Yingfeng, qui est lui aussi, originaire de Yilan.

Après l'inauguration du Centre, les adeptes se firent de plus en plus nombreux et commencèrent à mener des activités dharmiques régulières. Pour annoncer les événements, deux adeptes portaient une planche de bois sur laquelle était inscrit, en grands caractères, « Venez écouter les sūtras ! » Un troisième les accompagnait avec un tambour, pour attirer les villageois. Le Centre de lecture des sūtras était comme « la Terre sacrée » du bouddhisme de Yilan, il n'y avait pas un seul habitant qui ne le connût pas. Encore aujourd'hui, sur le panneau de l'arrêt de bus de l'Entrée Nord, on peut lire : « Centre de lecture des sūtras ».

Il semait partout les graines de Bodhi

Ensuite, il chercha à développer le rôle joué par les jeunes bouddhistes. Lui-même n'était pas doué en chant, mais il comprenait l'amour des jeunes pour la chanson et la camaraderie. Alors, il organisa la première chorale de chansons bouddhistes. Il écrivit lui-même les paroles et demanda au professeur Yang Yongfu de composer la musique. Quand les jeunes arrivaient, il leur apportait personnellement les tabourets et le thé. Pour que les jeunes puissent y trouver un réel intérêt, il créa aussi la classe de rédaction. Comme il possédait une culture littéraire approfondie, les corrections qu'il faisait étaient rapides et méticuleuses et les jeunes l'en admiraient d'autant plus. Une de ces premières disciples, la Vénérable Tzu Hui, connue sous le nom de « Grand talent du Monde bouddhiste », reconnaît avec sincérité : « Au début, ce n'était pas pour apprendre le bouddhisme que je suis allée chez le maître, c'était plutôt pour apprendre à écrire. »

Dans son article « Vingt années de traduction auprès du Maître », elle relatait les sensations d'un groupe de jeunes de l'époque :

« A cette époque, le maître dirigeait le Centre de lecture de sūtras, dispensant également plusieurs activités pour attirer les jeunes gens... Parmi ces activités, le charme de sa conversation, la sagesse de sa pensée, et l'étendue de ses connaissances m'ont immédiatement fascinée... Chaque matin, nous déposons les textes que nous avons écrits, dans le tiroir de l'autel, dans le hall de Bouddha de la pagode. Le lendemain, on y déposait un autre et reprenait celui de la veille. Sur la feuille corrigée, il y avait beaucoup de cercles rouges avec des encouragements, des félicitations et des critiques. Alors, immédiatement, nous nous échangeons les textes entre nous et tout le monde était enchanté. De temps en temps, le maître nous rassemblait, il nous

apprenait les techniques de l'écriture, et pointait le bon et le mauvais des travaux de chacun de nous. »

Par la suite, il continua à semer les graines bouddhistes dans la génération des plus jeunes. Non seulement, il mit sur pied l'Association des élèves secondaires, mais il créa encore la « Classe de soutien scolaire Guang Hua en lettres et sciences » pour des enfants démunis, en demandant aux enseignants adeptes, de guider bénévolement ces enfants dans des cours d'anglais, de math, physique, chimie etc. Dans les domaines de la conduite et de l'étude, ces enfants ont pu absolument ressentir que « les enfants qui apprennent le bouddhisme ne se dégradent pas. » Ils s'efforçaient tous de devenir meilleurs, c'est ainsi que beaucoup de parents ont changé d'avis dans leur conception du bouddhisme.

L'actuel délégué permanent du Comité de discipline du Ministère de l'Education nationale, M. Zheng Shiyan, qui est aussi un écrivain, auteur de nombreux best-seller traitant du Chan, est l'un de ces enfants qui ont bénéficié de l'aide de Guang Hua. Il l'affirme : Maître Hsing Yun comprenait la psychologie des jeunes et savait comment créer différentes activités pour les attirer. En même temps, il était très sympathique, il s'asseyait souvent au côté des enfants pour leur parler, ce qui leur donnait une sensation de douceur et de chaleur. C'est pourquoi, à la récréation, tout le monde allait chez lui. Beaucoup d'élèves du secondaire étaient honorés de faire partie de l'Association des étudiants.

Plusieurs années plus tard, Fo Guang Shan organisa le premier Séminaire International de l'Etude du Chan et Hsing Yun y retrouva Zheng Shiyan. Il se souvenait encore de « cet enfant de la classe de soutien scolaire » et, en toute sincérité, il lui dit : « Les saules plantés involontairement à l'époque, deviennent maintenant des arbres qui peuvent donner de l'ombre... Je suis vraiment content de te revoir ! »

C'est dès le plus jeune âge qu'il faut enraciner la bienveillance, la compassion et la bonté

En grand précurseur, Hsing Yun avait compris que le bouddhisme devait être enraciné le plus tôt possible pour donner à l'homme, dès son enfance, un naturel de bienveillance, de compassion et de bonté. Aussi, il créa les « Classes d'enfants » pour les élèves de primaire et maternelle, et y organisa des concours de dessins, de découpages, de calligraphie, de rédaction, etc., pour semer dans leur cœur les graines Bodhi.

Agrégée de philosophie indienne de l'Université de Tokyo, la vénérable Yi Kong s'est liée avec le bouddhisme dans ces classes pour enfants. Elle est entrée dans les ordres deux ans après sa graduation, il y a déjà vingt ans maintenant. Quand elle repense au passé, elle s'aperçoit que le maître connaissait profondément le principe qui dit que : « Pour guider les gens vers la Voie, il faut se servir des désirs comme appâts. » Quand elle avait quatre ou cinq ans, elle allait à la pagode avec ses deux sœurs. Les enfants ne comprenaient rien au bouddhisme, mais, chaque fois, ils recevaient un petit quelque chose : un petit gâteau, un sashima (friandise chinoise), ou une « main de bouddha » faite de farine de blé. A cette époque où les friandises étaient plutôt rares, elle qui était de nature remuante, acceptait de rester calme durant tout un service, tout simplement par gourmandise (cette méthode, les religions catholique et protestante s'en servaient beaucoup également). Et, avec le temps, Yikong fut captivée par l'appel du Dharma. La Vénérable le dit en riant : « Il est probable que beaucoup de gens ont, comme moi, trouvé la délivrance grâce à une petite « main de bouddha. »

Pour ce qui est des adeptes adultes, il les touchait par sa diligence et sa sincérité. Arrivé tout seul à Yilan et jeune comme il l'était, il se chargeait de multiples tâches. Celui qui dirigeait le dharma service, c'était lui ; celui qui préparait la salle, c'était encore lui ; celui

qui cuisinait, c'était toujours lui ; celui qui servait, c'était lui... Bien sûr, c'était encore lui qui jouait des instruments dharmiques. Un jour, même, le petit singe élevé par le Jardin d'enfants de la pagode s'échappa, quelqu'un s'écria : « Maître ! Le singe est parti. Venez vite ! », et il dut arrêter son travail pour essayer de rattraper le singe.

Son cœur est toujours attaché à Yilan

Il avait moins de trente ans à l'époque et sa passion pour la propagation du bouddhisme était ardente. Durant son temps libre, il rédigeait des articles pour le magazine « La Vie. » Chaque mois, il en achetait des centaines d'exemplaires pour les offrir aux gens. Quand il reprit la charge du magazine « Eveiller le Monde », il dut chercher lui-même les clients. Le peu de rémunération qu'il recevait, il le consacrait à acheter des pendentifs pour les offrir aux jeunes gens, pour qu'ils soient fiers d'être bouddhistes. Les cahiers et les crayons utilisés dans les classes étaient tous payés avec l'argent qu'il avait péniblement gagné en écrivant.

Après des années de dur labeur, il commença à obtenir des résultats. En 1957, le Dalai Lama commanda aux adeptes bouddhistes tibétains de déclencher une révolte de grande envergure, contre le gouvernement chinois. C'était justement le huitième jour du quatrième mois du calendrier lunaire – la fête du Bouddha. Hsing Yun décida donc d'organiser un défilé nocturne, à travers les quarante-huit villages du comté de Yilan. A l'époque, la population de Yilan comptait environ cinquante-mille habitants et plus de trente-mille d'entre eux y participèrent. Cette nouveauté ouvrit les yeux des collectivités locales et les adeptes bouddhistes ressentirent, pour la première fois, le sens de cette union qui fait la force.

Depuis qu'il avait posé le pied à Yilan et durant douze ans, ce bonze venu de l'extérieur, s'est lié d'étroite amitié avec cette région

simple et pure. « Quand tu arrives, personne ne t'accueille ; quand tu pars, personne ne t'accompagne, c'est ça la sensation d'être « *chez soi* », dit-il. Peu importe où il se trouve, son cœur est toujours attaché à Yilan. Un jour, dans une conversation, le chef de district de Yilan dit en riant que le Grand maître et lui avaient le même âge de Yilan : « Quand il est arrivé à Yilan, je venais de naître ».

En vérité, Yilan a fait naître en lui des sentiments « pas comme les autres » C'est dans la pagode Yuanming à Jiaoqi, qu'il a terminé son livre « Biographie des dix grands disciples » en écrivant dix-mille caractères par jour. Il se rappelle encore les crépuscules, quand il posait la plume et se promenait le long de la rivière.

Yilan aussi, l'a tendrement aimé : La plupart de ses premiers disciples éminents sont originaires de Yilan. Le vénérable Hsin Ping, les vénérables féminines Tzu Chuang, Tzu Jia, Tzu Hui, Tzu Jong etc., forment le noyau vital du système de Fo Guang Shan. Rien d'étonnant si les gens pensent que Yilan est son « Ecole militaire Huang Pu » et ces disciples, les « généraux-tigres ».

Actuellement, la plupart des adeptes « fidèles » de Fo Guang Shan sont aussi issus de Yilan ; l'apprenti-peintre de l'époque et patron du Centre des arts bouddhistes chinois – Weng Songshan – est l'un d'eux. Il y a trente ans, c'est Hsing Yun qui l'a encouragé à apprendre à sculpter les statues bouddhistes. L'an passé, quand l'Université Fo Guang s'est mise en quête de fonds pour agrandir le campus, il a tout de suite offert un million de Yuan, en remerciant le Grand maître de lui donner l'occasion de lui revaloir ses bienfaits.

La pagode Luiyin : la source originelle.

Sans la pagode Luiyin, il n'y aurait pas de Fo Guang Shan ; sans le monastère Fo Guang Shan, il n'y aurait pas ces centaines de centres à travers le monde, encore moins le millier de disciples ordonnés et les millions de disciples laïques. Dans le grand hall de la pagode Luiyin, se

dresse la statue de Vairocana-bouddha – le dharmakāya du Bouddha. Il symbolise la pagode Luiyin, la source originelle.

Yilan ! Cette région qui se situe au Nord-est de Taïwan a formé un bonze éminent, de renommée mondiale. Elle est aussi la source nutritive de l'énorme entreprise bouddhiste de Fo Guang Shan. Aussi, il n'est donc nullement exagéré de le dire : Yilan est le berceau du bouddhisme taïwanais contemporain !

Chapitre 6

Hsing Yun : Grand maître créateur du monde bouddhiste



Sakyamuni Bouddha accéda à l'Eveil à l'âge de trente-cinq ans. Le vénérable maître Xuanzang, éminent bonze chinois, avait vingt-six ans quand il partit en pèlerinage en Inde. Le jeune Hsing Yun, lui, voulait réussir dans sa mission de développement du bouddhisme. Il possédait pleinement l'esprit créatif et imaginatif propre aux jeunes, ce qui lui permit d'ouvrir un chemin moderne pour la propagation du dharma.

Le bouddhisme est une religion spécifiquement orientale. De l'Inde, il est arrivé en Chine il y a plus d'un millier d'années, en s'adaptant aux circonstances et aux particularismes locaux. Mais jamais, il n'a cherché à attirer des adeptes, ni ne s'est soucié de faire sa propre propagande. Avec l'évolution et les progrès technologiques modernes, la situation, tant politique, qu'économique et sociale n'est plus comparable à celle du passé. L'état d'esprit et l'expérience religieuse traditionnels ne parviennent plus à suivre la marche tumultueuse des adeptes. Comment relier les doctrines bouddhistes traditionnelles aux modes de vie nouveaux ? Qui peut aider les adeptes bouddhistes à assimiler l'importance de la création de bonnes affinités, sans se contenter de leur parler de la causalité ? Hsing Yun avait remarqué que la profondeur du Dharma ne réside pas dans la difficulté de sa doctrine

et que les obstacles rencontrés sur le chemin de la propagation, sont plutôt dus à la façon d'enseigner. Alors, il décida de prendre courageusement en charge, la tâche consistant à chercher et guider les gens, sur ce nouveau chemin.

Alors qu'il était encore en Chine, il avait déjà remarqué l'influence des médias de masse modernes et avait essayé de les appliquer, mais le véritable développement méthodique ne commença réellement qu'en arrivant à Taïwan.

La propagation de la joie du Dharma et du Chan, par les écrits

Hsing Yun a toujours préféré la propagation du Dharma par l'écriture. Depuis des dizaines d'années, il n'a cessé de promouvoir la joie du Dharma et du Chan, par le prajñā des écrits.

Quand il étudiait au Collège Bouddhiste Jiaoshan avec son camarade, le vénérable Zhiyong, ils avaient créé le mensuel « *Nutao* (Les Vagues enchaînées). » Ensuite, il rédigea le supplément Xiaguang, du quotidien Xubao et il écrivit aussi des articles pour les journaux locaux. A Taïwan, il continua ces travaux pour les magazines « *Juesheng* » et « *Rensheng*. » Dans les années 56 et 57, il accepta la rédaction du décadaire « *Jueshi* » et créa le mensuel « *Le bouddhisme d'aujourd'hui*. » En 1978, « *Jueshi* » devint « *Pumen* (La Porte universelle). » Ce magazine qui a débuté avec cinquante-huit pages en noir et blanc, vient de fêter son quinzième anniversaire, avec presque 200 numéros publiés. Que ce soit pour le contenu, la mise en page et la quantité publiée, il occupe la première place des revues bouddhistes nationales. Non seulement, il circule parmi les adeptes bouddhistes, mais il a également pénétré dans le monde des lecteurs ordinaires. A noter que, dans le domaine financier, les annonces publicitaires et les recettes couvrent les dépenses et permettent même de réaliser quelques bénéfices.

Hormis la rédaction de magazines, Hsing Yun présente également un beau bulletin relié en livres, dignes de figurer dans le champ des publications littéraires.

Dans sa vie, il n'a jamais reçu d'entraînement pour écrire mais il est toujours plein d'ardeur pour le faire. Pour lui, la plume est comme un plumeau capable d'épousseter le cœur de l'homme et d'en faire disparaître la poussière. Dans les bois de la pagode Fayun de Miaoli, il se couchait à plat ventre pour écrire « Les Chants du silence. » En 1952, il publia son premier livre, intitulé « *Commentaire de la Porte universelle du Bodhisattva Avalokitésvara.* » Un autre de ses livres « *Le vénérable impérial Yulin* », fut à maintes reprises adapté au théâtre et au cinéma de langues chinoise et taïwanaise. Il donna même naissance à une série télévisée diffusée sur la chaîne Zhongshi (Télévision Chinoise) en 1993. La rédaction de ce livre trouve son origine lors d'une tournée de propagation du dharma, qu'il effectuait avec son vieil ami, le vénérable Zhuyun. Ils logeaient pour la nuit dans une ferme de Nantuo. C'était un coin perdu de la campagne, les équipements sanitaires étaient quasi inexistantes. On leur avait mis dans la chambre un vase de nuit qui dégageait une odeur infecte et qui les empêchait de trouver le sommeil.

- Zhuyun ! Je ne peux pas dormir ! Raconte une histoire.

Le vénérable Zhuyun connaissait plein d'histoires et il aimait bien les conter.

- Je vais te raconter l'histoire du « Vénérable impérial Yulin » !
Et quand il a eu fini l'histoire, le soleil se levait à l'horizon.

- Tu n'auras pas raconté ceci pour rien !

En rentrant, penché sur la vieille machine à coudre qui lui servait de table à tout faire, de la pagode Luiyin, il fit de cette histoire, un livre.

Autrefois, quand il écrivait sous le pseudonyme *Makā*, il était considéré comme une étoile montante du monde bouddhiste. Un vieil ami qui travaillait au service du personnel de la mairie lui dit, il y a

vingt ans : « Avec ton talent pour l'écriture, tu devrais plutôt te faire journaliste ! »

Non seulement, il écrit lui-même, mais il a encore créé la maison d'édition Fo Guang, qui publie des séries, chroniques, doctrines, art et littérature, usages etc. Ces dernières années, elle publie de plus, des livres sonorisés, des cassettes audio, etc. En ce qui concerne les livres traitant du canon bouddhiste, on trouve *Le Tripitaka Fo Guang* en version de luxe, les sūtras en chinois et anglais simultanés et *La grande Encyclopédie Fo Guang*, qui a reçu le prix du *Vase tripode d'or*. Ces quatre dernières années, le « Journal » qu'il publie tous les jours dans le magazine « Universal Gate », a été relié en un ensemble de vingt livres, qui constituent le meilleur contact entre lui et ses disciples monastiques et laïques et aussi une forme nouvelle de la propagation du dharma par l'écrit.

Actuellement, les échanges d'études bouddhistes internationales deviennent de plus en plus fréquents ; pour répondre aux besoins des chercheurs étrangers, Fo Guang Shan s'est associé avec UC Berkeley pour enregistrer le Tripitaka en CD.

Hsing Yun dit : « Grâce à l'intermédiaire des écrits, non seulement les hommes de cette époque, de cette région, peuvent communier avec les pensée éminente du Bouddha, mais les êtres des milliers d'années futures, de cette planète et d'autres planètes, pourront aussi assimiler le sens merveilleux du vrai prajñā grâce au prajñā des écrits ! ».

Bien utiliser les techniques modernes de diffusion

En accumulant les expériences de propagation du dharma par les écrits et avec le développement de la technologie, il a commencé à se servir des sons et des images, en espérant pouvoir ainsi pénétrer de manière plus complète dans chaque coin et à chaque niveau de la société.

Déjà à Yilan, la chorale bouddhiste qu'il avait créée avait inauguré l'émission « La voix du bouddhisme. » Périodiquement, il conduisait les jeunes bouddhistes à la station de radio diffusion Minben, pour y enregistrer. Puis, d'autres émissions suivirent : « La voix de l'éveil » de Zhongguang de Yilan, « La porte de la foi » de Zhongguang, « La merveilleuse application du Chan » diffusées simultanément par Zhongguang, Hansheng et Tiannan et « La sagesse de la vie », par Tian-Nan. Depuis que les émissions bouddhistes sont diffusées à la radio, il n'y a aucun endroit de l'île, si reculé soit-il, où elles ne parviennent : de la ville à la campagne, de la mer à la montagne... Ces dernières années, la Radio « La voix de la Chine » émettant depuis Los Angeles (USA) a, elle aussi, demandé l'autorisation de produire l'émission « La diffusion universelle de la Lumière de *Bouddha* », qui a reçu un chaleureux accueil des ressortissants chinois installés sur place.

A Taïwan, depuis les débuts de la télévision en 1962, progressivement, chaque famille a acquis son poste récepteur de télévision. Ce vecteur de la grande diffusion est devenu, pour Hsing Yun, un autre moyen de propagation bouddhiste de grande puissance, après la radio. Sous sa diligente planification, les émissions suivantes ont successivement vu le jour : « Bouddha » (La chaîne Taishi 1972), « *La rosée bienfaisante* » (Huashi 1979), « *La porte de la foi* » (Zhongshi 1980), « *Lectures bouddhistes du Vénérable maître Hsing Yun* » (Taishi 1983, Prix de la Cloche d'or du Service national d'information), « *Le Sūtra de l'Estrade* » (Taishi 1985), « *Hsing Yun parle du Chan* » (Taishi 1987), « *Un stance par jour* » (Taishi 1989), « *Hsing Yun parle du Dharma* » (Huashi 1991, Prix de la Cloche d'or en 1994), « *Hsing Yun parle des stances* » (Zhongshi 1991), « *Hsing Yun a dit* » (Taishi 1994).

Actuellement, les trois chaînes : Taishi, Zhongshi et Huashi, diffusent toutes, des émissions le concernant et le taux d'écoute dépasse celui de n'importe quel grand artiste. C'est aussi la première fois dans

l'histoire de la télévision chinoise, que la même personne apparaît en même temps sur trois chaînes de télévision avec des émissions de même nature, sans susciter de conflit.

Les notes musicales pures sont d'origine céleste

En outre, en 1957, il fut le premier à produire des disques de musique bouddhiste : six 33 tours gravés de plus de vingt morceaux. La première musique bouddhiste enregistrée fut le chant liturgique *Brahma-pāthaka*. « *Brahma* » signifie musique du Mahā-brahman, « *pāthaka* » signifie pure ; le *Brahma-pāthaka* est la vraie musique venue du ciel. L'harmonie de ses sons permet à l'homme de se relaxer et de se transcender dans la tranquillité et la paix. Au début, cette musique servait à promouvoir le bouddhisme et à faire éloge à Bouddha. Certains instruments de musique dont les déesses bouddhistes se servaient (*Pipa, Guzheng, Qin* etc), sont les ancêtres des instruments de musique chinoise actuels.

Invité à participer à cette tâche, le professeur Wu Juche de l'Institut Technique de Taipei n'avait jamais rencontré Hsing Yun auparavant. Mais, à travers ses activités dharmiques, il trouvait que l'idée de ce dernier était aussi originale que créatrice. Lui aussi, reconnaissait que le « vieux » bouddhisme devait aller vers l'actualité et la vulgarisation ; c'est pourquoi, il se mit de tout son cœur à l'aider. Ces six disques étaient des chefs d'œuvre jamais vus dans l'histoire du bouddhisme. Avant même leur parution, les commandes affluèrent de partout, venant de l'île de Taïwan, ainsi que des Pays du sud-est asiatique.

Trente ans plus tard, à l'Opéra National de Taipei, plus de deux cents étudiants du Collège Monastique de Fo Guang Shan, participèrent au concert d'art traditionnel « 梵音海潮音. » C'était la première fois que la musique bouddhiste *Brahma-pāthaka* était présentée

dans un opéra national. C'était aussi une manière de donner à la musique bouddhiste une place définitive.

Ces dernières années, quand le karaoké et le KTV envahirent la société taïwanaise, l'idée lui vint tout de suite de les utiliser pour apprendre les hymnes bouddhistes, faisant ainsi pénétrer rapidement le *Brahma-pāthaka* bouddhiste, dans toutes les familles.

De la radio au karaoké, en passant par le disque et la télévision, Hsing Yun peut être considéré comme un missionnaire en phase avec son époque.

« Il arrive, notre bouddhisme ! »

De plus, depuis 1954, il a initié toute une série d'enseignements dharmiques à travers l'île, en donnant lecture sur le Tripitaka. Ce fut aussi une des grandes actions bouddhistes, qui a vu les missions s'étendre jusqu'aux îles Pescadores.

La maîtresse d'école Lin Qingzhi (la vénérable Ci-En) qui faisait partie de l'équipe se rappelle : « Si le lieu de lecture n'était pas trop loin de Yilan, nous y allions à bicyclette. On pouvait voir, il y a une trentaine d'années, un jeune bhiksu conduisant une trentaine de jeunes gens, dans la légère brise du crépuscule. Tous, face au soleil couchant, se dirigeaient vers le lieu de culte. La bicyclette du maître était toujours là, soit à l'avant, soit à l'arrière. Parfois, les bécanes tombaient en panne, ou parfois la pente était trop raide, nous devions alors, mettre pied à terre et pousser. Et s'il ventait et pleuvait, on se disait qu'on recevait « des douches dharmiques. » Au retour, nous chantions « *Les chants des missionnaires* », que le maître avait écrits et rentrions à la pagode Luiyin, dans l'obscurité de la nuit.

« Si c'était un lieu trop éloigné, nous prenions le train. A cette époque, le nombre de trains était très limité et souvent, nous devions nous presser pour ne pas le rater. On a vu, souvent, les chefs de gare

et les employés, touchés par notre dévotion enthousiaste, attendre que nous fussions tous arrivés pour faire démarrer le train ».

L'enthousiasme de la population envers leur présence se traduisait à travers leur comportement. Quelques jours à l'avance, il y avait déjà des gens qui allaient prévenir les autres villageois : « Il va arriver, notre bouddhisme ! » Et le jour même, certains invitaient même les dieux à ouvrir la voie. Un jour, dans un tout petit village de Yuli, à Hualian, plus de cinq milles personnes sont venues, ils étaient partout, sous les arbres, les auvents ou dans les cours de séchage des céréales. Hsing Yun et ses jeunes gens installaient les micros, tiraient les fils, fixaient les lampes, collaient les affiches, rangeaient les tables et les chaises et recevaient les auditeurs. Les présentateurs se succédaient sur l'estrade pour discourir en chinois et en taïwanais, d'après les textes que le maître avait corrigés, avec diapositives à l'appui...L'ambiance était vraiment chaleureuse.

Trente ans après, l'estrade était passée des pauvres villages retirés, aux écoles, administrations et usines, puis, aux galeries d'art nationales, au Mémorial Sun Yat Sen, au Centre culturel Zhong-Zheng de Kaohsiung, au Stade Linkou etc. Les décors devinrent plus somptueux les uns que les autres, la foule plus nombreuse d'une séance à l'autre. Et, grâce à lui, la bienveillance, la compassion et la sagesse de Bouddha se sont aussi répandues sur la foule.

La nouvelle création : enseigner le dharma de l'autre côté de la mer

Ces dix dernières années, il commença à organiser des missions internationales, au-delà des mers. A Hong-Kong, il a commencé au Centre He Wentian, puis il est passé à l'Auditorium Shatian. Il y a trois ans, ce fut le tour du plus grand lieu de rassemblement de Hong-Kong : le Hong-Kong Coliseum, pouvant accueillir vingt-mille visiteurs.

A la fin de l'été 1993, il y donna trois journées de lecture, sur le thème « Les recherches : Du Sūtra du Diamant à la Vacuité Prajñā. » La vente des entrées a commencé deux semaines auparavant au Centre Foxiang, la file d'attente était ininterrompue, les lignes téléphoniques saturées. Tous les médias importants, y compris le Journal Xingdao, firent paraître de grandes annonces. Le jour même, alors que la lecture ne commençait qu'à sept heures du soir, les auditeurs commencèrent à affluer dès trois heures de l'après-midi, se rassemblant et faisant la queue devant la grande place. Bien avant 7h, l'auditorium était déjà comble et ceux qui attendaient dehors ne se décidaient pas à partir. Quelques vieilles personnes suppliaient : « Nous sommes venues de bien loin ! Même si nous ne pouvons voir le maître, nous aimerions au moins entendre sa voix ! »

La nouvelle parvint dans les coulisses et Maître Hsing Yun demanda tout de suite au Vénérable Tzu Jong, de prendre contact avec les responsables du Coliseum... Et ils ont installé sur la Place un grand écran de télévision pour satisfaire les auditeurs qui n'avaient pas eu accès au stade. Ainsi, peu importe ceux qui avaient des places assises à l'intérieur ou ceux qui s'asseyaient, les jambes croisées à l'extérieur : les quelque vingt-mille Hongkongais présents, ont tous reçu ce jour-là, le bain d'eau dharmique.

Beaucoup de gens savent que les missionnaires catholiques et protestants vont souvent dans les prisons pour prêcher, mais peut-être ne savent-ils pas que Hsing Yun a exercé ce même ministère depuis plusieurs années. Non seulement, il était un enseignant officiel du Ministère de la Justice, mais plusieurs de ses disciples monastiques et laïques, vont périodiquement dans les prisons pour parler dharma.

Profitant de son séjour à Hong Kong, il est invité à donner lecture à la prison Stanley ; ce fut la troisième fois l'année passée. Dans le quartier d'isolement, où sont enfermés des assassins, des trafiquants de drogues, des attaquants à main armée etc., Hsing Yun s'adressa

avec sincérité aux prisonniers, en leur disant : « La prison visible n'est pas effrayante, celle que l'on a à l'intérieur du cœur, est la seule qui soit vraiment démoniaque. » Il les encouragea à éliminer leur violence et leur cruauté par le dharma. Ces quelques trente forts gaillards qui étaient des bêtes féroces aux yeux des autres, n'étaient en fait que des êtres ordinaires aux yeux de Bouddha. Ils se tenaient tranquilles devant Hsing Yun, pour écouter ses conseils. Finalement, au moment où ce dernier leur offrit la cérémonie de trois refuges, beaucoup d'entre eux avaient même des larmes plein les yeux.

Grâce à son idéal de faire prospérer à nouveau le bouddhisme, grâce aussi à sa capacité de percevoir avec précision, les pulsations de la société, ses idées créatives se développent sans cesse. En 1978, après la création de la pagode Pumen à Taipei, des activités telles l'offrande des lampes, la revalorisation des bienfaits, le séminaire dharmique des femmes, la pratique simultanée Chan et Jingtou, etc., se sont successivement développées. D'autres activités, réunissant le traditionnel et le moderne : « la quête d'aumônes à travers l'île », « les cérémonies de bénédiction sur mesure », etc., sont toutes ingénieusement planifiées. Certains les qualifient de missions « de vente directe », ou « à domicile ».

Le monde bouddhiste le suit aussi, pas à pas

Toute cette série d'actes, bien qu'approuvés par la plupart des gens, ont cependant parfois subi d'énormes pressions, surtout de la part des moines des écoles traditionnelles bouddhistes qui lui reprochaient véhémentement, d'enfreindre la tradition et de se faire remarquer par des excentricités... En fait, ils avaient peur que ce jeune blanc-bec leur enlève la gloire ou les adeptes. Mais le temps est le meilleur des juges : les stratagèmes qualifiés d'« étranges » à l'époque, sont maintenant adoptés par la plupart des pagodes et des vénérables actuels.

A cette phase de modernisation du bouddhiste, il a, sans aucun doute, apporté une indéniable contribution.

Parlons de sa facilité de parole : Un disciple lui demanda un jour : « Maître ! Comment avez-vous tant de choses à dire ? » Il répondit en riant qu'en réalité, il était d'un naturel très réservé et durant ses dix premières années d'études monastiques, à part les maîtres et les condisciples, il n'avait jamais vu, ni a *fortiori* communiqué avec un étranger. La première fois qu'il donna lecture à la pagode Luiyin, il tremblait de trac. Pour ne pas le faire voir, il serrait le bord de la table, et quand la lecture s'acheva, il ruisselait de sueur mais, avec le temps, il prit de l'assurance et sa prestation s'améliora.

Au début, ses discours n'étaient pas toujours « acclamés. » En toute humilité, il raconte à ses disciples, une expérience embarrassante de « salle vide » : « C'était, il y a environ quarante ans. Je devais donner lecture à Yilan. A l'heure prévue, je montai sur l'estrade et tout à coup, je m'aperçus qu'il n'y avait personne dans la salle. Je crus, un instant, m'être trompé de date, ou d'heure. Mais non ! Alors, j'attendis sur l'estrade. Bien longtemps après, arrivèrent quelques personnes. Je ne pouvais que commencer et, jusqu'à la fin, il n'en vint pas beaucoup d'autres ».

A présent, son talent touche à la perfection. Que ce soit pour de grands séminaires ou de petits entretiens, toutes les séances sont animées et ne peuvent se comparer aux scènes d'antan. Parfois, à Fo Guang Shan, venaient des groupes de visiteurs qui voulaient l'entendre. Il finissait sa classe, sans savoir ce qu'il allait leur dire. Mais, sur le chemin du Mont d'Ouest au Pont précieux qui ne dure que cinq minutes, il avait déjà son sujet en tête. En arrivant au Foyer de pèlerinage, il entretenait avec eux une conversation riche et captivante et récoltait de chaleureux applaudissements.

Ces dix années, pour les enregistrements télévisés, il lui suffisait de relire les grandes lignes une demi-heure à l'avance, ce qui permettait

de boucler l'émission d'une traite. Son record fut d'enregistrer cent séquences le même jour, sans devoir recommencer une seule fois.

L'aptitude à examiner avec finesse, les besoins de la société

Jadis, les gens portaient parfois pour écouter une lecture de dharma. En rentrant, on leur demandait :

- Est-ce qu'il parle bien, le maître ?
- Magnifiquement !
- De quoi a-t-il parlé ?
- Je n'y ai rien compris !

En fait, ce n'est pas difficile de parler de choses que personne ne comprend. Ce qui est difficile c'est de faire comprendre aux gens ce que l'on veut dire.

Ces dernières années, les Vénérables bouddhistes sont de plus en plus nombreux, à Taïwan et il n'y a pas que Hsing Yun qui donne lecture du dharma. Comment a-t-il pu se distinguer des autres ? Après l'avoir entendu plusieurs fois, le chercheur du Département des Peuples du Centre National de Recherche, Song Guangyu, livrait l'analyse suivante : « Beaucoup pensent que, pour donner lecture du dharma, il suffit d'avoir une grande salle pour y installer plusieurs rangées de chaises. Mais le vénérable maître Hsing Yun ne s'attache pas aux anciennes coutumes, il se sert de sa sagesse pour connaître les vrais besoins de la société actuelle, et il essaie de trouver des procédés adéquats pour les satisfaire. »

Effectivement, ceux qui ont assisté personnellement à ces événements ont été très impressionnés par l'harmonie entre les effets de scène modernes et l'ambiance bouddhiste intense : « Le rideau se lève, on voit le tapis rouge et la toile de fond bleue, qui font ressortir cinq statues de bouddhas. Quatre groupes de personnes responsables de l'offrande, portant respectivement des fleurs, des bougies, des fruits et

du thé, s'avancent lentement dans des volutes de brouillard artificiel. La lumière de la scène varie en fonction du passage des personnages. Cinquante moines portant le kesa s'asseyent sur les estrades avec en main, des instruments dharmiques. Tout évoque le paysage féérique décrit dans les contes et on ne peut que concentrer toute son attention. »

Bien sûr, les effets de scène modernes peuvent attirer l'attention des gens, mais ce qui est merveilleux dans ses lectures, c'est la planification du sujet et le contrôle de la psychologie des auditeurs, qui stimulent leur concentration. Quelqu'un a noté un jour, que, dans une lecture de trente minutes, les applaudissements retentirent soixante-douze fois.

En examinant les séances de lecture dharmique, on peut remarquer que, la plupart du temps, l'orateur explique le sūtra en question en suivant les phrases et les chapitres et un sūtra demande généralement des mois, parfois une année, pour être déchiffré. On raconte que, jadis, le Grand maître Zhiyi de l'Ecole Tiantai, lors de sa lecture sur le *Sūtra du Merveilleux Dharma du Lotus*, passa quatre-vingt-dix jours à expliquer le seul mot « Merveilleux », d'où vient le Gong'an des « Quatre-vingt-dix jours pour parler du mot Merveilleux. » Mais, dans la société actuelle, la plupart des gens sont occupés, il est donc difficile de leur demander de passer des mois à écouter un sūtra et s'ils n'écoutent que des passages décousus, ils ne saisiront jamais le sens général.

En examinant les tendances de la société actuelle, Hsing Yun développe ses lectures sur des sujets individuels : chaque sujet représente une doctrine dharmique. L'auditeur a besoin de quelques heures pour assimiler un principe fondamental du bouddhisme. Et la plupart de ces sujets sont en relation avec le travail, la vie et la mentalité des hommes. Par exemple : « Comment vivre heureux sa vieillesse », « Les peines de cœur doivent être traitées par les remèdes adéquats », « Dix questions sur la vie », « La vie et la croyance », « Comment améliorer la qualité de la vie, comment vivre plus heureux », etc.

Un homme de grande sagesse et harmonie

C'est vrai qu'il parle avec un léger accent de Yangzhou mais, par sa taille élancée et son apparence majestueuse, toute son attitude offre une séduction particulière. Qu'il se serve des faits pour démontrer les théories ou des théories pour étudier les faits ; qu'il définisse clairement ou s'exprime par métaphore ; qu'il énumère un modèle ou cite un exemple, c'est toujours juste ce qu'il faut pour faire naître le sourire d'approbation de son public et développer ainsi une puissante force de persuasion.

Un des ses fidèles adeptes, l'actuel secrétaire général de l'Association Han-Tibétaine Chinoise, Zhang Peigeng, est plein d'admiration pour son maître qui, non seulement possède une compréhension totale des doctrines, des textes et de l'histoire bouddhistes, mais aussi des connaissances étendues en art, littérature, sociologie et sciences contemporains. Il dit : « Il réussit le difficile exploit de les employer de manière souple, efficace et harmonieuse. Plus encore : il se sert de multiples citations, sans jamais s'éloigner du thème de base, partant du dharma, chevauchant à travers l'immense océan des connaissances, pour revenir au dharma... Cette capacité d'organiser, de dominer et d'employer les connaissances, est en fait le niveau éminent de la grande sagesse et de la grande harmonie du prajñā-pāramitā. »

Il y a quelques années, invité par le Comité de Recherches sur les problèmes sino-japonais, il donna, à l'Assemblée nationale japonaise, un discours sur « Les messages du XXI^{ème} siècle » à la suite de quoi, une respectable dame japonaise, âgée d'une cinquantaine d'années, déclara qu'elle avait déjà entendu plus de deux cents discours et lu des livres bouddhistes durant des dizaines d'années, sans pouvoir comprendre les merveilles du Dharma et que c'était seulement ce jour là qu'elle se sentait subitement éclairée. Le Professeur

japonais河部利天 s'étonna en remarquant que, durant ce discours, le mot « bouddha » n'avait jamais été prononcé et pourtant, Maître Hsing Yun avait, non seulement présenté mainte fois l'importance de la purification de l'âme, mais encore expliqué les merveilleuses méthodes de pratique. Pour lui, Maître Hsing Yun est un « bouddha vivant », capable d'expliquer le Dharma de la manière la plus harmonieuse.

Discourir en fonction des circonstances et en se conformant aux aptitudes des auditeurs

Le contenu de ses discours est aussi modulé en fonction des auditeurs.

Un jour, une troupe de musiciens l'invita pour parler dharma. Alors, il commença par les danses bouddhistes les plus célèbres, puis il les emmena vers la musique *Brahma-pāthaka* et le chant des dharmas-services bouddhistes, en expliquant que chants et danses sont aussi des moyens pour promouvoir le Dharma. Tous les membres de la troupe en furent ravis.

Une autre fois, l'Association des arts et littératures organisa une réunion à Fo Guang Shan. Hsing Yun choisit comme sujet « Le bouddhisme et la littérature chinoise » : De l'arrivée du bouddhisme en Chine jusqu'à la traduction des sūtras, il expliqua comment ce travail avait permis à la littérature chinoise de s'enrichir de nouveaux mots et expressions et aussi, comment on peut retrouver la pensée bouddhiste dans les œuvres littéraires chinoises. Les gens du monde littéraire ne purent cacher leur admiration, car ils ne pensaient pas que Hsing Yun fût aussi « un expert en la matière ».

Il a également été invité par le Général Jiang Wei-Guo, Président de l'Association Chinoise de la Stratégie pour parler sur le thème de « La religion et la stratégie. » Il se servit de sa riche expérience du dharma et de la vie, pour parler à cœur ouvert des différentes

méthodes de pratique bouddhiste. Cette « stratégie » a tout de suite conquis jusqu'à « l'enceinte intérieure » des tous les auditeurs.

Il y a bien d'autres exemples : quand il parla du point de vue du bouddhisme sur la science à des scientifiques, du point de vue du bouddhisme sur la richesse à des économistes, de l'architecture bouddhiste à des ingénieurs en construction... Tous ces discours qui s'adaptèrent aux circonstances et à l'aptitude des auditeurs, ont permis à des hommes de toute catégorie de se rapprocher du Dharma.

Cependant, comme pour beaucoup d'autres réformes et innovations historiques qui furent toujours critiquées au début, (quand le Grand maître Taixu se servit du tableau noir pour faciliter ses lectures, il fut traité de sorcier), Hsing Yun reçut lui aussi, des menaces de mort venant de gens qui le traitaient de « grand démon du bouddhisme ».

Mais, il ne recula pas pour autant. Il disait : « Modernisation veut aussi dire développement. C'est un terme qui représente le progrès, la nouveauté, l'adaptation, l'élévation... Quelles que soient les nations, les sociétés, les religions, elles cherchent toutes et sans cesse, à se développer en fonction des changements du temps et de l'environnement. Le bouddhisme, depuis sa création par Sakyamuni Bouddha, s'est lui aussi conformé aux tendances de l'époque, en adaptant ses méthodes d'enseignement, afin que les hommes puissent l'accepter plus aisément. C'est ainsi qu'à l'époque du Bouddha, les enseignements dharmaïques ont été transmis oralement et c'est après son parinirvâna, que l'on commença à copier, graver et imprimer les sūtras, pour en arriver au Tripitaka électronique d'aujourd'hui.

Aujourd'hui, ce grand maître créatif du monde bouddhiste, a déjà laissé derrière lui les gens qui l'attaquaient à l'époque. Les adeptes de nos jours trouvent ces méthodes toutes naturelles : le tableau noir a été remplacé par le tableau blanc, puis par les rétroprojecteurs et la télévision à grand écran. Et l'on trouve des statues de bouddhas dans les

établissements nationaux, et l'on entend résonner gongs et tambours, aussi bien dans les villes que dans les villages...

C'est grâce à la créativité et à la prévoyance de Hsing Yun, que le bouddhisme s'est modernisé aujourd'hui dans chaque coin et recoin de la société.

Partie III

Faire prospérer la semence bouddhique

« Le jour où le bouddhisme s'éloignera de la vie, il ne sera plus le Dharma dont nous avons besoin, ni la boussole qui indique l'orientation à donner à la vie. Le but de l'enseignement de Bouddha est d'améliorer notre vie, purifier notre esprit, relever notre qualité L'idéal de toute ma vie est de promouvoir le bouddhisme de la vie, le bouddhisme de l'homme. »





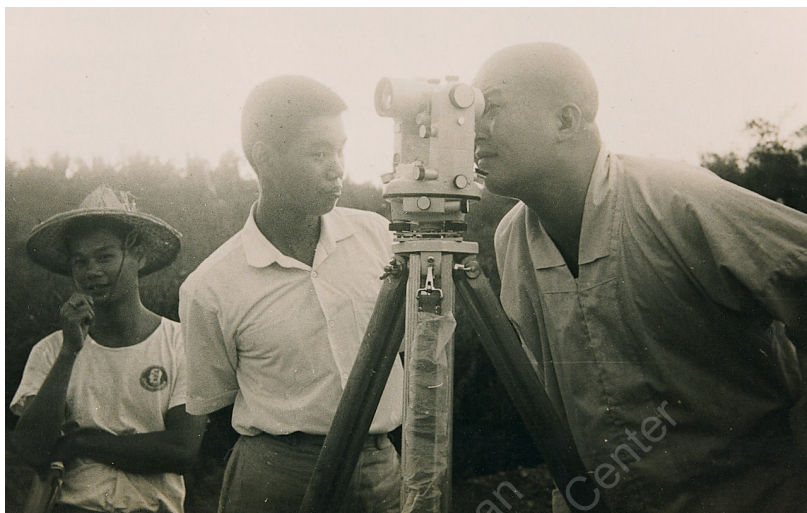
En compagnie des Vénérables Tzu Hui et Hsin Ping (à gauche), sur le chantier de Fo Guang Shan où une grande partie du bois des bambous a été essartée.



Pose de la première pierre du Collège bouddhiste Dongfang, en 1967.



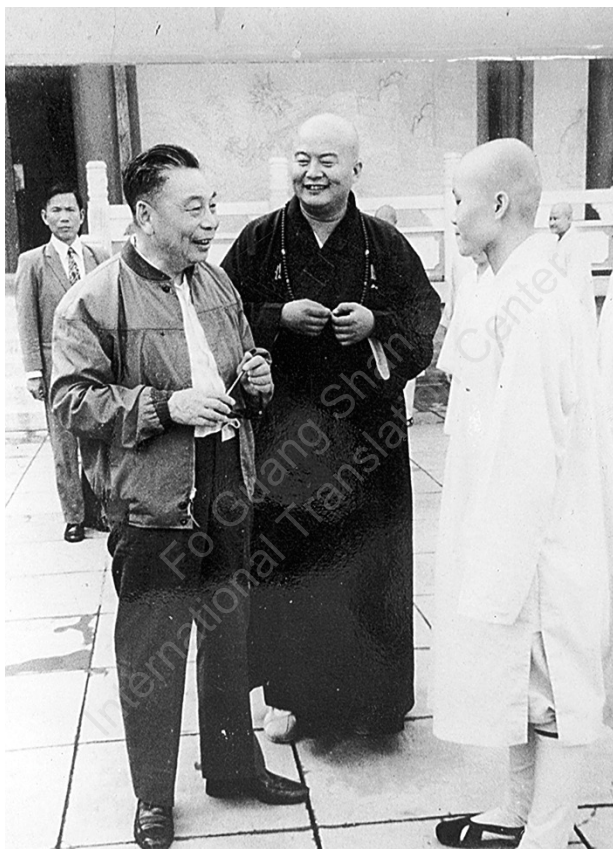
Avec Hsiao Tingshun, ils évoquent l'époque où Fo Guang Shan était encore un désert qui attendait d'être mis en valeur (1968).



Non seulement Hsing Yun participait personnellement à l'étude du projet, mais de nombreux travaux pénibles étaient réalisés d'un commun effort entre maître et disciples.



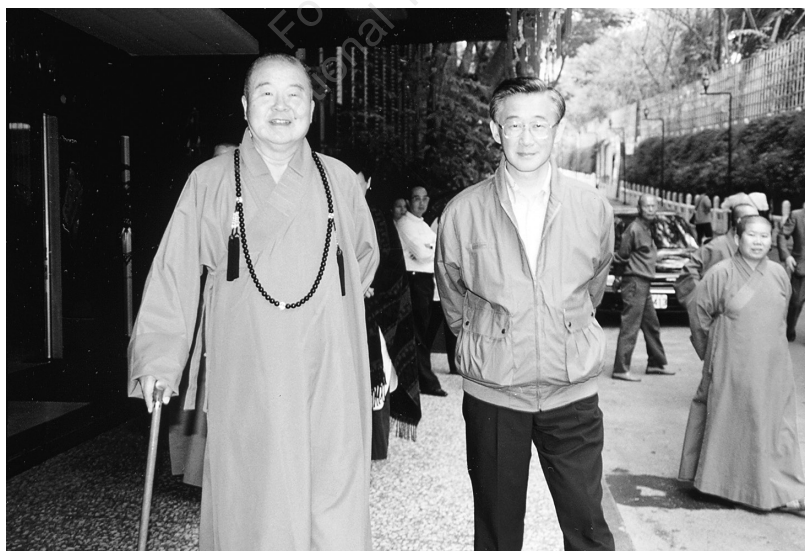
Rencontre avec le Sangharāja de Thaïlande, le 01/05/1989.



Visite de M. Jiang Jingguo, chef du Conseil exécutif de la
« Republic of China », en 1972.



Inauguration de la Salle de la grande compassion de Fo Guang Shan, en présence de M. Hsu Chingchung, ministre de l'Intérieur de Taïwan.



Avec Chen Lian, chef du Conseil de surveillance de Fo Guang Shan.



Le Grand maître offre la calligraphie « Face au monde sans crainte » au nouveau Président de Taiwan – Chen Shuibian – lors de sa visite à Fo Guang Shan Taipei Vihara, en 2000.



Président Chen : « Si nous nous conformons au concept du ‘Vénérable maître Hsing Yun – Là où il y a Dharma, il y a solution’, nous réussirons tout ce que nous projetons ! »



Récipiendaire du titre de « Docteur honoris causa » de l'Université des Etudes orientales des Etats-Unis, en 1978.



En compagnie des amis du monde médiatique : (de gauche à droite) M. Gao Xijun, Mme Wang Lixing et M. Wu Shisong.



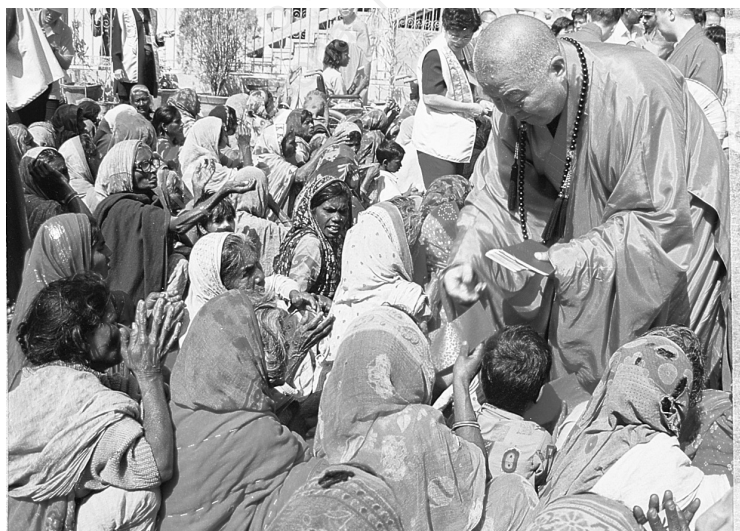
Cérémonie de prise de refuge aux trois bijoux et cinq préceptes pour tous les groupes ethniques au Temple Hsi Lai.



Devant la Galerie d'art Fo Guang Yuan de Fo Guang Shan, en 2001.



Toujours heureux de voir les jeunes participer aux activités bouddhistes, le jour du Sangha.



Distribution d'aumônes aux pauvres de Bodhgaya, en Inde.



Rencontre entre Sa Majesté, le roi Bhumibol Adulyadej de Thaïlande, et la Délégation bouddhiste taïwanaise, en visite au Palais Royal le 28/06/1963.



Visite du Dr. Savders, membre du Comité de sélection du Prix Nobel, à Fo Guang Shan, le 11/03/1981.



Rencontre avec M. Li Xiannian, Président du « Chinese People's Political Consultative Conference (CPPCC) », le 29/03/1989.



Rencontre avec le Vénérable Dr. K. Sri Dhammananda du Centre de conférences international « Mines Wonderland » de Malaisie, le 29/12/2001.

Chapitre 7

Aller vers le Sud et conquérir le désert pour créer une nouvelle conjoncture



Celui qui aime la marche, cherche de plus longues routes, celui qui aime naviguer cherche de plus grands océans. Yilan est, certes, un lieu agréable et honorable, mais pour promouvoir le bouddhisme, il est préférable de trouver un espace plus vaste, nanti de ressources plus considérables... Hsing-Yun dirige donc son attention vers Kaohsiung.

Selon les interprétations bouddhistes, tout phénomène est issu de causes et conditions. Hsing-Yun a commencé par des sondages isolés, puis a mené des recherches approfondies. Certes, des aides lui sont venues de tous côtés, mais le plus important est qu'il possède le courage d'affronter toute difficulté et de persévérer quoi qu'il arrive.

L'année de ses vingt-six ans, alors qu'il résidait à la pagode Luiyin à Yilan, il commença à se rendre de temps à autre, à Kaohsiung, pour y donner des lectures de dharma. Il y était très bien accueilli par les adeptes locaux, qui lui ont mainte fois suggéré d'y bâtir un centre de culte. Ils ont successivement aménagé l'Ecole bouddhiste de Kaohsiung et le Centre bouddhiste de services. Ensuite, grâce à l'appui des conseillers municipaux de la ville, la pagode Shoushan a été construite dans le parc public du même nom. Et depuis lors, il faisait régulièrement l'aller-retour entre ces deux endroits, l'un au Nord et l'autre au Sud de l'île de Taïwan.

Le grand monastère promoteur de l'éducation bouddhiste

Cependant, au fond de lui-même, il savait que, pour refaire prospérer le destin du bouddhisme à Taïwan et développer le dharma de manière universelle, afin de purifier le cœur des hommes et rectifier la mentalité régnante, il ne suffisait pas de bâtir des pagodes : Le plus urgent était d'enraciner l'éducation bouddhiste et de former une nouvelle génération de disciples bouddhistes, avant de penser à la grande entreprise de bouddhisme.

C'est avec cette idée en tête, qu'il installa le Collège Bouddhiste Shoushan à l'intérieur de la pagode et accueillit une vingtaine de jeunes qui s'intéressaient au bouddhisme. Mais, après le deuxième, puis le troisième semestre, les étudiants se firent de plus en plus nombreux et la pagode n'arrivait plus à les accueillir tous. Diplômée du Collège Bouddhiste Shoushan et actuelle directrice du Département de la culture de Fo Guang Shan, la vénérable Tzu Chia, se le rappelle encore : Le soir, à cause du manque d'espace, ils devaient se mettre dans un coin de la pagode pour s'exercer. Pour améliorer les conditions d'étude des étudiants et aussi avec l'espoir de pouvoir en accueillir davantage dans le futur, il projeta de construire un centre de culte moderne incluant les domaines éducatif, culturel et religieux, dans le Sud de Taïwan, en imitant le style et les normes des anciens monastères bouddhistes chinois.

Dès que ce projet fut connu, de nombreux adeptes le rejoignirent avec enthousiasme. Finalement, ils trouvèrent un terrain, d'une superficie de deux hectares environ, situé près du lac Chengching (anciennement nommé lac Dabei), là où se trouve actuellement le Kaohsiung Grand Hôtel. Pour pouvoir acheter ce terrain, ils durent vendre la maison du Centre bouddhiste de services appartenant en commun à quelques disciples, pour une somme de un million cinq cent mille NT.

Ce qui est extraordinaire, c'est que, prédestination ou indépendance de caractère, au moment où, ayant rassemblé le montant nécessaire, Hsing Yun était prêt à signer le contrat, une phrase de sa disciple, la vénérable Yi Yan, changea complètement la situation ; or, sans ce revirement, le Fo Guang Shan d'aujourd'hui n'aurait pas vu le jour. La vénérable Yi Yan avait dit en effet : « Le lac Dabei est un lieu touristique, ce qui le rend très intéressant pour y bâtir la pagode, car il y aura certainement des touristes qui feront un détour pour venir vénérer Bouddha. Si le Président Tchang Kai-chek vient au lac Dabei, il viendra peut-être aussi chez nous ».

En entendant ces mots, ses pensées déferlèrent. Ce qu'il voulait, c'était que le centre de culte qu'il allait construire puisse amener les gens à venir expressément pour vénérer Bouddha et non qu'ils y fassent un simple détour lors d'un voyage touristique. Aussi, décida-t-il d'abandonner ce terrain. A l'époque, nombreux furent ceux qui ne saisirent pas sa façon de penser, mais aujourd'hui, tous reconnaissent la sagesse de sa décision. Sa confiance en soi et sa ténacité l'ont finalement aidé à réaliser ses grands projets.

Ces dernières dizaines d'années, Fo Guang Shan a attiré des millions de personnes qui viennent y vénérer Bouddha. Finalement, ce sont plutôt les curiosités locales qui tirent avantage de la situation et de nombreux sites de plaisance se développent rapidement. Le Président Tchang Kai-chek n'a pas eu l'occasion de venir au monastère, mais M. Tchang Jing-Guo y est venu trois fois durant ses mandats de Président du Conseil Exécutif et de Président de la Nation.

Juste au moment où le projet de construction au lac Dabei était abandonné, un couple d'émigrés vietnamiens cherchait, pour payer des dettes pressantes, à vendre une colline située près du village Dashu, dans le district de Kaohsiung. Ils chargèrent des amis de contacter Hsing Yun, en espérant qu'il serait intéressé. De plus, ils lui laissèrent

entendre que s'ils ne parvenaient pas à vendre le terrain, il ne leur resterait, comme issue, que le suicide.

Compatissant, Hsing Yun ne voulait pas voir ce couple sombrer dans une situation désespérée. D'autre part, il se souvenait que les anciens monastères renommés du bouddhisme chinois, étaient, pour la plupart, construits sur des montagnes, par exemple, les grandes pagodes comme Emei, Wutai, Putuo, Jiuhua, etc. Pourquoi, alors, ne pas continuer la tradition à Taïwan et créer un grand monastère bouddhiste au sommet d'une montagne ?

Tout le monde recule, moi j'avance

Avec cette idée en tête, il invita quelques adeptes à l'accompagner pour voir la configuration du terrain. Cela date de presque trente ans déjà, mais Hsing Yun se rappelle encore clairement cette visite.

Ce jour-là, il avait loué un grand autocar. De Kaohsiung au Bois des bambous, il y a plus d'une heure de route et le trajet fut pénible. Arrivés à destination, ils ne virent que des collines couvertes de gros bambous et des sentiers envahis d'herbes folles. Tout le monde se regardait, bouche bée, et personne ne descendit du car. Ils s'exclamèrent : « Maître ! C'est un lieu désert et reculé ! Qui aurait envie de venir ici pour vénérer Bouddha ? A part vous, personne ne viendra ! »

Face à ces regards mornes et ces reproches, il ne fut nullement découragé. Il leur dit : « Bon ! Bon ! Vous ne voulez pas venir, alors j'y vais tout seul. ! » A ces mots, il prit sa canne de bambou et disparut dans le bois. Bien que les adeptes ne fussent pas convaincus, beaucoup furent saisis d'admiration, pour son courage et sa détermination.

Ils attendirent plus d'une heure avant de le voir redescendre de la montagne, la robe pleine de brins d'herbe et de terre, mais souriant.

« Excusez-moi ! Excusez-moi ! Je vous fais attendre ! » Il s'essuya la sueur de son visage avec son mouchoir et s'excusa auprès tout le monde.

Cette scène est restée ancrée dans sa mémoire. Parfois, il se moque encore des vieux adeptes qui y étaient ce jour-là, en leur disant : « Ceux qui disaient, ce jour-là, que personne ne voudrait venir, sont déjà venus je ne sais combien de fois, à Fo Guang Shan ! »

Par la suite, certains lui demandèrent comment il avait pris la décision de construire le monastère dans ce village pauvre, désert et reculé. Il l'explique clairement : A l'époque, à Taipei, il existait déjà un certain nombre de grandes pagodes, dirigées par d'anciens maîtres éminents. Cette situation, qui perdurait depuis une trentaine d'années, ne lui laissait pratiquement aucun endroit où poser les pieds. De plus, les relations humaines à Taipei étaient fort compliquées. Rien que le fait de savoir qu'il devrait assister tous les jours, à des réunions ou des entretiens de courtoisie, le laissait déjà épuisé. Où trouverait-il le temps de se concentrer sur les travaux de l'éducation et la propagation du bouddhisme ? C'est pourquoi, il préféra se retirer dans un endroit désert et « commencer par le commencement. » Ainsi, pourrait-il peut-être, trouver l'occasion de réussir ce qu'il voulait entreprendre.

Des mois et des années difficiles

Après de nombreux échanges d'opinions, il gagna la confiance et le soutien d'une partie de ses disciples et fit le premier pas dans la création de Fo Guang Shan. Mais les difficultés et les obstacles durant les travaux étaient tels, qu'on peut, sans aucune exagération, parler de « Porter des épines sur les épaules, pour extirper les ronces. »

Durant des dizaines d'années, Xiao Dingshun, menuisier à l'origine, resta le personnage central du développement de Fo Guang Shan. Il suivait déjà Hsing Yun à l'époque de la pagode Shoushan. Il avait participé personnellement à cette période historique du commencement des travaux, qui furent aussi les étapes les plus honorables de sa vie. Il se rappelle qu'à l'époque, il prenait souvent le

maître sur sa moto, pour aller au parc des bambous. A ce moment-là, la route n'était pas encore construite, il fallait tourner par trois collines, puis marcher deux bonnes heures pour arriver à leur tout premier chantier : l'actuel Collège Bouddhiste.

« Tout fut adapté à la topographie du terrain. A chaque endroit visité, je prenais une tige de bambou et dessinais un croquis par terre, puis nous discutons sur la manière de remblayer les fossés. Sous le soleil et le vent, la sueur coulait, puis séchait pour dégouliner de nouveau. Nous discutons du matin au soir, souvent jusqu'à minuit et reprenions le travail au petit matin. Comme le terrain était fort accidenté, l'écart des points hauts et bas était très grand et il fallut des centaines et des centaines de camions de terre pour pouvoir combler le ravin. » Et il ajoute : « A l'époque, les conditions financières n'étaient pas très bonnes non plus. Quand il n'y avait plus d'argent, on arrêtait un moment. Au début, on voulait simplement construire un petit ensemble, avec quelques emplacements de parking. »

Des dizaines d'années de soleil du Sud de Taïwan, l'ont rendu bronzé et bien portant. Il vient de terminer les travaux du hall des Trois Joyaux. Entre le maître et lui, existe un merveilleux accord tacite. Sans être un bon orateur, il a dit une phrase pouvant exprimer parfaitement ses sensations : « Je ne gagne peut-être pas beaucoup en restant à Fo Guang Shan, mais j'y ai récolté la joie ! » Le parc de bambous est déjà exploité sur plus de cinquante hectares et, chaque fois qu'il entend des éloges envers Fo Guang Shan, il ressent profondément que la vie qu'il mène « est très valorisante. »

Telles les fourmis qui déplacent le Mont Taishan

L'actuel Premier abbé et Président du Département Fo Guang Shan des Affaires religieuses, le vénérable Hsin Ping, fut le premier des disciples masculins qui participa aux premiers travaux de construction. Il

se rappelle encore, qu'au début des travaux, le maître lui a demandé de s'installer, au milieu du parc de bambous, dans une chaumière sans eau, ni électricité. Pour aller chercher de l'eau dans le torrent d'en bas, il fallait cheminer une demi-heure. Le soir, il faisait le tour du chantier dans l'obscurité. A l'époque, il n'existait pas encore de vraie « route », le bulldozer ne pouvait pas monter. Alors, les étudiants du Collège Bouddhiste se groupaient pour le pousser. Le coût horaire de la location du bulldozer était de 300 NT, ce qui, pour eux, était une somme astronomique. Aussi, sa plus importante mission était de surveiller l'engin, à chaque minute, à chaque seconde... « On ne peut gaspiller le moindre centime des adeptes », dit-il.

La vénérable Tzu Jung a suivi le maître, de Yilan à Kaohsiung. Elle fut aussi une des membres de cette équipe du début. Elle est intarissable sur le sujet : « Un jour, nous étions en train de monter le toit du « pavillon du dragon », le travail n'était pas terminé mais c'était déjà l'heure de repos. Pour éviter l'arrêt du bétonnage, le maître nous guida pour terminer la tâche. Nous utilisions les phares de deux motos pour éclairer le chantier et continuer à travailler. La vénérable Yi Yan était montée sur le toit pour appliquer le ciment mais, à cause de la pente, il n'adhérait pas, alors, elle se servait de ses mains pour l'égaliser. Et quand ce fut terminé, ses mains, brûlées par le ciment, étaient toutes crevassées et ensanglantées... » Derrière le portail de la non-dualité, se trouve la cour qui mène vers Bouddha ; du haut en bas, il y a soixante paliers en béton. A cause de la difficulté du transport des matériaux, ce furent aussi Hsing Yun et ses disciples qui menèrent à bien l'ouvrage. La situation la plus critique survint au passage du typhon Selma. Avec l'orage, la digue amont de l'étang du « Cadeau de la vie » (放生) fut emportée, ce qui provoqua une coulée de boue. Hsing Yun se jeta le premier dans l'étang, puis maître et disciples firent la chaîne pour se passer des pierres et tenter de colmater la brèche. Ils en vinrent même à utiliser des couvertures !

Trempés jusqu'aux os, ils luttèrent ainsi contre la nature, jusqu'aux premières lueurs de l'aube...

Debout sur le balcon de la résidence du maître fondateur, il se souvient de cette période où ils s'unissaient, pieds et mains, et décrit cela comme « les fourmis qui déplacent le Mont Taishan ».

La vraie vacuité peut donner naissance à la merveilleuse existence

Selon le programme, les travaux de la première phase comprenaient le Collège Bouddhiste Oriental, la Salle de la grande compassion, l'étang du « Cadeau de la vie » du bodhisattva Avalokitésvara, le pavillon du dragon et la statue du Maitreya Bouddha. La deuxième phase devait voir la construction de l'Orphelinat Daci, du Foyer des pèlerins, de la grande statue du Bouddha de l'accueil, du home pour personnes âgées Fo Guang et de la pagode Dajue. La troisième phase était consacrée aux travaux de la Grande salle de Bouddha, des Grottes de la Terre pure, de l'école secondaire Pumen, du parc mémorial de la longévité, de la galerie des objets d'art bouddhistes et continuait avec le Foyer Jardin de bambou, la salle du bodhisattva Ksitigarbha, la salle du bodhisattva Samantabhadra, le dortoir Daci et le Centre de services aux adeptes. Ces dernières années ont vu l'achèvement des travaux du Centre de services aux adeptes, du Palais des bouddhas d'or, du Palais des bouddhas de jade, et de l'auditoire Tathāgata.

En arrivant à Fo Guang Shan, on peut apercevoir de loin la grande statue du Bouddha de l'accueil, qui mesure trente-deux mètres de haut. Elle est classée sixième des plus grandes statues de Bouddha, au monde.

Avec ses deux mains vides, Hsing Yun a construit cette Terre sainte bouddhiste, mondialement connue de nos jours. N'est-ce pas là, la preuve que « La vraie vacuité peut donner naissance à la merveilleuse existence » ?

Qu'il soit vu de loin ou de près, l'ensemble des bâtiments de Fo Guang Shan épouse parfaitement la topographie de son environnement. L'allure des bâtiments, la grandeur des édifices, le modelé des statues, le tracé des jardins, le décor des salles et des pavillons ... sortent tous de l'ordinaire. Ils correspondent bien à la sentence : « A chaque fleur correspond un monde ; à chaque feuille, un tathāgata ».

Qui a eu cette ingéniosité et cette sagesse pour édifier ce majestueux monastère ? Personne ne voudrait le croire : Fo Guang Shan n'a jamais engagé un seul architecte, ni créé une division responsable des travaux de construction ! Chaque temple, chaque bâtiment, a été projeté par Hsing Yun, avec un morceau de papier blanc et un double-mètre, ou en griffonnant sur le sol avec le contremaître Xiao Dingshun.

Certains lui demandent :

- Vous n'avez pas étudié l'architecture, comment avez-vous su comment construire les maisons ?

- C'est vrai, je n'ai jamais étudié l'architecture, mais j'ai parcouru beaucoup de chemins, de la Chine à Taïwan, puis de Taïwan à l'Outre-mer. J'ai vu beaucoup de constructions ; chaque fois, je les ai examinées attentivement en pensant : « Si j'étais architecte, comment aurais-je composé ce bâtiment ? Ou, comment aurais-je organisé ce terrain ? » Ainsi, chaque fois que les conditions sont mûres, peu importe que ce soit un projet de temple ou d'école, tout est déjà tracé dans ma tête.

Et si l'on insiste à lui demander le secret de sa réussite, il répond simplement :

- En étant attentif !

Une terre éclatante et majestueuse

A l'extérieur, Fo Guang Shan est revêtu de la beauté artistique des palais impériaux classiques chinois. C'est une manière de présenter concrètement le dharma abstrait. En ce qui concerne l'organisation

intérieure, il capte la quintessence de la technologie moderne pour développer les fonctions pluralistes sociales. Il possède un centre audio-visuel de première classe et des logements et une salle de séminaire parfaitement équipés. Chaque siège de la salle de séminaire est équipé d'un casque pour la traduction en direct, permettant ainsi l'organisation des séminaires internationaux. L'auditorium Tathāgata, ouvert récemment, peut recevoir deux-mille-deux-cent auditeurs. Parmi tous les centres de culte nationaux, Fo Guang Shan est le premier à être informatisé, ce qui facilite grandement les communications avec l'extérieur.

En outre, partout on peut y retrouver une sensation de délicatesse et de sympathie. Par exemple, on trouve partout des petits coins où l'on peut prendre une tasse de thé si l'on a soif, des bancs sous les arbres ou des petits pavillons où l'on peut se reposer si on ressent la fatigue. Le Foyer des pèlerins est pourvu de nourriture et de capacités d'hébergement. Le Centre de services pour adeptes propose des magazines et des journaux gratuits et des vénérables sont présents en permanence pour répondre aux questions, qu'elles touchent à la vie quotidienne ou au bouddhisme.

Les pagodes anciennes donnent souvent aux gens une sensation d'univers vieillot, sombre et dépressif. Fo Guang Shan, lui, montre un aspect majestueux, spacieux et clair. L'image que donne une entreprise est généralement le reflet du caractère et du concept de son dirigeant : Fo Guang Shan est l'image concrète de la vitalité particulière de Hsing Yun. Certains le disent mercantile et riche, mais beaucoup de dirigeants d'entreprises voudraient connaître le secret de ses succès. Il en est même qui pensent que, avec son esprit méticuleux et sa capacité de gestion, « s'il œuvrait dans le monde commercial, il pourrait rivaliser avec Wang Yongqing ».

Ces trente dernières années, chaque weekend ou jour férié, les visiteurs se bousculent : promeneurs, adeptes, groupes de touristes...

Les personnalités nationales et internationales qui y viennent sont innombrables : à part feu le Président Tchang Jingguo, le Président Li Denghui qui est un adepte protestant s'y est aussi rendu. Le grand peintre chinois Zhang Daqian, le Vice-président américain Algor, le Secrétaire du Sangharaja (Thai), l'écrivain Alexandre Soljenitsyne, l'acteur Alain Delon ..., tous ont visité le monastère. En 1991, l'hebdomadaire américain Publisher's Weekly dans son numéro spécial consacré à la presse taïwanaise, a mis la photo de la grande statue de Bouddha de Fo Guang Shan, en page de couverture.

Les cinquante « records » du monde bouddhiste

Tant de gens ont visité Fo Guang Shan ! Mais que savent-ils de Fo Guang Shan ?

En général, on sait que Fo Guang Shan a plus d'un million d'adeptes et plus d'une centaine de sous-chapitres. En réalité, il possède encore beaucoup d'autres aspects remarquables : La chorale bouddhiste, l'enseignement dharmique à la radio, le premier disque vinyle, l'enseignement dharmique télévisé, le premier auditoire bouddhiste, la lecture du dharma dans le Hall national, le premier livre bouddhique relié, le port de l'uniforme par les adeptes, l'impression mensuelle des sūtras, la réglementation des niveaux monastiques, la promotion du bouddhisme sur l'île entière, les articles de souvenir bouddhistes, l'association des jeunes étudiants, les classes pour le public, les classes pour enfants, les écoles de weekend, la Grande salle avec dix-mille bouddhas, la recherche sur l'enseignement maternel, l'offrande de lampes à tous les bouddhas de la Grande salle, l'utilisation des projecteurs de diapositives dans les lectures du dharma, le mariage bouddhiste, le centre de recherche de la culture indienne, le camp pour les étudiants universitaires, le séminaire des disciples, la clinique mobile, la bibliothèque populaire, l'hébergement pour les agonisants et leurs

familles, le centre de service pour les adeptes, le dharma service pour rendre les bienfaits, la réunion amicale des adeptes, le dharma service de l'offrande au Sangha, les pagodes à étages, la procession de quête d'aumônes à travers l'île de Taïwan, l'examen collectif mondial bouddhiste, le dharma service commun des trois écoles (Chan, Jingtou et Esotérique), l'assemblée de dix millions d'adeptes comme au temps de Bouddha, les galeries abritant le patrimoine culturel bouddhiste, la grande cérémonie de la transmission du Dharma, l'ordination temporaire, les centres de services de l'amitié, le hall d'exposition d'art bouddhiste, le Tripitaka Fo Guang, la grande encyclopédie Fo Guang, la lecture du dharma dans les casernes et hors de l'île, la B.L.I.A. (Buddha's Light International Association), deux cents personnes en pèlerinage en Inde ...

Au vu de cette cinquantaine de « records du bouddhisme », les médias et les adeptes louent tous la direction perspicace de Hsing Yun en disant : « Sans le Grand maître Hsing Yun, il n'y a pas de Fo Guang Shan. » Mais, lui-même prétend que la réussite de Fo Guang Shan d'aujourd'hui est due à l'idée : « *L'honneur appartient à Bouddha, le succès appartient à tout le monde, le profit appartient au Sangha, les mérites appartiennent au Dana* ».

A l'époque, il ne voulut pas tirer avantage du lac Da Bei en décidant de s'établir au village Daxiang et voilà qu'aujourd'hui, c'est la région de Kaohsiung qui bénéficie de ses relations avec Fo Guang Shan. Il y a trente ans, un hectare de terrain coûtait dix-mille NT, à l'heure actuelle, un are de terrain vaut vingt-mille NT ; l'installation des lignes téléphoniques et des routes goudronnées a donné du travail à la population locale ; il y a l'eau potable dans toutes les maisons et des écoles dans les villages avoisinants... Chaque année à la fête du printemps, Fo Guang Shan organise des manifestations pour réunir les habitants des environs et prépare de nombreux objets d'usage courant pour la tombola. Beaucoup d'activités organisées par la ville ont lieu

à Fo Guang Shan ; ainsi, les séminaires sur l'éducation maternelle organisés par le Département social, les campagnes pour la valorisation des personnes âgées, les mariages collectifs, etc. Pour la population de Kaohsiung, Fo Guang Shan n'est pas uniquement un centre de culte, il joue encore un rôle important dans la vie culturelle de la société.

En promenant ses regards sur Fo Guang Shan, on perçoit le haut et le bas des cinq collines telles les pétales d'une orchidée, couverts de bambous verdoyants et denses. Sur les vagues d'une mer d'émeraude, la grande statue de Bouddha émerge et se dresse vers le ciel. Les bâtiments avec leurs toits aux rebords légèrement relevés, se répartissent régulièrement : On a l'impression de se trouver dans un décor de conte de fée. Fo Guang Shan est un monastère bouddhiste qui réunit la religion, la culture, l'éducation, la charité et le tourisme. De plus, il est l'un des centres actuels les plus importants, pour la propagation de l'esprit du bouddhisme chinois du XX^{ème} siècle.

Chapitre 8

Les trente années de l'empire Fo Guang



En suivant la direction indiquée par la main gauche de la grande statue de Bouddha, on voit les rayons du soleil se refléter sur la surface de l'eau du torrent Gao Ping et s'évanouir vers l'Ouest. Depuis sa création en 1967, Fo Guang Shan est devenu le lieu le plus remarquable de Taïwan Sud et il a gagné la réputation de « Premier des sites bouddhistes remarquables d'Asie. » Cependant, selon les concepts bouddhistes, tout objet subit la loi de la « création, installation, destruction, disparition. » Donc, pour estimer la valeur de Fo Guang Shan, si l'on n'est ébloui que par les bâtiments visibles par nos yeux charnels, on tombera dans l'attachement aux « apparences » et l'on ne percevra pas le vrai sens de son existence. Pour comprendre Fo Guang Shan, il faut pénétrer ses caractéristiques et ses concepts, afin de pouvoir ressortir avec des bijoux pleins les mains.

Ouvrir le portail et aller vers la société

La caractéristique fondamentale de Fo Guang Shan, prend sa source dans l'objectif que Hsing Yun s'est efforcé de réaliser toute sa vie : le bouddhisme humaniste, le bouddhisme de la vie. Dans sa jeunesse, sous l'influence du Grand maître Taixu, il s'est rendu compte que,

pour faire prospérer le bouddhisme, il fallait « ouvrir le portail et aller vers la société. » Ainsi, quand il a développé ses propres affaires, il était naturel qu'il se serve de Fo Guang Shan, pour avoir le courage de développer ce concept et d'en faire son champ d'expérimentation.

Dans les recueils de ses discours, figurent quelques passages pouvant illustrer la pensée centrale du fondateur de Fo Guang Shan.

Le plus grand défaut du bouddhisme d'aujourd'hui, est de séparer le Dharma de la vie. Malgré des dizaines d'années de pratique, les gens sont toujours souillés par l'avidité, la colère et l'ignorance. Ils peuvent discourir d'un tas de doctrines canoniques, mais restent incapables de renoncer à l'idée de faire la différence entre l'autre et moi, le vrai et le faux.

...C'est pourquoi, le jour où le bouddhisme s'éloignera de la vie, il ne sera plus le Dharma dont nous avons besoin, ni la boussole indiquant l'orientation de la vie. Si le bouddhisme ne peut enrichir le contenu de notre vie, alors son existence n'a plus aucun sens. Le but de l'enseignement de Bouddha est d'améliorer notre vie, purifier notre esprit, perfectionner notre qualité L'idéal de toute ma vie est de promouvoir le bouddhisme de la vie, le bouddhisme de l'homme.

Ce qui est appelé bouddhisme de la vie, c'est se dire que, peu importe ce qu'on fait, que ce soit dormir, parler ou marcher... tout doit être conforme à l'enseignement du Bouddha. Par exemple, Bouddha nous dit que nous devons prendre la résolution, alors il ne suffit pas de prendre la résolution de pratiquer le Dana, mais encore d'avoir confiance en Bouddha et, même quand on mange ou dort,

il faut le faire avec résolution. Si l'on prend la résolution de faire quelque chose, il est certain que le résultat sera excellent. Si l'on prend la résolution de bien dormir, on aura un sommeil réellement délicieux ; si l'on prend la résolution de bien manger, le repas sera savoureux ; si l'on prend la résolution d'avancer, même les routes les plus accidentées s'aplaniront ; si l'on peut prendre la résolution, même les choses les plus difficiles se réaliseront.

On peut appliquer la prise de résolution du bouddhisme dans la vie quotidienne, au sein de la famille, avec notre voisinage, nos frères et sœurs, nos amis... Le Dharma n'est pas un gâteau dessiné dans l'air, ni une phrase pendue aux lèvres : il faut l'exercer, le réaliser jusqu'au bout ; il ne faut jamais séparer la vie du Dharma.

Les principes de travail du disciple Fo Guang

Partant du « bouddhisme de la vie », Hsing Yun détermine en même temps les quatre grands principes de travail qui sont : « *Apporter aux autres la confiance, apporter aux autres la joie, apporter aux autres l'aisance, apporter aux autres l'espérance.* » Ce slogan des entreprises actuelles – créer l'avenir, instaurer la compréhension commune – était pratiqué par Hsing Yun il y a bien longtemps déjà. Tous les adeptes, étudiants, enseignants et employés de Fo Guang Shan s'appuient sur ces quatre principes de travail, pour régler leurs pensées et leur comportement. Depuis une vingtaine d'années, Hsing Yun a plusieurs fois choisi le thème : « Comment doit-être un disciple Fo Guang » pour expliquer ces concepts.

1. Les disciples Fo Guang doivent être sociables avant d'être transcendants. Le déclin du bouddhisme d'aujourd'hui, est dû au fait

qu'on a trop longtemps négligé les problèmes de la prospérité mondaine en ne recherchant que la délivrance transcendante. Dès lors, le monde pense que le bouddhisme est passif et pessimiste. Or, si l'on se détache de la vie réelle en reniant sa nation, ses parents et ses amis, pourra-t-on trouver une place dans la société, qu'elle soit céleste ou mondaine ? C'est pourquoi, les disciples Fo Guang doivent d'abord se consacrer aux affaires mondaines et ensuite seulement, rechercher le refuge transcendant.

2. Les disciples Fo Guang doivent d'abord enrichir la vie avant d'enrichir la mort. Le plus grand malentendu dont souffre le bouddhisme de la part de la société, est de laisser croire qu'il est une religion qui privilégie la mort, son unique activité étant de réciter les sūtras aux défunts. Les disciples Fo Guang ne s'opposent pas aux cérémonies méritantes, mais ils pensent que les vivants ont davantage besoin du bouddhisme que les morts. Ils promeuvent le bouddhisme : « des monastiques aux laïcs », « de la pagode à la société » pour semer le bonheur et la joie dans le monde.

3. Les disciples Fo Guang doivent d'abord apprendre à vivre avant d'apprendre à mourir. Certes, le but ultime de la pratique est « d'en finir avec la vie et la mort », mais si, à tout propos, on répète : « j'aime bien la vie tranquille » ou « je me retire au fond de la montagne pour pratiquer », ce sera une preuve de prétention et d'irréalisme. Depuis toujours, les grands maîtres les plus éminents ont tous fait le vœu de servir les hommes. Le Maître Chan Baizhang Huaihai, dans ses règles de discipline Qing-Gui, disait : « Un jour sans travail : Un jour sans nourriture. » Pour apprendre le bouddhisme, il faut d'abord préparer les réserves vitales et s'occuper de ses moyens d'existence, avant de penser à s'échapper du samsara.

4. Les disciples Fo Guang doivent d'abord se faire petits avant de s'étendre. Ils doivent être comme de vieux pins millénaires pouvant résister aux changements du temps et des saisons, ou comme

les merisiers d'hiver, pouvant supporter l'épreuve des sols glacés et enneigés. Seuls les gens qui savent endurer, réussissent. Seuls ceux qui se font petits, peuvent grandir.

Propager le Dharma par la culture

A l'ombre de ces concepts, le « Fo Guang Shan » d'aujourd'hui n'est pas uniquement représenté par le monastère Fo Guang Shan, située au village Daxiang de la province de Kaohsiung. C'est un vocable d'union, qui englobe plus d'un millier de monastères, hommes et femmes, plus d'un million de disciples laïques et dont la puissance d'influence rayonne sur les cinq continents de la planète.

Cependant, peu importe le nombre de centres et le nombre d'adeptes : Fo Guang Shan conserve fermement ses quatre principes fondamentaux : « *Propager le Dharma par la culture, découvrir les talents par l'éducation, améliorer la vie en société par la charité, purifier le cœur de l'homme par la pratique en commun.* » Si l'on explore soigneusement ces pistes, on peut découvrir clairement l'œuvre de Fo Guang Shan durant ces trente dernières années.

Dans le domaine culturel, la Fondation Fo Guang Shan pour la culture et l'éducation bouddhistes a été créée grâce aux donations recueillies lors de la procession de quête d'aumônes autour de l'île, organisée en souvenir du vingtième anniversaire du monastère. Elle a pour but d'aider financièrement les séminaires bouddhistes nationaux et internationaux, d'encourager les personnes talentueuses à approfondir leurs études, de financer la publication des revues et magazines bouddhistes et d'offrir des livres aux bibliothèques, maisons d'arrêt, écoles, etc. La collection *Fo Guang Tripitaka* qui a nécessité dix années de préparation, de notation, d'indexation, l'*Encyclopédie Fo Guang* qui a obtenu le Prix Jingding en 1989 et la *Chronique de l'Histoire du bouddhisme*, sont tous les trois, le résultat des efforts du

Centre d'édition de Fo Guang Shan. Elles sont considérées comme les trois joyaux indispensables aux recherches bouddhistes.

Il y a encore la revue *Jueshi*, créée en 1957 et publiée tous les dix jours à cent-mille exemplaires, à travers quarante-deux pays et régions du monde. Cette revue, offerte gratuitement aux lecteurs, coûte plus de dix-millions de NT chaque année, mais comme elle constitue le trait d'union qui permet la communication entre les millions de bouddhistes du monde entier, il n'est pas question d'interrompre sa parution.

En 1979, le magazine *Universal Gate* a été créé avec, comme idées directrices l'universalisation et la vulgarisation, de manière vivante, artistique, littéraire et distrayante. Le tirage est de trente-mille exemplaires par mois, les lecteurs sont éparpillés en Europe, en Amérique, en Asie du sud-est, en Chine, Océanie, Afrique du Sud, etc. Depuis des années, à Taïwan, plusieurs revues religieuses ont été publiées successivement et, actuellement, on peut en compter plusieurs dizaines. Cependant, *Universal Gate* est la seule qui comporte des pages de publicité, des ventes en ligne, une gestion informatisée... faisant d'elle un phare auto-suffisant pour la propagation du bouddhisme.

Depuis toujours, Hsing Yun est lui-même un passionné de travaux culturels. Depuis plus de quarante ans, il écrit, rédige, discourt et surtout, il s'intéresse fortement à la découverte des talents dans ce domaine. Les Vénérables Tzu Hui, Tzu Chia, Yi Kong, Yi Yu, Yi Sheng, Yi Chun, Yong Zhuang, Yong Yun, Man Guo etc., sont des représentantes de ces « talents » sur trois générations de Fo Guang Shan. Quant à Hsing Yun lui-même, les quatre volumes de recueils de ses discours restent des best-sellers, depuis des dizaines d'années. Ses autres livres tels : *La biographie de Sakyamuni Bouddha*, *Le maître impérial Yu Lin*, *La biographie des dix principaux disciples*, *Les paroles de Chan dites par Hsing Yun*, *Les paroles dharmiques dites par Hsing Yun*, *Les versets bouddhistes racontés par Hsing Yun*, etc. connaissent, eux aussi la faveur du public.

La maison d'édition Fo Guang date de plus de quarante ans. Elle a publié plusieurs centaines de collections, comprenant des ouvrages canoniques, littéraires, historiques, théoriques, etc. Ces dernières années, elle s'oriente vers les bandes dessinées, les livres d'enfants, les livres audio-visuels, les enregistrements de vidéos... en utilisant des méthodes modernes pour présenter le dharma traditionnel. Les revues Fo Guang, les librairies Fo Guang sont devenues maintenant des entreprises culturelles modernes et d'intérêt général.

Les autres activités : *Salles d'exposition des objets culturels bouddhistes, galeries d'art Fo Guang Yuan, Exposition des œuvres de Dunhuang, Exposition d'art bouddhiste* etc., sont des combinaisons entre l'art et le bouddhisme, qui relèvent le niveau spirituel des hommes de la société et proposent de nouvelles définitions du terme « bouddhisme ».

Découvrir les talents par l'éducation

Dans les domaines de l'éducation et de la formation des talents, on peut suivre l'évolution, en commençant par la création du premier Collège Bouddhiste Shoushan en 1964 jusqu'aux trois catégories d'éducation du Sangha d'aujourd'hui. Le nombre des étudiants augmente d'année en année, de même que leur niveau culturel et spirituel. Parmi les étudiants, trois sur dix sont déjà en possession d'un diplôme universitaire ; beaucoup d'entre eux ont déjà travaillé dans la société durant une certaine période et ils ont décidé d'oublier honneurs et richesses, pour recevoir le baptême du Dharma.

En respectant l'idéal du bouddhisme humaniste, Fo Guang Shan se consacre aussi à l'éducation traditionnelle et sociale. Dans le domaine de l'éducation enfantine, Maître Hsing Yun a créé le premier Jardin d'enfants bouddhiste de Taïwan : le Jardin d'enfants Ci'Ai de Yilan. Plus de trente mille enfants l'ont déjà fréquenté et se sont

éparpillés dans toutes les classes sociales. Actuellement, il y a encore le Jardin d'enfants Cihang de Tainan, le Jardin d'enfants Huici de Shanhua et le Jardin d'enfants Pumen de Fo Guang Shan. Dans le secondaire, Hsing Yun a successivement créé l'Ecole Technique Zhiguang et l'Ecole Secondaire Pumen. Celle-ci se situe à l'intérieur du Monastère Fo Guang Shan et est divisée en deux sections : le secondaire inférieur et le secondaire supérieur. A sa création en 1972, il y avait quatre-vingt-onze étudiants, actuellement, on en compte plus de mille-six-cents. Connue pour être une école dispensant un enseignement consciencieux et une discipline stricte, elle voit les demandes d'admission se multiplier. Elle a été nommée l'une des meilleures écoles privées de Taïwan, par le Ministère de l'Education nationale. Quant à l'éducation universitaire, elle est dispensée à l'Université Hsi Lai (University of the West) située à Los Angeles, où l'on a adopté une politique du « petit, mais de qualité. » Professeurs et étudiants viennent de différents Pays du monde et c'est un centre d'échange international pour les études bouddhistes. Un autre établissement, l'Université Fo Guang, dont l'ouverture est prévue pour 1995, sera une institution multidisciplinaire qui donnera la priorité à l'éducation de l'esprit social et culturel.

Du Jardin d'enfants d'il y a quarante ans, à l'Institut des hautes études d'aujourd'hui, on peut percevoir pleinement l'ardeur et la persévérance de Hsing Yun, dans le domaine éducatif.

Afin que les adeptes puissent approfondir les doctrines bouddhistes en plus d'exercer les pratiques rituelles, Hsing Yun employa son habileté et sa bienveillance, pour créer en 1983, à la pagode Puxian de Kaohsiung, le premier « Collège bouddhiste urbain. » Par la suite, d'autres centres de Fo Guang Shan ont suivi la même voie qui consiste à dispenser un enseignement trimestriel, sous forme de cours du soir. Le niveau intellectuel des étudiants est généralement très élevé : professeurs d'universités et d'écoles secondaires, chefs d'entreprises,

hauts fonctionnaires, etc. Ces projets conciliants et attentionnés ont pu, non seulement permettre au bouddhisme de pénétrer dans la société, mais encore d'y engendrer de larges et profonds effets.

En outre, pour se conformer à l'aspect pluraliste de la société, de nombreuses classes techniques et artistiques : cuisine végétarienne, chorale, calligraphie, musique classique, Tai Chi... sont créées et des expositions et séminaires périodiquement organisés, avec des résultats étonnants.

Améliorer la vie en société par la charité

Dès qu'on parle des activités caritatives bouddhistes, beaucoup pensent immédiatement à la *Fondation Tzu Chi* du Maître Cheng Yen. En réalité, les activités caritatives réalisées par Fo Guang Shan datent de bien plus longtemps que Tzu Chi et sont bien plus étendues. Mais comme ces activités n'ont jamais été rendues publiques, elles ne sont pas connues du monde extérieur.

Dans le but d'« Améliorer la vie en société par la charité », Fo Guang Shan respecte constamment l'esprit bienfaisant et compatissant du bouddhisme. Toutes ses entreprises de charité et de bien-être social, sont dirigées par la « *Fo Guang Shan Compassion Foundation*. » Parmi elles, on compte : l'Orphelinat Daci, le Home pour personnes âgées Fo Guang, le Home de Charité de Yilan, le Centre de consultations médicales Fo Guang, la Clinique ambulante Yunshui, la Fondation d'entraide des Sangha, le Centre amical d'entraide, le columbarium Wanshou etc. On peut dire que toutes les étapes de la vie humaine, de la naissance à la mort, y sont représentées. De plus, de nombreuses activités caritatives sont organisées périodiquement, de même que les secours immédiats et occasionnels en cas de sinistres.

Il y a une trentaine d'années, la jeune Wang Xiaomin est devenue paraplégique à la suite d'un accident de la route, juste au moment où

la famille connaissait des difficultés financières, à la suite d'une faillite. Sa mère ne pouvait plus continuer à payer les frais hospitaliers et depuis, c'est la *Fo Guang Shan Compassion Foundation* qui les prend en charge. Le columbarium Wanshou, lui, a mis à la disposition de la Province de Kaohsiung, deux mille loges funéraires destinées aux défunts démunis.

Un instant de pitié, tout le monde peut l'éprouver, mais la compassion de longue durée demande beaucoup de patience et de force d'âme. Le Home de Charité de Yilan, appelé initialement « Centre de Secours La Charité », appartenait, il y a une vingtaine d'années, à une Eglise protestante. En raison de difficultés de maintenance, Hsing Yun l'a repris et, en même temps, a aussi pris en charge le destin de centaines voire de milliers de personnes âgées, démunies et solitaires. A l'époque, deux Vénérables – Shaojue et Yirong – venaient de terminer leurs études au collège bouddhiste. Elles se portèrent volontaires pour servir ces personnes. De la nourriture, et des soins de toilette, jusqu'aux obsèques, jour après jour, année après année, elles ont ainsi offert plus de la moitié de leur vie pour réaliser cette merveilleuse action sur la voie de bodhisattva. Elles ont été élues toutes les deux « Symboles de la bonne personne et de la bonne action » de toute la Nation.

De même, lors des fréquentes inondations du fleuve Yangzi en Chine et des innombrables tempêtes sur l'île de Taïwan, Fo Guang Shan est chaque fois, l'un des premiers à organiser des campagnes de secours.

Seulement voilà : Fo Guang Shan n'aime pas ébruiter ses actions caritatives et, à la différence de certains autres, il pense toujours à préserver l'honneur et le psychisme des assistés. A l'Orphelinat Daci situé à l'intérieur de Fo Guang Shan, vit une centaine d'orphelins. En plus de satisfaire tous leurs besoins vitaux, on s'y intéresse fortement au développement de leur caractère, afin que ces enfants ne

développent pas de complexe d'infériorité, d'excentricité ou de méchanceté. Hsing Yun rappelle sans cesse aux responsables et enseignants de l'orphelinat qu'ils doivent considérer ces enfants comme leurs trésors, comme des princes et des princesses. Ils doivent s'habiller proprement quand ils vont en classe et leurs boîtes-repas ne peuvent pas être moins bien garnies que celles des autres enfants. Il faut qu'ils se sentent respectés et en sécurité. Parmi eux, certains sont nés de parents inconnus, alors, ils portent le même nom de famille que Hsing Yun et lui, les considère vraiment comme ses propres enfants. Il refuse les visites des gens de l'extérieur et ne s'est jamais servi de ces enfants pour quelque collecte que ce soit, car il ne veut pas ouvrir une deuxième plaie dans ces petits cœurs et âmes. À l'intérieur des bâtiments propres et calmes de Daci, dans les salles de jeux et les chambres à coucher décorées minutieusement par les enfants eux-mêmes, j'entends encore la voix douce mais ardente de leur responsable Xiao Biliang : « Ici, c'est une maison et la plupart des maisons ne sont pas ouvertes au public. Comme les enfants m'appellent 'Mammy', je me dois de leur offrir un environnement maternel, doux et sécurisant ».

D'une manière générale, selon l'estimation de Fo Guang Shan, le Centre de consultations médicales Fo Guang, destiné aux malades de conditions modestes, reçoit plus de trente-mille patients par an. Les vingt-trois autobus médicalisés de la clinique ambulante Yunshui, circulent sans cesse à travers les vingt-huit provinces. Une cinquantaine de centres urbains et une centaine de villages, consomment environ cinquante millions de NT par an. Dans l'enceinte du cimetière Wanshou Garden, sont installées six salles de repos pour permettre aux familles de passer leurs derniers moments auprès de leurs proches. Les secours d'urgence incluent le don des cercueils, de nourriture, de médicaments, etc.

Purifier le cœur de l'homme par la pratique en commun

Néanmoins, Fo Guang Shan n'oublie pas sa vocation d'organisation religieuse. Dès lors, les activités comme les dharma-services, les pratiques en groupe, la récitation des sūtras, les séances de méditation, etc., se développent parfaitement, afin de permettre aux adeptes d'acquérir la pureté de leurs corps et cœur et la joie dharmique. Outre les services périodiques traditionnels, sont organisées de multiples activités comme : l'isolement individuel, la pratique commune des ordonnés et laïques, les retraites, les pèlerinages, les visites des centres filiaux, les réunions de laïcs, etc. Aussi, beaucoup de gens qui ont sympathisé avec le bouddhisme dans différentes conditions et circonstances, ou qui sont pourvus de bonnes racines, trouvent à Fo Guang Shan un lieu où confier leur âme et leur foi.

Le Fo Guang Shan d'aujourd'hui est l'organisation la plus structurée de Taïwan, celle qui compte le plus grand nombre de disciples et d'adeptes. Du point de vue de l'influence sociale, peu d'autres organisations bouddhistes parviennent à l'égaliser ; quant à sa renommée, elle est telle, que rares sont ceux qui ne le connaissent pas. Beaucoup de Taïwanais, dès qu'ils aperçoivent un monastère, lui demandent instinctivement : « Etes-vous de Fo Guang Shan ? » Comme si ce dernier était le symbole de bouddhisme taïwanais.

Quand nous regardons cette immense machine formée par l'ensemble des centres nationaux et internationaux de Fo Guang Shan, tous ces engrenages qui tournent sans arrêt, s'accrochant les uns aux autres, nous savons que, derrière ces mouvements synchronisés, il y a deux grandes mains qui dressent les plans de campagne : les mains du Grand maître Hsing Yun.

Le chapelet accordé aux pulsations des époques

Considérant tout cela, certains disent : « Ces dernières années, en dehors des « Huit écoles » bouddhistes traditionnelles, il semble que soit née une nouvelle école – l'École Fo Guang. » Sur ce point, Hsing Yun l'affirme : Il n'a jamais eu l'ambition de devenir un patriarche, il pense même que ce propos est exagéré. Cependant, revoyant les efforts et les résultats de ces trente années, il se sent réconforté, car Fo Guang Shan a réellement réalisé avec succès les entreprises suivantes :

1. Etablir le système de l'organisation religieuse contemporaine :
 - a. L'égalité des genres, en classement et en développement ;
 - b. La relation harmonieuse entre les monastiques et les laïcs ;
 - c. La fondation des bases des entreprises de l'organisation religieuse ;
 - d. Le succès des domaines culturel et éducatif.

2. Etablir le système de l'organisation bouddhiste internationale :
 - a. L'Association Internationale Buddha's Light (B.L.I.A.) ;
 - b. Les centres d'outremer ;
 - c. Les séminaires internationaux ;
 - d. Les échanges œcuméniques.

3. Promouvoir la société du bouddhisme humaniste en réalisant :
 - a. Les paroles dharmiques (applicables dans la vie quotidienne) ;
 - b. Les familles bouddhisées ;
 - c. Les applications sociales ;
 - d. Les activités pluridisciplinaires.

4. Etablir les processus d'échanges entre les deux Chine :
 - a. Les activités culturelles au Nord ;
 - b. Les activités éducatives au Sud ;
 - c. L'Association Bouddhiste chinoise comme fondement ;
 - d. La culture comme intention première.

De zéro comme point de départ à l'infini pour point d'arrivée, le chapelet de Hsing Yun suit la pulsation des époques ; il poursuit sa marche sur le chemin mondain avec l'esprit transcendant. Dans l'histoire du développement du bouddhisme chinois, Fo Guang Shan laissera, sans aucun doute, une empreinte indélébile.

Chapitre 9

Les gardiens : Dragons et éléphants du bouddhisme



*Pour chercher la Vérité, on se dirige vers la Terre pure,
Pour apprendre le Dharma, on entre dans la caverne au trésor.*

Depuis sa création, Fo Guang Shan peut être considéré comme une organisation parfaitement structurée et son mécanisme de fonctionnement est également tout à fait au point. Toutefois, ce qui a réellement fait briller cette association, ce sont les sources d'énergie que Hsing Yun s'est donné la peine de découvrir durant quarante ans : Les hommes talentueux du bouddhisme.

Issu d'un monastère chinois renommé et ayant reçu une éducation bouddhiste complète, Hsing Yun a tout de suite compris que le développement du bouddhisme était en relation étroite avec la formation des talents. C'est pourquoi il considère « la transmission de la lumière » comme étant la tâche primordiale de sa vie. Dans ses premières années à Taïwan, il était employé au Cercle d'Etudes bouddhiste de Taïwan, ce qui lui a permis de comprendre la situation de l'éducation bouddhiste locale. Il remarqua alors que le niveau d'éducation des monastiques taïwanais était en général peu élevé, au point qu'il existait même des analphabètes qui ne savaient que répéter par cœur les sūtras qu'ils avaient appris au fil du temps. Il y a quarante

ans, si une personne ayant terminé ses études secondaires se faisait moine, les gens disaient : « C'est incroyable ! Il y a des lettrés dans le bouddhisme ! ». Une autre sorte d' « escrocs » passaient leur temps à réciter les sūtras aux défunts pour de l'argent et ne s'intéressaient nullement à la doctrine bouddhiste. Certains admettaient qu'ils sortaient de classes de « répétition. » Ceux qui sortaient des collèves bouddhistes étaient vraiment rares.

Les hommes talentueux sont les bases de la Renaissance

A l'époque, il était encore jeune, mais il avait déjà compris que, comme pour un Pays, « les hommes talentueux sont les bases de la renaissance. » Si l'on voulait changer le destin du bouddhisme, il fallait commencer par la base, c'est-à-dire la formation des talents. Durant l'époque où il était à Yilan, de nombreux jeunes voulaient le suivre, mais il les a tous gentiment éconduits, car il n'avait ni place ni moyens à leur fournir. C'est seulement au moment où le Collège Bouddhiste Shoushan fut créé, qu'il commença à les rassembler et à accepter de leur dispenser l'ordination.

Dans le quotidien « Zhong Yang » du 08/01/1968, un article portant le titre « Les premiers licenciés bouddhistes de Taïwan » rapportait la cérémonie de graduation du Collège Bouddhiste d'Orient (anciennement le Collège Bouddhiste Shoushan). Ces vingt diplômés de la première promotion, étaient les premiers fruits de l'éducation bouddhiste conçue par Hsing Yun et ils représentaient également la transition entre le bouddhisme venu d'outre mer et les talents formés localement. Ils occuperont, dans l'avenir, des postes clés pour le développement du bouddhisme.

A ses yeux et dans son esprit, le Collège Bouddhiste d'Orient devait être le lit de douceur des nouveaux germes bouddhistes : il devait englober simultanément l'esprit traditionnel et les connaissances

modernes. Les ressources matérielles et humaines étaient rares à l'époque, pourtant il s'efforça de créer un modèle de système éducatif qui allait devenir, plus tard, non seulement la base du système éducatif de Fo Guang Shan, mais aussi l'ouvrage de référence pour les autres collègues bouddhistes.

La durée des études au Collège Bouddhiste d'Orient est de trois années, en adoptant le système d'« unités acquises. » Tous les professeurs sont des gens d'extrême compétence en matière de bouddhisme. On peut ainsi nommer MM. Fang Lun et Tang Yixuan ; les Vénérables Huixing, Zhuyun et bien d'autres. Le programme des connaissances contemporaines comporte une vue d'ensemble des sciences naturelles, des sciences sociales et des connaissances philosophiques. S'y ajoutent l'histoire de la Chine, l'histoire de l'Occident, la littérature chinoise, la philosophie occidentale, les principes fondamentaux de la civilisation chinoise, les langues étrangères, les langues vernaculaires, l'éducation physique, etc.

Les diplômés de la première promotion étaient remarquables. Actuellement, ils sont, soit premiers abbés d'un centre de culte, soient enseignants de collège, soit directeurs de séminaires ou encore, experts dans le domaine de la recherche sur le bouddhisme.

Après la deuxième, puis la troisième promotion, le nombre des étudiants a atteint plus de soixante-dix. Hsing Yun était ravi de voir se rassembler les talents mais il était inquiet de ne pas pouvoir leur offrir de meilleures conditions pour étudier. C'est alors qu'il eut l'idée de chercher un lieu plus grand et c'est aussi cette idée-là, qui, plus tard, donnera naissance au monastère Fo Guang Shan.

Guider les universitaires pour apprendre le bouddhisme

Un dicton dit : « Mieux vaut commander une armée, que diriger un monastère. » En son temps, le vénérable maître Cihang disait aussi :

« Si tu veux mettre quelqu'un dans les ennuis, encourage-le à créer une école. » On peut voir par là, la difficulté à créer un collège et bouddhiste, de surcroît.

Depuis la création du collège bouddhiste, les études y sont gratuites et, de plus, les étudiants sont logés, nourris et vêtus. Le voyant déployer toute son énergie pour arriver à bout de son projet, certains le mettaient en garde en lui disant : « Un jour, vos étudiants et vous mourrez de faim », « quand vous n'aurez plus rien, les adeptes vous quitteront », etc. Mais lui, savait parfaitement ce qu'il voulait. C'est pourquoi, après avoir acheté le terrain du Bois des bambous de Daxiang, le premier bâtiment construit fut le collège bouddhiste, situé à l'Ouest du pont Bao Qiao. On peut dire que, sans le programme d'éducation bouddhiste, le Fo Guang Shan d'aujourd'hui n'existerait pas.

Pour assurer les dépenses quotidiennes du collège, lui qui n'était pas partisan des pratiques de services de dharma et de repentance, accepta de se rendre dans les funérariums et les hôpitaux pour réciter les sūtras aux défunts. Il y passait souvent des nuits entières car il pouvait ainsi, recevoir davantage de donations. Et, comme ils n'étaient pas nombreux, le Préfet des études du collège – Mlle Li (actuelle Vénérable Tzu Chuang) – prit la résolution d'entrer dans les Ordres et de rejoindre les rangs des lecteurs de sūtras. Le Préfet de discipline – Mlle Zhang (actuelle Vénérable Tzu Hui) – se rendait tous les jours à la boulangerie, pour aider à emballer les marchandises afin de gagner la sympathie des gens. Et la Vénérable Tzu Jung, les adeptes Wu Baoqing, Yang Ciman, etc. ont donné tout ce qu'elles gagnaient en tant que maîtresses du Jardin d'enfants, pour faire face aux dépenses du collège. Mlle Xiao Bixia a vendu sa maison et a offert le montant de la vente à la Fondation de la Culture et de l'Éducation Fo Guang Shan. Des années plus tard, la Vénérable Tzu Jung s'est chargée de l'élaboration de plusieurs activités caritatives de Fo Guang Shan, ainsi

que de la B.L.I.A. La Vénérable Tzu Chuang a créé le Temple Hsi Lai, et la Vénérable Tzu Hui, les universités Hsi Lai et Fo Guang.

A part les collèges bouddhistes permanents, Hsing Yun voulait encore aider les jeunes intellectuels à sortir du cadre de l'éducation traditionnelle, pour se rapprocher de la philosophie de la vie et en comprendre le caractère merveilleux. Aussi, en 1969, commença-t-il à organiser la « Colonie d'études bouddhistes pour les universitaires. » Cette action a permis au bouddhisme de découvrir des jeunes compétents, comme par exemple les vénérables Yi Chun, Hui Kai, Yi Kong, Yi Fa de Fo Guang Shan, ou le courageux protecteur du bouddhisme, le Vénérable Zhao Hui. Tous, étant jeunes, ont participé à cette colonie. Elle a encore été la semence qui, plus tard, a contribué à la prospérité des associations bouddhistes au sein des universités.

Sa résolution de bâtir des écoles est remplie de sincérité et d'ardeur

Au début de son action, former les jeunes fut le programme où il investit le plus d'efforts tant financiers que spirituels. Cependant, rares étaient ceux qui connaissaient les difficultés qu'il rencontrait. La veille de l'ouverture de la deuxième Colonie d'études bouddhistes, le moteur alimentant le château d'eau du haut de la montagne, est tombé en panne. Assurer les repas et la toilette des six cents étudiants qui devaient arriver le lendemain, devenait un problème épineux. Hsing Yun passa toute la journée là haut, avec les plombiers et, quand la nuit tomba, il resta auprès du château d'eau, l'oreille collée à la paroi. Finalement, vers trois heures du matin, le moteur se remit en marche. Ce n'est qu'après avoir entendu le bruit de l'eau qu'il se sentit soulagé. Longtemps après, il avoua à ses proches disciples qu'il avait, à l'époque, fait le vœu de laisser tout son sang se transformer en eau claire, si l'eau n'arrivait pas.

Durant l'époque du projet de construction de l'Institut de Recherches sur le Bouddhisme chinois, il incita les étudiants à faire la cuisine aux pèlerins, espérant ainsi les satisfaire pleinement et les amener à se dévouer pour financer le projet.

Touchés par sa sincérité et son ardeur, nombreux sont ceux qui lui ont tendu la main. Sa disciple de la première promotion, la vénérable Tzu Chuang, a personnellement fait l'expérience d'une histoire invraisemblable. Elle se rappelle encore aujourd'hui la scène : Une année, l'argent disponible pour le monastère était presque épuisé et la colonie devait bientôt commencer. Tous se demandaient comment résoudre les problèmes de nourriture des étudiants.

Soudain, une vieille paysanne, pieds nus et un chapeau de paille sur la tête, apparut devant le portail et demanda à voir le responsable du monastère. La Vénérable Tzu Chuang la reçut et lui offrit un bol de nouilles. Quand elle eut fini, la vieille dame lui tendit un paquet emballé dans du papier journal en disant : « Donnez ceci au Grand moine et faites-en ce que bon vous semble », avant de disparaître. En ouvrant le paquet, on trouva une liasse de billets bien rangés représentant un montant de cinquante-mille NT (nouveau dollar taïwanais) qui permit de régler le problème. A ce jour encore, personne ne sait qui était cette vieille dame, ni d'où elle venait.

Le nouveau visage des disciples bouddhistes

Depuis des centaines d'années, le bouddhisme tombe en décadence. Dans la pensée sévère de la plupart des hommes, les monastiques sont presque tous des vieillards décrépits et impotents. Hsing Yun lui, pense que le bouddhisme contemporain doit être vivant et en phase avec son temps. Non seulement « le bouddhisme a besoin des jeunes, mais les jeunes ont encore bien plus besoin du bouddhisme. » Aujourd'hui, quand on se promène dans le monastère Fo Guang Shan, les visages

que l'on y voit, sont jeunes et éclatants de santé ; ce qu'on entend, ce sont des paroles agréables et des compliments ou des lectures de sūtra. Ceci prouve que, sous les efforts de Hsing Yun, les disciples bouddhistes chinois ont acquis effectivement un autre aspect et d'autres caractères.

Si l'on pense que le Collège Bouddhiste Shoushan n'était qu'une plumule, on réalise que l'éducation bouddhiste actuelle à Fo Guang Shan, est déjà un grand arbre bien feuillu et garni d'une abondance de fruits.

Le système éducatif de Fo Guang Shan comporte trois niveaux. Le plus haut est représenté par l'*Institut de Recherches du Bouddhisme Chinois* avec, comme départements : l'Enseignement du Dharma, l'Education du Sangha, les Doctrines et les Rituels, les Affaires bouddhiques et administratives. L'institut accueille des chercheurs du niveau de la maîtrise et de la licence. La durée des études est de trois années à la fin desquelles, les étudiants doivent présenter une thèse de soixante mille mots sur le bouddhisme. Après délibération, le jury leur confère le titre de Master ou Docteur.

Le niveau intermédiaire, c'est le Collège du Monastère Fo Guang Shan, qui est composé d'un département international et d'un département de spécialisation. Le premier a pour but de cultiver d'exceptionnels talents de l'enseignement bouddhiste, pour activer les échanges internationaux. L'autre demande quatre années d'études en Théories Canoniques, Affaires Bouddhiques, Administration, Applications Sociales, Culture et Education...

Le premier niveau est le Collège Bouddhiste de l'Orient, dispensant un enseignement spécifique pour les hommes ou les femmes, où la durée des études est de deux années.

De l'enseignement bouddhiste fondamental à l'institution supérieure de recherches, les classes s'enchaînent parfaitement et forment un système complet. La structure éducative adopte le principe

d'adaptation simultanée du traditionnel/contemporain, théorie/pratique. Ces dernières années, en raison des besoins spécifiques des échanges internationaux, les cours de langue et d'informatique sont classés « cours obligatoires ».

Actuellement, le département de l'éducation comporte onze divisions, vingt-huit classes, plus de huit-cents étudiants et deux-cents enseignants, ce qui en fait un des collèges bouddhistes comptant le plus d'étudiants et dispensant la meilleure qualité d'enseignement. Dans sa pensée, Hsing Yun espère toujours atteindre l'effectif de l'ancien centre universitaire bouddhiste *Nālandā* en Inde qui comptait, à son apogée, trente-mille moines.

Rivaliser avec les soixante-douze sages de l'Ecole du Confucianisme

Après trente années de culture, le Sangha de Fo Guang Shan dépasse les onze-cents monastiques à la mi-année 1994. Ces derniers temps, le nombre de disciples augmente de cent personnes par an. Au sein du Sangha, on compte deux-cent-vingt-cinq moines, neuf-cent-trente-sept nonnes et trente *shigu*. La plupart ont entre vingt-et-un et quarante ans. Soixante-dix pour cent sont des universitaires et, parmi eux, figurent trente cinq Masters et trois Docteurs. A côté des disciples locaux, dix pour cent viennent de l'étranger (Etats-Unis, France, Singapour, Malaisie, Népal, Viêt-Nam, Thaïlande, Indonésie, Hong-Kong, etc.)

Les monastiques de Fo Guang Shan détiennent encore un extraordinaire « record » : celui des familles pratiquantes. Ainsi, les trois générations de la famille du Vénérable Tzu Chuang (son père Hui He, ses neveux Hui Long, Hui Chuan) sont tous sous les Ordres du Maître Hsing Yun ; il y a aussi plus d'une trentaine de couples de sœurs : Vénérables Tzu Jung, Yi Lai etc., et aussi des couples de frères

et sœurs, de frères, de mères et fils, de mères et filles, qui sont entrés successivement à Fo Guang Shan et devenus ainsi des dharma-frères.

Actuellement, le Sangha de Fo Guang Shan se compose de trois générations. La première est évidemment celle du Vénérable maître fondateur Hsing Yun. La deuxième est formée par les disciples femmes portant des nom-dharma commençant par Tzu, Yi, Yong, Man, Jue et Miao, et les disciples hommes portant des nom-dharma commençant par Hsin, et Hui. Dans la troisième génération, les femmes ont des noms commençant par Dao et les hommes, par Cheng. Un jour, le célèbre historien, le docteur Li Dongfang, a dit que les hommes talentueux de Fo Guang Shan sont plus *nombreux et complets* que les soixante-douze sages qui figuraient parmi les disciples de Confucius.

Trois-mille maintiens dignes, quatre-vingt-mille attitudes soignées

Dans le monde bouddhiste, chaque fois que les disciples d'une école devenaient nombreux, les querelles internes surgissaient inévitablement. Tirant la leçon de ce fait historique, Hsing Yun a créé un système très particulier pour régir le personnel. Dès qu'il a accepté le premier groupe de disciples, il a tout de suite instauré la règle : « Les hommes de Fo Guang Shan ne peuvent avoir de disciples personnels, ni de lieu de culte privé. » Tous les disciples appartiennent au monastère. Les disciples féminins de la troisième génération reçoivent la tonsure de la main de la Vénérable Tzu Chuang, les disciples masculins sont tonsurés par le Vénérable Hsin Ping. Tous les disciples de la deuxième génération appellent Hsing Yun : « Maître » ; ceux de la troisième génération lui disent : « Grand maître ».

Les observateurs pensent que ce système évite toute collusion en vue de profits illicites. C'est un principe que les autres associations devraient imiter.

Le producteur de l'émission télévisée « Amour » Zhou Zhimin, a fait une description vivante qui illustre parfaitement l'expression « Il n'y a pas de soldats indolents sous le commandement d'un général énergique » :

« Je m'en souviens bien : A la fin de l'année 1979, nous voulions produire une émission intitulée 'La lumière de Bouddha brille pour tous'. C'était le sixième jour de l'année lunaire, au moment où tout le monde est encore plongé dans l'ambiance du nouvel an. Mes quatre collègues et moi, arrivions à Fo Guang Shan... Une demi-heure après notre arrivée, nous nous étions déjà rendu compte du savoir-faire des maîtres du lieu. La Vénérable Tzu Hui a regardé mon projet en silence et un quart d'heure plus tard, elle m'a tendu un tableau sur lequel étaient indiquées de manière précise les tâches à effectuer, avec le lieu, la durée, le personnel aidant, le thème à traiter, etc. L'exactitude des détails était inattaquable. Durant les deux jours pendant lesquels nous avons travaillé là-haut, c'est ce tableau que j'ai suivi et aucune erreur n'a été relevée ».

En réalité, ceci est l'image de la conduite habituelle de Hsing Yun. Quelle que soit l'activité, on commence par réfléchir méticuleusement, discuter ensemble et partager les tâches ; puis chacun effectue sa part de travail sans se mêler de celle des autres. Après l'évènement, on procède à un compte-rendu critique, pour pouvoir l'améliorer la prochaine fois.

Nombreux sont ceux qui éprouvent cette même impression, dès qu'ils pénètrent dans un centre de Fo Guang Shan, ou entrent en contact avec ses *bhiksu* ou *bhiksuni*. Cette « différence », dans leur maintien, leur manière de parler, leur tenue vestimentaire. « Les trois-mille maintiens dignes, les quatre-vingt-mille attitudes soigneuses » sautent aux yeux dans chacun de leurs mouvements. Non seulement, ils connaissent parfaitement toutes les techniques de base d'un monastère mais, pour pouvoir s'adapter aux besoins de la vie dus à

l'évolution, ils sont encore dotés de capacités d'écrivains, de conférenciers, d'administrateurs, de comptables, de chauffeurs, d'informaticiens etc. Le Dharma est l'essence, le bien-être mondain est l'application. Telle est la méthode pour libérer les êtres de leurs afflictions.

Les hommes talentueux sont indispensables pour la survie d'une entreprise

En y réfléchissant bien, on réalise que tout ceci vient de cette conception chère à Hsing Yun : « Les hommes talentueux sont indispensables pour la survie d'une entreprise ».

Tout au début de Fo Guang Shan, au moment où il avait de grands besoins matériels et humains, il a résolument pris la décision d'envoyer ses disciples, les Vénérables Tzu Chuang, Tzu Hui, Tzu Jung, Tzu Jia et Tzu Yi au Japon, pour approfondir leurs études. Beaucoup de gens lui conseillaient de renoncer à cette idée : « Si elles ne reviennent pas, vous perdrez des gens talentueux et si elles reviennent, comment ferez-vous pour diriger ces grandes intellectuelles ? » Il répondit calmement : « Ce n'est pas grave si je dois travailler un peu plus maintenant et quand elles reviendront, elles pourront faire beaucoup pour le bouddhisme. »

Effectivement, la Vénérable Tzu Hui est devenue par la suite, la personnalité la plus réputée du département de l'éducation de Fo Guang Shan. Les Vénérables Tzu Jia et Tzu Yi, dirigent la compilation du *Tripitaka Fo Guang*, et de *La Grande Encyclopédie Fo Guang*. La Vénérable Tzu Chuang qui a un penchant pour l'architecture, l'aide à bâtir de nombreux centres dans le monde entier. La Vénérable Tzu Jung qui étudiait les sciences sociales, a montré ses talents pour organiser, administrer et diriger les grandes activités du monastère.

C'est grâce à tous ces successeurs talentueux, qu'il a pu quitter le devant de la scène pour voyager à travers le monde et donner des

lectures de dharma, sans nuire le moins du monde au bon fonctionnement de Fo Guang Shan.

Ces dix dernières années, pour relever encore le niveau intellectuel des disciples, il continue à rechercher ceux qui ont des capacités spéciales, pour les envoyer à l'étranger. Actuellement, Tzu Yi (Doctorat), Yi Yu, Yi Xin, Yong Chuan, Man Ting étudient au Japon. Hui Kai (Temple University, Doctorat), Yi Fa (Yale University, Doctorat), Man Guan, Jue Mu et quelques dizaines de disciples suivent des cours dans les universités de Californie. Yong Xian, Jue Hang sont en France, Yong You et Yi Yi en Angleterre, Jue Cheng et Jue Sheng au Brésil, Yi Hua en Inde, Man Ming en Afrique du Sud, Yi En en Corée ... Au total, environ une centaine d'exilés temporaires qui comprennent parfaitement les bonnes intentions du maître et donc, mettent tout leur cœur à leurs études.

Ces disciples de Hsing Yun sont les élites les plus qualifiées de l'histoire du bouddhisme chinois. Ils parlent couramment les langues anglaise, japonaise, française, tibétaine, pali, coréenne ... et ils seront sans aucun doute les pionniers de la propagation du bouddhisme dans le monde entier.

Le plus grand bonheur de l'homme dans la vie est de pouvoir lire dix-mille livres, faire dix-mille kilomètres de route, réaliser dix-mille actions et aider dix-mille personnes. Hsing Yun le dit : « J'ai toujours encouragé les disciples à sortir du Pays, soit pour promouvoir le dharma, soit pour étudier ou voyager. L'essentiel est de leur faire comprendre que Fo Guang Shan n'est qu'une station préparatoire de la propagation du bouddhisme et non, un point fixe. » Pour élargir la vision des jeunes bouddhistes et leur permettre de respirer l'air de la Terre entière, il a fixé un règlement en fonction de l'ancienneté, de la qualité et du dévouement des disciples, pour leur permettre d'approfondir leurs connaissances et découvrir le champ de la vie. Aujourd'hui, les milliers de disciples de Fo Guang Shan ont presque tous visité un pays étranger.

Les différences entre les jeunes bouddhistes qu'il a formés et les monastiques du passé, qui s'isolaient dans les pagodes perdues au fond de la montagne, sont vraiment incalculables.

Les autres connaissent les bijoux, moi, je connais les hommes

Dans le passé, dès que l'on apercevait un jeune monastique, la plupart des gens disaient : « Oh, quel dommage, il (elle) est si jeune ! » Par contre, si tu vas à Fo Guang Shan, tu ne penseras jamais ainsi car, d'une part, Fo Guang Shan attache une grande importance à l'investissement des talents, d'autre part, il leur offre l'espace pour développer leurs capacités. A l'intérieur de cette entreprise bouddhiste multidirectionnelle, Hsing Yun « connaît la nature des hommes et ne fait pas de différence. » Il aide ses disciples à choisir leur orientation en fonction de leurs spécialités et de leurs goûts. C'est ce qui est appelé : « l'accepter, le transformer, l'employer », afin qu'il puisse déployer tout son talent.

C'est ainsi que les personnes éloquentes comme Tzu Hui, Tzu Jung, Hsin Ting, Yi Kong, Hui Chuan ... sont chargées des missions éducatives. Les artistes et les littéraires, comme Yi Sheng, Yong Chuang, Yong Yun, Man Guang ... s'occupent des maisons d'édition et des rédactions des magazines. Les férus de bouddhisme, comme Tzu Jia, Yi Chun, Hsin Ru, Yong Ming, Yong Jin, Man Guo ... compilent le *Tripitaka et la Grande Encyclopédie*. Les disciples de grande compassion, comme Hui Long, Yi Ren, Yi pin, Yi Lai ... s'occupent des œuvres caritatives. Les plus flegmatiques, comme Yi Yan, Hui Rì, Jian Kuan ... s'impliquent dans les recherches. Les plus studieux, comme Tzu Yi ou Jue San continuent à approfondir leurs études ; ceux qui sont doués en gestion et projet, comme Tzu Chuang, Yi Min, Hui Li ... participent aux travaux de construction des pagodes

Hsing Yun sait exploiter et modeler les talents. Ses disciples éprouvent de la gratitude pour sa capacité de jugement : « Il nous connaît mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes. » Un jour, il parlait avec un adepte bijoutier et, dans leur conversation, ils en vinrent à parler de l'expertise des bijoux. Ensuite, de toute son assurance, le Maître dit : « Lui, il connaît les bijoux, et moi, je connais les hommes. »

Les jeunes qui entrent dans les ordres à Fo Guang Shan, ne sont pas, comme le pense la plupart des gens, ceux qui ont été déçus ou délaissés par la vie : ils s'engagent de leur plein gré. C'est avec bienveillance et compassion qu'ils choisissent ce chemin de vie, dans le but de servir tous les êtres. C'est pourquoi ils sont heureux, actifs, sains et remarquables, et présentent au Monde une autre image du bouddhisme. Bon nombre d'intellectuels hautains, ne pourront éviter de devoir rectifier leurs préjugés envers les monastiques.

Pour ce qui est des réactions familiales, certains parents, il y a quelques années, s'opposaient encore à l'ordination de leurs enfants et voulaient absolument les en empêcher. Depuis peu, la plupart des étudiants des collèges bouddhistes se sont inscrits avec les encouragements des parents. Le jour de la tonsure, tous les membres de la famille assistaient à la cérémonie. L'image évoquée par le Premier ministre de la Dynastie Tang, Pei Xiu : « Avec peine, ils conduisent leur enfant à la maison de la vacuité » et celle des parents contemporains : « Avec joie, ils confient leur enfant à la maison de Bouddha » sont totalement différentes.

Son esprit et sa conduite transparissent souvent à travers le comportement de ses disciples. L'écrivain Xiao Hong fit une réflexion sur ce point en disant : « Les responsables de Fo Guang Shan ont été profondément instruits et influencés par le Grand maître. Ils sont toujours d'une politesse raffinée et, quand on les croise, ils te saluent en joignant les mains. Si le chemin est étroit, ils se rangent sur le côté

pour te céder le passage. Et ce n'est pas du tout artificiel, seule la sincérité de l'intérieur peut donner cette image extérieure. La modestie et les vertus du Grand maître, nous pouvons les retrouver dans la personne de ses disciples. »

En 1990, un érudit qui participait à la Conférence Scientifique des Jeunes ressentait aussi « La chaleur sur le visage et dans le cœur, des monastiques de Fo Guang Shan. »

Un éducateur né

Le commissaire permanent du ministère de l'Éducation, M. Zheng Shiyun, pense que Hsing Yun est un éducateur né. Nombre de ses concepts sont dignes d'être pris en exemple par le monde de l'éducation. Par exemple, dans sa jeunesse, quand il étudiait à Qixia et qu'il voyait les maîtres punir les élèves indisciplinés en leur disant d'aller vénérer Bouddha ou de s'agenouiller devant l'autel, il se disait : Vénérer Bouddha est une action tellement sacrée, comment peut-on s'en servir en tant que punition ? C'est pourquoi, à Fo Guang Shan, la punition de l'indiscipline est : « Va dormir, il t'est interdit de vénérer Bouddha .» Ainsi, plus les élèves restent au lit, plus ils se sentent honteux. Quand, de nouveau, ils obtiennent la permission de vénérer Bouddha, ils se repentent, des larmes brûlantes plein les yeux.

Il insiste beaucoup sur l'éducation du « cœur », remplace les blâmes par des encouragements, les reproches par des consolations. Il cite souvent l'anecdote du maître Chan Xianyai, pour attirer l'attention des éducateurs : Un élève monastique faisait le mur souvent en cachette le soir. Maître Xianyai, en faisant sa ronde, aperçut un haut tabouret au coin du mur. Sans faire de bruit, il retira le tabouret et se tint debout à sa place. L'élève rentra. Dans le noir, il ne savait pas que le tabouret avait changé de place, il posa le pied sur la tête du Maître et glissa à terre. Dès qu'il le vit, il s'affola et ne sut que dire.

Mais, sans sourciller, Maître Xianyai lui dit : « La nuit est fraîche et humide, fais attention à ta santé et ne prends pas froid. Rentre vite chez toi et ajoute un vêtement. » Maître Xianyai ne parla jamais de cette histoire et, apparemment, personne dans la pagode ne la sut. Pourtant, depuis ce jour, aucun des cent élèves ne fit plus le mur.

Elever les disciples, c'est comme cultiver les orchidées : non seulement, il faut les entretenir avec l'éducation, mais en plus, les fortifier par la bonté. Outre les communications avec le dharma et la voie, l'affection et la sympathie entre le maître et les disciples, renforcent grandement les liens au sein du Sangha.

Pour la vénérable Yi Kong, « Le maître est comme le père, on peut tout lui dire. » A l'instar de Sāriputra, le numéro un en sagesse du bouddhisme, elle dit : « Le maître est Bouddha, si je ne l'avais pas rencontré, je ne serais pas entrée dans les Ordres. » Aussi stupide et mauvais soit-il, tout homme qui accepte son bienfaisant et compatissant enseignement, a la possibilité de devenir sage. Aussi rosse et médiocre qu'il soit, tout cheval peut devenir un divin coursier. La Vénérable se souvient, qu'un jour, alors qu'elle devait changer de chambre, le maître recommanda à la personne en charge, de lui préparer une pièce plus grande, « car Yi Kong doit ranger de nombreux livres » et, quand elle fut installée, il demanda qu'on lui installât une lampe de bureau, « car Yi Kong doit étudier. »

Le vénérable Hsin Cheng se souvient lui aussi : « Une année, j'ai eu un accident de voiture à Jianghua. Le maître est venu me rendre visite et, en voyant la sueur couler sur son front, je me sentais confus. Il regardait ma jambe bandée, mes dents cassées d'un air si affligé que je sentais qu'il souffrait lui-même autant que moi. Je ne pourrai jamais l'oublier. »

En raison du nombre de gens vivant au monastère, les frottements sont inévitables. Cependant, tous les disciples gardent la même pensée

en tête : « Le maître est bon envers moi, peu importe ce que je dois endurer... L'essentiel, c'est qu'il me comprenne ».

Tel un ami, un maître, un père...

Il est ainsi envers les disciples et ces derniers le lui rendent bien. Chaque fois qu'il fait le tour du monastère ou qu'il parcourt l'île pour donner des lectures de dharma, les disciples sont toujours à ses côtés, lui préparant une tasse de thé, un repas chaud ou une serviette chaude. Le respect et la compréhension se manifestent de manière parfaitement naturelle.

Hsing Yun est diabétique depuis des années ; il doit prendre des médicaments à des heures précises, pour contrôler la maladie. A la fin de chaque repas, un disciple lui tend les pilules et un verre d'eau et il ne se retire que lorsqu'il a vu le maître les avaler. Ces dernières années, il voyage beaucoup en voiture. Chaque fois, le disciple qui l'accompagne met sa main dans l'encadrement, de peur que le maître se cogne la tête à cause de sa grande taille.

Les premiers disciples et lui sont comme des copains de quartier. Les plus jeunes le considèrent comme leur père. « Il est éminent, mais il n'est pas comme une montagne hautaine qu'on ne peut aborder, il est comme l'air, on peut le respirer naturellement. C'est très important l'air, sans lui, nous mourrions tous, mais jamais il ne nous oppresse ».

Un jour, en parlant de la piété filiale, il dit avec émotion : « Quand les parents sont jeunes et exploitables, les enfants se battent pour les avoir, comme dans un match de basket-ball ; vers la quarantaine (au milieu de l'âge), les enfants les poussent chez l'un ou chez l'autre, ça devient un match de volley ; quand les parents ont vieilli, les enfants leur donnent des coups de pied, les envoyant le plus loin possible, comme dans un match de football. J'ai été moine à l'âge de douze ans, je n'ai pas d'enfants, mais mes disciples m'honorent plus que

des enfants ne le feraient envers leurs parents. Je suis certain que, même quand je serai vieux, ils me serreront dans leurs bras comme des joueurs de rugby qui se disputent pour la possession du ballon ».

Sa résolution de former des hommes de talent pour le bouddhisme, ne se limite pas au cadre de Fo Guang Shan. Ces dernières années, il a également créé l'Institut de Recherches Bouddhistes Chinois, les Séminaires bouddhistes internationaux, le Concours national sur le bouddhisme et surtout, la Fondation Fo Guang Shan pour la culture et l'éducation, qui a pris en charge les frais de la Commission d'Enquête Bouddhiste de Da Li et aidé les érudits qui participent aux séminaires des études sur Dunhuang, en fait, il mène une action de renforcement de tout le bouddhisme.

Plus d'une fois, il l'a dit : « Quand on a l'intention de former les jeunes, il ne faut pas avoir peur qu'ils nous dépassent, ni qu'ils nourrissent des idées d'indépendance. » Dans son optique, quand ils sont formés, il faut les offrir à la société, à la Nation, à tous les êtres.

L'armée bouddhiste des temps modernes

Etant donnée sa prévoyance, il est naturel qu'il ait remarqué le spectaculaire développement de Fo Guang Shan, ces dernières années, tellement spectaculaire que la formation des hommes talentueux n'arrive pas à suivre le mouvement. Avec leur expérience limitée, les disciples ont parfois du mal de régler les affaires à la perfection. Mais lui croit fermement que la formation des jeunes est un travail de longue haleine et que, avec le temps, tout s'améliorera.

C'est avec cette largeur d'esprit qu'il a formé son armée bouddhiste des temps modernes, avec plus d'un millier de bouddhistes éminents, capables de prendre en charge les affaires du Tathāgata. Beaucoup l'affirment : le bouddhisme taïwanais actuel possède plusieurs grands maîtres de grandes écoles, mais la plupart peinent à

trouver quelqu'un pour prendre leur succession, à l'exception de Hsing Yun, à Fo Guang Shan.

« Dans vingt ans, Fo Guang Shan sera l'association religieuse la plus forte et la plus solide de Taïwan. »

Chapitre 10

Une version moderne du monastère traditionnel



Le *World Magazine* publie tous les ans un rapport statistique des « Mille plus grandes entreprises » de Taïwan. Ce document retient toujours l'attention et suscite les commentaires des mondes politique et économique qui disent : « Si l'on considère Fo Guang Shan comme une entreprise, il pourra être classé parmi les cent premiers. » Peu importe qu'il s'agisse d'une louange ou d'une critique, le fait est que, si l'on analyse son système et son fonctionnement, on s'apercevra que Fo Shang Shan est réellement un organisme prospère, doté de règles souples et efficaces et largement pourvu en ressources humaines et matérielles. Il réunit l'esprit des monastères traditionnels bouddhistes qui datent de la Dynastie Tang et les concepts de gestion de la société moderne, ce qui en fait une organisation au système strict et complet. Non seulement, il présente l'image d'un changement total du bouddhisme chinois traditionnel, mais il offre encore aux dirigeants des entreprises modernes, d'importantes valeurs de référence.

Une création collective

Evidemment, de même que pour Wang Yungching et Formosa Plastics Corporation ou Akio Morita et Sony Corporation, le fonctionnement

du système Fo Guang Shan et la projection des conceptions de Hsing Yun, sont indissociables.

Parlons d'abord de son comité directeur : Selon Hsing Yun, le bouddhisme est une entreprise de tous les êtres et Fo Guang Shan est aussi une œuvre de création collective. Le Comité des Affaires religieuses (Board of Religious Affairs) est la plus haute instance de décision. Il est l'équivalent du Conseil d'administration d'une grande entreprise et il est responsable des projets de développement global, comme du fonctionnement et de la coordination des différentes divisions. A Fo Guang Shan, il est composé de sept à onze membres, parmi lesquels est nommé le Président du conseil, pour un mandat de six ans. L'actuel Président est le Premier Abbé de Fo Guang Shan, le Vénérable maître Hsin Ping. Le mandat des membres du Comité est de six ans au maximum. Tous les deux ans, un tiers des membres est réélu, par le principe démocratique du vote.

En dessous de ce Comité, on trouve le Conseil Exécutif qui dirige les départements des Affaires religieuses, des Services publics, des Œuvres caritatives, des Affaires sociales, des Travaux, des Finances, du Personnel, du Rituel En outre, existent également le Conseil pour l'Education, le Conseil culturel, le Conseil des Anciens, le Comité du Culte, la Fondation Fo Guang Shan pour la Culture et l'Education, La Fondation culturelle et éducationnelle Pure land Fo Guang, la Fondation des œuvres caritatives, le Comité de collecte des fonds destinés à l'Université Fo Guang, l'Association internationale « Lumière de Bouddha » (B.L.I.A.) et tous les centres de culte nationaux et internationaux. Au total, plus de cent quatre-vingts organismes.

Actuellement, le monastère Fo Guang Shan situé à Kaohsiung, est appelé « Ben Shan 本山 (siège central) » avec plus d'une centaine de filiales, dont une partie créée par Hsing Yun. D'autres ont été mises en place par des pagodes qui avaient des problèmes de gestion ou de

finances qu'elles ont confiés à Hsing Yun ou par d'autres organismes encore qui, aux prises avec des problèmes internes ou par manque de successeurs, rejoignent Fo Guang Shan de leur plein gré.

Ainsi, la pagode Ji Le à Jilong, restaurée et inaugurée il y a un an, a une relation extraordinaire avec Hsing Yun. En 1949, il arrivait à Taïwan avec la troupe de secours des monastiques. Débarqué au port de Jilong, il passa devant une vieille pagode délabrée et, jetant un coup d'œil à l'intérieur, aperçut un bonze qui le regardait, le tout sans un mot. Trente-deux ans plus tard, le Premier abbé de la pagode Jile, le vénérable Xiu Hui, celui avec qui il avait l'affinité d'une rencontre, fut nommé président de l'Association Bouddhiste de Jilong. Il l'invita à venir y donner une lecture de trois jours car il avait lu ses ouvrages et approuvait son concept du « bouddhisme humaniste. » Trois ans plus tard, le vénérable Xiu Hui, alors âgé de quatre-vingts ans, offrait la pagode et ses trois-mille mètres carrés de terrain, à Fo Guang Shan.

La pagode Yuanming, située dans la banlieue de Yilan, où Hsing Yun écrivit plusieurs livres (« Biographies des dix grands disciples », « Commentaire du Sūtra des huit prises de conscience des bodhisattvas »), est aussi un centre que le Premier abbé, feu le Vénérable Jue Yi, a confié à Fo Guang Shan avant sa mort, en 1982. La pagode Yuanfu de Jiayi, construite dans les premières années de la République (1912), connut le même destin.

L'union étroite entre le noyau et la périphérie

Du point de vue administratif, une centaine de filiales d'un monastère ressemble à une centaine de succursales d'une entreprise. Il y faut un système de gestion, pour pouvoir faire passer les ordres, les projets et la coordination. En dessous du siège central, les centres de la première catégorie sont appelés « Bie Yuan 別院 (sièges secondaires) », ex : la

pagode Pumen de Taipei, la pagode Puxian de Kaohsiung, le temple Hsilai de Californie ou le siège de Tokyo. Ces centres sont installés dans des villes de plus d'un million d'habitants. Les dharma-services y réunissent généralement plus de mille adeptes, les monastiques qui y résident sont au minimum huit. La deuxième catégorie comprend les « Fen Yuan 分院 (filiales) », « Jiang Tang 講堂 (salles de lecture) » ou « Dao Chang 道場 (lieux de culte). » Les premiers conservent une architecture monastique traditionnelle, les deux autres sont généralement situés dans des immeubles modernes du centre ville. Ces centres se créent dans le centre de villes de plus de cinq-cent-mille habitants et peuvent accueillir cinq-cents adeptes. Les monastiques qui y résident sont entre quatre et huit. La troisième catégorie est réservée aux « centres de méditation et de purification 禪淨中心 », installés dans les faubourgs et pouvant accueillir deux-cents adeptes. Les monastiques qui y résident, sont entre deux et quatre. A part ceux-ci, il existe encore des « centres de prêche 佈教所 » situés dans des régions reculées, où le vénérable dispense le prêche pour guider et aider les adeptes.

D'une manière générale, toutes les filiales se financent de manière indépendante, mais restent sous la surveillance du Siège central à qui, pour les gros travaux, elles peuvent demander de l'aide.

Comparée au système des écoles bouddhistes du passé qui manquait de liaisons et de contrôle, l'organisation, nationale et même internationale, de Fo Guang Shan est résolument nouvelle dans l'histoire du bouddhisme chinois. Elle ressemble un peu au système de l'Eglise catholique romaine, dans lequel les monastiques sont instruits au Siège central et répartis ensuite dans les autres sièges, avec des pouvoirs locaux et aussi centraux. Le noyau et la périphérie sont ainsi solidement reliés. Le respect des autorités centrales et l'esprit d'équipe sont florissants.

Profiter au maximum du talent de chacun

Le classement des personnels se base sur deux systèmes : l'expérience personnelle et les postes occupés.

L'expérience personnelle se fait en cinq niveaux et dix-huit échelons. Les néophytes sont appelés *purifiés* (les débutants doivent apprendre à purifier leurs corps et cœur) et franchissent 6 échelons d'une année chacun. Ils s'appellent alors *étudiants* (ceux qui approfondissent les études), pendant six échelons de trois à cinq ans chacun. Ils deviennent alors *pratiquants* (ceux qui se consacrent à la pratique) pendant trois échelons de quatre ans chacun, puis *enseignants* (les donneurs de lecture), pendant trois échelons de cinq ans chacun et, finalement *Grands maîtres*.

L'autre classement se fait en fonction du poste que chacun occupe dans les différentes unités.

Les critères d'attribution des postes sont basés sur les niveaux d'études, (expérience acquise dans la société, études faites dans les collèges bouddhistes, recherches canoniques), le comportement (qualité morale, conduite, pratique ...) et les exercices (contributions, ancienneté des services ...). Le système reste assez souple : par ses qualités et ses contributions, un disciple, même jeune, peut se voir confier des postes assez importants. Un monastère de bonne conduite peut aussi, avec le temps, gagner le respect qu'il mérite.

Les chefs d'entreprises actuels connaissent bien ce principe qui consiste à différencier l'ancienneté et le mérite. Sa qualité est, d'une part, de respecter le personnel ancien pour maintenir la moralité de l'entreprise et d'autre part, d'encourager les jeunes pour en assurer le dynamisme.

Le système Fo Guang Shan est gigantesque et comporte de nombreux occupants. Il est très important de pouvoir les apprécier et les évaluer à leur juste valeur. Pour ce faire, Hsing Yun a mis en place

le système suivant : En moyenne, le changement de poste s'effectue tous les trois ans, et a lieu généralement pendant les premier et septième mois du calendrier lunaire. Le Comité des Affaires religieuses se réunit en assemblée, pour discuter du problème des mutations. La décision sera prise en fonction des candidatures écrites des intéressés, de la disponibilité des postes et des besoins de chaque division.

Ce système permet de garder les hommes talentueux comme un cours d'eau vive. Il n'y a pas d'attachement, ni d'abus ; les promotions et les destitutions sont justes et nettes ; le fonctionnement de l'emploi des personnels est souple et dynamique. En même temps, il développe chez les disciples l'habitude de collaborer et de se partager les tâches. Durant les périodes de grande activité, la puissance de mobilisation est très forte, chacun se donne à fond pour accomplir la tâche reçue. Comparé aux concepts des entreprises modernes, ceci est une sorte de gestion humanisée.

Pour les disciples, cela permet d'établir le concept de « se conformer au fait et non à l'homme » pour protéger le Dharma, le bouddhisme et la pagode, et de ne pas s'attacher aux relations personnelles avec tel ou tel maître. De plus, les adeptes ont ainsi l'occasion de connaître les nouveaux dirigeants. C'est une manière de remplacer le sentiment par le système.

Les hauts fonctionnaires détiennent le pouvoir, les petits fonctionnaires, l'argent

Au point de vue financier, Hsing Yun montre l'exemple lui-même. Il l'impose : les hommes Fo Guang ne bâtissent pas de pagodes privées, ne demandent pas l'aumône et ne détiennent pas d'argent personnel. Toutes les recettes sont remises au collectif, les donations reçues des adeptes sont restituées au Premier abbé pour les dépenses de la pagode. Ceux qui tiennent l'argent n'ont pas de pouvoir et ceux qui ont

le pouvoir, ne peuvent détenir l'argent. En fonction de son ancienneté et de ses fonctions, chacun reçoit une allocation mensuelle : Les plus hauts placés des vénérables enseignants reçoivent quatre-cents NT (14 Euros) ; les chefs de département, entre trois-cents et trois-cent-cinquante NT ; les chefs de service, trois-cents NT ; les secrétaires, deux cents NT ; les responsables du Foyer des pèlerins, cent-cinquante NT Mais, tous leurs besoins quotidiens : nourriture, hébergement, transports ... sont pris en charge par Fo Guang Shan. Les employés laïques, eux, reçoivent un salaire mensuel moyen de trois-milles NT.

Comparées avec celles de la plupart des entreprises actuelles, les dépenses salariales sont assez réduites. Hsing Yun pense que l'existence du Monastère Fo Guang Shan d'aujourd'hui, est due au fait que chaque individu observe le principe de « l'impartialité et du désintéressement. » Même aujourd'hui, à la fin du vingtième siècle, Fo Guang Shan respecte encore l'esprit de Chan agraire de Maître Baizhang de la Dynastie Tang : « Un jour sans travail, un jour sans nourriture ».

Beaucoup critiquaient : « Il ne faut pas aller étudier à Fo Guang Shan ! Les étudiants y sont traités comme des ouvriers », « les monastiques de Fo Guang Shan ne font que travailler, ils ne pratiquent pas. » Mais, pour Hsing Yun qui, dès sa plus tendre enfance, a participé aux travaux ménagers, travailler est chose normale. En réalité, en restant sans porter les fardeaux et couper du bois, s'habiller et manger, on ne peut parler de dharma, car le Chan ne peut être prouvé que dans les travaux. Depuis toujours, quel moine éminent n'a pas été illuminé durant les besognes manuelles ? : Le sixième patriarche Huineng en moulant les grains de riz, Maître Baizhang Huaihai, en portant le bois et les seaux d'eau, Maître Nanchuan Puyuan, en faisant paître les vaches... Hsing Yun lui-même, au cours de ses dix années d'études en a passé six à servir les repas, deux à la corvée d'eau pour les besoins de la pagode et une et demie à la cuisine.

De même, les étudiants du Collège Bouddhiste ne peuvent pas prétendre jouir uniquement de leurs droits sans remplir leurs devoirs. Actuellement, Fo Guang Shan suit toujours la discipline des monastères traditionnels : les commandements sont donnés par des coups de gong, de tambour et de plaquettes de bois. Chaque jour, le réveil est à fixé à 4h20, suivi par le dharma service du matin, puis c'est le petit déjeuner. Il y a trois heures de cours le matin et l'après-midi et deux heures de révision le soir. La journée se termine par le dharma service du soir, avant l'extinction des feux. En outre, les étudiants assurent aussi le nettoyage et la cuisine. (Actuellement, au collège bouddhiste, on cuisine encore au bois, car cela demande une attention continuelle pour alimenter le feu en bois et le surveiller. Ceci permet d'entraîner les étudiants à la patience et à la concentration).

Se suffire à soi-même

Quant aux ressources financières, il ne faut pas oublier que Fo Guang Shan compte des milliers de monastiques et de laïcs ; s'y ajoutent les projets éducatifs, les œuvres caritatives et les constructions de centres de culte... Tout ceci engendre d'énormes besoins financiers. Il fallait donc trouver des ressources de nature indépendante, pour résoudre les nécessités de base. C'est ainsi que les établissements tels les magasins de vente des ouvrages culturels bouddhistes, les librairies, les maisons d'édition, les jardins d'enfants, les écoles ... ont vu le jour. Certains ne le voient pas de la sorte, et accusent Fo Guang Shan de « faire du commerce. » Hsing Yun a déjà répondu : « Les bouddhistes ne sont pas des déserteurs de la société, ils ne doivent pas vivre à ses dépens. De plus, il faut pouvoir se suffire à soi-même, d'abord pour pouvoir servir la société et ensuite pour contribuer à la vie de la foule. Le bouddhisme reçoit de la société, il doit aussi rendre à la société. C'est pour cette raison, que Fo Guang Shan développe ses affaires. »

A part les ressources propres, arrivent parfois des donations des adeptes. Mais sur ce point, Hsing Yun nourrit une autre opinion. Traditionnellement, la majeure partie des rentrées financières d'une pagode, repose sur les donations issues des services religieux ou les dons de quelques grands bienfaiteurs. Hsing Yun ne s'oppose pas à la pratique des cérémonies religieuses, mais il pense que les services religieux célébrés par les monastiques pour les adeptes, doivent être basés sur des relations amicales et non, commerciales. En temps ordinaire, les adeptes rendent service à la pagode, il est naturel que les monastiques les aident quand ils en ont besoin. C'est pourquoi, les services religieux donnés par les centres de Fo Guang Shan ne sont pas traités comme un échange commercial. Tous les services sont effectués dans le même ordre, sans faire de différence.

Hsing Yun n'est pas, non plus, très favorable à la recherche de grands bienfaiteurs. Il craint qu'un donateur trop généreux n'en vienne à se dire « C'est moi qui entretiens cette pagode. » Alors, pour lui, la tentation sera grande de s'immiscer dans les affaires internes de la pagode et d'y faire naître des conflits entre monastiques et adeptes. C'est pourquoi, le Grand maître préfère, à quelques grands bienfaiteurs, de nombreux petits bienfaiteurs, ce qui est, de surcroît une façon de « nouer des relations avec tout le monde. » « En général, les gens ne prêtent que peu d'attention aux petites sommes : dans notre société, trois-cents ou cinq-cents NT, voire mille, sont peu de chose pour eux. Ils ne viendront donc pas se mêler des affaires internes de la pagode. De surcroît, plus on lie de relations, plus cela prouve que les adeptes sont nombreux ».

Les petits ruisseaux font les grandes rivières

Comment concrétiser ces relations? A tous les donateurs, quel que soit le montant de leur don, on offre un petit souvenir. Comme c'est

un cadeau du Bouddha, les gens l'acceptent avec joie. Depuis des années, on peut dire que ce sont ces petits souvenirs qui ont fait le grand Fo Guang Shan.

Autre exemple : les groupes de pèlerins. Chaque semaine, des pèlerinages de deux jours et une nuit, sont organisés de Taipei à Kaohsiung, pour un montant de deux-cents NT, comprenant les frais de transport, de repas et d'hébergement. Apparemment, il s'agit d'une vente à perte, mais cela attire beaucoup de monde. Peu importe qu'ils soient, ou non bouddhistes, ils font tous un petit don quand ils entrent dans la salle des bouddhas. Et si le voyage leur a plu, ils en parleront autour d'eux : une publicité gratuite pour la propagation du bouddhisme. Certains vénérables tels Yong Ping, Yong Wen... sont ainsi entrés dans les Ordres après avoir fait la connaissance de Fo Guang Shan au cours d'un pèlerinage.

C'est grâce à cette confiance en ces « *petits ruisseaux qui font les grandes rivières* », qu'il a réussi, grâce aux efforts de tous, à bâtir les bâtiments de « dix-mille bouddhas. » Autour de la grande statue du Bouddha d'accueil, se dressent quatre-cent-quatre-vingts statues de bouddhas dorés ; dans la salle du bodhisattva Avalokitésvara, huit-mille autres petites statues ; dans la Grande salle de Bouddha, on trouve quatorze-mille-huit-cents niches avec une petite statue de Bouddha à l'intérieur ; les colonnes, les sculptures sont aussi dues à la générosité des adeptes. Ils choisissent celles qu'ils veulent contribuer à ériger, en fonction de leurs moyens. Le nom du donateur est gravé sur une plaquette à côté, en guise de souvenir.

Les lampes de sagesse que les adeptes offrent annuellement, valent cinq-cents NT pièce. Le prix des lampes de paix, allumées durant la période de la nouvelle année, varie entre trois-cents et mille NT. Le Dharma-service des dix-mille affinités ne coûte que cent NT par personne mais, comme les participants sont plus de dix-mille chaque année, l'ensemble représente un total assez considérable.

Tous les jours sont difficiles, mais il faut les passer tous

Comme Fo Guang Shan prospère d'année en année, beaucoup en concluent hâtivement que : « Fo Guang Shan est très riche. » En réalité, Fo Guang Shan n'est pas un endroit où l'on thésaurise, mais un centre de redistribution des ressources financières. Les gens de Fo Guang Shan disent : « Fo Guang Shan n'a pas d'argent, mais il sait comment dépenser l'argent. Il dépense même l'argent de l'année prochaine... et celui des années suivantes ».

Sauf quand il ne peut faire autrement, Hsing Yun ne parle jamais d'argent et il apprend aux disciples à ne pas trop se soucier de ce problème : « Sinon, vous ne dormirez plus ! » Cependant, actuellement, il s'efforce de créer un système de prévision, en espérant ne plus devoir subir la situation du : « Tous les jours sont difficiles, mais il faut les passer tous. » Actuellement, toutes les entreprises sont enregistrées en tant que « Fondation dotée de la personnalité juridique » et soumises aux contrôles juridiques.

D'un côté, Fo Guang Shan ne peut s'appuyer sur la Nation, d'un autre côté, il n'a pas de groupe financier auquel s'adosser. Une telle conjoncture suffit à montrer le côté extraordinaire de sa gestion et de sa politique économique. Nombre d'entreprises pourraient en tirer d'utiles leçons.

Un jour, le magazine « Finances » et le quotidien « l'Union », ont évalué la valeur des biens de Fo Guang Shan, soit un milliard cinq cent millions NT en biens immobiliers. Mais, d'autres évaluations ont montré que la plus riche association religieuse taïwanaise actuelle, est la *Fondation de Tzu Chi*, suivie par la Pagode Longshan, le Palais Xingtian, le Palais Zhinan, la Pagode Nongchan ..., Fo Guang Shan se situe vers la dixième place.

Il sait recevoir, et il sait aussi donner

En réalité, Hsing Yun est un moine qui ne craint pas l'argent, qui sait le gagner et qui n'a pas peur de le dépenser. « Mon opinion sur l'argent est qu'il faut savoir recevoir et savoir donner. Les catholiques et les protestants gagnent beaucoup d'argent avec leurs affaires et la société leur en fait éloge ; pourquoi les bouddhistes auraient-ils peur d'en parler ? », dit-il ouvertement. Et il ajoute : « Certains, dans le monde bouddhiste, pensent que la pauvreté est synonyme de pratique et que parler d'argent est chose vulgaire. Cependant, sauf à ne rien faire, rien ne peut se faire sans argent. C'est un problème bien réel. Aussi, savoir utiliser les biens purs et propres des adeptes pour pouvoir en faire bénéficier le monde, est l'unique leçon digne d'intérêt ».

Souvent, quand les médias parlent de Fo Guang Shan, ils le décrivent comme un « lieu agité et turbulent », « une pagode qui vend des boissons et des souvenirs. » Ils prétendent même que le Foyer des pèlerins est climatisé et garni de moquette. Les monastiques ont leur voiture et possèdent des téléphones portables. En somme, pour eux, Fo Guang Shan est « vulgaire », « commercial », et Hsing Yun n'est qu'« un bonze affairiste » ...

Pourtant, ceux qui ont visité plus attentivement le monastère ont remarqué que, à part les zones ouvertes au public où l'on essaie d'offrir un maximum de facilité et de confort, les zones privées réservées aux monastiques, suivent encore le régime traditionnel : ils cuisinent encore au bois ; les chambres et dortoirs ne sont pas chauffés et les lits sont en planches. Les monastiques se réveillent à 4h30 du matin et se couchent à 10h du soir. Ils n'ont ni congés ni salaire. Ils portent les mêmes vêtements toute l'année. Les voitures et les téléphones sont devenus des instruments indispensables de nos jours, avec le progrès d'aujourd'hui. Si l'on exigeait que les monastiques continuent à aller

à pied et restent en dehors de la société, ne serait-ce pas là, pure hypocrisie ?

Face à ces critiques infondées, Hsing Yun éprouve un sentiment d'injustice pour ses disciples monastiques et laïques. Mais il les encourage à continuer de servir les adeptes et les visiteurs avec douceur, compassion et diligence, afin que ces derniers continuent à venir, à faire des dons pour contribuer aux besoins des établissements caritatifs : jardins d'enfants, maisons de retraite pour personnes âgées, écoles... et pour promouvoir le bouddhisme.

Sans la règle et le compas, on ne peut tracer ni carré ni cercle

En Chine, on trouve quatre montagnes renommées, symboles des quatre grands bodhisattvas du bouddhisme, on y trouvait aussi de grands et anciens monastères célèbres. Malheureusement, à cause des théories athées du Parti communiste et de la révolution culturelle, la plupart ont été détruits. Taïwan reste l'unique province chinoise qui conserve encore le culte du Bouddhisme Mahayana. Sous la direction de Hsing Yun, Fo Guang Shan a préservé les règles et la discipline du bouddhisme traditionnel en y intégrant les principes de gestion de la société moderne. Dans un texte intitulé « L'espoir de la renaissance dans le bouddhisme d'aujourd'hui », il a clairement prôné « des systèmes sains et équilibrés » comme objectif primordial en écrivant : « Le Sangha du bouddhisme possède originairement des systèmes sains et équilibrés. Ainsi, la discipline et les préceptes constituent un système qui maintient le bien-être des hommes. Le principe des six harmonies est un système qui règle la vie en commun des monastiques. Les anciens monastères chinois étaient renommés parce qu'ils respectaient les systèmes. Or, non seulement le bouddhisme taïwanais d'aujourd'hui ne respecte aucun système, mais de plus, chacun gouverne à sa guise. N'importe qui peut faire

ce qu'il veut au sein du bouddhisme et personne ne s'occupe de personne ».

Grâce à cette compréhension et aux expériences qu'il a vécues à travers le monde, il a tracé les règles pour Fo Guang Shan et ainsi élaboré la version moderne des monastères traditionnels.

Il est dit : « Une pagode doit ressembler à une pagode, un monastère doit ressembler à un monastère », toutes les activités doivent être règlementées, que ce soit l'engagement des disciples, le rasage, ou la transmission des préceptes... En 1991, Fo Guang Shan a organisé une pleine ordination de triple plate-forme de trois mois, alors, qu'en général, cette cérémonie, obligatoire pour tout monastère qui aspire à devenir un vrai bonze mahayana, ne dure que trente-deux ou cinquante-trois jours. Plus de cinq-cents monastères sont venus du monde entier. Toutes les règles ont été observées sans faille et dans les moindres détails. L'objectif était de former de vrais moines pouvant représenter l'authentique Sangha du bouddhisme. A cette occasion, le Premier abbé de la pagode Hongfa, le vénérable maître Kaizheng, a dit avec émotion : « La cérémonie que donne Fo Guang Shan cette fois, est la plus règlementaire et la plus réussie qu'ait connue Taïwan depuis quarante ans ».

Non seulement, elle a été louée par plusieurs centres de culte taïwanais, mais l'ex-premier abbé de la pagode Songguang en Corée du Sud, le Vénérable maître Peicheng, a noté minutieusement tous les détails, dans le but de les rapporter en Corée, comme modèle.

Sur le chemin conditionné, la rigueur n'est pas négligée

Ce qui est encore digne d'être remarqué, est le système de progression continue. Hsing Yun pense que les disciples qui se voient attribuer un poste, sont généralement très occupés. Ils n'en oublient pas pour autant de pratiquer les services du matin et du soir mais ils devraient,

en outre, pouvoir continuer à progresser dans le domaine des études. Aussi, a-t-il créé, sous la direction du Comité du Culte, une division qui organise les études des disciples en poste. Le programme comporte quatre cours par an et dure quatre ans. Chaque mois, il adresse personnellement une lettre aux disciples pour les encourager et aussi leur donner des astuces pour un meilleur rendement. A cette lettre, est jointe une matière de cours, comprenant soit une idée directrice, un commentaire de sūtra, une leçon tirée d'un procès, soit une discussion dharmique ou un résultat d'étude. Les disciples doivent non seulement étudier la matière, mais remettre un rapport. Un examen est organisé tous les six mois avec remise de certificat aux élèves qualifiés. En cas d'échec, on a vu certains de ces préposés expérimentés qui portent seul la responsabilité d'une catégorie d'affaires en temps ordinaire, déclassés parce qu'ils avaient échoué à l'examen !

Fo Guang Shan attache aussi beaucoup d'importance au système d'assistance sociale. Les soins médicaux, les congés, les études, tant à Taïwan qu'à l'étranger, les voyages, les visites aux parents, les emprunts, de même que les funérailles des parents des disciples monastiques et laïques, ont tous des règles adaptées, qui s'appliquent sans qu'ils aient aucun souci à se faire pour l'avenir.

De même, prendre les repas comporte aussi une série de règles. A l'heure du repas, tous se mettent en rang, les mains jointes et entrent dans le réfectoire en dictant le nom du Bouddha, au rythme des claquements des plaquettes de bois. Ils s'asseyent en silence, l'air sérieux. Devant chaque siège, se trouvent deux bols (soupe, riz) et une petite assiette (légumes). Ils commencent par les cinq contemplations, puis récitent le Mantra de l'Offrande. Durant le repas, une main tenant le bol et l'autre les baguettes tel « le dragon avalant une perle et le phoenix faisant un signe de tête », personne ne regarde à droite ou à gauche, ni n'adresse quelque parole que ce soit. Les personnes qui font le service passent et remplissent les bols et les assiettes en fonction

des besoins. Chacun termine la nourriture qui lui est servie, marquant ainsi qu'il est « conscient de son bonheur. » Après le repas, ils quittent la salle en file, les serveurs ramassent la vaisselle et, en quelques minutes, tout est remis en ordre.

Sous l'influence du Grand maître, la vie menée dans le monastère est conditionnée, sans jamais perdre de vue la rigueur. Ils peuvent partager leur table tant avec un roi qu'avec un mendiant. Leur « niveau de professionnalisme » est connu pour être le meilleur de tous les Sangha taïwanais. Le laïque Lin Qingxuan, qui défend souvent les pagodes bouddhistes, a remarqué que, grâce au caractère actif et à l'esprit méticuleux de ses dirigeants, les affaires de Fo Guang Shan avaient le meilleur rendement de toutes. La gestion et le fonctionnement sont aussi les plus équilibrés.

Pour le monde bouddhiste, Fo Guang Shan a créé un modèle Sangha avec une signification extraordinaire, qui unit le traditionnel et le moderne ; à la fois bien enraciné et aussi rempli d'immenses énergies potentielles. Pour les dirigeants d'entreprises publiques et privées, si Hsing Yun était leur adversaire, je crois que nombreux seraient ces MBA³ imbus de leur personne, qui feraient bien de se montrer prudents.

3. Master of Business Administration

Chapitre 11

Le Dharma ne s'acquiert pas en fuyant le monde



L'homme peut vivre en ermite, mais son cœur reste attaché à la société. Il se tient debout sur la Terre et regarde l'univers, il vit dans le centre de culte et fait bénéficier la foule. Le paradis est superbe, mais le monde est encore meilleur.

Peu importe que l'on ait écouté ses lectures, lu ses livres, parlé avec lui personnellement, visité les centres de culte de Fo Guang Shan ou discuté avec ses disciples et adeptes ..., on est toujours plus ou moins entré en contact avec les notions de « Bouddhisme humaniste », « Vitaliser le Dharma, dharmaniser la vie. » Certains chercheurs étudiant le développement du bouddhisme taiwanais, estiment qu'il a créé une nouvelle école – Ecole Fo Guang – en dehors des huit écoles bouddhistes traditionnelles.

Qu'il n'ait jamais eu l'intention de créer une nouvelle école ou branche, c'est probable. Mais si l'on examine bien sa pensée et son action durant ces cinquante années, il est vrai que l'on peut y trouver une texture de pensée fort bien structurée.

Bouddha était un homme

D'où vient le nom « Bouddhisme humaniste » ?

C'est parce que le fondateur du bouddhisme – Sakyamuni Bouddha – n'était pas un dieu qui vint et s'en fut sans laisser de traces, ni un Sauveur imaginé par les hommes des générations postérieures, mais bien un homme véritable.

Le nom d'origine du Sakyamuni Bouddha est Siddhārthā. Il naquit le huitième jour du quatrième mois du calendrier lunaire, en 544 av. J-C, dans le bois sacré d'Ashoka de Lumbinī, non loin de Kapilavastu dans l'actuel Terāī népalais. Son père s'appelait Śuddhodana, souverain des Śākya, et sa mère, Māyādevī. Elle mourut une semaine plus tard, en confiant son fils à sa sœur et deuxième épouse de Śuddhodana : Mahāprajāpatī. Depuis l'enfance, le Prince Siddhārthā fut aimé par le peuple tout entier. Son père s'efforçait de l'éduquer pour qu'il devienne un bon souverain et il ne l'a pas déçu. Quand il fut âgé de dix-sept ans, le roi Śuddhodana lui choisit une jolie épouse, la jeune princesse Yaśodharā, qui lui donnera un fils, Rāhula, l'année suivante.

Cependant, ni le confort et le luxe à l'intérieur du palais, ni les délices de l'amour, ne pouvaient satisfaire son désir de chercher la vérité de la vie et de l'univers. C'est pourquoi il quitta le palais, à l'âge de vingt-neuf ans et se livra à d'austères pratiques méditatives, propres à la vie d'ascète. L'année de ses trente-cinq ans, méditant sous un banyan à Uruvilvā près de Bodhgaya, il accéda à l'Eveil et déclara : « Tout être sensible possède en lui la nature de Bouddha (Tathāgatagarbha). » Par la suite, il mit en mouvement la roue de la loi, créa le Sangha, et enseigna le Dharma durant quarante-cinq ans. En 464 av. J-C, il entra au parinirvāna, entre deux arbres *sāla*, à Kuśināgar.

Les sūtras du bouddhisme circulant actuellement dans le monde, sont des recueils de ses enseignements, transcrits par ses disciples après son parinirvāna.

C'est donc dans le monde des hommes, que Sakyamuni Bouddha est né, a grandi, a été illuminé et finalement, est entré dans le

parinirvâna. Il a goûté les émotions humaines – la joie, la colère, la tristesse, le plaisir – dans le monde, et traversé les différentes étapes – naissance, vieillesse, maladie, mort – de la vie. En sanskrit, le terme *Buddha* signifie « l'Être éveillé », Bouddha est un saint qui a atteint l'Éveil, tandis que l'homme appartient au commun des mortels non illuminés.

Le Dharma du temps de Bouddha était donné dans le but de guider le comportement – marcher, demeurer, s'asseoir, coucher – et les pensées des hommes. Ainsi, le bouddhisme est une religion basée sur « l'homme. » Ce que fait Hsing Yun est d'intégrer, subtilement, les enseignements du Bouddha d'il y a deux-mille-cinq-cents ans, à la vie moderne, pour donner une nouvelle vie au bouddhisme et développer le « Bouddhisme humaniste », tout en respectant son message originel.

Les cinq préceptes permettraient de gouverner le pays et diriger le monde

Un directeur de l'École Militaire lui demanda un jour : « Pouvez-vous nous dire de manière concrète, quelles sont les contributions que le bouddhisme peut apporter à la Nation et à la société ? » Il répondit : « Le *Tripitaka* et les *Dvādaśāṅga-buddha-vacana* sont tous bénéfiques à la Nation et à la société. Cependant, avec seulement « Cinq préceptes », on peut gouverner le Pays et diriger le Monde. »

Pour donner un exemple concret : parmi les valeurs sociales actuelles, la liberté est préalablement définie par « ne pas porter atteinte à la liberté d'autrui. » Or, les Cinq préceptes concordent parfaitement avec cette conception. Car, le précepte « Ne pas tuer » signifie ne pas porter atteinte à la vie d'autrui : c'est le respect de la vie. Le précepte « Ne pas voler » recommande ne pas s'emparer des biens d'autrui : c'est le respect des biens et richesses. Le précepte de « ne pas se mal

comporter sexuellement », c'est ne pas porter atteinte à la dignité morale d'autrui : c'est le respect de la réputation et de l'intégrité morale. Le précepte de « ne pas mentir » est de ne pas porter atteinte à l'honneur d'autrui : c'est le respect de la vertu. Le précepte de « ne pas consommer des boissons alcoolisées » est de ne pas absorber des drogues pouvant nuire à son esprit et de là, inciter à commettre des péchés. Si chacun respecte et observe les Cinq préceptes et respecte autrui, alors tout le monde pourra jouir parfaitement de la liberté, et la nation et la société trouveront la paix, l'harmonie, la joie et la vie aisée.

Soixante années ont passé, mais Hsing Yun se rappelle parfaitement son premier jour d'école. Le maître lui avait appris un seul caractère : « l'homme. » Et durant toute sa vie, son respect et son attention envers l'être humain n'ont jamais failli. Quand il a créé le monastère Fo Guang Shan, il voulait bâtir un centre de culte pour promouvoir le bouddhisme humaniste, en bénéficier soi-même et en faire bénéficier les autres, s'illuminer soi-même et illuminer les autres et tous ceux qui rejoignent ce Sangha, doivent posséder ce genre de conscience. Dans l'hebdomadaire Shi-Bao, la journaliste Wu Lingjiao a écrit un article dans lequel elle disait : « Vous les égoïstes, n'allez pas à Fo Guang Shan ! » Voilà de la franchise !

Il est persuadé que la vie mondaine est précieuse

En somme, Hsing Yun possède en même temps deux caractères : idéaliste et réaliste. Sa façon de voir le bouddhisme humaniste possède deux points particuliers : premièrement, il est persuadé que la vie est précieuse ; deuxièmement, il préconise la pratique joyeuse et non la pratique ascétique.

Pour lui, beaucoup de gens ne sont pas réalistes : dès qu'ils entrent dans le bouddhisme, ils ne pensent qu'à en finir avec la vie et la mort, ils s'assombrissent et ne voient plus que leur propre pratique, sans

plus se soucier du monde extérieur... et pourtant, ils vivent des dons des autres... Ne sont-ils pas des parasites de la société ? Le Vénérable maître Yingshun a dit : « La pratique ! La pratique ! En réalité, il y en a des gens qui prennent le mot *pratique* pour un alibi à leur *paresse*. » La pratique n'est pas un slogan, ni une forme ; c'est l'application du Dharma dans la vie quotidienne. C'est par les services, les contributions, la persévérance et l'endurance que se réalise la pratique.

Le Grand maître Taixu disait aussi : « La vie est plus importante que la mort. » C'est après avoir résolu les problèmes de la vie, qu'on peut en finir avec la dualité vie/mort. Ce qu'on appelle « bouddhisme de la vie » est vivant et plein d'entrain.

Dans le Sūtra de l'Estrade, le sixième patriarche Huineng disait :

*Le Dharma est dans le monde,
Ne cherchez pas l'illumination en dehors du monde ;
Car chercher le Bodhi en dehors du monde,
C'est chercher un lapin à cornes.*

Un mot pour conclure : « Le Dharma, c'est la nature bienfaisante de l'homme. » Que ce soit pour manger, s'habiller, marcher, dormir... tout contient l'esprit de Chan. Et cet esprit n'attend qu'une chose : que l'homme le découvre.

Un poème décrit réellement cet état de Chan :

*J'ai cherché le printemps et ne l'ai pas trouvé,
Mes sandales se sont usées à franchir les cols dans les
nuages ;
De retour, en sentant le parfum des fleurs de prunier, [j'ai
compris que]
Le printemps était en fait suspendu là, dans ses branches.*

Aux yeux des maîtres Chan, la pratique, c'est dire : Les commerçants font du commerce correctement, sans tricher et sans frauder le fisc ; les militaires se battent courageusement pour protéger le Pays ; les fonctionnaires doivent être fidèles à leur poste pour servir le peuple ; les érudits s'appliquent dans leurs recherches ; les enseignants instruisent sans se plaindre... Bref ! : Que chacun fasse bien son travail, alors, le Dharma vivra dans notre respiration.

Le bouddhisme est une religion du bonheur

Pour lui, le bouddhisme humaniste moderne est sonore, coloré, gestuel et rempli de charme : « Le bouddhisme humaniste dont je parle, renferme les charmes de la vie, les fortunes abondantes, la compassion et les vertus. Il est universellement bénéfique ; il prend pour modèle les Terres pures des bouddhas ».

Selon les descriptions du *Sūtra d'Amitabha*, le monde de la joie suprême de l'Ouest, est fait de sols couverts d'or, de palais ornés des sept joyaux, de l'eau des huit mérites. Les oiseaux multicolores chantent le Dharma et les fleurs ne se fanent jamais. Ainsi, être bouddhiste, ce n'est pas manger mal, s'habiller pauvrement ou souffrir. Plutôt que de chercher la joie dans l'au-delà, pourquoi ne pas saisir le bonheur du temps vivant ? Le bouddhisme n'est pas une religion de souffrances, mais une religion de bonheur. C'est pourquoi, il préconise de prendre des dispositions actives pour apprécier les bons côtés de ce monde.

Il définit la Terre pure mondaine par les vers suivants :

*Avec politesse et respect, ils disent des paroles affectueuses,
Optimistes et satisfaits, ils sont toujours joyeux ;
Sensés et pacifiques, ils vivent dans la liberté,
Compatissants et tolérants, ils jouissent de la sécurité.*

Concrètement parlant, Hsing Yun, qui aime bien raconter des histoires, utilise souvent des sujets que le monde prend en exemple, pour décrire les merveilleuses doctrines du bouddhisme humaniste.

Le bouddhisme humaniste et la richesse

A notre époque industrielle et commerciale, où l'économie tient la première place, nombreux sont ceux qui ne s'intéressent qu'à « l'argent. » Hsing Yun a souvent parlé de l'opinion du bouddhisme humaniste sur la richesse.

Il l'a dit : le bouddhisme ne renie pas la richesse. Beaucoup, dès qu'ils deviennent bouddhistes, se refusent à parler d'argent. Pour eux, « l'or est un serpent venimeux », mais ils ne voient pas que l'or est aussi une ressource pour enseigner et pratiquer le Dharma. Les sages disaient : « Les gentilshommes aiment la fortune, ils se la procurent de manière vertueuse. » L'argent venu de sources légitimes, plus qu'il y en a, mieux c'est ! Les bouddhistes ne doivent pas nourrir l'idée de rejeter la richesse.

Un homme avait amassé beaucoup de pièces d'or, qu'il cachait dans la cave de sa maison. Plus de trente ans passèrent, sans qu'il touchât à la moindre pièce. Un jour, un voleur emporta tout et il en fut profondément affecté. C'est alors qu'un voisin lui demanda : « Aviez-vous déjà utilisé une de ces pièces d'or ? » « Non ! Jamais ! » « Si vous n'y aviez pas touché depuis toutes ces années, ce n'est pas grave : je vais chercher quelques cailloux, les emballer dans du papier et les mettre à la même place. N'est-ce pas la même chose ? Pourquoi pleurer autant ? »

Hsing Yun raconte cette histoire dans le but de faire comprendre aux gens, le principe « Avoir de l'argent est une bénédiction. Savoir le dépenser, voilà la sagesse. » Celui qui ne sait que mépriser la valeur

de l'argent ou thésauriser, ne peut pas être considéré comme ayant la sagesse. « Posséder » l'argent est peut-être, pour certains, une source de joie, mais savoir l'utiliser pour en faire bénéficier le monde, voilà ce qu'on peut appeler « jouir » de l'argent. De plus, dans la vie en société, existent de nombreuses autres richesses : jouir d'une bonne santé, savoir être reconnaissant, être satisfait de ce qu'on a, mener une vie significative, avoir des parents et amis en bonne forme, avoir un cœur et une âme riches de substance ...Voilà des richesses qui méritent d'être cultivées et appréciées.

Le bouddhisme humaniste et la destinée

La société d'aujourd'hui est imprévisible et fluctuante. En une nuit, certains parviennent d'un bond au but, d'autres, en un instant, perdent tout ce qu'ils ont. Aussi, ces dernières années, les pratiques de physiognomonie, de Feng Shui et les diseurs de bonne aventure sont très à la mode. Ceux qui reçoivent de bons présages sont fous de joie, d'autres sont désappointés jour et nuit. En réalité, le bouddhisme humaniste n'approuve pas ce concept fataliste, car le destin n'est pas invariable, il peut être modifié et orienté.

Hsing Yun raconte le conte suivant qui peut représenter le point de vue du bouddhisme humaniste à propos du destin.

Un bonze avait acquis l'Arhat-phala et, dans le dhyâna, il perçut que son disciple bien aimé n'avait plus que sept jours à vivre. Il pensa : « Comment un si gentil petit enfant peut-il n'avoir plus que sept jours à vivre ? C'est vraiment malheureux et je ne peux pas lui dire la vérité, car, à son âge, il ne supporterait pas un tel choc. » Au lever du jour, cachant sa tristesse, il fit venir le petit novice et lui dit : « Mon enfant, il y a bien longtemps que tu n'as pas revu tes parents, fais ton sac et va passer quelques jours avec eux ! »

Le petit novice prit congé de son maître et s'en retourna joyeusement au village. Les jours passèrent. Après le septième, il n'était pas encore revenu et le maître se sentait affligé par le sort funeste de son disciple. Et voilà qu'à ce moment, ce dernier arriva. Le maître, étonné, prit la main du petit et lui dit : « Comment es-tu revenu ? Y a-t-il eu quelque chose de particulier ces sept derniers jours ? »

« Rien ! » Répondit le petit, l'air troublé.

« Réfléchis bien, as-tu vu quelque chose ? Ou fait quelque chose ? »

« Ah ! Je me rappelle maintenant ! Sur le chemin du retour, en passant à côté d'un étang, j'ai vu une colonne de fourmis tombée dans l'eau. Alors j'ai pris une feuille et les ai transportées sur la rive. »

Alors, la maître comprit ; cet instant de compassion de l'enfant avait semé la bonne cause et les mérites qui, non seulement, ont sauvé la vie des fourmis, mais en plus, modifié son propre destin.

Ce n'est peut-être qu'une fable, mais elle montre que le destin ressemble à l'argent que nous avons dans un compte en banque. Même si le montant en est important, si on le dépense sans retenue, le bon destin finira par devenir mauvais. Par contre, celui qui n'est pas riche au début, mais sait économiser, verra peu à peu, son mauvais destin devenir meilleur. Le bouddhisme humaniste espère enseigner à l'homme, comment agir pour orienter et améliorer son propre destin.

Le bouddhisme humaniste et la politique

Dans le contexte historique particulier de Taïwan, la politique a toujours été un sujet très délicat. Cependant, il y a déjà plusieurs années, au Mémorial Sun Yat Sen, Hsing Yun, estimant qu'« il y a des choses que l'on fait et d'autres que l'on ne fait pas », a publiquement donné une lecture intitulée « La politique aux yeux du bouddhisme. » Beaucoup parmi ses disciples, lui conseillaient de ne pas toucher à ce sujet tabou

car, selon eux, même les gens ordinaires évitaient, en général d'en parler et donc, les monastiques devaient s'en méfier encore plus. Mais, selon le Grand maître, la politique est l'affaire de tous, car l'homme est un être social qui ne peut vivre seul. C'est pourquoi il ne doit pas se tenir à l'écart de la politique. D'ailleurs, dans la société actuelle, les bouddhistes doivent voter, payer leurs impôts et faire leur service militaire. Tout ce qu'ils font est en relation avec la politique. Aussi, au lieu d'éviter d'en parler, il vaut mieux en avoir une juste compréhension.

« Renoncer à la maison, à la famille, mais ne pas renoncer à la Nation » est une phrase qu'il répète souvent : Dans la conception du bouddhisme humaniste, les monastiques doivent aussi s'intéresser à la vie de la Nation. Ainsi, dans l'éloge que l'on récite dans les dharma-services des premier et quinzième jours du mois, on trouve : « Nous souhaitons à la Nation, une longévité infinie » Le maître Chan, Changlu, disait aussi : « Que la Nation soit calme et protégée de la guerre, que le temps soit favorable à la récolte et que le peuple vive en paix. » Au cours des siècles, de nombreux monastiques ont exercé une grande influence sur la politique : Pendant la Dynastie Tang, le vénérable Xuanwan a été nommé précepteur du prince héritier pour lui enseigner la manière de gouverner le pays et le respect du peuple. Pendant la période de l'occupation japonaise, les Nippons avaient calomnié le bouddhisme chinois en Birmanie, au Sri Lanka, etc. Le leader de l'époque – le Grand maître Taixu – s'est alors rendu dans ces pays pour dénoncer la mensongère propagande japonaise. Le vénérable Leguan a, de son côté, organisé le groupe de secours des monastiques pour soutenir les mouvements anti japonais.

Quant aux adeptes bouddhistes actuels, quelle attitude doivent-ils adopter vis-à-vis de la politique ? Hsing Yun pense que l'idée du Maître Taixu – s'y intéresser mais ne pas s'en mêler – est la plus objective. Les bouddhistes doivent se soucier de la Nation mais ne doivent pas se compromettre pour obtenir des fonctions politiques élevées et

grassement rétribuées. De même, pour ce qui est des personnages politiques, il faut aussi exercer l'esprit des adeptes bouddhistes. Dans l'Ekottarikagama Sūtra, Bouddha a dit clairement : « Ne pas être corrompu, tyrannique, fuyant, excentrique, illégal, égoïste ... ».

Le bouddhisme humaniste et les principes moraux

Dans la société complexe et agitée d'aujourd'hui, les relations humaines sont souvent causes de soucis. De nombreuses tragédies surviennent par refus d'accepter que l'autre puisse être meilleur que moi, plus haut placé que moi, plus grand que moi... Alors on cherche par tous les moyens à se disputer, à rivaliser. Avec sa riche expérience de la vie, Hsing Yun comprend évidemment ces causes et effets. Pour lui, l'existence de chaque homme est due aux affinités qu'il a avec les autres et, si le monde est rempli de tristesse, de souffrances et d'afflictions, c'est parce que l'homme ne sait pas comment bien traiter le « toi », ni observer le « moi », d'où les disputes entre « toi et moi », et même parfois entre parents, époux et amis.

Dans le *Sūtra des cent paraboles*, une allégorie raconte l'histoire de deux époux qui se disputaient pour un morceau de gâteau :

Un couple se dispute pour un morceau de gâteau. Le mari pense : « Les femmes aiment bien parler, je vais utiliser ce point faible pour arriver à mes fins. » Alors, il lui fait une proposition : le premier qui parle a perdu. La femme donne son accord, ils s'asseyent face à face, avec le morceau de gâteau au milieu et se regardent sans dire un mot.

Peu après, survient un voleur, il voit deux personnes assises dans la maison, immobiles comme des statues. Intrigué, il les surveille, mais plusieurs heures passent et ces deux personnes restent immobiles. Alors, il s'enhardit et s'avance aux côtés de la femme. Il passe la main sur son corps pour chercher ses bijoux sans trouver rien qui vaille. Du coup, il commence à oser des gestes irrespectueux et, face à cela, le

mari reste impassible. Furieuse, la femme ne peut plus se retenir, elle se lève et hurle : « Tu es aveugle ? Tu ne vois pas qu'il m'outrage ? »

Qui l'eût cru ? Le mari saute de joie ! Il saisit le morceau de gâteau et dit en riant : « Ha ! Ha ! Tu as perdu, il est à moi, le morceau de gâteau ! »

C'est en voulant sans cesse comparer les profits et pertes, les avantages et inconvénients, les autres et moi, que naissent toutes sortes de problèmes. C'est aussi la source de toutes les disputes et de toutes les haines du monde.

Comment améliorer ces relations humaines ? Partant du point de vue du bouddhisme humaniste, Hsing Yun propose quatre phrases : « C'est toi le grand et moi le petit, c'est toi qui possèdes et non moi, c'est toi le bon et moi le mauvais, c'est toi l'heureux et moi le malheureux. » Qu'on les emploie entre époux, amis, frères ou collègues ..., elles donnent souvent des résultats inespérés. Il le démontre par l'histoire suivante :

Deux familles sont voisines. Les membres de la première – les Zhang – se disputent tout le temps. Par contre, chez la deuxième – les Li – tout le monde vit dans l'harmonie. Le temps passe, les Zhang se sont perplexes et demandent aux Li :

- *Comment se fait-il que chez nous, on se dispute tous les jours, et que chez vous, l'ambiance familiale soit si affable ?*

- *C'est parce que vous êtes tous des hommes bons qu'il y a des disputes. Chez nous, nous sommes tous des mauvais, c'est pourquoi nous ne pouvons pas nous disputer !*

- *Comment est-ce possible ? Que voulez-vous dire par là ?*

- *Quelqu'un a cassé le vase. Chez vous, chacun pense qu'il est bon, la faute est donc toujours chez les autres, alors, il réprimande les autres pour avoir cassé le vase. Il est donc naturel que vous vous disputiez sans cesse. Par contre, chez nous, tout le monde a peur de meurtrir l'autre, il préfère prendre la faute sur lui ! Ainsi, celui qui a cassé le vase s'excuse*

tout de suite : « Pardon ! Je suis trop négligent ! » Et l'autre répond par : « Ce n'est pas ta faute, je n'aurais pas dû poser le vase ici . » Nous reconnaissons toujours nos erreurs, sans nier et rejeter notre responsabilité. Voilà pourquoi la relation entre nous est toujours harmonieuse.

La réaction de l'homme entier face à l'époque

Le grand maître humoriste Lin Yutang disait : « Un bon écrivain doit pouvoir réagir de toute sa personne face à l'époque. » Le bouddhisme humaniste n'est pas uniquement une idéologie, il est aussi réalisable et produit des effets actifs sur la société. Hsing Yun est justement un religieux qui sait « réagir de toute sa personne face à l'époque » et c'est toujours « d'entrée de jeu » qu'il réagit par les actions les plus appropriées et exerce son influence de leader :

- En 1979, les Etats-Unis rompaient les relations diplomatiques avec Taïwan et toute la Nation était en effervescence. Immédiatement, il mobilisa tous les disciples et organisa au Mémorial Sun Yat Sen, le « Récital des hymnes bouddhistes de l'autonomie nationale. » De plus, ils recueillirent un montant d'un million de NT qui constitua le Fonds de sauvegarde de la Nation.

- En février 1991, il lançait le « Dharma service de consolation pour les âmes des concitoyens tués le 28 février », utilisant la puissance du bouddhisme pour dissoudre l'ombre de cette haine raciale datant de quarante ans et consoler les défunts.

- L'année suivante, voyant le désordre social et le laisser aller de la mentalité, il fit l'appel à la Division Taïwan de la B.L.I.A et organisa toute une série de campagnes intitulée « Mouvement des sept prohibitions pour purifier le cœur de l'homme. » Employant les cinq préceptes fondamentaux du bouddhisme, il les énonça en sept commandements d'autodiscipline, adaptés à la société actuelle : Contre le tabagisme et la toxicomanie, la violence, le vol, les jeux de hasard, l'alcoolisme, la dépravation sexuelle et la grossièreté en paroles.

Ce grand moine a le cœur tendre : Il y a quelques années, quand l'hôpital Chang Geng de Kaohsiung lança une campagne pour le don d'organes, il prit l'initiative de signer l'engagement et beaucoup de ses disciples lui emboîtèrent le pas. Dans le domaine de la protection de l'environnement, il a soutenu avec ardeur, la campagne « Planter deux mille arbres pour sauver les sources d'eau de Kaohsiung » et le recyclage des objets usés. De même, il lança un appel à la foule, pour supporter les associations protégeant des animaux en voie de disparition.

Réussir l'homme, c'est réussir le bouddha

Hsing Yun ne ressemble pas à ces monastiques qui pratiquent la religion en se retirant loin du monde. Pour lui, « le Dharma est fait pour résoudre les problèmes de la vie » et les adeptes bouddhistes doivent s'intéresser aux changements sociaux. C'est pourquoi, ces dernières années, dès que survient un nouveau phénomène, une nouvelle tendance ou un nouveau défi au sein de la société, il se pose tout de suite la question : « Parmi les enseignements de Bouddha, y a-t-il un principe qui pourrait nous donner une directive ? Comment doivent réagir les adeptes d'aujourd'hui ? »

Ainsi, l'avortement a toujours été un problème préoccupant, suscitant la polémique. La religion catholique le condamne sans accorder la moindre circonstance atténuante. Quel est donc le point de vue du bouddhisme ? Selon Hsing Yun, l'avortement est une infraction au précepte de ne pas tuer et engendre une inévitable rétribution karmique. Cependant, si l'on sait à l'avance que l'enfant a contracté un handicap incurable ou s'il a été conçu à la suite d'un viol, alors l'existence de cet enfant sera une lourde charge pour la société et une source de souffrance pour la mère. C'est pourquoi, il pense que l'on doit respecter la décision de la mère et d'elle seule. De même, au sujet

de l'euthanasie, il faut laisser la décision à la personne la plus proche du malade, car la décision ne doit être prise que par amour.

S'agissant d'autres problèmes sociaux, comme le divorce ou la violence familiale, il n'hésite pas non plus à en parler. « En fait, on peut trouver toutes ces questions évoquées dans le dharma. Je les ai simplement adaptées en fonction des besoins de l'époque. » Il est persuadé que, si le bouddhisme ne peut résoudre les problèmes de l'homme moderne et marcher avec son époque, il sera comme « un adulte qui s'habille avec les vêtements de son enfance » et finira par être écarté.

Depuis quarante ans, il préconise le bouddhisme humaniste et, pour cela, il a enduré malentendus et injustices. Mais avec l'évolution des problèmes sociaux, la réalité lui a donné raison. Au début du vingtième siècle, le Grand maître Taixu avait lui-aussi, tracé quelques esquisses du bouddhisme humaniste. Le courageux Grand maître Hsing Yun, lui, a œuvré toute sa vie pour ouvrir le grand boulevard du « Réussir l'homme, c'est réussir le bouddha » pour un bouddhisme vraiment moderne.

Chapitre 12

Créer des relations à travers le monde



Selon le rite bouddhiste, les services religieux du matin et du soir débutent toujours par un hymne de « l'offrande d'encens » :

L'encens dans le brûle-parfum vient de s'enflammer et parfume tous les dharmadhatu. Tous les bouddhas assemblés le perçoivent et, partout où ils se trouvent, engendrent les nuages de bon augure. Avec toute leur sincérité, ils montrent leur entière apparence. Hommage à tous les bodhisattva-maha-sattva, qui apparaissent dans le nuage d'encens parfumé.

Ces vers signifient que, si nous récitons et vénérons avec toute notre sincérité, peu importe où nous sommes, les bouddhas nous entendent, et avec joie, ils viennent nous protéger, et ils transfèrent aussi les mérites de ces services à tous les êtres du dharmadhatu.

Les affinités qu'il noue avec tout le monde sont comme des cumulus de beau temps

Hsing Yun est un homme au caractère ouvert. Depuis quarante ans, les relations qu'il a sincèrement liées avec les amis et les adeptes, sont comme ces cumulus de bon augure que l'on peut percevoir partout dans le monde. Ces relations sont devenues d'importantes affinités pour lui-même et aussi pour le développement des activités de Fo Guang Shan.

Selon la statistique réalisée par le Bureau des affaires civiles de Taïwan, il y a actuellement un centre de culte tous les 2,47 km², parmi lesquels 1.560 centres bouddhistes, ce qui place les pagodes juste derrière les temples taoïstes et protestants. Selon le Ministère de l'Intérieur, le bouddhisme compte actuellement à Taïwan 4.856.000 adeptes, ce qui le met au premier rang de toutes les religions, suivi par le taoïsme (3.637.000 adeptes) puis l'I-Guan-Dao (910.950 adeptes), la religion protestante (421.648 adeptes) et la religion catholique (295.742 adeptes). Les autres religions telles l'Islam, le Tian-Li-Dao ... comptent aussi des dizaines voire des centaines de milliers d'adeptes.

Selon les statistiques réalisées par Fo Guang Shan, le nombre de ses adeptes nationaux a déjà dépassé le million (ce chiffre représente uniquement ceux qui ont pris refuge auprès des trois joyaux dans les centres de Fo Guang Shan, les visiteurs en étant exclus), ce qui représente 1/5ème de la population bouddhiste de Taïwan. D'une manière plus détaillée, rien que pour le premier semestre de l'année 1994, il y avait déjà plus de dix mille personnes qui avaient pris refuge aux trois joyaux dans les centres Fo Guang Shan de Kaohsiung, Taipei, Sanchong et Taoyuan. Le nouveau hall de bouddhas Jinyu, qui venait d'être inauguré, a été financé par plus de deux-cent-mille adeptes ; le nombre d'abonnés au magazine Jueshi a atteint, lui aussi, plus de deux-cent mille, de même que le nombre d'adeptes à l'étranger.

A cause de cette masse d'individus et de leur influence, Fo Guang Shan et Hsing Yun sont naturellement courtisés par le monde politique : le Parti Nationaliste chinois (Guomindang), lors de sa douzième assemblée nationale, a appelé Hsing Yun à un poste de conseiller et, lors de sa treizième assemblée, l'a nommé « Délégué de la commission centrale ». Plusieurs fois, il s'en est excusé en disant : « Je suis nommé délégué de la commission centrale, mais je ne sais pas ce que je peux apporter au parti, ni ce que me demande le parti. » Pour lui, cette nomination n'est qu'une marque de respect du Parti Nationaliste envers le monde bouddhiste, et non pas envers sa seule personne. En réalité, les honneurs que le Parti lui rend se résument à quelques paquets de thé, offerts à l'occasion de la fête de la mi-automne et de la nouvelle année.

Certains personnages politiques sont particulièrement cyniques : En temps ordinaire, ils n'entretiennent aucune relation avec le bouddhisme, mais à chaque élection, ils rendent visite à Fo Guang Shan et, à leur sortie, des nouvelles telles que « le Vénérable maître Hsing Yun accepte de soutenir Un tel » se répandent dans tous les médias. De même, lors de toutes les activités organisées par Fo Guang Shan, on remarque toujours des personnalités politiques trônant aux places d'honneur. Hsing Yun en plaisante souvent, quand il dit : « En invitant les gouverneurs et les maires, on peut ensuite leur emprunter facilement leurs locaux. »

Ne plus se soucier de l'expression « moine politicien »

Inévitablement, toutes ces nominations lui ont valu de se voir affublé du titre de « moine politicien ». En fait, de toute sa vie, jamais il n'a consacré une seule journée à l'action politique et jamais il n'a brigué un poste de haut fonctionnaire. Pas une plante, ni une tuile de Fo Guang Shan n'a reçu l'aide du gouvernement. Bien mieux : Pendant dix ans, chaque fois qu'il voulait faire enregistrer une pagode,

les difficultés se multipliaient, ce qui lui faisait dire ironiquement : « Les gouverneurs et les maires ont des mandats de trois ou cinq ans, moi je suis moine pour toute une vie. Je finirai bien par obtenir l'autorisation ».

L'origine de ce sobriquet tient au fait qu'il s'est rapproché du Parti nationaliste, ce qui a mécontenté ses adversaires, qui ont trouvé ce biais pour l'attaquer.

Pourtant, tous ceux qui, comme Hsing Yun ont traversé l'histoire contemporaine, devraient faire un effort de mémoire : A l'époque, le Parti nationaliste a traversé la mer après la douloureuse perte du territoire chinois. Il s'est installé à Taïwan où il a exercé une politique autoritaire et, durant trente ans, il est resté le parti unique. Comment, dans ces conditions, se rapprocher des éléments de l'opposition ? De plus, le monde bouddhiste a toujours été une organisation faible, qui avait besoin de la protection des puissants du régime. D'ailleurs, le bouddhisme n'est pas seul à avoir dû agir ainsi : toutes les autres religions se sont comportées de la même manière. Dans les lieux publics, tout le monde devait scander « Vive le Triple Dénisme, vive le Président Tchang ! » et les candidats aux élections, appartenaient tous à ce même parti. La situation politique et psychologique de l'époque étant ce qu'elle était, pourquoi s'en prendre à Hsing Yun et à lui seul ?

Les temps ont changé, les critères de valeur aussi. Détail amusant : il y a quelques années, Mingguang, Vénérable bouddhiste, s'est ouvertement porté candidat à un poste de député avec l'appui du Parti nationaliste. Or, là, personne n'a parlé de « moine politicien ! ... »

Ce sobriquet, le Grand maître le trouve comique : « Dans les interviews, je n'aime pas du tout toucher à la politique ou à des sujets sensibles, comme l'avenir des deux Chine ou le Mouvement démocratique chinois, mais les journalistes eux, s'y intéressent particulièrement. Si je ne réponds pas, ils me traitent d'ignorant et si je réponds, je suis traité de politicien ! »

Nombreux sont ses amis du monde politique

Après toutes ces années, la question de savoir s'il est ou non un politicien, ne demande plus de réponse et lui-même n'y prête plus attention. « La diffamation ne peut abattre l'homme, sauf s'il est faible, instable et incapable. Je pense que la meilleure manière de faire face aux calomnies est de ne pas chercher à se justifier et de ne pas répondre aux critiques. » Face aux hommes politiques, il ne cherche pas non plus à les éviter. Il est possible que certaines personnes se soient rapprochées de lui par intérêt mais, avec le temps, il a noué de solides et authentiques amitiés.

C'est ainsi que le vice-président du conseil législatif, Wang Jingping et les déléguées Pan Weigang, Shen zhihui, sont en relation permanente avec lui. Mme Pan est issue d'une famille catholique, où elle seule est bouddhiste. Elle approuve les concepts de Hsing Yun, quand il énonce les principes de conduite du disciple Fo Guang – apporter aux autres la joie, apporter aux autres la confiance, apporter aux autres l'aisance, apporter aux autres l'espérance – et elle en a fait les principes professionnels régissant ses employés.

Parmi les hauts fonctionnaires politiques, le Secrétaire général du Palais présidentiel, Wu Boxiong, le Président de la Cour suprême Lin Fuchun, le Maire de Jilong, Lin Shuimu, le Délégué principal du Parti Nationaliste Zhong Rongji etc., sont tous en relations avec Hsing Yun. Mme Yu-Chen Yueying, ex-gouverneur de la Province de Kaohsiung, (là où fut fondé le monastère Fo Guang Shan), vient souvent demander conseil au Grand maître. Elle dit qu'il est son « Conseiller en politique provinciale ».

Ces dernières années, l'histoire entre le Président de la Cour Chen Fu'an et lui, a donné lieu à une anecdote célèbre : M. Chen n'a découvert le bouddhisme qu'à l'âge de cinquante ans, mais il s'est révélé très persévérant et toute la famille en a été influencée, à tel point que

son fils aîné a pris le chemin de l'ordination. Actuellement, il est le Représentant général des disciples laïques de Fo Guang Shan. Il y a trois ans, avec ses frères et sœurs, ils ont transféré les cendres de leurs parents, feu le Vice-président Chen et son épouse, de Taishan à Fo Guang Shan. L'année suivante, pour soutenir le projet de construction de l'Université Fo Guang, il a, avec le consentement de sa famille, fait don de la collection d'art familiale, pour une vente publique au profit de la construction de l'université.

Les aides du monde industriel et commercial

Les relations avec les hommes politiques focalisent facilement l'attention des médias. En réalité, beaucoup plus nombreux sont les grands industriels nationaux et internationaux, qui sont en relations intimes avec Hsing Yun. Le Président de l'Uni-President Enterprises Corporation, Wu Xiuqi, le connaît depuis trente ans et il est l'un des grands bienfaiteurs de Fo Guang Shan. La directrice de la Sun-Moon-Light Corporation, Mme Zhang-Yao Hongying, est l'une des fondatrices du Temple Hsi Lai aux États-Unis. Le directeur de l'Hôtel Jing Hua, Pan Xiaorui, n'a jamais cessé de l'aider à surmonter les obstacles, depuis la création de Fo Guang Shan. Il dit : « Seul, l'argent des donations peut apporter la vraie joie ». Avec l'assentiment de son épouse, il pratique les bonnes actions depuis des années et, maintenant, quand il rit, son visage ressemble de plus en plus à celui du Maitreya Bouddha.

Parmi les industriels entre deux âges, le couple Zeng Liangyuan et Huang Liming sont comme les enfants de Hsing Yun : Ils ne l'appellent pas « Maître », mais « notre vieux papa ». Le centre Taipei Vihara, nouvellement construit, est un cadeau qu'ils ont offert à leur « vieux papa ». Pour eux, pouvoir assister le Grand maître est une dharma-joie et les plus grands bénéficiaires sont finalement eux-mêmes.

Les amis du monde culturel et éducatif

Cependant, ceux qu'il préfère par dessus tout fréquenter, ce sont ses amis du monde culturel et éducatif. « Les gens qui se dévouaient de tout leur cœur et de toutes leurs forces pour la culture du bouddhisme étaient si peu nombreux ! Voilà pourquoi, tous ces amis du monde des lettres, qui m'ont aidé, je les considère comme des hôtes d'honneur ». Les érudits Chen Guying, Yang Guoshu, Wei Zhengtong, Hu Fo etc. ont tous été enseignants au Collège bouddhiste et en ont gardé de merveilleux souvenirs. Ils y recevaient des marques de respect que l'on ne retrouve pas dans les écoles de la société actuelle.

Comme il adore écrire, certains, il y a des années, le surnommaient « La nouvelle star littéraire du monde bouddhiste ». Encore maintenant, il garde de bonnes relations avec certains amis du monde littéraire et artistique : Au mariage du grand peintre Li Qimao, il était son témoin ; la Vénérable MiaoRong, fille du grand dialoguiste de cinéma, Sun Chunhua, est son disciple. Ces deux dernières années, il a organisé plusieurs ventes publiques d'œuvres de calligraphie et de peinture, ce qui lui a permis de nouer de nombreuses relations avec le monde des arts et de la littérature, à travers le monde.

Le grand auteur de romans d'épouvante, Sima Zhongyuan, le connaît depuis plus de vingt ans. Il le décrit en disant : « Avec une vision approfondie et une conduite active, il s'avance sur le chemin de la propagation du Dharma en s'adaptant à l'évolution du temps et sans se laisser retenir par des formalités traditionnelles ». L'écrivain et homme de télévision, Zhao Ning, est aussi son disciple ; de même, celle qui a passé plus de cinquante ans au sein du monde littéraire – Liu Fang –, est ravie de pouvoir l'appeler « Maître ».

L'écrivain Ying Weichi fut, un jour, invité par Hsing Yun pour prendre un repas végétarien à la pagode Pumen, il plaisanta avec humour : « On dit toujours que les repas des bonzes viennent des dix

directions. Aujourd'hui, nous, ses amis des lettres, nous régalaons de mets venant de onze directions ! » Ce qui est encore plus étonnant c'est qu'initialement, nombreux étaient les représentants des médias qui venaient le voir par curiosité ou par suspicion. Or, à la fin, c'est par respect et admiration, qu'ils se sont soumis de bon gré, tels les journalistes Li Yuxi, Lu Zhenting, Su Zhengguo etc. De même, les gens du monde du cinéma, tels Guo Xiaochuang, Chen Lili, Zheng Peipei, Tian Wenchong, Wang Haibo, Gou Feng, Yang Qinghuang, Kuang Mingjie etc. sont tous ses fidèles disciples.

Aimer les personnes talentueuses, les apprécier et les aider

Tous ceux qui se sont approchés de lui, savent qu'il est plein de sollicitude pour les personnes talentueuses, surtout dans leurs moments difficiles. Le grand peintre chinois Li Zijian menait une vie errante aux Etats-Unis et faillit ainsi, ruiner sa vie d'artiste. Hsing Yun l'a rencontré par hasard à Los Angeles, il a perçu le talent caché dans le cœur de ce jeune homme. Il l'a hébergé de même que sa famille, afin qu'il puisse exercer son talent en toute quiétude. Un an plus tard, Li Zijian a peint plusieurs tableaux sur le thème : « Le monde a besoin d'amour », pour les offrir au Grand maître en signe de gratitude. Par la suite, Hsing Yun l'a aidé à organiser des expositions, bien accueillies du public et du monde des arts, dans les galeries d'art du Temple, de Taïwan Fo Guang Shan et du musée d'art de la ville de Taipei. Actuellement, ses œuvres sont en exposition itinérante en Europe, en Amérique et au Japon.

Après les manifestations de la Place Tian'anmen, le couple Gao E-Tai et Pu Xiaoyu, professeurs à l'Université de Nanjing, ont pu obtenir une autorisation de séjour aux Etats-Unis grâce au Grand maître. Quand ils parlent de lui, on peut percevoir une sincérité venue du fond du cœur : « C'est le Grand maître qui nous a évité de devoir

mener une vie errante dans un pays étranger, en nous donnant un nouveau point de départ ».

Le grand économiste chinois Qian Jiagou, ex-membre du Parti communiste, a également reçu l'aide du Grand maître lorsqu'à la suite des événements de Tian'anmen, il s'est réfugié aux Etats-Unis. Agé de plus de quatre-vingts ans, il a décidé de prendre refuge auprès du bouddhisme, après avoir entendu trois fois le Grand maître donnant lecture du Sūtra de l'Estrade. Leur relation est celle de « maître et disciple », mais aussi d'ami à ami.

L'amitié est l'éternelle richesse

La richesse n'est pas une amie éternelle. Par contre, l'amitié est une éternelle richesse. Depuis des dizaines d'années, il est entouré de nombreux amis qui ne demandent ni renom, ni retour. Employé aux Ministères des Finances de Kaohsiung, Chen Jiancheng, chaque fois que le Grand maître donne lecture, que ce soit à la pagode Shoushan ou à la pagode Puxian, n'a jamais manqué une séance et ce, depuis plus de vingt ans. Ceux qui l'ont suivi durant plus de trente ans et dont les prénoms des enfants et des petits enfants, ont été donnés par le Grand maître, sont aussi très nombreux. Au Temple Hsi Lai à Los Angeles, le disciple Li Qisong est un homme qui a réussi dans sa vie professionnelle. Toujours entouré chez lui, par des gens de maison, on le voit, à la pagode, durant de grands dharma-services, ceint d'un tablier, allant et venant de la cuisine au réfectoire, servant tout le monde, le visage éclairé d'un large sourire. A Fo Guang Shan, chaque fois qu'il faut repeindre ici ou là, c'est toujours l'entreprise de peinture Yongji, appartenant au couple Zhang Tianshui et Zhang-Yun Wangque, qui met la marchandise à disposition. Ce qui est merveilleux c'est qu'ils ne voient presque jamais le Grand maître, mais leur relation s'est pourtant maintenue intacte depuis vingt ans. Une année, à la fin de la

célébration de la fête de Sangha, une vieille dame s'avança vers Hsing Yun et lui tendit une grande enveloppe rouge. Par la suite, quand il l'ouvrit, il y trouva des bijoux en or. Malheureusement, personne ne se souvient du visage de la donatrice, ni ne connaît son nom.

Comment se fait-il qu'un jour, il soit arrivé seul à Taïwan, et qu'aujourd'hui, il soit devenu un pôle d'attraction qui rassemble tant d'amis de différents secteurs de la société ? La vérité est que les disciples se sentent très proches de Fo Guang Shan, car tous les événements tristes ou joyeux qu'ils ont connus, ont été pris en charge par Fo Guang Shan. De plus, chaque mois, ils reçoivent des livres et magazines et de nombreuses dharma-lectures. Dharma-services et réunions familiales sont organisés fréquemment afin qu'ils puissent oublier les soucis de leur vie quotidienne, sans même parler des visites reçues quand ils sont malades. Certains se rappellent que souvent, une semaine avant leur anniversaire, ils reçoivent des cartes de vœux venant du monastère. Pour tout dire, c'est le comportement attentionné et sincère et la sagesse harmonieuse de Hsing Yun, qui unissent les forces et le cœur de chacun.

Lin Qingzhi qui a suivi le maître depuis presque quarante ans se rappelle de temps en temps les marques d'affection de ce dernier :

« En 1962, je faisais mon service militaire sur les îles Pescadores. Le maître a envoyé un groupe de soutien du moral des armées à Jinmen. Il m'avait préparé un paquet de livres bouddhistes, malheureusement, son horaire étant très chargé et mon cantonnement assez loin de Jinmen, nous ne nous sommes pas rencontrés. Par la suite, il me les a envoyés par la poste. Quand j'ai eu les livres en main, vous ne pouvez imaginer combien j'étais ému.

« Après mon service militaire, il m'encouragea à poursuivre mes études. Je profitais de la tranquillité de la salle de lecture pour étudier, parfois jusqu'à une heure du matin. Souvent, le maître me tenait compagnie, lisant ou écrivant. Parfois, on lui apportait des friandises

et il me disait toujours d'en manger davantage. Pour me rassurer, il disait : « Je n'ai pas l'habitude de manger la nuit ». Après des efforts soutenus, j'ai enfin obtenu mon diplôme. Mes résultats n'étaient pas très brillants, mais il était très content et il m'a offert un dictionnaire anglais-chinois de la maison d'édition Extrême-Orient ».

Après sa sortie de l'Ecole Normale, il aida Hsing Yun à créer l'Institut Professionnel Zhiguang. Durant dix ans, il y mit tout son cœur : jusqu'aux arbres du campus, qu'il a déterrés, transportés, replantés et soignés lui-même, pendant les vacances. De fatigue, il est tombé gravement malade, mais il n'a jamais abandonné, pour la seule et bonne raison qu'il n'a jamais oublié les bienfaits du maître. Il dit du fond du cœur : « Je n'ai pas déshonoré le maître ».

Ces dix dernières années, avec leurs salaires d'enseignants, son épouse et lui offrent tous les mois au maître trois milles NT, sans jamais y manquer. Même les enfants n'en font pas autant pour leurs parents !

Aider les autres avec compassion, les guider avec sagesse

Dans la société actuelle, ce qui permet à cet éminent et vénérable maître, de gagner le cœur des hommes, n'est pas uniquement sa compassion, mais aussi sa sagesse. Le metteur en scène Gou Feng raconte : « Un jour, je me sentais très contrarié, comme si mon cœur supportait une étagère surchargée de livres en vrac. Je voulais les classer, et je l'ai renversée ! ». Il alla demander conseil au maître et ce dernier lui répondit avec humour :

« J'ai beaucoup de soucis moi aussi ! Mais les vôtres sont grands et les miens sont petits, parce que vous ne savez pas « laisser tomber » les vôtres, alors que moi, j'ai « laissé tomber » les miens ! Dans mon cœur, j'ai aussi une étagère de livres qui ne sont pas encore complètement rangés. Sinon, je ne serais pas ici, mais là-haut ! », dit-il en

pointant son doigt vers la statue de bodhisattva ; voulant dire par là que celui qui n'a plus de souci n'appartient plus au commun des mortels : C'est un bodhisattva !

Dans son esprit, un personnage illustre ou un simple homme du peuple n'est qu'un élément de l'ensemble. Ils sont aussi importants l'un que l'autre. « Je ne veux abandonner aucun homme ». L'écrivain Lin Qingxuan se le rappelle très bien : avant même qu'il soit connu, le Grand maître était déjà très courtois à son égard. La première fois qu'il rendit visite à Fo Guang Shan, le Grand maître l'attendait devant la porte du salon. L'an passé, il fut invité par la B.L.I.A. pour faire une tournée de lectures dans les centres d'Amérique. Le Grand maître venait d'arriver à Los Angeles après une visite en Russie et il voulait le voir pour le remercier. A cause du trafic, Lin Qingxuan est arrivé avec un quart d'heure de retard au rendez-vous. Quand la voiture a passé le portail du Temple Hsi Lai, il a vu de loin, la silhouette d'un grand moine debout au bord de la route, sous le soleil ardent d'un après-midi de juillet. Il s'est ainsi senti distingué !

C'est à cause de ces actes attentionnés et de cette grandeur d'âme que depuis trente ans, où qu'il aille, les gens sont heureux de lui rendre service. Et lui, n'oublie jamais de leur préparer toutes les conditions nécessaires. « Pour mener les bénévoles, il faut être d'abord le bénévole des bénévoles », dit-il. « Si l'on a besoin de bénévoles pour écrire, il faut d'abord leur préparer les pinces et le papier, les tables et les chaises. S'ils doivent arroser les plantes, il faut leur préparer les seaux, les tuyaux d'arrosage... et aussi leur montrer où se trouvent les robinets ».

Durant l'époque de Yilan, il y avait très peu de peintres, c'est pourquoi, lorsque M. Yang Ximin se proposa pour faire des dessins sur les murs du Jardin d'enfants Ci-Ai, Hsing Yun l'accompagna toute la journée pour lui préparer le matériel ou faire du thé, comme un apprenti. Le rédacteur renommé des années 60, Zhu Qiao, quand il était rédacteur pour le magazine « Le bouddhisme d'aujourd'hui »,

travaillait souvent jusqu'à minuit. Hsing Yun était toujours à ses côtés pour lui préparer un bol de nouilles ou lui tendre un verre de lait.

Encore actuellement, quand il est en voiture pour de longs trajets, alors que la plupart des gens ferment les yeux pour se reposer, il reste éveillé pour parler de temps à autre au chauffeur, pour lui éviter de devoir lutter contre le sommeil au volant.

Toutes les ressources humaines et matérielles sont propriétés communes

Bien que bon nombre de gens soient devenus disciples et supporters de Fo Guang Shan par admiration et respect de sa personne, il a toujours su préserver le principe de « désintéressement et impartialité » : Pour lui, toutes les ressources, tant humaines que matérielles sont des propriétés communes. « Les adeptes appartiennent au bouddhisme, ils ne sont la propriété privée de personne. Il ne faut pas les solliciter à la légère et surtout, il ne faut avoir aucune relation financière avec eux. Il ne faut pas se mettre en colère contre eux, au risque de leur faire perdre confiance en eux ». Plus d'une fois, il a rappelé aux disciples et employés, l'importance d'« acquérir de bonnes relations ». Dans son cœur : « Etre indifférent envers les adeptes, c'est faire preuve d'indifférence envers moi-même ; mal me comporter envers mes invités, c'est une offense envers moi-même ».

Un jour, il apprit, par des on-dit, qu'un jeune abbé d'un centre, disait que les adeptes d'aujourd'hui étaient difficiles à conduire : « Ils ne veulent pas nettoyer le sol, ni laver les vitres ! ». Lui qui se met rarement en colère, s'indigna : « Si vraiment ce disciple nourrit ce genre de concept erroné, je lui ferai nettoyer le sol et laver les vitres durant dix ans ! C'est une bonne chose que les adeptes prennent la résolution de nous aider dans les tâches matérielles mais le contraire est aussi chose normale : Ils viennent pour vénérer Bouddha et non pour travailler ! »

Les centres de culte au milieu du monde

Il redit souvent à ses disciples : l'Ecole Chan nomme les monastères « Cong Lin 叢林 (forêt touffue) », voulant dire qu'un seul arbre ne peut former la forêt, de même que la pratique ne peut s'acquérir sans la foule. Il faut pouvoir arriver au stade : « *Le sang est inséparable de celui du peuple, le pouls bat en concordance avec celui de la foule* ». C'est parce qu'il a réellement compris l'importance de l'union que, dans son développement du bouddhisme au sein de la société moderne, il insiste spécialement sur les caractères d'universalité, de commodité et d'amabilité.

La plupart des pagodes bouddhistes sont établies dans les montagnes ou au fond de rues en impasse. Les bâtiments sont vieux, étroits et sombres, les gens ne les trouvent pas, ou ne veulent pas s'en approcher. Les monastiques ne quittent presque jamais les lieux, ils sont d'un abord froid et sévère. Par contre, les centres de Fo Guang Shan offrent un aspect tout à fait différent et, hormis les activités religieuses, développent aussi des activités sociales. Ceux qui les ont visités y ont éprouvé cette sensation de « centres de culte insérés au milieu du monde ». Dans certains centres, on trouve même des salons de coiffure ou des studios de karaoké, en dessous des salles de bouddhas. Quand on demande à Hsing Yun pourquoi, il répond en souriant : « Le bas, c'est l'enfer ; le haut, c'est le paradis. Espérons que tout le monde pourra quitter l'enfer et entrer au paradis... »

Le centre de Taipei, inauguré depuis peu, se situe à côté de la gare Songshan, l'emplacement est visible de loin et facile à trouver, pour les adeptes venus du centre et du sud de l'île et le parking est proche. C'est un bâtiment de quatorze étages : les cinq derniers sont occupés par la salle de culte, la salle de conférence, la salle de méditation, le réfectoire, le hall de réception, le local audio-visuel, le comptoir de vente d'objets bouddhiques, la galerie d'art... qui permettent aux

adeptes de participer à toutes sortes d'activités. A la sortie de l'ascenseur, on trouve des panneaux de signalisation clairement détaillés et des bénévoles sont là pour indiquer le chemin ou donner des explications. Depuis un an, il est le centre de culte préféré des adeptes bouddhistes de la région nord de Taïwan.

« Le monde animé, c'est aussi le lieu de culte Bodhi : Avec un cœur pur, l'endroit de parfait repos est partout ». Hsing Yun espère qu'un jour, dans tous les centres urbains, on pourra trouver des pagodes bouddhistes où les adeptes seront ravis de venir et qu'ainsi le bouddhisme pourra prendre racine dans le cœur et la vie des hommes.

Avant d'atteindre la voie de Bouddha, mieux vaut d'abord réaliser les relations mondaines

Ces millions d'adeptes, ces bons amis de différents niveaux de la société, ne se sont pas ralliés en un jour et une nuit. Ce sont les fruits qu'il a récoltés durant quarante ans, en liant des relations avec le monde. Dans les yeux et le cœur de ses adeptes et amis, cet homme élancé qui porte toute l'année la robe jaune, est imposant en apparence mais sympathique au contact. Chacun de ses mouvements traduit la sincérité d'un être pur.

« *Avant d'atteindre la voie de Bouddha, mieux vaut d'abord réaliser les relations mondaines* ». L'image du Fo Guang shan d'aujourd'hui, est étroitement liée aux relations mondaines réalisées par Hsing Yun durant toutes ces années, comme les deux vers parallèles qu'il a écrits lui-même à l'entrée du hall principal de Fo Guang Shan :

*Venant de dix directions, partant vers dix directions...
Ensemble nous réalisons les œuvres des dix directions ;
Dix-mille pratiquants, dix-mille donateurs...
Ensemble, nous formons les liens des dix-mille hommes.*

Partie IV

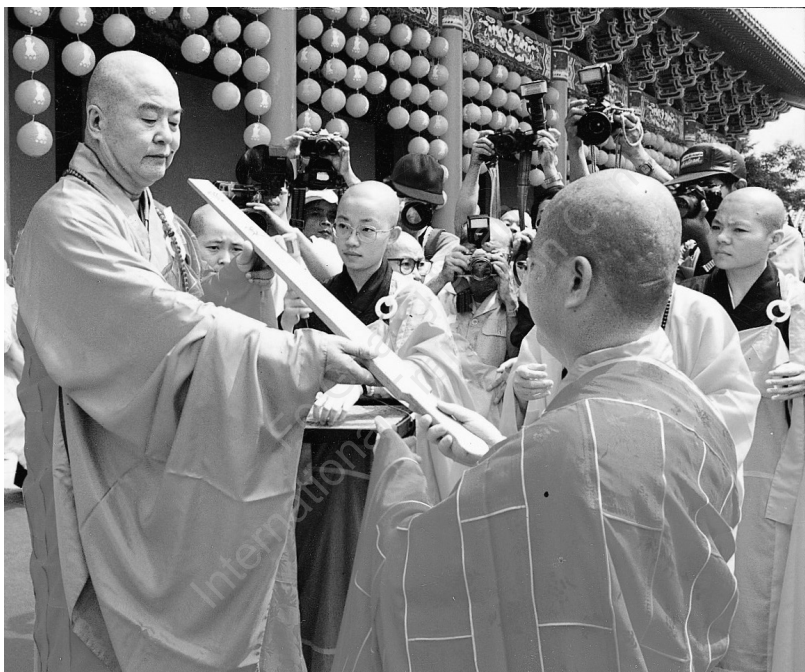
Promouvoir le Dharma et guider les hommes

C'est lors du dix-huitième anniversaire de Fo Guang Shan, l'année où Hsing Yun a fêté ses cinquante-huit ans, qu'il a pris la décision de remettre ce monastère bâti et irrigué avec du sang et de la sueur, entre les mains de la génération nouvelle et de voyager à travers le monde pour, comme il le disait :

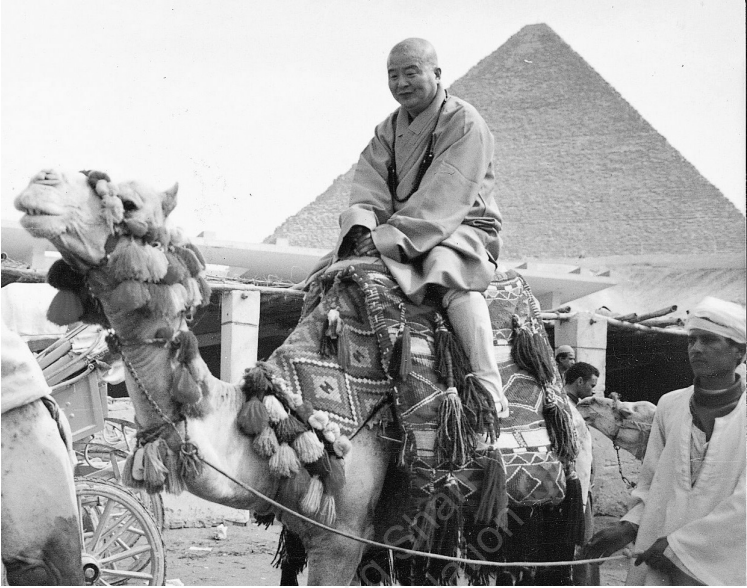
Répandre la rosée bienfaisante du Dharma.

« L'homme qui vient et qui va est toujours le même. Je veux être éternellement un homme dans le Monde ».





Remise du titre de Premier-abbé de Fo Guang Shan, au Vénérable Hsin Ping (1985).



Voyage en Egypte



Visite des sites touristiques des Pays-Bas, en compagnie des adeptes locaux.



Un accueil chaleureux des habitants de Ladakh, en Inde.





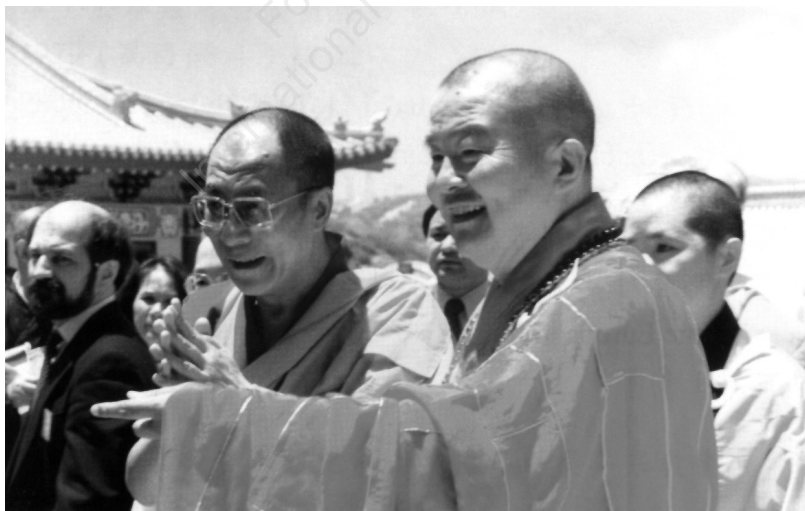
Visite de la Délégation bouddhiste de la « Republic of China » (Taïwan) dans le Sud-est et le Nord-est de l'Asie, en 1964.



Le Grand maître dit : « Mieux vaut protéger les animaux que les relâcher après les avoir capturés ».



Une main tendue aux réfugiés du Nord de la Thaïlande (1988).



Visite du Dalaï Lama au Temple Hsi Lai en 1989.



Même blessé, il n'interrompt pas ses voyages pour prêcher le Dharma.



Rencontre avec Sa Sainteté le Pape Jean Paul II en 1997, lors d'un dialogue interreligieux.



Hommage aux victimes du Massacre de Nankin, (2000).



Nouer des affinités avec les enfants du Cambodge, (2002).



Le Dr. AmnajBuasiri, Directeur de « Thailand's Puttamonton », invite le Grand maître à planter un arbre Bodhi, symbolisant la présence du bouddhisme mahayana sur le territoire du bouddhisme theravada.



Participation à la cérémonie du début des travaux de la Communauté Chen Fu Shan, dans le district de Kaohsiung.

Chapitre 13

Le transfert



Des années ont passé, consacrées à la création du monastère... Maître et disciples ont uni leurs mains pour mener à bien la tâche et Fo Guang Shan est passé de l'enfance à l'adolescence. Comme tous les parents du monde, Hsing Yun a alors décidé de le lâcher et de le soumettre à l'épreuve de l'indépendance, pour qu'il soit capable d'affronter un monde plus vaste. Et c'est lors du dix-huitième anniversaire de Fo Guang Shan, qu'il a annoncé son retrait et remis le titre de Premier abbé à son disciple aîné, le vénérable Hsin Ping.

Un moment historique

Le 22 septembre 1985, fut le jour historique de l'émancipation de Fo Guang Shan.

Le matin, aux premiers rayons du soleil dans le ciel du Sud de Taïwan, la cour devant le Hall principal était déjà pleine d'adeptes agenouillés : des vieilles femmes avec des vêtements de grosse toile, de jeunes dames soigneusement parées, des hommes en costume ou des jeunes gens en T-shirt et jeans... Tous, silencieux et les paumes jointes, regardaient et écoutaient les dizaines de jeunes vénérables qui récitaient les sūtras et vénéraient Bouddha. Ils attendaient patiemment

l'ouverture de cette cérémonie de transmission du pouvoir, jamais vue dans les annales du bouddhisme de Taïwan.

A dix heures, sous le ciel ensoleillé de l'automne, avec le témoignage des vénérables maîtres Yueji et Wuyi et de plus de dix-mille adeptes, Hsing Yun déroulait le fil du dharma et lisait à l'assemblée, l'histoire et le nom des patriarches successifs de l'Ecole Linji. Puis, il remettait successivement au nouveau Premier abbé les règlements du monastère – organisation et discipline – ainsi que les attributs de son nouveau titre.

Le vénérable Hsin Ping écouta respectueusement et fit serment devant l'assemblée :

« En suivant le cœur et la résolution du maître, je fais le serment de respecter rigoureusement les règlements et les directives du monastère, de promouvoir le Dharma et d'en faire bénéficier le Monde, d'accepter tous les hommes et de développer la voie bouddhiste ».

Puis, la musique retentit, des milliers de colombes furent libérées dans le ciel bleu, dans une ambiance mêlée de regret et d'enthousiasme... Personne ne voulait quitter les lieux.

Ayant accompli son vœu et accompagné du nouveau Premier abbé Hsin Ping, de la directrice Tzu Hui et d'une centaine de disciples, il prit congé des bouddhas dans le Hall principal et descendit à pas lents vers le portail, en contemplant encore une fois ce lieu dont il connaissait chaque paysage, chaque objet, chaque fleur et chaque feuille.

De chaque côté du chemin d'un kilomètre de long reliant le hall central au portail, se tenaient des adeptes tout émus qui lui disaient :

« Maître, prenez soin de vous ! »

« Maître, revenez vite nous voir ! »

« Maître, ne nous oubliez pas ! »

Dans la tristesse de la séparation, il resta souriant, fit un geste de la main aux adeptes en signe de remerciement et disparut derrière le portail

Une remise aisée des responsabilités administratives

Ce retrait, lourd de sens, pourrait sembler survenir de manière subite car, du jour où il a annoncé la nouvelle jusqu'au jour de la cérémonie officielle, il ne s'était écoulé qu'un mois. Cependant, pour tous les gens de Fo Guang Shan, il ne s'agissait que d'un changement partiel : l'arrivée du nouveau Premier abbé ne représentait pas un changement de régime, mais uniquement un transfert des responsabilités administratives et Hsing Yun restait non seulement le promoteur, mais encore le réalisateur de ce système.

Au tout début de la création du monastère, il a écrit dans l'article 22 du chapitre 4 des règlements de l'Organisation Fo Guang Shan : « Le Premier abbé est aussi le Président du Comité des Affaires religieuses, son mandat est de six ans, renouvelable une fois. Dans des circonstances particulières, il peut être renouvelé deux fois, après un vote à la majorité des deux tiers ». Voilà pourquoi, à la fin de son deuxième mandat, il a commencé à se chercher un successeur. Ainsi, quand son troisième mandat arriva à sa fin, il voulut absolument, en dépit de la demande générale, suivre les règles. Finalement, avec le consentement de tous, ce fut le vénérable Hsin Ping qui lui succéda. Suivant le règlement, chaque pagode doit avoir, hormis le Premier abbé, un directeur chargé de la gérance du centre. Après la passation de pouvoirs, ce fut la vénérable Tzu Hui qui prit en charge ce poste, antérieurement cumulé par Hsing Yun lui-même.

Le vénérable Hsin Ping est d'origine de Yilan, il est âgé de cinquante-huit ans, il accompagne Hsing Yun depuis plus de trente ans. Il a reçu la tonsure en 1961 et l'ordination en 1963, par le vénérable maître

Daoyuan de la pagode Haihui de Jilong. Il a étudié successivement au Collège bouddhiste Shoushan et à l'Institut bouddhiste de recherches. Tout au début de la création de Fo Guang Shan, il était chargé de la surveillance des travaux et logeait dans une baraque, au chantier même. En 1973, lui fut conféré le titre d'ainé des disciples masculins. D'un caractère modeste et avenant, il est aimé de tous. Il possède une voix exceptionnelle et il est renommé pour les dharma-services chantés.

Connue comme la « Femme de talent du monde bouddhiste », la vénérable Tzu Hui est issue d'une grande famille de Yilan. Elle est âgée de soixante ans. Sa rapidité de réflexion et sa faculté d'adaptation font d'elle la personne idéale au poste de directrice. Elle a suivi Hsing Yun depuis son arrivée à Yilan et elle est son interprète en taïwanais depuis presque quarante ans. Si le bouddhisme a pu pénétrer dans la société mondaine taïwanaise, c'est en grande partie grâce à elle. Elle possède le titre de Master es lettres de l'Université Otani du Japon et de l'Université de Kyoto et elle a enseigné durant de longues années à l'Université de la Culture chinoise. Ses contributions dans les domaines culturels et éducatifs sont multiples.

Une direction légitime vaut mieux qu'un pouvoir autocratique

C'est ainsi qu'au dix-huitième anniversaire de Fo Guang Shan, l'année où Hsing Yun fêta ses cinquante-huit ans, il prit la décision de remettre ce monastère bâti et irrigué avec du sang et de la sueur, entre les mains de la génération nouvelle. Avant son retrait, il écrivit le poème suivant pour exprimer son dessein :

*L'homme de Fo Guang Shan s'en va à l'Ouest,
Comme le pratiquant du Magádha qui venait à l'Est ;
L'homme qui vient et qui va est toujours le même,
Je veux être éternellement un homme dans le Monde.*

En dépit de l'affection et de l'attachement des disciples et des adeptes, il est resté calme et détaché, car il était persuadé que seul le respect du règlement pouvait assurer la pérennité d'une organisation religieuse. Lors de la cérémonie de transfert, il a expliqué clairement les raisons de son retrait :

1. Un gouvernement légal vaut mieux qu'un pouvoir autocratique
2. Personne n'est indispensable.
3. Se retirer ne veut pas dire disparaître.
4. L'idée de remplacer l'ancien par du nouveau doit être mise en œuvre.

« Se retirer, c'est uniquement résigner des fonctions administratives générales. Un bonze reste toujours un bonze et il garde son titre de Maître ! »

La succession est faite, le système en est consolidé. Son unique souci est d'avoir laissé des dizaines de millions de dettes sur les épaules de son successeur. Toutes ces années, le loyal et généreux Vénérable Hsin Ping, n'a jamais étalé les problèmes de dettes et il ne s'est jamais plaint. Il a simplement porté en silence, le lourd fardeau des dépenses quotidiennes de tout le personnel du monastère.

Pour ce qui est du fonctionnement interne de Fo Guang Shan, le transfert est chose simple : c'est un renouvellement des artères usées qui permet à une organisation de devenir plus solide et plus moderne mais, dans le Monde bouddhiste de Taïwan, elle a fait l'effet d'un pavé dans la mare.

La première limitation de la durée du mandat de Premier abbé

Selon les traditions du bouddhisme chinois, le changement de Premier abbé est affaire courante. L'arrivée du nouveau Premier abbé se fait

de deux manières. Si le poste est donné à un disciple de l'École, le monastère est du type « monastère traditionnel » et l'action est appelée : « Transmettre le Dharma. » Si l'on fait appel à un éminent Vénérable extérieur, le monastère est du type « monastère des dix directions » et l'action est appelée : « Transmettre au Sage. »

Ce que fait Fo Guang Shan pour le moment, est une transmission du Dharma. Rien ne dit qu'un jour, il ne procédera pas à une transmission au Sage. S'agissant là d'une tradition bien établie, on peut se demander pourquoi le changement de Premier abbé à Fo Guang Shan a soulevé tant de remous.

A la suite de cet événement, l'érudit bouddhiste Yang Huinan a publié, dans le mensuel « L'Union », un article intitulé « Hsing Yun a-t-il donné un mauvais exemple ? » En fait, ce titre, volontairement provocateur, prêchait le faux pour dire le vrai, car le corps de l'article lui, louait l'action de Hsing Yun et espérait que d'autres s'en inspireraient. Le professeur Yang a montré aussi que, s'il n'existe pas de limitation de durée du mandat de Premier abbé dans les pagodes bouddhistes traditionnelles, la démission du Premier abbé n'y est pas chose rare. Pour avancer, une pagode qui est sur les rails doit envisager de remplacer l'ancien par du nouveau.

Revenons à Taïwan : avant l'arrivée du gouvernement nationaliste, la plupart des pagodes étaient des lieux où coexistaient les bouddhas et les divins ; l'appartenance des biens était indéterminée ; la pagode était dirigée, soit par celui qui avait financé le plus, et les monastiques devenaient ses « employés », soit par un « leader éternel » qui voulait garder sa place jusque sa mort. De plus, les médiocres « Règlements de contrôle des pagodes » du gouvernement, avaient exacerbé les querelles entre monastiques et laïcs. Depuis des années, souvent quand le Premier abbé mourait en poste, ses disciples monastiques, ses descendants laïques et même les gérants, se disputaient les biens de la pagode devant les tribunaux. Ils en venaient même parfois aux mains,

profanant ainsi les lieux de culte. C'est pourquoi, le professeur Yang Huinan estimait que l'abdication et la limitation de la durée du mandat de Premier abbé de Hsing Yun, avaient donné une saine orientation au système de contrôle et de gestion des pagodes de Taïwan. Il écrivait : « Les monastiques qui pensaient rester éternellement Premier abbé sont dorénavant sur des charbons ardents. Doivent-ils suivre le courant ? Rester indifférents ? Ô Hsing Yun ! Hsing Yun ! Quel redoutable exemple, tu as donné là ! »

La vérité est que l'abdication de Hsing Yun n'est pas un mauvais exemple, c'est même un modèle à suivre. D'ailleurs, ces dernières années, dans les pagodes dirigées par les moines éminents non taïwanais, (la pagode Songshan du Vénérable maître Ling Gen, le Centre de Lotus Huayan du Vénérable maître Nanting, le Centre Huiji du Vénérable maître Yinshun), les places du Premier abbé ont toutes, successivement, été confiées à des jeunes.

Mettre en lumière l'esprit de la transmission des pouvoirs

Le plus important est de ne pas, par ambition personnelle, s'accrocher au pouvoir. Fo Guang Shan se révèle de plus en plus florissant et les disciples, libérés de l'obsession du succès à tout prix, peuvent se consacrer à venir en aide aux autres. Quant aux aînés, ils ne redoutent plus d'être dépassés par les jeunes et, de cette façon, suivent l'exemple d'altruisme donné par le Maître.

Ainsi, celle qui a le mérite d'avoir créé de nombreux centres à Taïwan et à l'étranger, la vénérable Tzu Chuang, a conçu dans les tout débuts, la pagode Pumen de Taipei. Dix jours après l'inauguration, elle a présenté sa démission et confié le titre de Premier abbé à un jeune dharma-frère. Elle-même est partie pour diriger une autre construction. De même, quand la vénérable Yi Kong s'en fut étudier à l'Université de Tokyo, ce fut encore la vénérable Tzu Chuang qui

se chargea des formalités et qui l'y conduisit elle-même. Quelqu'un lui dit alors : « Vous avez fait vos études dans un collège bouddhiste, pourquoi envoyez-vous Yi Kong à l'Université de Tokyo ? » Elle répondit simplement : « Tel est l'esprit de Fo Guang Shan ».

Il y a quelques années, Hsing Yun fut invité à donner une lecture à Hong Kong. Sans se concerter, plusieurs Premiers-abbés des filiales se sont rendus à Hong Kong, après avoir expédié les affaires courantes dans leurs postes du Japon et des Pays du sud-est asiatique. En riant, Hsing Yun dit au vénérable Hsin Ping : « Cette manière de tout laisser en plan est contraire au b.a.-b.a. de la stratégie militaire ! Tu n'as pas peur de trouver ton fauteuil de Premier abbé occupé, quand tu rentreras ? » En riant, lui aussi, Hsin Ping lui répondit : « Alors, nous créerons un autre Fo Guang Shan ! », et tous les autres disciples présents se mirent, eux aussi, à rire. Cette réponse montre qu'il avait le cœur libre de tout souci, qu'il pouvait donner procuration et que tout fonctionnerait harmonieusement. Peu importe qui dirige, celui-là sait toujours appliquer et respecter les règlements.

Déposer véritablement

Dix ans ont passé et Hsing Yun a réellement réussi à « déposer son fardeau ». Après la passation des pouvoirs, il s'est d'abord retiré six mois aux Etats-Unis pour permettre à son successeur de prendre tranquillement les choses en main. Ces derniers temps, quand des visiteurs importants se présentent à Fo Guang Shan, même s'il est présent, il ne se montre pas et c'est toujours le Premier abbé en poste, qui les accueille. Dans les filiales, il laisse aussi, aux disciples responsables, le soin de prendre en charge toutes les activités du centre et ne s'en mêle jamais. Et si quelqu'un lui adresse une requête, il répond toujours : « En as-tu déjà parlé au Premier abbé ? Qu'en pense-t-il ? » Il n'avance jamais ses idées sans y réfléchir car il fait confiance au

fonctionnement de l'organisation et à son système règlementaire ; de plus, il veut également montrer son soutien aux nouveaux dirigeants. Il déclare en toute sincérité : « Je n'aime pas ceux qui jettent le bol sans jeter les baguettes ; si l'on décide de céder la place, il ne faut pas le faire à moitié .»

Il y a quelque temps, il a lu dans le journal, un article où il était écrit que le Président Li Denghui nourrissait un rêve : il espérait pouvoir, de son vivant, transmettre pacifiquement le pouvoir gouvernemental. A cette nouvelle, Hsing Yun a dit gravement : « Moi, j'ai réalisé ce rêve ! »

Au fil de toutes ces années, on a pu constater que Hsing Yun est un homme qui ne se soucie guère de titres ou de notoriété. Il a renoncé à son poste de Premier abbé mais, s'il est chargé d'un travail quelconque, il continue à y consacrer toutes ses forces. « Peu importe que ce soit du travail de rédaction ou de cuisine, il faut donner bonne impression », dit-il. Un jour de Nouvel an chinois, de nombreux adeptes étaient attendus à Fo Guang Shan. Il fallait donc résoudre le problème du stationnement de leurs véhicules. Pour éviter que les gens de la région escroquent les adeptes et aussi pour pouvoir garer leurs voitures en dehors du monastère afin de respecter le calme du lieu saint, Fo Guang Shan avait aménagé un terrain en bas de la colline, pour servir de parking. C'était la veille du jour de l'an, tout le monde était débordé de travail. Il demanda au Premier abbé Hsin Ping, de lui confier la tâche de tracer les emplacements de parking. A six heures du soir, heure à laquelle, traditionnellement à Fo Guang Shan, tous réveillent ensemble, ce travail n'était pas achevé et il dut l'abandonner pour aller rejoindre les autres au réfectoire. Mais ensuite, il redescendit sur la pointe des pieds et continua à travailler. Avec un couple d'adeptes, ils terminèrent le traçage à quatre heures du matin, matérialisant un total de quatre-vingts emplacements pour autocars et huit-cents emplacements de voitures. Le matin du jour de l'an, au

moment où les adeptes arrivaient et garaient leurs voitures dans le parking, lui se mettait à peine au lit.

Un autre jour, avait lieu, pour la première fois, une vente publique de calligraphies et de peintures pour récolter des fonds destinés à l'Université Fo Guang. A la fin de la journée, presque tous les ouvrages avaient été vendus. Le soir, quand tout le personnel fut rentré, il prit quelques disciples avec lui et ils allèrent eux-mêmes, accrocher une autre série d'ouvrages aux cimaises, pour les acheteurs qui arriveraient tôt, le lendemain matin.

« A celui qui sait travailler, tu donnes un petit travail, il en fait une grande œuvre. A celui qui ne sait pas travailler, tu confies une grande œuvre, il va la rendre médiocre ». Lui est justement ce modèle d'homme qui ne néglige pas les petites choses, mais qui, de plus, parvient à les transformer en grande œuvre.

Savoir reculer pour mieux sauter

En fait, la motivation première de son retrait, outre l'application du règlement et la volonté de former du sang neuf, était de pouvoir se décharger des tracasseries administratives, pour pouvoir pratiquer, enseigner, lire et écrire tranquillement. Mais, ceux qui sont observateurs, voient tout de suite qu'à son âge (moins de soixante ans) et avec sa vitalité, il ne pourrait simplement se retirer ainsi. « C'est un homme de grande sagesse. A Fo Guang Shan, quoi qu'il fasse ou dise, il resterait le Premier abbé. Il lui fallait donc « percer la coquille ». Son retrait est, en réalité, une occasion d'ouvrir une nouvelle voie à la vie », disait son disciple Zhang Peigeng, qui est aussi Secrétaire général de l'Association Chinoise des Cultures Han et Tibétaine.

Si l'on examine ce qu'il a réalisé durant ces dix dernières années, il avait effectivement déjà ouvert le cocon, en créant des entreprises bouddhistes mondiales et multidirectionnelles. Il a ensuite fait

naître le deuxième printemps étincelant de sa vie personnelle. Quand quelqu'un lui demande :

- Après votre retrait, à qui appartiendra Fo Guang Shan ?

- Fo Guang Shan n'appartient à personne, si vous avez Fo Guang Shan dans votre cœur, il sera à vous... Fo Guang Shan n'est pas à moi : le monde, l'univers...sont tous à moi Je sais déposer mon fardeau car, on ne peut soulever que si l'on a déposé.

Et il évoque un poème bouddhiste pour exprimer son état d'âme après dix ans de retrait :

*Je prends les plants en main et les repique dans la rizière,
En baissant la tête, je vois le ciel dans l'eau ;
La voie est atteinte quand le corps et le cœur sont purs,
Savoir reculer, c'est en fait pouvoir avancer plus loin.*

Fo Guang Shan
International Translation Center

Chapitre 14

Le moine voyageur : très occupé mais insouciant



Les moines éminents des générations passées, tels qu'ils apparaissent dans la « Biographie des moines éminents » peuvent être divisés en dix catégories, en fonction de leurs contributions. On peut ainsi trouver les moines pratiquants, les moines érudits, les moines enseignants, les moines ascètes, etc. Si l'on se réfère à ses quarante années d'efforts et de résultats, Hsing Yun pourrait figurer dans la liste des moines enseignants.

Avec Bouddha dans le cœur, sa marche ouvre la voie

Pour promouvoir le Dharma et guider les hommes, il a surmonté des difficultés si nombreuses que nombre de gens ne pourraient jamais les imaginer. Dans les premières années de son arrivée à Taïwan, il était chargé par le vénérable Dongchu, de la rédaction du magazine « La vie ». A l'époque, la mise en page et l'imprimerie se trouvaient toutes deux à Sanchong. Le ticket de bus ne coûtait qu'un NT, mais il ne se résolvait pas à l'acheter. Il passait donc toute la journée à l'imprimerie pour surveiller le travail, une journée sans manger était chose fréquente. A l'âge de vingt-huit ans, il emmenait ses disciples faire le tour de l'île pour promulguer le Tripitaka. Sur le chemin vers

l'Est, de peur que le mauvais état des routes puisse endommager le magnétophone qu'ils avaient eu tant de mal à se procurer, il le tenait sur ses genoux durant tout le trajet. C'est ce qui lui a causé une grave arthrose qui a failli l'handicaper à vie. Un jour, il devait aller donner une lecture à Kaohsiung. Or il égara son ticket de train et il n'avait pas le moindre centime en poche. Pour satisfaire le contrôleur, il dut lui donner son stylo, en guise de ticket.

A cette époque, il vivait dans un état d'indigence matérielle permanente, mais cette situation, apparemment sans issue, renforçait encore sa détermination.

Durant la période de couvre-feu, presque tous les rassemblements populaires étaient soupçonnés d'être « réactionnaires ». Que ce soit sous les arbres ou sur les estrades, il y avait toujours des agents de la sécurité qui se promenaient pour surveiller les éventuels « propos subversifs ». Parfois, ils interrompaient les lectures ou chassaient les auditeurs, en invoquant un « rassemblement sans autorisation ». L'expérience est le meilleur des maîtres : par la suite, au début de chaque lecture, il commençait par louer la grandeur du gouvernement et du parti, ce qui, bien sûr, lui évitait de connaître à nouveau ce genre d'embarras.

A cette époque, l'image des manifestations d'étudiants était encore toute fraîche et le gouvernement surveillait de près les mouvements estudiantins. On peut donc imaginer les soupçons qui pesèrent sur le « Camp de vacances bouddhiste des étudiants universitaires », créé par Hsing Yun dans les années soixante. Donner des lectures du Dharma à l'intérieur des universités était encore bien plus difficile. Un jour, il devait donner un discours à l'Ecole Normale. Les affiches avaient été placardées et c'est le jour même qu'il apprit que l'évènement avait été annulé. Lorsqu'un bouddhiste demandait pourquoi les catholiques et les protestants pouvaient, eux, prêcher et même donner des cours à l'intérieur du campus, tout ce qu'il obtenait en guise de réponse, c'était un silence méprisant.

Dans les maisons d'arrêt, à part les criminels, nombreux étaient ceux qui étaient incarcérés pour délit d'opinion. Le bouddhisme aurait voulu aider le gouvernement à atténuer cette atmosphère de révolte, mais il n'était pas autorisé à pénétrer à l'intérieur des prisons. Les casernes et les gendarmeries, considérées comme des lieux faisant partie de la « Sûreté de l'Etat » étaient encore plus sévèrement gardées ; les monastiques ne pouvaient, en aucun cas, espérer y pénétrer.

Les médias, qui étaient pratiquement tous contrôlés par le gouvernement, se faisaient un plaisir de multiplier les obstacles à l'action bouddhiste. En 1980, la chaîne de télévision Zhongshi devait diffuser une émission bouddhiste : « la Porte de la foi. » Un enregistrement de cinq minutes avait été préparé et Hsing Yun devait présenter l'émission. La veille, on lui fit savoir que l'émission serait uniquement sonore et non télévisée. A la question pourquoi ? La réponse fut que les bonzes ne pouvaient pas apparaître sur les écrans. Pourquoi alors, voit-on des bonzes dans les séries télévisées ? Et la réponse fut : « C'est admis pour les faux bonzes, pas pour les vrais ! »

La grande roue du temps a changé la donne politique, économique et sociale à Taïwan et la patience de Hsing Yun a donné naissance à des fleurs bouddhistes rayonnantes.

Aujourd'hui, les centres de culte de Fo Guang Shan sont ouverts partout dans l'île. Tous sont majestueux, équipés de façon moderne et ouverts au public. Et Hsing Yun a pu donner lecture à la Galerie d'art nationale, au Hall Sun Yat-Sen, au Centre culturel Tchang Kai-Cheik, au Mémorial Sun Yat-Sen et au Coliseum Linkou. Depuis plus de vingt ans, le camp de vacances bouddhiste des étudiants universitaires a permis à des milliers et même des dizaines de milliers de jeunes intellectuels, de connaître le bouddhisme. Toute l'année, les institutions universitaires ne cessent de l'inviter à venir donner lecture. Il donne le cours : « Les religions et la vie » à l'Université Donghai et, lorsque l'Université de la Culture Chinoise créa le Centre de recherches sur la culture indienne, il

en fut nommé Directeur pour le premier mandat. Actuellement, grâce au rôle important joué par Hsing Yun, les jeunes intellectuels des universités de l'île, s'intéressent beaucoup au bouddhisme.

L'accueil chaleureux dans les prisons et les casernes

Quand Hsing Yun eut fait tomber les barrières, la prédication dans les prisons devint le travail régulier des monastiques de Fo Guang Shan. Depuis ces dix dernières années, le Grand maître a visité pratiquement toutes les prisons de l'île. Le ministère de la Justice lui a même conféré le titre d'aumônier. Il dit souvent aux détenus : « La prison est en réalité le meilleur lieu de pratique, vous pouvez profiter de cette période pour vous repentir sincèrement. Si vous pouvez considérer la pénitence comme une pratique de retraite, quel soulagement vous pourrez ressentir ! » Un jour, un jeune homme rendit visite à Hsing Yun et lui demanda timidement : « Grand maître, est-ce que vous vous souvenez de moi ? Il y a cinq ans, je purgeais ma peine, à la prison XX. Vos paroles m'ont sauvé la vie ». Il a aussi reçu une petite enveloppe rouge contenant deux cents NT, sur laquelle était écrit « au Vénérable maître, respectueusement, le converti XX. »

La prédication dans les casernes vint plus tard, mais les résultats en furent excellents. Durant le mandat du chef d'état-major Hao Baicun, ex-ministre de l'Intérieur, Hsing Yun reçut l'autorisation de prêcher dans les casernes et l'apprentissage du bouddhisme connut une grande vogue au sein de l'armée. A partir de 1989, il se rendit régulièrement sur les lignes de front où il était chaleureusement reçu par les commandants Huang Xingqiang et Ye Jingrong, et où ses lectures étaient fort bien accueillies. C'est de là qu'il reçut l'invitation de ministère de la Défense, pour effectuer une tournée dans les Corps d'armées de Terre, de Mer et de l'Air, à la Gendarmerie nationale et à l'Ecole militaire. La fleur de lotus du bouddhisme a éclo dans le cœur

des militaires et les Services de Renseignements eux-mêmes, l'ont invité pour y donner lecture du Dharma.

Avec l'évolution sociale, les restrictions au droit d'expression diminuent peu à peu. Comme les adeptes bouddhistes sont de plus en plus nombreux, les chaînes de télévision doivent aussi s'adapter à la situation. Les stations Taishi, Huashi et Zhongshi ont diffusé séparément plusieurs émissions bouddhistes. Quand on pense que naguère, ce bonze devait faire feu de tout bois, pour réunir les millions de NT annuels, nécessaires à l'achat de quelques créneaux télévisés ! Maintenant, ce sont les chaînes de télévision qui lui demandent de venir et lui offrent six-cents NT pour chaque émission de trois minutes.

Des heures de service qui ne finissent jamais

Promouvoir le Dharma et guider les hommes, est un chemin qui ne s'arrête jamais. Mais ce qui a permis à son influence de s'exercer au maximum, ce sont ces dix années qui ont suivi la remise de son poste de Premier abbé.

« L'autoroute est ma couchette, la voiture est mon restaurant ». Telle est la situation habituelle lors de ses voyages à travers l'île. Pour répondre aux demandes des adeptes de partout, il quitte souvent Kaohsiung à l'aurore et revient de nuit, quand le ciel fourmille d'étoiles scintillantes. L'an passé, dans la pleine chaleur de Juillet, il a fait un tour complet de l'île : En trois jours, il a bouclé le circuit Yilan, Hualian, Taidong, Pingdong, Kaohsiung, Tainan, Jianghua, Miaoli, xinzu, Taoyuan et Taipei. Au total, il a donné dix-huit lectures et rencontré vingt-mille adeptes. Les jeunes journalistes qui l'accompagnaient n'avaient pas son entraînement et ils étaient tous épuisés. Mais le Grand maître, du haut de ses soixante-dix ans, ne montrait aucun signe de fatigue. Il s'excusait sincèrement : « Oh pardon ! C'est vrai que moi, j'ai l'habitude ; le corps se fatigue, mais pas le cœur ! »

Un jour, il est rentré de Taipei à une heure du matin et, à six heures précises, il présidait la cérémonie commémorative dédiée à feu le Vice-président Chen Cheng. A midi, il repartait à Taipei, où il donnait d'abord un discours au Centre, puis il présidait la réunion préparatoire de la représentation de charité des chansons anciennes, pour terminer la soirée par un entretien sur le végétarisme et le Chan. Ce ne fut qu'à minuit, qu'il put considérer qu'il avait « fini ses heures de service ». En entrant dans l'ascenseur, il respira profondément et dit : « Comme c'est bien de finir son service ! » A ses côtés, les disciples répondirent unanimement : « Maître ! Vous n'êtes même pas payé pour vos heures supplémentaires ! »

« N'avoir jamais fini ses heures de service », tel est son pain quotidien. Même malade ou blessé, il continue à faire des efforts, parce qu'il ne veut pas décevoir les gens. Il y a quatre ans, il a fait une chute dans la salle de bain et s'est fracturé le col de fémur, ce qui lui a valu d'être hospitalisé. Il avait promis de donner une lecture à l'Association pour l'art et la littérature chinois la semaine suivante. En apprenant l'accident, l'organisateur a informé tout le monde et annoncé un probable report de date. Mais, trois jours plus tard, le projet était confirmé et au jour dit, il sortit de l'hôpital et fut amené dans la salle, en chaise roulante. Sur l'estrade de la Bibliothèque Centrale, il parla durant une heure. Les auditeurs étaient émus aux larmes ! L'un deux déclara : « Même s'il n'avait dit qu'un seul mot, le discours d'aujourd'hui resterait le plus réussi ! Quelle extraordinaire maîtrise ! »

Faire deux fois et demie le tour de la Terre par an

« Poursuivre le vent, poursuivre le soleil » est l'image de sa vie de prédicateur à travers le Monde. Certains pensent que ce bonze a bien de la chance de pouvoir sans cesse faire le tour du monde en avion ! Ceux-là ne comprennent pas la réalité des choses.

On a fait le calcul à partir de son journal : en moyenne, il doit faire deux fois et demie le tour de la Terre par an, soit plus de 250km par jour, tous les jours que Dieu fait. Pendant l'été 1993, il a visité les quatre continents en un mois, de Taïwan en Russie, puis en Nouvelle-Zélande, en Australie, à Hong-Kong, en Angleterre, en Allemagne, en France, au Brésil, aux Etats-Unis et au Canada, avant de revenir à Taïwan. Son ami Zhongshi, directeur général de la télévision plaisantait avec lui en disant : « Vous ne devriez plus avoir besoin de passeport pour voyager, maintenant ! » Deux adeptes voyant qu'il était toujours en route, lui ont offert vingt-quatre paires de lunettes en disant : « Une paire dans chaque pays ! Ainsi vous êtes sûr de ne pas devoir chercher vos lunettes ! »

Le soleil lui-même a besoin de se reposer, mais ce bonze voyageur lui, durant des années, n'a jamais eu le droit de parler de « décalage horaire ». Dès qu'il arrive quelque part, il doit se mettre directement au travail. En moyenne, il donne chaque année plus de mille discours, reçoit cent-vingt groupes et plus de mille personnes, écrit et publie plus d'un million de mots et anime trois cents émissions télévisées. Il décrit sa faculté d'adaptation en disant : « J'ai comme un appareil d'ajustement qui émet à tout instant les ondes appropriées, pour corriger le temps, l'espace, l'humeur et l'attention. »

Accompagnons-le dans un de ses voyages : Dès qu'il met le pied à l'aéroport, arrivent immédiatement des gens qui veulent lui parler ou poser pour une photo avec lui. Parfois, il y en a des dizaines, chacun garde la pose un instant et lui pendant des dizaines de minutes. Certaines jeunes femmes « modernes » veulent même des photos en gros plan, ce qui est vraiment vouloir le mettre dans l'embarras ! Puis, dans l'avion, le personnel de bord défile pour le saluer. Arrivé à destination, ceux qui l'attendent accourent en foule avec des bouquets et des couronnes de fleurs qui lui couvrent le visage ; les flashes des photographes crépitent sans interruption, les agents de sécurité sont

sur les dents.... Puis il faut se presser pour être à l'heure pour les discours, les entretiens, les séminaires... Tout cela sans pouvoir se reposer une minute, ni même une seconde. Et quand le séjour se termine, les mêmes scènes se répètent au moment du départ.

L'occupation, c'est une sorte de pratique

La vénérable Tzu Chuang qui l'a accompagné durant des années, se le rappelle très bien : Une année, ils allèrent en Malaisie pour promouvoir le Dharma. En une journée, ils ont visité vingt-trois pagodes. Dès le lever du jour, les visiteurs se présentaient, puis les séances de lecture se succédaient... Le soir, en rentrant à l'hôtel, certains adeptes le suivaient, en espérant pouvoir lui dire quelques mots et ainsi, jusqu'à deux ou trois heures du matin. Avec un programme extrêmement chargé, il fallait encore faire face aux cérémonies d'accueil, aux reconduites, aux réceptions... Parfois, il n'avait même pas le temps de s'excuser pour aller aux toilettes ! Le plus gênant, c'était dans des endroits qu'il visitait rarement : Là, les adeptes se bousculaient pour lui offrir des plats cuisinés et des fruits. Parfois, le premier repas n'était pas terminé, qu'il fallait déjà se rendre au deuxième. Mais pour ne pas décevoir les adeptes, il s'efforçait de faire honneur à leur cuisine. En réalité, il n'aime pas ce genre de relations car, pour lui, c'est une perte de temps et de plus, il estime qu'un bonze ne doit pas hanter les restaurants.

Voyager sans cesse à travers le monde et passer les jours et les nuits dans les voitures et les navires, l'a amené à dire : « Je dormais souvent tout habillé ; parfois, quand je me réveillais, je me demandais où j'étais... » Certains le critiquaient en disant : « Il s'est déjà retiré, pourquoi accepte-t-il encore de subir tant de contraintes ! Serait-ce par ambition ? » Ceux qui le connaissent savent que ce n'est pas de l'ambition, mais bien la puissance du vœu : « Que je puisse emprunter

le mois et le jour d'avant pour m'acquitter de ce mois et de ce jour ; que je puisse emprunter le mois et le jour d'après pour compenser ce mois et ce jour ». Il est presque septuagénaire, ses forces physiques et spirituelles ne sont plus celles de sa jeunesse, parfois, il voudrait aussi prendre un peu de repos, mais la vie est tellement courte et il y a encore tellement à faire ! « Ce serait facile pour moi, de chercher un endroit pour me retirer et pratiquer tranquillement. Mais, il reste tant de choses à faire dans le cadre de la propagation du Dharma ! Comment pourrais-je prendre du repos ? Mes disciples me considèrent comme un exemple. Si je me laisse aller, devront-ils tous en faire autant ? »

Examinons une journée type : Elle se répartit en huit heures de conversation (discours, classe, lecture, réception), quatre heures d'écriture, quatre heures de déplacements (à pied ou en voiture), six heures de sommeil et deux pour la toilette et les repas. Certains se demandent quand il trouve le temps de pratiquer avec tant d'occupations ; à ceux-là, il répond : « Servir les hommes, satisfaire leurs besoins, résoudre leurs problèmes... ces occupations, sont une forme de pratique. Pour le repos, attendons d'être dans le cercueil, on aura alors, tout le repos que l'on voudra ! » Quelle grandeur d'âme !

L'art de bien gérer le temps

L'occupation étant devenue un état normal de sa vie, la gestion du temps devient donc très importante. Dans sa vie, ce dont il est fier, c'est de sa ponctualité. Quand il était petit, il avait lu dans un livre : « En short et chemisette, je vais à l'école. Je ne suis jamais en retard de trente secondes ». Cette petite phrase banale a engendré chez lui, l'habitude d'être ponctuel toute sa vie. S'il doit se lever tôt le matin, il se réveille automatiquement à l'heure voulue. Aux rendez-vous, il est toujours en avance. Le plus extraordinaire c'est quand il présente les émissions télévisées : Chaque émission est en général, prévue

pour une durée de quatre minutes, il ne s'en est jamais écarté de plus de quinze secondes et, de plus, on ne doit jamais la recommencer : Quand elle est enregistrée, on n'a jamais à la retoucher. Tout le personnel l'admire et on raconte qu'il doit avoir « un réveil caché dans sa manche ».

Il sait aussi comment s'organiser et employer subtilement ses rares moments de temps libre. A l'époque, au collège bouddhiste, la discipline était encore plus sévère que celle de l'armée. Le matin, il n'avait que trois minutes pour se préparer. Alors, la veille, il réfléchissait d'abord à la manière de ranger son linge, de plier la couverture... Ainsi, chaque fois, il arrivait toujours à se placer parmi les trois premiers dans les rangs et il a toujours gardé cette capacité d'organisation. Il peut rédiger dans l'avion, envoyer des e-mails en voiture et dicter le nom d'Amitabha Bouddha chaque fois qu'il passe devant un poteau électrique. Dans les réunions, il peut simultanément étudier un dossier, écouter un rapport et donner méthodiquement ses instructions, pour satisfaire tout le monde.

Il existe plusieurs méthodes de pratique et toutes rejoignent la bodhisattva-pratique. Ces dix dernières années, ses efforts n'ont pas été vains : il a pu semer des graines de bodhi à travers le monde entier et réaliser de nombreuses bonnes causes et affinités.

En 1988, il a organisé une campagne de consultations médicales gratuites et de propagation dharmique, dans le nord de la Thaïlande. C'est une région très accidentée et difficile d'accès, alors, ils ont remplacé successivement les autocars par des voitures, puis par des charrettes à âne. Pour certains villages perdus dans les montagnes, ils ont dû recourir aux hélicoptères de l'Armée thaïlandaise. Non seulement, il a aidé ces gens avec de l'argent et des médicaments, il a encore su leur remonter le moral grâce au Dharma et recevoir leur chaleureux accueil et leur reconnaissance. Par la suite, la fille du général Li Wenhua, commandant la 3^e division, est venue à Taïwan et elle a

passé trois jours à Fo Guang Shan. Au moment du départ, elle disait : « Les bienfaits du Grand maître envers mes compatriotes nord-thaïlandais sont si grands ! »

Hong Kong, la perle de l'Orient, a reçu le bain des bienfaits bouddhiques

Un autre résultat encore plus manifeste se produisit dans la ville de Hong Kong. Historiquement, Hong Kong a subi la colonisation britannique durant cent ans. Les religions catholique et protestante sont arrivées à Hong Kong en même temps que les statues de la Reine. Les écoles, cliniques, églises catholiques et temples protestants se sont établis partout. Cependant les religions locales restaient prépondérantes : les pagodes consacrées aux croyances populaires, étaient bondées, pendant que les pagodes bouddhistes restaient les moins fréquentées. Certains bonzes éminents comme les vénérables Jueguang, Yongxing, Changhuai etc. s'étaient efforcés de créer des hôpitaux, des écoles, des maisons de retraite... mais cela n'avait, en général, rien changé à l'état d'esprit des gens.

Il y a sept ans, Hsing Yun a commencé à donner lecture à Hong Kong et la situation s'est améliorée d'année en année. Les auditeurs étaient de plus en plus nombreux et certains offraient même de payer pour des billets d'entrée pourtant gratuits. Le Coliseum a commencé par le refuser, puis il l'a accepté et a fini par l'inviter et lui réserver trois jours par an, pour organiser « Le grand enseignement dharmique des deux rives ». De ce fait, le Coliseum a reçu le nom de « Pure fleur de lotus de Hong Kong ». Quand le Grand maître est là, les élites des différentes organisations veulent toutes le rencontrer et les médias, l'interviewer.

Et ce moine venu de Taïwan, a changé l'image erronée que les gens avaient des bonzes : celle d'inutiles, vivant de dons, celle de

parasites de la société...Durant des années, sans se lasser, il a parlé de dharma, il a, de plus, participé aux activités charitables en remettant au Gouvernement de Hong Kong, les dons reçus pendant les processions de quête d'aumônes, pour aider les trois cliniques Donghua, jeter les bases de l'éducation enfantine et venir en aide aux personnes démunies.

Au fur et à mesure que sa réputation grandissait, le niveau du bouddhisme hongkongais se relevait. Les monastiques commençaient à sortir de leurs pagodes, pour donner lecture et se rapprocher du public.

Des personnalités du monde politique et industriel se sont déclarées bouddhistes et le peuple a lui aussi, appris à respecter le Sangha et étudier les doctrines bouddhistes. Cette perle de l'Orient a finalement reçu le bain des bienfaits bouddhiques.

Riche de ses quinze années d'expérience de Hong Kong, Mme Jiang Suhui, chef du Service de l'Information taiwanais, le soulignait : A l'approche de 1997, les Hongkongais se sentaient inquiets pour leur avenir et ils recherchaient un appui moral. Avec sa sagesse et sa prévoyance, Hsing Yun a saisi cette occasion et leur a offert une force morale, faite de sérénité et d'apaisement. Voilà pourquoi sa réputation a atteint un tel niveau.

Depuis cent ans, Hong Kong est le carrefour des cultures orientales et occidentales. Il est aussi la source de l'émigration de la diaspora chinoise. Grâce à sa diligence et à la justesse de ses causes et conditions, grâce aussi à l'affaire Xu Jiatun, Hsing Yun s'est attiré la sympathie des Hongkongais. Ces dernières années, avec l'émigration des Hongkongais vers toutes les régions du monde (Grande Bretagne, Etats-Unis, Canada, Australie, et même Afrique du Sud), l'influence du Hsing Yun s'est elle aussi développée dans ces régions. Plusieurs fois, le Grand maître a fait part de sa profonde reconnaissance envers les adeptes hongkongais, car sans eux, le Dharma n'aurait pu être propagé si rapidement sur les cinq continents.

Un simple moine, ni plus, ni moins

Ces dix années ont passé comme un éclair, sans qu'il ait chômé une seule minute, ni une seule seconde. Le bhiksu qui, à l'époque, voulait remettre ses responsabilités administratives pour se consacrer à la pratique, l'enseignement, la lecture et l'écriture, a créé, grâce à ses extraordinaires affinités, de grandioses conjonctures.

Quand le Dalai Lama obtint le Prix Nobel de la Paix, les journalistes lui demandèrent ce qu'il pensait de cet honneur. Il répondit : « Je reste un moine, ni plus, ni moins ! » Et quand on demande à Hsing Yun quelle est la différence entre le Premier abbé de Fo Guang Shan et le moine nomade, la réponse est la même.

Se donner de la peine, c'est pour faire valoir les bienfaits de Bouddha ; supporter la fatigue et les déceptions, c'est pour le bénéfice des hommes. Sous les pas du moine voyageur, ont poussé des fleurs de lotus ; les mouvements de ses manches ont éparpillé partout la pure semence bouddhique. Il utilise des moyens de transport modernes, mais ce moine contemporain et le Grand maître Xuanzang de la Dynastie Tang, qui a traversé les huit-cents lis (mesure chinoise) de sable mouvant, concordent : Dans l'histoire du bouddhisme, ils ont, tous les deux, écrit une page impérissable.

Chapitre 15

Aimer Taïwan, mais rester attaché à la Chine



Si l'on trace un cercle ayant pour centre l'île de Taïwan et pour rayon, la distance que Hsing Yun a parcourue ces dix dernières années pour promouvoir le bouddhisme, on recouvre presque la totalité de la mappemonde. Malheureusement, il n'avait pas eu l'occasion de retourner dans sa Terre natale, quittée il y a quarante ans. La responsabilité en incombe au Parti communiste chinois qui, dès qu'il prit le pouvoir en Chine continentale, considéra que les religions étaient subversives, que les actes d'offrande d'encens et de révérences aux divins, relevaient de la pure superstition et qu'il convenait donc de les interdire. Seuls, quelques moines éminents et pagodes célèbres furent conservés, dans un but de pure propagande. Par ailleurs, le gouvernement du Parti démocratique était arrivé à Taïwan, traumatisé par la lourde défaite subie. Il a donc maintenu avec obstination, le principe de « non-coexistence des deux partis » et coupé radicalement toute relation avec la Chine, et le bouddhisme, en dépit de son succès à Taïwan, n'a pu atteindre, ni même influencer l'autre rive. Cependant, vers la fin des années quatre-vingt, la Chine continentale s'est progressivement réformée et ouverte vers l'extérieur, et feu le Président taïwanais Jiang Jinguo a aussi promis d'assouplir les conditions régissant les visites familiales en Chine et de promouvoir une politique de libre

échange commercial et culturel entre les deux rives. Ces éléments ont indirectement favorisé Hsing Yun, qui a pu obtenir l'occasion de retourner dans son village d'origine et, en même temps, de jouer un rôle tout en finesse, dans le rapprochement des deux Chine.

Une pastille pour la toux a créé l'affinité favorable à un retour au village natal

Dans le bouddhisme, le mot « affinité » est vraiment un mot clé inexprimable. Celle qui lui a permis de rentrer au pays natal, prit l'aspect d'une pastille pour la toux ! En 1986, Madame Tian-Liu Shiluan et Hsing Yun furent invités au soixantième anniversaire du roi Thaï, Bhumibol Adulyadej et placés derrière le Président de l'Association bouddhiste chinoise, M. Zhao Puchu et son épouse. Au cours de la cérémonie, Mme Zhao se mit à tousser violemment, et Mme Tian lui donna une petite pastille pour calmer sa toux. Comme ils se retrouvaient entre Chinois dans un pays étranger, ils se lièrent d'amitié et, ce soir-là, M. Zhao lui offrit un exemplaire dédicacé personnellement de son dernier livre.

M. Zhao avait déjà à l'époque largement dépassé les quatre-vingts ans. Il était Vice-président du Comité Politique chinois. Il était expert en littérature et poésie chinoises, mais c'était en outre, un homme bienveillant et compatissant et l'un des trois grands calligraphes chinois contemporains. Toute sa vie, il s'était consacré à la protection du bouddhisme et du dharma et, ces dernières années, il avait mis toute son énergie à réparer et reconstruire les pagodes en Chine. L'année d'avant, bien qu'âgé de quatre-vingt-huit ans, il s'était rendu à Hong Kong pour y ériger une grande statue en bronze de Bouddha. (NB : Il y a quelques mois, le gouvernement hongkongais s'est servi de cette statue comme label de ses tickets de métro, en faisant ainsi un symbole de la culture hongkongaise).

En 1986, c'était la première fois que M. Zhao rencontrait Hsing Yun et, malgré la différence d'âge, ils étaient devenus bons amis. M. Zhao avait apprécié la personnalité de ce jeune ami, et lui avait promis de le revoir plus tard.

Effectivement, l'occasion se présenta deux ans plus tard, aux Etats-Unis. A la fin de cette année-là, Hsing Yun s'était chargé d'organiser, au Temple Hsi Lai de Los Angeles, « Le seizième rassemblement amical mondial des bouddhistes » et « Le septième rassemblement amical des jeunes bouddhistes ». Pour bien réussir ces deux séminaires, Hsing Yun, dont le cœur embrasse Taïwan mais reste attaché à la Chine, étudiait la manière d'y faire venir en même temps, les deux associations bouddhistes chinoises. Il espérait ainsi pouvoir dissiper le malaise persistant à l'Association Mondiale Bouddhiste, à propos de la représentation de la Chine. (NB : *La quatorzième assemblée a eu lieu au Sri Lanka. La représentante de Taïwan, Mme Tian-Liu Shi-Luan en fut élue vice-présidente, ce qui provoqua la colère des représentants chinois qui s'en retirèrent. La quinzième assemblée se tint au Népal et le gouvernement de Beijing fit tout pour en faire écarter les représentants taïwanais.*)

Pour éviter que les séminaires ne revêtent une couleur politique, Hsing Yun précisa sur les cartes d'invitation, que les délégations présentes seraient désignées par le nom de leur Association sans ajouter le nom du pays. A part le drapeau des Etats-Unis, pays hôte du temple Hsi Lai, seul le drapeau de l'Association Mondiale Bouddhiste serait hissé à l'assemblée. En même temps, il suggérait aux deux associations chinoises d'utiliser respectivement les noms d'« Association Bouddhiste de Beijing » et d'« Association Bouddhiste de Taipei ».

Après de longues négociations, les deux parties acceptèrent la proposition et c'est ainsi que de longues années de brouille ont pu être dissipées et que les deux parties se retrouvèrent enfin ensemble, dans la salle de séminaire.

A la cérémonie d'ouverture, quand Hsing Yun annonça cette nouvelle, les cinq-cents participants des quatre-vingts associations bouddhistes, venues de plus de trente pays dans le monde, applaudirent chaleureusement. Lors d'une conversation avec des représentants du sud-est Asiatique, un représentant hongkongais déclara que c'était là « le modèle Hsing Yun », encore plus significatif que « le modèle olympique ».

C'est à la suite de ce succès, que M. Zhao Puchu invita Hsing Yun à se rendre en visite en Chine continentale.

Le « cyclone Hsing Yun »

L'hôte était chaleureux, l'invité heureux, mais des difficultés subsistaient : Les deux régions avaient été séparées pendant plus de quarante ans et aucun monastique ne s'était encore rendu officiellement en Chine. Après un demi-siècle de règne du matérialisme, comment définir le voyage de ce moine ? Le problème était ardu, c'est pourquoi le médiateur renommé des trois rives (Chine, Taïwan, Hong-Kong) Lu Jian, fut chargé d'une mission de reconnaissance en Chine, pour discuter du voyage et des conditions de réception. Enfin, en 1989, « La Ligue de propagation du dharma et des visites familiales de l'I.B.P.S (International Buddhist Progres Society) » atterrit sur le sol natal, soulevant « le cyclone Hsing Yun », et posant ainsi la première pierre des relations entre les deux rives.

Au total, la délégation comptait plus de soixante-dix personnes, y compris les conseillers littéraires, les écrivains, les journalistes et les monastiques. S'y ajoutaient les sous-groupes représentant les adeptes des Etats-Unis, du Canada, de Singapour... Au total, plus de deux cents visiteurs. Leur voyage dura du 27 mars au 25 avril et ils firent pratiquement le tour de la Chine : de Shanghai à l'Est, à Dunhuang à l'Ouest, de Beijing au Nord à Chengdu au Sud.

A cette personnalité internationalement connue du monde bouddhiste, le gouvernement chinois réserva un traitement de V.I.P. Comme le notait Wang Yiling, écrivain chinois vivant aux U.S.A. et faisant partie de la délégation : Le voyage en Chine de Hsing Yun fit réellement grand bruit : « ... A chaque arrêt, les gouverneurs et les maires voulaient tous l'inviter et le rencontrer. Que ce soit à l'aéroport ou à la gare, le jour ou la nuit, des groupes de monastiques et laïcs étaient là pour l'accueillir. Les pagodes où il devait se rendre, étaient pavées de tapis rouges, les gongs et les tambours retentissaient à son arrivée. Les voitures étaient précédées par celles des services de sécurité. Quand nous arrivâmes à la pagode Longhua à Shanghai, c'était justement jour de fête et la foule était innombrable. En plus des voitures de tête, il y avait même des motards et, sur la dernière partie du parcours, des hommes en uniforme marchaient des deux côtés de la voiture pour ouvrir la route. »

C'est durant ce voyage qu'il fut invité à donner une lecture à la Bibliothèque de Beijing, par l'ensemble des trois universités Beijing, Qinghua et Renda, réunies. Sur le thème « Le cœur Chan et le cœur humain », il prononça un discours vivant et de très haut niveau ; les applaudissements crépitaient sans cesse.

A Sichuan, même dans la rue, les gens parlaient du moine venu de Taïwan. C'est pourquoi un journaliste taïwanais du groupe put dire en plaisantant : « Pendant des dizaines d'années, le gouvernement du Parti démocratique a parlé de reconquérir la Chine... Sans résultat. Et voilà que Hsing Yun, lui, y a vraiment atterri ! »

Et il est vrai que, venir de Taïwan et pouvoir parler devant l'Assemblée Nationale chinoise, était une chose totalement inédite. Le voyage de Hsing Yun a apporté au monde bouddhiste chinois confiance et espérance et il a reçu, en retour, les sentiments de reconnaissance des moines éminents.

Le vent d'Est tant attendu par le bouddhisme chinois

Durant l'entretien qu'il eut avec les Présidents du Parti et de la Nation, MM. Li Xiannian et Yang Shangkun, il se montra préoccupé par l'oppression que les religions avaient subie, durant la Révolution culturelle et il demanda également au gouvernement chinois, de mettre en œuvre sa politique religieuse annoncée, en rendant les pagodes aux monastiques. Il dit gravement : « Vous pouvez ne pas croire aux religions, mais vous devez les comprendre. »

M. Zhao décrivit ce voyage en parlant de « *La merveilleuse course, faite de dix mille Lis de fleurs parfumées* » et le Premier abbé de la pagode Qixia soupirait d'émotion en disant : « Il a réveillé le moral longtemps endormi du bouddhisme. Voilà vraiment ce vent d'Est, que le bouddhisme chinois a tant attendu ! »

Cette visite a vraiment laissé une profonde impression dans les différents mondes chinois. Que ce soit les discours en public, les lectures aux étudiants des collèges bouddhistes, les briefings des réceptions ou les entretiens informels, toutes les paroles étaient justement dosées, montrant ainsi l'étendue de ses connaissances et de sa sagesse.

A part les échanges spirituels, ce voyage a aussi fourni de réels apports matériels. Hsing Yun a rendu visite à de nombreuses petites pagodes délabrées et, à tous les monastiques rencontrés, (qu'ils soient vrais ou simulés), il a fait des petits dons, en y ajoutant des collections de l'Encyclopédie Fo Guang et de ses ouvrages personnels. A la pagode Qixia, il a offert un bâtiment, un autocar et une voiture. En outre, il a offert vingt-mille dollars US, au Centre Littéraire Contemporain et cent-mille dollars US et un autocar, à l'Association Bouddhiste Chinoise. A son village natal, il a offert deux-cent-cinquante mille RMB (monnaie chinoise), et cent-mille RMB au village de son maître, des minibus à l'école des malentendants, des ambulances aux hôpitaux, etc.

M. Wang Yao, chercheur du Centre de Recherches Dunhuang et aussi professeur d'études tibétaines du Collège Populaire de Beijing, évoquait à son sujet « les multiples faces de l'altruisme », il ajoutait : « Les Chinois le reçoivent avec leur cœur et il les embrasse avec le sien ». M. Wang estimait que ce voyage avait apporté beaucoup au peuple chinois : un peuple qui a subi cent ans de malheurs et d'injustices et qui, grâce aux efforts du Grand maître, a enfin pu s'épanouir sur la scène internationale et montrer sa force d'âme.

D'émouvantes retrouvailles

Evidemment, voyageant sous le label « Ligue de propagation du dharma et des visites familiales de l'I.B.P.S », Hsing Yun devait se rendre dans son village natal pour une visite à sa famille et aussi à la pagode Qixia où, il y a cinquante ans, il reçut la tonsure. Et dans ces deux endroits, se produisirent encore des scènes émouvantes.

M. Lu Jian, directeur du mensuel Beixing de Hong Kong, a relaté l'arrivée de Hsing Yun à Jiangdu en écrivant : « J'ai cinquante-et-une années d'expérience du journalisme et pourtant, c'était la première fois que je voyais une telle scène. Quand les voitures sont arrivées à Jiangdu, les trottoirs étaient remplis de monde. Des gens étaient massés aux fenêtres, d'autres avaient grimpé dans les arbres ; les cris de joie et les applaudissements retentissaient partout. En voyant sa mère, il lui tendit un bouquet de fleurs, prit ses mains et dit : « C'est moi, maman ! Je suis revenu ! ». Elle répondit : « C'est bien ! C'est bien ! » et ils se regardèrent, muets d'émotion. Ensuite ils vinrent à la terrasse pour rejoindre tout le monde. Les disciples monastiques chantaient « L'éloge à maman », Tang Degang et moi, nous récitions un poème pour saluer les retrouvailles. Et lui, avec l'accent de Yang Zhou, il s'adressait aux villageois d'un ton sobre : « Je suis Li Guoshen ! » Une vieille dame, les larmes aux yeux, s'exclama : « Notre Yangzhou

a quand même engendré un grand homme ! » Quand Hsing Yun prit congé de tous, une jeune femme lui tendit un petit garçon d'environ trois ans. Quand il l'embrassa sur la joue, une vingtaine de photographes se bousculaient pour filmer la scène ... »

Sa sœur aînée Suhua vit à Guangxi. Certes, elle est ravie que son frère soit devenu un moine éminent, mais après de si longues années de séparation, elle ne pouvait contenir son émotion : « Mes cheveux sont devenus gris ; lui aussi, il a vieilli. Dans mon souvenir, il n'était qu'un petit garçon ! » Sur les sentiers du jardin public Yudai de Nanjing, quand elle parlait aux journalistes de ces retrouvailles, elle ne pouvait retenir ses larmes.

Le jour de son retour à Qixia, les anciens maîtres de l'école Vinaya et les vénérables l'accueillirent chaleureusement et lui réservèrent la place d'honneur. Quand ils lui demandèrent de dire quelques mots, il suffoquait d'émotion en évoquant les bienfaits qu'il avait reçus à Qixia. Plus tard, il donna une lecture aux jeunes monastiques en les encourageant : « Il faut se servir de la torche de Qixia pour éclairer le chemin du futur bouddhisme chinois. »

Le jour où il se rendit à la pagode Jiaoshan à Zhenjiang, les maîtres qui lui avaient appris à réciter les sūtras et à vénérer Bouddha le reçurent. Il leur avoua franchement les bêtises qu'il avait faites à l'époque et tout le monde riait aux éclats.

Un voyage historique

Ayant accompagné Hsing Yun pour ce voyage de propagation du dharma et des visites familiales, le professeur Fu Weixun du Département des religions de la Temple University, en fut fort impressionné. Sur le bateau en croisière sur le Yang-Tse, il a écrit « *La renaissance du bouddhisme chinois* » et il a conclu en expliquant que ce voyage revêtait quatre significations historiques :

1. Il symbolise discrètement le soutien extérieur à la renaissance du bouddhisme chinois. A cause des innombrables difficultés politiques et économiques, le monde bouddhiste chinois ne peut espérer retrouver, à court terme, la renaissance et la stimulation, avec ses seules forces. Le soutien extérieur que représente Hsing Yun a produit un effet de « coup de pouce ».

2. Les échanges culturels du bouddhisme : La visite des grottes de Dazu et des pagodes antiques, a permis aux adeptes taïwanais et chinois d'outremer, de mieux comprendre la culture bouddhiste chinoise. Par ailleurs, les présents et les livres que le groupe a offerts, peuvent aider le monde bouddhiste chinois à apprécier la modernisation du bouddhisme contemporain et le développement de la culture bouddhiste.

3. Des échanges scientifiques sur la recherche bouddhiste : Après quarante ans de régime maoïste, c'est la première fois que l'Institut chinois des sciences sociales a officiellement invité des représentants du monde bouddhiste, à des causeries scientifiques. Ces entretiens étaient destinés à étudier les problèmes de la modernisation des religions et celui des relations entre le développement de la religion et la société économique. Ces échanges ont pu aider le monde scientifique chinois à vaincre l'ignorance et abandonner le préjugé : « religion = superstition ».

4. Transcender les problèmes politiques entre les deux rives : Avec la situation politique conflictuelle prévalant actuellement entre les deux rives, seule la religion ne pose pas trop de problèmes quand on parle d'union. Il n'y a donc que les associations religieuses qui puissent atténuer le conflit.

Pendant, au même moment, les médias politisés taïwanais et hongkongais, profitaient aussi de l'occasion pour diffamer le Grand maître. Certains se déclaraient choqués qu'un conseiller du Parti démocratique, ait accepté se rendre en Chine. D'autres insinuaient qu'il

était un espion du gouvernement taïwanais ; d'autres encore, disaient qu'il était compromis dans la politique chinoise ; d'autres enfin le soupçonnaient de vouloir acheter le cœur des Chinois ...

L'affaire Xu Jiatur

Toutes ces diffamations ne furent que des scoops temporaires de médias à sensation, des bulles de savon qui disparaissaient sitôt formées. Par contre, ce qui a vraiment soulevé de grandes vagues, ce fut l'affaire Xu Jiatur, survenue un an plus tard.

A la fin du voyage, le groupe avait fait escale à Hong Kong, avant de prendre la route pour Los Angeles. M. Xu Jiatur, qui était, à l'époque, Directeur de la Division hongkongaise de l'Agence Chine Nouvelle, a organisé une fête pour inviter Hsing Yun. Pour quel motif ? Xu Jiatur qui vit actuellement aux Etats-Unis répond sans gêne : « J'ai vu en la personne du Grand maître, un moine bouddhiste éminent, un délégué du Parti démocratique taïwanais, un « sujet du Front Uni » très influent au sein du parti et du gouvernement taïwanais. »

Ils sont tous les deux originaires de Jiangsu et M. Xu Jiatur le rappelle : « Nous parlons tous les deux avec le même accent, et cela nous a rapprochés ». A l'époque, par politesse, Hsing Yun lui avait dit de passer au Temple Hsi Lai, quand il aurait l'occasion de venir à Los Angeles et il avait accepté l'invitation.

Après les événements du « 4 Juin (NB : les manifestations de Tian'anmen) », le Parti communiste chinois avait vu ses dirigeants se séparer en deux courants opposés et les réformistes perdirent la partie. Comme M. Xu Jiatur avait sympathisé avec le mouvement des étudiants, il n'avait pas empêché le personnel de l'Agence Chine Nouvelle, de participer aux manifestations de Hong Kong. Cela lui valut d'être inscrit sur la liste noire des « gens dont on réglerait le

compte après l'automne ». Le sachant, M. Xu Jiatur émigra discrètement aux Etats-Unis pour « se reposer » ; là, Hsing Yun a tenu sa promesse et l'a reçu au Temple Hsi Lai.

En Chine, à Hong Kong, aux Etats-Unis et à Taïwan, les autorités cherchaient à savoir où se trouvait Xu Jiatur. Il avait été directeur de l'Agence Chine Nouvelle durant sept ans et s'était attiré la sympathie des hongkongais de tous bords. De plus, il était membre du Parti communiste depuis plus de cinquante ans. Depuis la fuite de Wang Ming vers la Russie, dans les années 60 et celle de Lin Biao en Mongolie, dans les années 80, il était le fonctionnaire du plus haut niveau qui ait quitté la Chine. Sa disparition a empêché beaucoup de gens de bien dormir.

Au début, personne ne savait que Xu Jiatur était hébergé à Hsi Lai. Mais, après une dizaine de jours, remplissant ses devoirs d'hôte, Hsing Yun lui fit visiter les environs et, en passant par Ghost Town, sur la route de Las Vegas, il fut reconnu par des touristes hongkongais et des photos furent publiées dans les journaux. De ce jour, le Temple Hsi Lai fut assiégé par les journalistes. Hsing Yun lui dit alors : « Un monastère ne peut mentir, vous êtes chez moi, donc je ne peux pas dire le contraire. Ne pas répondre au téléphone n'est pas une solution, nous devons leur donner une explication ». Xu Jiatur accepta cette proposition et demanda à Hsing Yun et Lu Jian de le représenter pour une conférence de presse, au cours de laquelle ils annonceraient en son nom, les quatre engagements qu'il prenait :

1. Ne pas demander l'asile politique.
2. Ne pas révéler de secrets d'Etat.
3. Ne pas accepter d'interviews médiatiques.
4. N'avoir de contact avec aucune personne liée au courant réformiste

Un simple réfugié recueilli par une pagode

La conférence de presse ayant eu lieu, les engagements étaient pris. Néanmoins, le monde extérieur continua à critiquer Hsing Yun : Comment un monastique pouvait-il encore se mêler de politique ?... Certains le soupçonnaient même d'intentions louches...

Les années ont passé et Hsing Yun ne regrette pas son geste, car la compassion est une tradition bouddhiste : « Pour moi, M. Xu n'est pas un personnage politique, mais un homme qui, à ce moment-là, avait besoin d'aide ».

Hsing Yun reste fidèle à son idée de ne pas se mêler de politique. Il a même refusé de prêter le Temple Hsi Lai, aux militants du Mouvement réformiste installés aux Etats-Unis, pour leurs réunions, comme il a refusé d'organiser un service religieux pour les victimes du « 4 Juin ». Cela n'a pas suffi à calmer la colère du Parti communiste chinois. L'année suivante, parut la sentence d'expulsion du Parti, concernant Xu Jiatur. Il y est écrit que Xu Jiatur a trahi le Parti et déserté le Pays et que, de plus, il s'est ouvertement compromis avec des éléments réactionnaires, comme Hsing Yun ou Lu Jian, confirmant ainsi son déviationnisme et justifiant sa condamnation. Les autorités chinoises ont alors interdit au Grand maître de revenir en Chine. Les honneurs et privilèges reçus lors de sa première visite furent rayés d'un trait de plume. Le monde bouddhiste chinois replongea dans le silence, certains se tenant même ostensiblement à l'écart, de peur d'être impliqués et compromis.

Deux ans plus tard, le Président Jiang Zemin ordonna par écrit, de lever cette interdiction, lui permettant ainsi de rendre visite de nouveau à sa mère. Cependant, durant son séjour, il resta en permanence, sous haute « protection »...

A Hong Kong par contre, les gens sympathisaient avec lui et soutenaient son action. Après les événements, un média organisa un

sondage pour désigner les personnalités chinoises les plus célèbres et Hsing Yun fut classé deuxième : juste après le Président Jiang Zemin, mais avant le Président taïwanais Li Denghui, lui-même.

Ces dernières années, Xu Jiatur vit retiré aux Etats-Unis et se montre rarement en public. Il est encore très ému par les attentions que le Grand maître lui a prodiguées : « Quand je me suis réfugié aux Etats-Unis, le Grand maître a toujours respecté mes idées, sans jamais s’y immiscer. Par contre, il se souciait beaucoup de ma santé et de ma vie au quotidien. »

Sur ce problème, nombreux sont ceux qui ont approuvé son courage et sa vertu, mais d’autres pensent qu’il n’aurait pas dû s’impliquer dans cette affaire, qui a braqué le gouvernement chinois contre lui. Ils soulignent également que cet incident a entamé son prestige et l’a empêché de développer l’effet obtenu lors du premier voyage, compromettant de ce fait, la renaissance du bouddhisme chinois.

Aider le peuple chinois à bien défendre sa cause dans l’avenir

Pour ce qui est des perspectives d’avenir, Hsing Yun est persuadé qu’avec le développement économique et l’adoucissement politique de la Chine, les deux rives possèdent toujours de grandes capacités d’échanges. Il dit :

« Tous les Chinois sensés approuvent la réunion de la Chine, cependant, cette union ne veut pas dire que c’est l’un qui annexe l’autre ou vice versa, mais une sorte d’entente, une union égalitaire. Avant de parler d’union, il faut d’abord réaliser :

1. L’aide économique mutuelle
2. Les échanges culturels
3. Le respect des religions
4. La démocratie politique

La Chine n'appartient pas à une minorité, elle est le rassemblement d'un milliard de citoyens.

« En réalité, je n'appartiens à aucune partie, j'ai un cœur taïwanais qui reste attaché à la Chine ».

Comme moine bouddhiste, il maintient fermement le principe « La politique aux politiciens, la religion aux religieux ». Il espère simplement que les deux gouvernements pourront, ensemble, « aider le peuple chinois à bien défendre sa cause dans l'avenir ».

Partie V

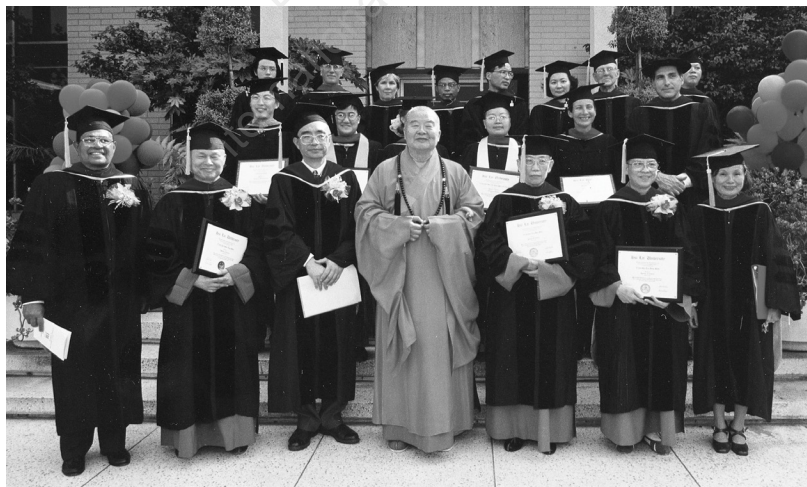
La lumière du Bouddha à travers le monde

Durant des dizaines d'années, les empreintes de ses sandales se sont imprimées dans le sol d'Asie, d'Amérique, d'Europe, d'Océanie, d'Afrique ... Tous les hommes, quelle que soit la couleur de leur peau ou leur langue, ont pu recevoir le baptême du Dharma. Ses voyages ont amorcé l'internationalisation du bouddhisme.

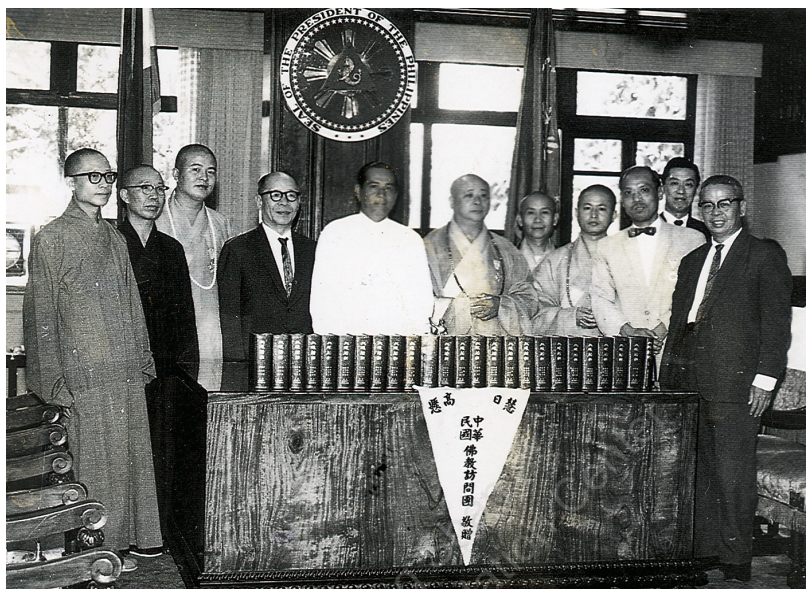




Visite de chantier avec le Secrétaire d'état de Californie, March Fong Eu, au Temple Hsi Lai, à Hacienda Heights.



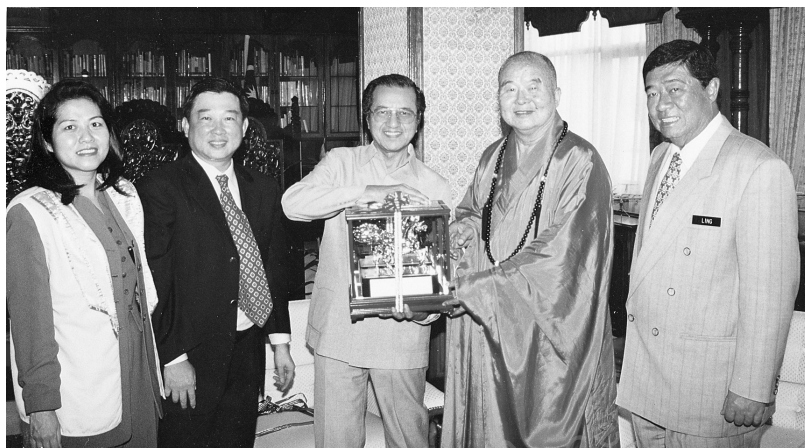
Avec les gradués et les professeurs de l'Université Hsi Lai (actuellement « University of the West »).



Dans le bureau de Diosdado Macapagal, Président des Philippines, en 1963.



Avec le Président de la Dominique, Clarence Seignoret, lors de l'inauguration du Temple Hsi Lai, en 1988.



Première rencontre avec le chef d'un pays musulman : Dr. Mahathir Mohammad, Premier-ministre de Malaisie.



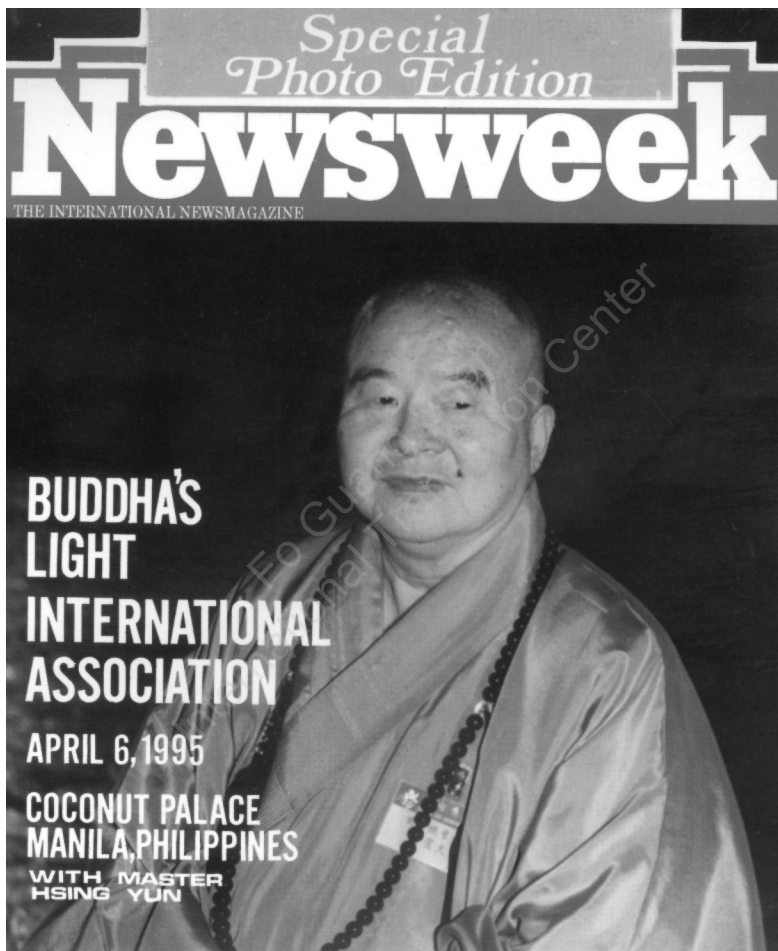
Visite au Salon du livre de Taipei au « Taipei World Trade Center », en 2001.



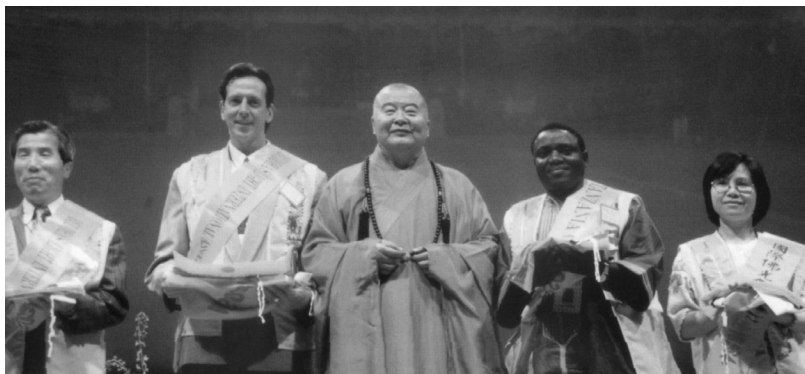
Septième Conférence générale de la B.L.I.A. à Toronto, Canada.



Escorte de la relique de la dent de Bouddha, avec le Premier-abbé adjoint de la Fondation Dhammakaya, de Thaïlande.



En couverture du magazine Newsweek, 1995.



Remise de diplômes aux nouveaux chapitres de la B.L.I.A. lors de la 6ème Conférence générale, organisée au « Hong Kong International Trade and Exhibition Center », en 1997.



Chanter en chœur avec les adultes, jeunes adultes et scouts de la B.L.I.A., en 2002.



Cérémonie d'ouverture de la 8ème Conférence générale de la B.L.I.A., au
« Taipei International Convention Center », en 2000.



Cérémonie de clôture de la 9ème Conférence générale de la B.L.I.A.,
au Temple Motosu du Japon, en 2002.

Chapitre 16

Le Dharma gagne l'Occident



Avec le développement florissant de l'économie taïwanaise, la petite lampe solitaire bouddhiste transmise depuis la Chine continentale, il y a quarante ans, a aussi, grâce au soutien effectif des puissances économiques et commerciales, dépassé les limites de l'île et gagné le monde extérieur. Des régions du sud-est asiatique des années 60 et du Japon et de la Corée des années 70, en passant par les continents européens et américains des années 80 et 90, pour en arriver à l'Afrique du début du vingt-et-unième siècle, Hsing Yun a passé de la jeunesse à l'âge mûr, en ouvrant, un pas après l'autre, le chemin de l'internationalisation du bouddhisme chinois.

Le temple Hsi Lai aux Etats-Unis en est l'exemplele plus significatif.

Le plus grand temple bouddhiste de l'hémisphère nord occidentale

Le temple Hsi Lai est situé à l'Est de Los Angeles, à une distance d'environ vingt miles. De l'aéroport national, on y parvient après une petite heure d'autoroute. Le domaine se trouve sur une colline. Au tournant de la route principale, on peut déjà apercevoir le vert des arbres et le splendide ensemble de bâtiments, dont les murs ocrés et les

tuiles dorées tranchent sur la verdure ambiante. Une minute plus tard, voici le grand portail, incrusté de six grands caractères chinois « 佛光山西來寺 (Fo Guang Shan – Temple Hsi Lai) » tracés par Hsing Yun lui-même.

Ce centre de culte est enregistré aux Etats-Unis sous le nom d'« International Buddhist Progress Society ». Le nom chinois « Hsi Lai » signifie « Le Dharma arrive en Occident ».

Ce temple qui réunit en même temps l'esprit du bouddhisme traditionnel et les fonctions de la société moderne, se situe au lieu-dit « Hacienda Heights », sur un terrain de 15 acres (environ 6 ha), les surfaces bâties en occupant 102 432 sqf, soit environ 9 500 m². Le projet a été étudié par le cabinet de l'architecte Yang Zhuming. Les travaux ont commencé en 1986 et l'inauguration a eu lieu en Novembre 1988. Lors de la cérémonie de pose de la première pierre, on a soigneusement intégré dans le mortier, de la farine de cinq céréales, du sable du Gange que Hsing Yun avait rapporté personnellement d'Inde, et de la terre du Fo Guang Shan de Taïwan, pour servir de fondation, et montrer ainsi la lointaine origine de la lignée dharmique et sa perpétuation.

Au moment de l'inauguration, le magazine Life a publié la photo d'une resplendissante pagode de style chinois, en la qualifiant de « Plus grand temple bouddhiste de l'hémisphère nord occidental » et en la surnommant, la « Cité interdite américaine ». En Avril de l'année suivante, le Reader Digest a, lui aussi, consacré un article spécial au temple Hsi Lai.

Le temple Hsi Lai reprend les caractéristiques de Fo Guang Shan, afin de développer spécialement les trois fonctions suivantes:

1. Offrir un centre de culture spirituelle aux Etats-Unis.
 2. Fournir aux occidentaux un lieu où apprendre le bouddhisme.
 3. Développer les échanges culturels entre l'Orient et l'Occident.
- Ainsi, on peut rencontrer des adeptes de races différentes à chaque

détour du temple ; le Foyer des pèlerins a accueilli des lamas venus d'Inde et des bhiksus venus d'Espagne. On y entend parler anglais, chinois, taïwanais, cantonais et même français... sous les auspices de Bouddha.

La plus belle vitrine de la culture orientale

En raison des étroites relations avec le Fo Guang Shan de Taïwan, les personnalités politiques et les célébrités taïwanaises qui, ces dernières années, ont abordé sur la côte ouest des Etats-Unis, se sont toutes rendues au temple Hsi Lai. Grâce à sa tierce position, Hsi Lai joue un rôle de tampon et de détente dans l'atmosphère tendue qui règne entre les deux rives (*du Détroit de Taïwan. NDT*). Le temple a reçu Son Excellence Zhu Qizhen, Ambassadeur de Chine aux Etats-Unis, il a aussi accueilli Xu Jiatusun, Wu'er Kaixi, etc. Peng Mingmin, leader de l'opposition taïwanaise, y est également venu. Les maires et sénateurs locaux se sentent honorés d'y être invités et la Secrétaire d'Etat de Californie, Mme Yu-Jiang Yuegui s'est un jour exclamée : « J'ai pourtant vécu longtemps en Californie mais je ne savais pas que s'y trouvait un endroit aussi merveilleux ! »

Aujourd'hui, le temple Hsi Lai est devenu la plus belle vitrine de la culture orientale. Il est aussi la base du développement du bouddhisme en Occident. Cependant, le long parcours truffé d'obstacles de sa création, reflète, lui, le difficile combat du peuple chinois cherchant à s'établir dans un pays étranger.

Il y a environ vingt ans, Hsing Yun fut invité à la cérémonie commémorative du 200ème anniversaire de l'Indépendance des Etats-Unis d'Amérique. C'était la première fois qu'il mettait les pieds sur cette Terre, mais il y a ressenti le pluralisme culturel et la pacifique tolérance, spécifiques à ce Pays. De plus, les immigrants chinois y devenaient de plus en plus nombreux et il leur manquait un endroit de retraite spirituelle. Enfin et surtout, dans le fond de lui-même, le

Grand maître pensait que, depuis cent ans, les religions catholique et protestante avaient eu toute facilité pour prêcher partout en Chine. Le temps était donc venu, pour le bouddhisme, d'être introduit pacifiquement dans le Monde occidental.

Une fois cette idée en tête et avec l'appui de fervents adeptes, il envoya son premier disciple Tzu Chuang et le disciple anglophone, Yi Hang, aux Etats-Unis avec une somme de cinquante-mille dollars. Arrivées sur place, elles apprirent que la moindre maison coûtait à l'époque soixante-dix à quatre-vingt mille dollars et elles envisagèrent de faire demi-tour. A cette nouvelle, Hsing Yun décida de s'y rendre lui-même. Finalement, ils trouvèrent un ancien temple protestant à vendre. Ses disciples hésitaient, en se demandant s'il était convenable de créer un temple bouddhiste dans une église protestante, mais Hsing Yun prit la décision de l'acheter, pensant qu'un bâtiment à vocation religieuse comporterait peut-être d'autres avantages. Ils versèrent un acompte de vingt-mille dollars, avant d'aller à la banque pour contracter un emprunt hypothécaire. C'est ainsi que le bouddhisme chinois a finalement concrétisé le point de départ d'une espérance infinie.

Après avoir effectué eux-mêmes quelques petits travaux, ils organisèrent le premier service religieux qui, déjà, attira de nombreuses personnes venues, parfois de fort loin. Quant aux services suivants, ils furent tous bondés. Ensuite, ils construisirent la pagode Baita à Maywood mais, très vite, Baita s'avéra trop petite et c'est ainsi que se réunirent les causes et conditions qui imposaient de construire un centre de culte plus vaste.

Les fortes réticences des habitants d'Hacienda Heights

Son disciple de longue date, Mme Zhang-Yao Hongying, soutenait énergiquement ce projet. Elle prit l'initiative d'offrir trois-cent mille dollars et, ayant cumulé de nombreux autres dons, elle suggéra à Hsing Yun d'acheter une colline à Hacienda Heights et d'introduire une demande

de permis de construire, auprès du gouvernement californien. Mais il se trouve qu'Hacienda Heights est une zone résidentielle de Wasps aisés et aussi un lieu de retraite de riches Américains très conservateurs. Le projet rencontra donc une forte opposition. Les raisons avancées comprenaient pêle-mêle : la détérioration de l'environnement ; les nuisances sonores engendrées par la récitation des sūtras et les pétards du Têt ; les robes des moines et des nonnes susceptibles de choquer ou dévoyer les jeunes ; la crainte pour leurs animaux domestiques, (les Chinois étant, c'est bien connu, réputés se nourrir de viande de chien !) ...

Enfin, après six débats publics, une centaine de présentations et de nombreuses corrections imposées par les règlements de l'urbanisme d'Hacienda Heights, auxquels s'ajoutèrent des promesses d'activités caritatives et de dons aux organisations sociales locales, ils finirent par obtenir le permis.

En fait, les réticences ne tenaient pas uniquement à des questions réglementaires : s'y ajoutaient des craintes de nature culturelle et xénophobe. Hsing Yun l'avait bien compris et il s'attendait à des réactions hostiles de la part des riverains. Il invita donc régulièrement les agents des services de l'urbanisme à venir contrôler l'avancement des travaux, et il emmena souvent disciples et adeptes, nettoyer les trottoirs en signe de bonne volonté. Peu à peu, les opinions évoluèrent. Un pasteur protestant parla même en sa faveur lors d'un débat en disant : « Mon épouse est Vietnamiennne et, depuis la défaite du Vietnam du Sud, elle passe sa vie à pleurer. Je souhaite qu'il y ait un endroit où elle puisse trouver un soutien spirituel. »

Un lieu de paix pour les adeptes bouddhistes

Après dix années d'efforts, le temple Hsi Lai vit enfin le jour. Pour son inauguration, des personnalités politiques et bouddhistes de différents pays du monde lui adressèrent toutes, des vœux sincères. Le Sénateur

américain, Mathew G. Martinez, déclara : « Le temple Hsi Lai est un lieu de culte majestueux. Non seulement, il pourra offrir des activités diverses à ses adeptes et aux habitants des environs, mais il deviendra aussi le pont des échanges culturels et spirituels Est-Ouest ». Le président de l'Association bouddhiste américaine le vénérable Dharma Vijaya Buddhist Vihara déclara : « ... Il (Hsi Lai) sera le phare de la propagation et de l'enseignement du Dharma ... L'honneur exceptionnel du Dharma dans l'hémisphère ouest. »

Après son ouverture, le temple Hsi Lai organisa la « Seizième Assemblée amicale internationale des adeptes bouddhistes ». Avant ce jour, jamais ce séminaire n'avait été organisé dans un pays non asiatique. Cet évènement symbolise la réelle mondialisation du bouddhisme.

Ces dernières années, Hsing Yun a toujours observé le grand vœu de l'époque et il a fait de Hsi Lai, un centre d'échanges culturels international doté de capacités multiples. Dans le domaine des activités bouddhistes, on y organise périodiquement des services religieux, des lectures de dharma, des retraites, etc. Pour les adeptes bouddhistes vivant aux Etats-Unis, Hsi Lai est un point d'ancrage spirituel et aussi un havre d'apaisement du cœur. Beaucoup de nouveaux et anciens immigrants y sont venus chercher la consolation auprès des vénérables, et grâce à leur sagesse, de nombreuses afflictions et déceptions ont pu être soulagées. Du point de vue sociologique, il est aussi un lieu de recherches en relations sociales et de regroupement de gens de même opinion.

Au Nouvel an du calendrier lunaire, les Chinois (venus de Chine, Taïwan et Hong Kong), les Vietnamiens, les Cambodgiens ... viennent de loin pour vénérer Bouddha, ce qui ne va pas sans provoquer quelques embouteillages sur les autoroutes. Les deux-cents emplacements de parking sont remplis, et le grand parking loué à une école voisine s'avère également insuffisant. Les autorités dépêchent sur place

une section de gendarmerie pour régler la circulation. Nombreux sont ceux qui ont garé leur voiture fort loin et montent à pied. Un voisin américain, n'en croyant pas ses yeux, déclare : « On dirait une colonne de fourmis fermement décidées à rejoindre leur nid ! ».

Pour rendre service aux immigrants, Hsi Lai a créé un centre d'accueil comprenant, outre un service de navette pour l'aéroport, l'hébergement et la nourriture gratuits. On compte en moyenne un aller-retour par jour mais parfois, on fait cinq ou six fois la route. La nourriture et l'hébergement gratuits ont aidé de nombreux nouveaux immigrants. Parmi eux, un homme a passé six mois au Foyer des pèlerins, jusqu'au moment où il a trouvé du travail.

Au temple, on trouve également « l'École technique et culturelle Hsi Lai » avec des classes de décoration florale, de cuisine végétarienne, de Taiji, de Guzheng (cithare), de langue chinoise ou de calligraphie, afin d'enrichir la vie spirituelle des hommes. Pour aider des familles où les deux époux travaillent, à résoudre les problèmes des enfants et des parents âgés, il existe aussi des classes après l'école pour les enfants en primaire et des classes de weekend pour enfants et personnes âgées. Ainsi, durant les week-ends, toute la famille peut venir passer la journée, soit pour apprendre, soit pour entretenir l'amitié, soit pour se régaler d'un bon repas végétarien. Pour les familles résidant dans les régions avoisinantes, c'est l'un de leurs plus grands plaisirs.

Pour le plaisir des amis occidentaux

Pour les amis occidentaux, des classes de bouddhisme en anglais, sont données tous les dimanches. Hsi Lai organise encore de temps en temps, des camps de vacances ou des journées de retraite. La plupart des services religieux sont traduits simultanément en anglais. Une fois par an, Hsi Lai prépare un repas de fête auquel il invite tous ses

voisins. A la cérémonie de refuge aux trois joyaux organisée annuellement, le nombre de participants occidentaux augmente d'année en année. L'an passé, parmi les trois-cents participants, un cinquième était non-asiatique. Aujourd'hui, les doutes et les oppositions d'antan ont pratiquement disparu et les visiteurs américains sont très nombreux. Parmi eux, des écoles, des sociétés religieuses, des entreprises etc. On compte, en moyenne, deux-cents groupes par an, soit dix-huit mille personnes, les trois quart étant Américains, les autres Européens. Hsi Lai s'arrange toujours pour leur fournir des guides anglophones.

L'an passé, cinq grands séminaires et trente-trois petits se sont tenus à Hsi Lai. A la séance d'ouverture de l'Assemblée de l'Etat de Californie à Sacramento, on a invité Hsing Yun à présider la cérémonie d'ouverture, de style bouddhiste.

La chaîne de télévision N° 53 diffuse, les lundis et mercredis, une émission intitulée « Fo Guang – Hsi Lai ». Certains fervents adeptes prennent la résolution de traduire les livres bouddhistes en anglais, pour permettre au Dharma de mieux circuler au sein de la communauté anglophone. M. Huang Wensing, ex Vice-président d'université, a traduit successivement le « Sūtra du Diamant » et le « Sūtra du Cœur » et ils ont été publiés tous les deux. Selon les statistiques de Hsi-Lai, les adeptes chinois et étrangers sont actuellement au nombre de vingt mille.

L'Université Hsi Lai, dont les classes sont données provisoirement au sein du temple, offre des moyens supplémentaires pour approfondir ses connaissances sur le bouddhisme et la culture orientale. Il y a quelques dizaines d'étudiants, bachelor's degree (Bac + 4) et master's degree (maîtrise) et vingt-cinq professeurs. Les cours sont donnés en anglais. La vénérable Tzu Hui, Vice-présidente de l'établissement, déclarait récemment : « La plus jeune des huit universités de l'Ivy League (*Groupe de 8 universités privées du nord-est des USA, parmi les plus anciennes. NDT*), a au moins cent ans d'histoire. Généralement, il faut

cinquante ans pour qu'une université s'enracine. L'Université Hsi Lai a encore une très longue route à parcourir, mais je sais qu'elle avancera régulièrement et brillamment. »

La jeune Française, Bénédicte Storme, qui projette de faire le tour du monde à moto et en dix ans, s'est inscrite à l'Université Hsi Lai depuis deux ans. Issue d'une famille catholique, elle a reçu « les cinq préceptes » il y a six mois. Elle parle avec sincérité, de l'influence du bouddhisme sur sa personne et sa vie : « Dans le passé, j'étais souvent effrayée par les incertitudes du futur et, deux fois, j'ai failli perdre la vie. Mais, depuis que je suis devenue bouddhiste, je ne ressens plus de crainte, car j'ai compris que Bouddha est avant tout, dans mon cœur ».

L'allemand Karl Uth a consacré son temps libre à traduire les livres de Hsing Yun en allemand. Il a trouvé une maison d'édition qui va les publier en Allemagne. Sa famille possédait un terrain dans l'Est de l'Allemagne et il en a fait don au Grand maître. Dans trois ans, une nouvelle pagode chinoise va y être construite, qui deviendra la position clé de la propagation du dharma en Allemagne.

Une centaine de filiales à travers le monde

Tout au long de ces dix dernières années, Hsing Yun a montré lui-même l'exemple le temple Hsi Lai a tenu sa parole : Pas de bruyantes récitations de sūtras ; l'environnement, tant extérieur qu'intérieur, est d'une beauté et d'une tranquillité exemplaires ; des dons d'argent et de livres sont adressés régulièrement aux établissements scolaires de la région ; des secours exceptionnels ont été remis aux sinistrés du grand tremblement de terre de Los Angeles ; la salle de séminaire est mise gratuitement à la disposition des associations éducatives et culturelles pour leurs réunions.... Aujourd'hui, les habitants d'Hacienda Heights sont ravis de l'implantation de Hsi Lai dans leur ville, d'autant que le domaine de l'immobilier en a tiré de nombreux avantages. Ces

dernières années, la valeur des biens immobiliers aux Etats-Unis a subi un recul spectaculaire, alors que le secteur d'Hacienda Heights est resté stable. Beaucoup de Chinois, à travers le monde, pensent même que, pour investir dans l'immobilier, il ne faut pas s'éloigner des centres satellites de Fo Guang Shan.

Le petit pas de Hsi Lai marque en fait une grande avancée dans l'histoire du bouddhisme. Avec l'expérience apportée par Hsi Lai, les filiales d'outremer de Fo Guang Shan se développent comme des pousses de bambou après la pluie. Elles représentent presque la moitié de la centaine de centres, extérieurs à Fo Guang Shan : douze en Asie, treize en Amérique du Nord ; en Europe, les grandes villes comme Londres, Paris, Berlin, Genève possèdent toutes un poste de base ; en Australie, on trouve les temples Zhongtian et Nantian et le Centre de culte Chan-Jingtu en Nouvelle-Zélande ; en Amérique du Sud, il y a le temple Rulai au Brésil et un Centre de culte au Paraguay. Quant à l'Afrique du Sud, le vénérable Huili, premier « bonze africain » dans l'histoire du bouddhisme, est chargé actuellement de la construction du temple Nanhua. En septembre de l'an passé, Hsing Yun est allé en Afrique du Sud pour procéder à l'ordination d'une dizaine de disciples africains, parmi lesquels plusieurs titulaires de diplômes de Master et de Docteur. Ce fut le premier grand évènement de la propagation du bouddhisme sur le continent africain.

L'internationalisation du bouddhisme n'est pas le travail d'un seul jour, et Hsing Yun ne veut pas la considérer comme relevant uniquement de ses propres mérites. Pour lui, le succès est dû à quelques circonstances favorables :

1. Durant les années 80, Taïwan a favorisé l'émigration, et les émigrés possèdent souvent de bonnes conditions économiques et éducatives.
2. Les habitants de Hong Kong redoutant l'arrivée de l'année 1997, de nombreuses personnes ont émigré vers les pays du Commonwealth.

3. Les réfugiés de la péninsule indochinoise sont présents partout.

Tous ces « enfants de la Chine » sont de culture bouddhiste et surtout, ils ont besoin de soutien spirituel. C'est grâce à leur appui que le bouddhisme peut se développer aussi rapidement.

Etre réaliste face aux rêves bâtis

Face à l'avenir, il sait qu'il y a encore une longue route à faire. Prenons les Etats-Unis comme exemple : Les premiers Américains bouddhistes datent du Parlement des Religions mondiales organisé à Chicago en 1893, il y a tout juste cent ans. La première association bouddhiste allemande (Mission bouddhiste allemande) n'apparaît qu'en 1903, à Leipzig. Le bouddhisme a été transmis de l'Inde à la Chine où il s'est harmonieusement accordé avec la pensée et la culture chinoises, pour devenir ce que l'on appelle « le bouddhisme chinois ». C'est vrai mais cela a quand même demandé plus de quatre-cents ans. Ainsi, si l'on souhaite que le bouddhisme s'enracine et se développe dans les différents pays du monde, il faudra sans doute patienter encore des centaines d'années. La tâche la plus urgente à remplir durant ce temps, sera de former des talents internationaux.

C'est dans cette optique que Hsing Yun a sélectionné des disciples d'élite de Fo Guang Shan, pour les envoyer étudier à l'étranger. Parmi eux, la vénérable Yifa a obtenu le titre de Docteur de la Yale University, faisant d'elle la première bhiksuni Docteur. De même, le vénérable Huikai qui deviendra bientôt Docteur, à Temple University, a aussi compris que, pour promouvoir le bouddhisme aux Etats-Unis (de même que dans d'autres pays), il faut absolument connaître l'histoire, la culture, les coutumes et les mœurs locales pour s'y adapter : c'est seulement ainsi que l'on pourra gagner le cœur des gens. C'est pourquoi, non seulement il a choisi les cours de « religion et

philosophie », « religion et société », mais il a encore mené des recherches approfondies sur la culture occidentale. De plus, il étudie aussi le christianisme et l'hindouisme pour mieux « se connaître et connaître autrui ».

Ayant compris les intentions du maître, il s'éloigne volontairement des zones où se rassemblent les Chinois et s'installe dans le quartier des autochtones. Il côtoie les pasteurs protestants et se rend souvent dans les collèges avoisinants. Il y a deux ans, durant la période de l'élection présidentielle, il n'a manqué aucune émission télévisée des débats politiques. Son objectif est de connaître parfaitement les sujets qui intéressent le plus les Américains : l'économie, l'éducation, la famille, les armes, les médicaments... et de trouver la manière de les aider par le dharma.

Il a fait la connaissance d'une institutrice nommée Sharon Silver. Elle a eu l'occasion de visiter Fo Guang Shan il y a une dizaine d'années et elle adore la culture chinoise. Chaque trimestre, elle invite le vénérable Huikai à venir dans sa classe pour donner aux enfants quelques notions fondamentales de bouddhisme. Avant la fin de la classe, ils pratiquent ensemble cinq minutes de méditation. Qui l'eût cru ? : Ces petits diabolins qui, d'habitude, ne savent pas rester tranquilles une seconde, restent sans bouger durant cinq longues minutes ! Et, sous l'influence du dharma, ils font preuve d'une politesse raffinée : non seulement ils savent se lever pour saluer le maître en joignant les mains, mais ils savent encore lui dire en chinois « Bonjour Vénérable ! » et « Merci Vénérable ! », alors que ces rituels ont, depuis longtemps disparu dans la plupart des établissements scolaires américains. L'an passé, les enfants ont même appris la chanson « Il y a des hommes Fo Guang partout dans le monde » en chinois, pour lui souhaiter la bienvenue ! Il en était tout ému...

Fusionner les meilleurs points de vue, sans changer la doctrine fondamentale

Dans la société occidentale contemporaine, les pratiques de « Chan (zen) », « Méditation », « Traitement mental », etc. ont suscité la curiosité des gens, mais si l'on considère la propagation du Zen japonais et du bouddhisme tibétain ou thaïlandais, celle du bouddhisme chinois est un peu en retard. Dans cinq-cents ans, quels seront les courants dominants du bouddhisme occidental ?

A ce sujet, le Dalaï Lama, Prix Nobel de la Paix, dans les vœux qu'il a adressés lors de l'inauguration du temple Hsi Lai, écrivait : « Ces dernières années, l'Occident s'intéresse de plus en plus au bouddhisme et de nombreux centres de culte bouddhistes se sont ainsi créés. Nous devons comprendre que, comme le bouddhisme tibétain s'est adapté à la culture tibétaine et le bouddhisme chinois à la culture chinoise, le bouddhisme occidental devra fusionner avec la culture occidentale. En s'harmonisant avec la culture locale, le bouddhisme est accepté plus facilement par la société et la population locales. Il suffit de conserver la doctrine fondamentale, alors, cette fusion ne peut être que bénéfique. En fait, elle favorise le développement normal du bouddhisme. Au moment où nous pratiquons, nous devons apprendre à respecter les autres croyances. Pour les nouveaux adeptes bouddhistes, il faut bien retenir ce point : la pratique et le développement de notre intérieur et de notre personne sont bien plus importants que les apparences extérieures. »

Trente années de propagation du dharma à travers le monde

Nombreux sont ceux qui n'ont pris que récemment conscience, de la tendance à l'internationalisation du bouddhisme, alors qu'en réalité, Hsing Yun a commencé à y travailler depuis des années. En 1957,

quand il avait trente ans, il a publié dans le magazine Jueshi, un article intitulé « Projet de propagation du bouddhisme dans le Monde entier », dans lequel il propose de former et d'entraîner des talents anglophones. Au fil des vingt années suivantes, ses sandales ont parcouru la Thaïlande, l'Inde, la Malaisie, Singapour, les Philippines, le Japon et Hong Kong, consolidant ainsi les assises de l'internationalisation du bouddhisme. Une année, lors de la cérémonie de la prise de refuge auprès des trois bijoux, les adeptes s'étaient rangés en quatre files pour saluer le Grand maître et il lui fallut trois heures pour arriver à la fin. Une autre fois, dans l'auditorium Donggu, qui ne peut en principe, contenir que deux mille auditeurs, trois mille personnes se sont serrées pour l'écouter. Le Premier ministre malaisien, Xu Zigen, disait avec humour dans son discours : « Ce qui s'est passé ce soir a renforcé ma détermination à construire une salle de sport couverte de dix-mille places. Ainsi, la prochaine fois que le Grand maître Hsing Yun donnera sa lecture, tout le monde sera à l'aise. »

L'Indonésie est un pays où l'islam est considéré comme la religion nationale. Il y était interdit de donner lecture du bouddhisme en public. Pour cette raison, les adeptes bouddhistes ont pris la résolution de devenir strictement végétariens et de boycotter tout achat de produits carnés pendant trois mois. Finalement, le gouvernement indonésien a changé d'avis et a permis au Grand maître d'organiser une lecture pour plus de mille auditeurs.

L'an dernier, Hsing Yun a donné, à San Francisco, une lecture sur le « Sūtra du Cœur », traduite simultanément en anglais par le vénérable Huiqun. Fascinés, les auditeurs américains buvaient ses paroles et ne cessaient de l'applaudir. Le journaliste Lu Jian s'exclama : « Vous avez promu le bouddhisme humaniste, créé la Buddha's Light International Association (B.L.I.A.), et organisé des activités d'ampleur mondiale ! Tout le monde est persuadé que vous êtes, avant tout, un leader du progrès social en oubliant et c'est regrettable, votre

immense érudition, notamment en bouddhisme... Voilà qui est bien dommage ! »

Pendant toutes ces années de labeur, ses efforts pour la mondialisation du bouddhisme ont, non seulement rassemblé les bouddhistes du monde entier, mais ils ont encore aidé les pays à nouer des « relations diplomatiques religieuses. » Les disciples envoyés dans les centres d'outremer sont un peu des agents diplomatiques. Actuellement, le nombre de ces centres dépasse largement celui des Représentations diplomatiques taïwanaises à l'étranger et de plus, ils sont multilingues : plus de cent personnes parlent couramment l'anglais ; soixante, le japonais et bien d'autres qui parlent respectivement l'allemand, le français, l'espagnol, le portugais, le tibétain, le thaïlandais le malaisien, etc. Sur ce point, M. Jiang Xiaowu, diplomate taïwanais en poste au Japon, s'est exclamé : « Les talents en langues étrangères de Fo Guang Shan, sont plus complets que ceux de notre ministère des Affaires étrangères ! ». Pour ce qui est de faire appel aux concitoyens résidant à l'étranger, l'attraction de Fo Guang Shan est aussi très forte. Ainsi, à Paris, la plupart des Chinois se regroupent dans le 13^e arrondissement, où ils sont, en majorité, restaurateurs. En temps normal, il est difficile de mobiliser cent ou deux-cents personnes. Et pourtant, l'an dernier, le Grand maître y est allé pour organiser une cérémonie de prise de refuge, et on y a dénombré plus de deux mille participants. Rien d'étonnant si, quel que soit l'endroit où il atterrit, les diplomates locaux le reçoivent chaleureusement.

La graine de Bodhi oriental est semée à travers le monde

Il y a deux-mille-cinq-cents ans, Bouddha a enseigné le Dharma durant quarante-cinq ans et l'a propagé à travers les « Cinq Inde ». Aujourd'hui, celui qui peut perpétuer l'esprit de Bouddha et semer la graine de Bodhi oriental à travers le monde, pour que « la lumière

du Bouddha puisse éclairer les trois mille mondes et l'eau du dharma couler à travers les cinq continents » est bien le Grand maître Hsing Yun.

Fo Guang Shan
International Translation Center

Chapitre 17

La Buddha's Light International Association (B.L.I.A)⁴ : Une chaîne mondiale



Quelle différence y a-t-il, entre l'homme et le bouddha ?

Le mot « Bouddha », dans la langue indienne, signifie « l'homme éveillé ».

Il y a plus de deux mille cinq cents ans, assis sous l'arbre bodhi, le bouddha Sakyamuni a atteint l'illumination, en contemplant les étoiles de la nuit : Tous les êtres de la Terre possèdent la bonne nature et les bonnes racines qui sont seulement inhibées par les désirs et les trois poisons. Partant de cette conviction que tous les êtres ont la possibilité de devenir de « futurs bouddhas », Bouddha est resté sur terre pour prêcher durant quarante cinq ans, afin de réveiller les hommes endormis par les illusions. Par la suite, le bouddhisme s'est répandu au Nord, vers la Chine, le Japon, la Corée ; au Sud vers le Sri Lanka, la Thaïlande..., comme la pluie et la rosée bienfaisantes, pour aider les êtres, naufragés dans l'océan de la souffrance.

Deux mille cinq cents ans plus tard, Hsing Yun qui a passé sa vie à observer les enseignements de Bouddha et à exercer le « bouddhisme humaniste », a réalisé qu'à l'époque actuelle, il était bien difficile pour le petit nombre de monastiques existants, de brandir haut le grand drapeau du redressement du bouddhisme et de revivre l'époque

4. Association Internationale « Lumière de Bouddha »

florissante des Dynasties Sui et Tang. C'est pourquoi il s'est attaché à organiser les pratiquants laïques, réunir les adeptes et élargir la force d'influence du bouddhisme. Voilà ce qui est devenu l'objectif primordial de la deuxième moitié de la vie de Hsing Yun, après qu'il eut cédé sa place de Premier abbé de Fo Guang Shan, à l'aîné de ses disciples, le vénérable Hsin Ping.

Les hommes Fo Guang : La compréhension et la vision justes

Dès les années quatre-vingts, il avait forgé dans son esprit, le modèle de « l'homme Fo Guang » : Les monastiques, étudiants, professeurs, employés, bénévoles et adeptes de Fo Guang Shan, de même que tous ceux qui sont en relation avec Fo Guang Shan, peuvent être appelés « les hommes Fo Guang ». Le terme « Homme Fo Guang » est utilisé, non dans le but de se distinguer des autres ni de créer une nouvelle école, mais uniquement dans l'espoir d'établir quelques principes fondamentaux, pour offrir aux adeptes bouddhistes une compréhension et une vision justes et améliorer leurs qualités.

Au fil des années quatre-vingt-dix, Taïwan a connu un développement économique exceptionnel, avec une société pluraliste et un niveau éducatif élevé. Le bouddhisme a lui aussi, émergé au grand jour, après plusieurs dizaines d'années d'efforts. Le niveau intellectuel des adeptes s'est amélioré de jour en jour car de nombreux masters, docteurs, hauts fonctionnaires et capitaines d'industrie se sont mis, eux aussi, à apprendre le bouddhisme.

Cependant, l'érudite bouddhiste Zheng Zhenhuang estime, lui, que le bouddhisme taïwanais semble florissant, mais qu'en réalité, il ressemble à un tas de sable informe, en raison de l'absence d'un dirigeant ou d'une association puissante capable de rassembler tous les adeptes. Cette vision concorde approximativement avec celle de Hsing Yun, mais ce dernier pense que, si l'impulsion donnée par les pagodes et les

monastiques reste, en somme, trop limitée, le corps social, lui, possède des ressources infinies.

Si l'on veut permettre à davantage d'hommes de bénéficier du Dharma, il y faut la participation de la foule et son encadrement.

Après presque trente ans de conduite, les « hommes Fo Guang » qui se rassemblent dans les différents centres de Fo Guang Shan, sont de plus en plus nombreux. A part des activités périodiques comme les services religieux, les lectures de dharma, les échanges d'idées, etc. se développent aussi les mouvements éducatifs, relationnels et d'entraide. De plus, après une longue période de couvre-feu et d'autoritarisme, le Président Jiang Jingguo a développé toute une politique démocratique, incluant la levée du couvre-feu et la permission de créer des associations populaires. C'est grâce à cette opportunité exceptionnelle que, sous la houlette de Hsing Yun, une association bouddhiste, porteuse de l'esprit et des caractéristiques de Fo Guang Shan, a vu le jour.

Les deux assemblées – monastique et laïque – font prospérer le bouddhisme

Le 3 février 1991, l'« Association Fo Guang Taïwanaise » est officiellement créée, au Mémorial Sun Yat Sen, à Taipei.

Pour l'histoire du bouddhisme, ce fut une autre innovation, mais pourquoi saisir cette opportunité pour créer l'association Fo Guang ?
Quelle est la relation entre la société et le destin du bouddhisme ?

Hsing Yun s'est toujours soucié de l'évolution de la société : il pensait qu'en raison des bouleversements politiques, la société taïwanaise avait oublié les notions d'ordre, de valeur et de confiance. Il espérait que la création de l'association pourrait réunir tous les adeptes bouddhistes et en faire un groupe puissant et conforme, qui approfondirait les doctrines et respecterait les cinq préceptes et, de là, apporterait à la société, tranquillité et harmonie.

A la cérémonie d'ouverture, il évoqua de manière concrète, les objectifs de l'Association Fo Guang :

« Dans le passé, l'impression que donnait le bouddhisme était qu'il appartenait aux monastiques, et n'avait que peu de relations avec les adeptes. La création de l'Association Fo Guang s'est faite dans le but d'élargir le bouddhisme, du sangha vers les adeptes, pour que le bouddhisme appartienne à tout le monde. Dans le passé, quand on parlait du bouddhisme, on avait l'impression que c'était le bien exclusif des pagodes. La création de l'Association Fo Guang doit permettre au bouddhisme, de passer de la pagode à la société et mieux encore, à chaque famille. Dans le passé, le bouddhisme offrait de lui-même, une image d'inertie et de rigidité ; nous voulons que l'Association Fo Guang puisse le rendre dynamique. Dans le passé, le bouddhisme donnait l'impression d'être la propriété exclusive de quelques uns ; nous espérons que l'Association Fo Guang pourra développer sa capacité de bénéficier au monde entier.

« Dans le passé, nous savions que la totalité des adeptes bouddhistes était confinée à Taïwan ; aujourd'hui, avec la création de l'Association Fo Guang, nous espérons que le bouddhisme pourra essayer dans le monde entier. Jadis, les adeptes bouddhistes, quel que fût leur niveau de pratique, restaient cantonnés dans leur statut d'adepte. Avec la création de l'Association Fo Guang, nous espérons permettre aux adeptes de devenir, après approbation officielle, des missionnaires du dharma, au même titre que les monastiques. Leur mission sera de purifier l'esprit des gens, d'améliorer l'atmosphère sociale et d'exercer des activités bénéfiques pour la société et à la nation. »

En somme, le bouddhisme doit évoluer :

1. De monastiques aux laïques.
2. De la pagode vers la société.
3. De l'intérêt personnel au bénéfice d'autrui.
4. Du passif à l'actif.

5. Du disciple au maître.
6. De Taïwan vers le monde entier.

Ceux qui connaissent le bouddhisme traditionnel, savent tous qu'un moine qui préconisait ce genre de principes, devait faire preuve de cœur et de courage. Car dans la tradition bouddhiste, les monastiques ont toujours été considérés comme étant plus nobles que les laïcs. Le fait de mettre les laïcs au même niveau que les monastiques, pour prendre en charge l'héritage du Tathāgata, est susceptible d'être critiqué et jugé comme une atteinte au pouvoir du Sangha. Toutefois, Hsing Yun ne craignait pas les pressions : pour lui, les monastiques et les laïcs sont égaux en importance. Ils doivent se donner la main et, ensemble, faire prospérer le bouddhisme.

Un développement rapide, dès sa création

Reposant sur les solides assises de Fo Guang Shan, l'Association Fo Guang de Taïwan comptait déjà, dès sa naissance, plus de trois mille membres. Elle fut divisée en quatre sections : les régions Nord, Centre, Sud et Est de l'île, chaque section se subdivisant ensuite, en sous-chapitres. Hormis les divisions territoriales, on y trouve également des sous-associations spécifiques, comme celles des enseignants de Taïnan, des services de l'immigration, du monde financier, etc.

L'Association s'est développée à une vitesse qui en a étonné beaucoup. C'est ainsi que l'on peut noter un chiffre record : la création de quinze sous-associations le même jour. Les membres Fo Guang peuvent l'être à titre individuel ou collectif ; il y a aussi les familles Fo Guang et les amis de Fo Guang. L'Association offre à ses membres l'opportunité d'apprendre le bouddhisme en groupe, mais aussi des services : offres d'emploi, relations amicales, organisation des cérémonies de mariage et de funérailles, réponses aux questions etc. Où que l'on soit, dès que l'on aperçoit le gilet jaune portant la fleur de

lotus imprimée au dos, il suffit de se présenter et tout de suite, on peut ressentir la douceur et la sympathie qui unit les membres d'une même famille.

« L'Association Fo Guang » a initié son développement à Taïwan, puis les adeptes d'outremer ont suivi. Un an après sa création, elle possédait déjà la puissance réelle d'une association internationale. Aussi, le 16/05/1992, la « Buddha's Light International Association (B.L.I.A.) » a vu le jour. L'inauguration a eu lieu au temple Hsi Lai à Los Angeles (USA).

La manifestation apparente des influences du bouddhisme

Plus de quatre mille personnes, représentant des filiales des cinquante-et-une régions réparties dans une trentaine de pays du monde entier, se sont réunies à Hsi Lai, faisant ainsi tomber le « mur de Berlin » des différences raciales et sectorielles, pour marquer l'internationalisation du bouddhisme du XXIème siècle. Lors de la séance d'ouverture, on remarquait la présence de personnalités comme le Président de la République Dominicaine – Sir Clarence Henry Augustus Seignoret, la sénateur de la Californie – Mme Yu-Jiang Yuekui, l'ex-directeur de l'Union syndicale – M. Zhong Rongji, le Vénérable du bouddhisme tibétain Shamar Rinpoché, Karma Kagyu Pour commémorer ce grand jour, le maire de la « City of Monterey Park of Los Angeles Country », M. Samuel K. Kiang, a décrété le 16 mai, « Buddha's Light Day » de sa ville.

La création de la B.L.I.A. était visiblement la démonstration de la grande réunion de l'histoire du bouddhisme. Ce jour-là, les disciples monastiques et laïques bouddhistes des écoles exotériques et ésotériques, du mahayana et du hinayana, de la Chine, du Japon, de Corée, d'Inde, du Tibet ... se rassemblaient au même endroit, montrant ainsi la puissante influence du bouddhisme et tous les adeptes

bouddhistes se sentaient honorés. Le président de la filiale de Tokyo disait avec enthousiasme : « J'ai fait la connaissance de quatre mille amis et confrères en un jour ! »

L'inauguration a eu lieu peu après la grande révolte antiraciste des afro-américains de Los Angeles, qui avait endeuillé la ville. Hsing Yun a décidé de créer la B.L.I.A. à ce moment-là, pour permettre aux bouddhistes du monde entier de se retrouver, de se connaître et de se tolérer, sous les auspices de « La Joie et l'Harmonie ». A la faveur de ce contraste, la doctrine bouddhiste de la Paix et de la Tolérance a montré encore davantage son immense valeur.

Les hommes Fo Guang sont partout

Aujourd'hui, le gilet jaune portant les lettres B.L.I.A. brodées dans le dos, est porté par des hommes de toutes les races, montrant ainsi que les hommes Fo Guang sont partout. Et le drapeau bouddhiste, lui, flotte dans le ciel des six continents : Etats-Unis et Canada en Amérique du Nord ; République Dominicaine, Brésil, Paraguay, Argentine et Costa Rica en Amérique Centrale et du Sud ; France, Angleterre, Suisse, Allemagne, Russie et Pays-Bas en Europe ; Afrique du Sud en Afrique ; Nouvelle Zélande et Australie en Océanie ; Taïwan, Japon, Hong-Kong, Macao, Malaisie, Singapour, Philippines, Indonésie, Thaïlande, Inde, Sri Lanka et Sikkim, en Asie.

Face à ce développement extraordinaire de la B.L.I.A., beaucoup s'interrogent : Comment a-t-elle pu engranger et émettre de si puissantes forces d'expansion et d'attraction à la fois ? La conseillère de l'Assemblée législative, Mme Pan Weigang, qui dit toujours que son métier consiste à participer à des réunions, racontait que, souvent elle avait assisté à de nombreuses réunions houleuses où les adversaires étaient prêts à se battre. Par contre, dans les réunions de la B.L.I.A., tout le monde est détendu et heureux d'être là. La vice-présidente de

la filiale de Los Angeles, Mme Zhang Naibin, s'exprimait au nom des émigrés chinois en Amérique, en disant : « La B.L.I.A. apaise la peine issue de notre déracinement, déploie l'immense trésor de notre intérieur et surtout, unit le cœur de tous les Chinois à travers le monde. »

Considéré unanimement comme le meilleur organisateur qui soit, Hsing Yun, dans sa stratégie de développement de l'Association Fo Guang, a mis en œuvre deux procédés différents : du haut vers le bas et du bas vers le haut. Dans le premier cas, il invite une personnalité locale ayant un bon carnet d'adresses et une grande influence, à présider l'Association, pour attirer les membres grâce à sa position sociale. Dans le deuxième cas, il cherche à répondre exactement aux besoins personnels des individus, en créant des activités périodiques et non périodiques, pour les rassembler et réveiller leur foi. Ainsi, en Allemagne, les ressortissants d'origine chinoise, qu'ils soient nés en Chine, à Taïwan, au Viet Nam, en Birmanie, au Laos, à Hong Kong... sont, pour la plupart, restaurateurs. Toute la journée ils sont absorbés par leur travail et ne se fréquentent pas beaucoup. La responsable du Centre Fo Guang Shan de Berlin – la vénérable Man Che – a proposé une réunion adaptée à « l'horaire du restaurateur ». C'est chaque mardi, de minuit à deux heures du matin, qu'ils peuvent se débarrasser des odeurs de cuisine et oublier le brouhaha de la clientèle, pour se retrouver ensemble, converser, échanger des idées et apprendre le dharma. Quant aux émigrés du 13^e arrondissement de Paris, sous la direction personnelle du Grand maître, deux mille d'entre eux ont pris refuge auprès des trois Joyaux et se sont, presque tous, inscrits à la B.L.I.A.

Ensemble, ils reçoivent l'onction de l'eau du Dharma

A l'heure actuelle, les membres de la B.L.I.A. sont plus d'un million et ce chiffre augmente tous les mois. Bien que, fondamentalement,

la plupart soit d'origine chinoise, de plus en plus nombreux sont les bouddhistes d'autres races qui se joignent à eux. Prenons par exemple la branche de Los Angeles : un des trois vice-présidents, Fred Webb, est américain. Il contribue activement depuis deux ans et sa foi envers le bouddhisme est profonde. Le sous-chapitre Hsi Lai est formé d'une trentaine de citoyens américains. Ils se réunissent tous les vendredis soirs chez le président Al Duffy, pour apprendre ensemble le Dharma et ils viennent tous, le dimanche matin, suivre la classe de bouddhisme en anglais, organisée par le Temple Hsi Lai. Al Duffy a reçu les cinq préceptes et il est fier d'être bouddhiste. Il vient souvent au temple pour des travaux bénévoles et, chaque fois qu'il croise quelqu'un, les paumes jointes et avec l'accent américain, il lui dit cordialement quelque chose comme : « Omitofo ! (Amitabha Bouddha) ». Il est allé à Fo Guang Shan et en a gardé un bon souvenir. Il voudrait pouvoir participer plus activement aux activités de la B.L.I.A. et il projette même de venir s'installer au temple plus tard, pour aider Hsi Lai à répandre le Dharma dans la vie des citoyens américains.

La B.L.I.A. n'est pas uniquement une association religieuse, elle joue également un rôle de pont culturel, une autre porte qui permet à Taïwan de s'ouvrir vers le monde. La deuxième assemblée générale de la B.L.I.A. fut organisée au stade Linkou de Taipei. Plus de trente mille représentants y participaient, en présence du Président Li Denhui. Par la suite, ce dernier a organisé des voyages de découverte à l'intention de représentants étrangers, afin qu'ils puissent découvrir la prospérité et la liberté qui règnent à Taïwan.

Hsing Yun espère que la B.L.I.A. pourra, dans un avenir proche, créer plus de cent filiales nationales, permettant à la lumière de Bouddha de briller sur le monde entier et à l'humanité de bénéficier de la rosée bienfaisante du Dharma.

L'Unité et la Coexistence

Cependant, cette association florissante n'est pas du tout un flambeau de « Sinologie triomphante » ou de « Prééminence de la race jaune » : elle est porteuse d'un caractère richement international. Le thème de la deuxième Assemblée générale – l'Unité et la Coexistence – montre bien cet esprit. « L'Unité et la Coexistence » prend sa source dans l'idée d'« avoir la plus grande bienveillance et la plus grande compassion envers tous, qu'ils aient ou non, des affinités avec nous, car nous sommes tous de la même essence ». Hsing Yun a, un jour, déclaré : « Je suis arrivé à Taïwan il y a quarante ans et j'y ai vécu depuis. Pourtant, ici, on me surnomme toujours le « moine étranger ». Quarante ans plus tard, je suis retourné en Chine, et là, on m'appelle « le Grand maître taïwanais ». Je vais aux Etats-Unis, en Europe, en Australie : mon nez ne s'est pas allongé, mes yeux n'ont pas changé de couleur, et là-bas non plus, on ne me prend pas pour un Américain, un Européen ou un Australien. Alors, je me demande : Qui suis-je ? Et je le constate : les guerres entre les Nations et les problèmes de racisme, viennent tous de la comparaison et du rejet. Alors, si la Terre ne me rejette pas, je voudrais être appelé Terrien. Non seulement, les bouddhistes doivent aider les bouddhistes, les Chinois doivent aider les Chinois, mais il faut encore que tout le monde aide tout le monde, que tout le monde regarde tout le monde comme une unité ; la richesse, la pauvreté, la noblesse ou l'humilité comme une unité ; les hommes de races et de cultures différentes comme une unité, qui, toutes, coexistent sur cette Terre. »

Ce concept de « l'Unité et la Coexistence » offre aux hommes perdus dans cette époque instable, un port d'attache où se fixer et se forger. Quand Hsing Yun est allé à Paris pour certifier la création de la B.L.I.A./Paris, le président du troisième sous-chapitre – Jiang Jiming – ne pouvait cacher son émotion : « Je suis un Cambodgien

d'origine chinoise. Après la chute du gouvernement cambodgien, je suis allé en Chine, mais les Chinois ne m'ont pas admis comme l'un des leurs. Je suis revenu au Cambodge où l'on m'a dit que je n'étais pas Cambodgien. Pour finir, je suis arrivé en France, et là non plus, je ne suis pas considéré comme un autochtone... J'en ai éprouvé beaucoup de peine mais, aujourd'hui, en écoutant le Grand maître, j'ai enfin compris : je ne dois pas être triste, je dois seulement, à compter de ce jour, ouvrir mon cœur et mon esprit et me comporter en « citoyen de la Terre » plein de bienveillance, de compassion, de joie et d'équanimité. »

Ensemble, créer de merveilleuses affinités

Sous la direction de Hsing Yun et grâce à la tolérance et à l'altruisme, le champ d'action de la B.L.I.A. est extrêmement vaste. De Moscou au Ladakh, à l'extrême Nord de l'Inde, à 3000m d'altitude, on peut voir flotter le drapeau de la B.L.I.A. Le président de la B.L.I.A./Ladakh – le vénérable Sanghasena, explique l'impression qu'il retire de sa participation à l'Association : « J'ai été président de l'Association bouddhiste de Ladakh durant huit ans mais mon nom, mon pouvoir et tout ce que je possède, étaient strictement cantonnés à Ladakh. Aujourd'hui, je suis devenu vice-président de la B.L.I.A./Ladakh, et je peux immédiatement entrer en contact avec tous les bouddhistes du monde ». La B.L.I.A. est un refuge spirituel pour les adeptes bouddhistes, s'y ajoutent de nombreuses activités : groupes d'études, séminaires, lectures, voyages culturels, séances de méditation, visites ... qu'elle organise et qui leur permettent encore d'ouvrir les fenêtres de leur vie. Employé au Ministère de l'Economie, Feng Derong qui vient de succéder à son épouse au poste de président du sous-chapitre de Baoguang, ne cache pas son enthousiasme : « Certes, je réside à Taipei, mais le fait de pouvoir me connecter avec le monde, marcher au même

rythme, lier des amitiés avec des gens si différents, a élargi ma vision et mon espace vital ! »

Ces dernières années, la B.L.I.A. a encore exercé des actions concrètes, en portant secours aux sinistrés des catastrophes naturelles. Il y a deux ans, en hiver, la BLIA/Los Angeles a offert trois cents lots de matériels de première nécessité, aux SDF recueillis par la « First African Methodist Episcopal Church » du « South Central of Los Angeles ». Quand ces personnes de race blanche, grelottantes, le visage poussiéreux, reçurent ces aides des mains des adeptes bouddhistes chinois, le révérend Murray s'exclama en toute sincérité : « Quand on a franchi le fossé des races et des religions, l'amour dans la vie, devient une merveilleuse affinité. »

La B.L.I.A. est soutenue par de puissantes forces de vœux

Pour sa part, c'est après avoir cédé sa place de Premier abbé de Fo Guang Shan, que Hsing Yun a eu l'occasion et l'opportunité d'accéder à une scène bien plus large ; c'est ce qu'il appelle « Savoir renoncer pour pouvoir gagner plus ».

Ces dernières années, sous les vents et la poussière, il parcourt le monde. Sous ses encouragements, les filiales de la B.L.I.A. se créent et s'agrandissent. Cependant, derrière ces apparences de facilité, se cachent souvent peine et efforts... Une visite à l'étranger demande, tout d'abord de savoir s'adapter aux coutumes et au climat du pays et parfois il faut encore endurer toutes sortes d'inconvénients : Souvent, à cause de programmes trop chargés, il n'a même pas le temps de se changer entre deux entrevues. Il lui faut donc laisser sécher son linge sur lui et la température de son corps doit s'adapter à la température ambiante, tant intérieure qu'extérieure. Un jour, il devait prendre le vol reliant New York à San Paolo et prévu pour une durée de onze heures. Mais à cause d'une panne inattendue, l'avion a mis vingt-six heures

pour arriver à destination. Une autre fois, il devait aller à Ladakh, et ce voyage-là fut également excessivement pénible. A Ladakh, la température varie terriblement, passant de 37°C en été à moins 40°C en hiver, alors que les précipitations annuelles ne dépassent pas 92mm. Quand ils sont arrivés, presque tous les membres du groupe sont tombés malades. Encore pouvaient-ils prendre un peu de repos, alors que lui, ne pouvait qu'endurer stoïquement ses malaises, puisqu'il devait recevoir les gens et diriger les cérémonies.

Néanmoins, c'est grâce à cette puissante force de vœux, que l'Association Fo Guang de Taïwan a pu, deux années consécutives, se distinguer parmi les mille-huit-cent-cinquante associations communautaires du pays et obtenir le Prix de l'« *Association d'excellence* ».. Actuellement, elle est devenue la quatrième association populaire internationale (les trois autres étant *la Rotary International, le Lion's Club International et le Kiwanis International*) et elle est en passe de devenir membre de la N.G.O. (*O.N.G. : Organisations non gouvernementales*) des Nations Unies. Le gouvernement de Taïwan essaie par tous les moyens, de revenir aux Nations Unies mais en vain, alors que la B.L.I.A. elle, va réussir à triompher de ce malaise diplomatique.

Les deux roues de la charrette, les deux ailes de l'oiseau

La progression éblouissante de la B.L.I.A. évoque « a contrario », l'aînée du monde bouddhiste : l'Association Bouddhiste Chinoise (Taïwan). Cette dernière est restée si silencieuse et si isolée, que l'on a presque oublié son existence.

Certains pensent que c'est parce qu'il a été brimé durant des années par l'Association Bouddhiste Chinoise, que Hsing Yun a décidé de créer une autre association pour la concurrencer et aussi pour dissoudre la pierre gisant au fond de son cœur. A cela, Hsing Yun ne répond pas. Il dit simplement : « La création de la B.L.I.A. ne s'est

pas faite par opposition à l'A.B.C. : Outre les autoroutes, la création de lignes de trains rapides ne peut apporter que des avantages, sans aucun inconvénient. »

En réalité, les deux associations ne sont pas de même nature : L'une est basée sur les monastiques ; l'autre, sur les adeptes laïques. Les membres de la B.L.I.A. sont enseignants, avocats, comptables... On y trouve de grands talents du monde des arts et des lettres ... Leur niveau éducatif et leur vision sont plus élevés que ceux des adeptes bouddhistes traditionnels. Et Hsing Yun est aussi décidé à leur faire confiance, il leur donne toute liberté d'action, les monastiques ne jouant qu'un rôle de conseillers et d'assistants.

Dans le concept du bouddhisme humaniste de Hsing Yun, les centres de culte dirigés par les monastiques, sont les méridiens, et les associations Fo Guang les parallèles ; ils se croisent étroitement, présentant ainsi la structure d'un bouddhisme internationalisé et vitalisé. Pour prendre une autre image : les monastiques sont le ciment, et les laïcs, le sable et les graviers. A deux, ils bâtissent des fondations solides pour le développement du bouddhisme. Dans l'esprit de Hsing Yun, ils ressemblent aux deux roues de la charrette, aux deux ailes de l'oiseau, se complétant l'une l'autre.

Il y a un siècle, la Couronne britannique, dans sa politique colonialiste, envoyait ses vaisseaux à travers les océans, créant ainsi un « Empire où le soleil ne se couchait jamais ». Partout où le soleil se levait, flottait l'Union Jack. Cent ans plus tard, un bhiksu chinois, prenant comme exemples quatre bodhisattvas (compassion, sagesse, dévotion, pratique), répand, avec la B.L.I.A., la semence du Dharma dans le monde entier. Par la paix et la tolérance, il crée un autre « Empire où le soleil ne se couche jamais ». Partout où le soleil se lève, la lumière du Bouddha rayonne et l'eau du Dharma ruisselle.

Chapitre 18

Une extraordinaire formule : La grande tolérance



Si l'on considère l'histoire du développement de la civilisation humaine, on s'aperçoit que la religion est, elle aussi, une entité vivante qui évolue graduellement, suivant les contextes culturels et les conditions sociales, et qui prend des formes différentes selon les différentes époques. L'Histoire a vu l'Eglise catholique se diviser entre catholicisme orthodoxe et romain ; le Protestantisme s'est lui aussi divisé en plusieurs branches différentes, après les inexpiables guerres de religion. Les guerres, qu'elles soient de religion ou de conquête, ont aussi laissé des traces sanglantes dans l'Histoire. Il semble que, depuis des milliers d'années, la religion ne soit jamais parvenue à réformer réellement la nature égoïste et sectaire de l'homme, pas plus que les croyances ne sont parvenues à lui inculquer, l'amour et la tolérance.

Il y a plusieurs modes de pratique

Le bouddhisme est lui aussi une religion ancienne. Comment a-t-il évolué avec le temps ?

Il y a deux-mille-cinq-cents ans, pour s'adapter aux différentes dispositions naturelles des hommes, le Bouddha Sakyamuni a enseigné toutes sortes de doctrines. Après son entrée au parinirvâna, les

disciples réunis en conciles, ont donné différentes interprétations selon leur propre compréhension. Puis, au fil des siècles, les sages éminents ont, eux aussi, interprété les enseignements reçus et, selon leurs goûts personnels, ils ont émis différents points de vue sur les enseignements de Bouddha. C'est ainsi que différentes écoles et branches ont vu le jour.

Sur les traces des moines éminents, le bouddhisme s'est propagé vers le Sud : au Sri Lanka, en Birmanie, en Thaïlande, au Cambodge, pour donner ce que l'on appelle le Bouddhisme Hinayana. Vers le Nord : en Chine, au Japon, en Corée, au Viêt Nam, il s'est appelé Bouddhisme Mahayana. Puis, chaque pays y a ajouté sa culture, son histoire et ses coutumes, engendrant ainsi des ramifications plus petites ; ainsi, au Japon, coexistent plus de cinquante tendances différentes.

En Chine, le bouddhisme est arrivé sous la Dynastie Han Orientale, et il s'est intégré aux civilisations confucianiste et taoïste, créant ainsi huit écoles principales, chacune avec ses caractéristiques et ses méthodes particulières. Ces huit écoles peuvent être décrites par les quatre vers suivants :

*Esotérique : riche ; Chan : pauvre ; Jingtu : commode ;
 Conscience Unique : compliqué ; Les Trois Traités : la vacuité ;
 Huayan : classique ; Vinaya : la bonne conduite ;
 Tiantai : les doctrines structurées.*

Ces vers nous apprennent que, parmi ces huit écoles, Tiantai s'intéresse aux doctrines structurées, Huayan, Conscience Unique, et les Trois Traités, aux recherches des sūtras et sāstras. Les quatre autres – Vinaya, Chan, Esotérique et Jingtu – se penchent sur la Voie de la pratique. L'École Esotérique est très implantée au Tibet, où on l'appelle « bouddhisme tibétain » (Vajrayana). Le pratiquant de cette branche a besoin d'un Maître particulier et doit lui consentir d'importantes

offrandes. C'est pourquoi seuls les riches peuvent pratiquer. Par contre, le Chan pense qu'il faut être simple et sans désir, pour pouvoir atteindre la Voie. Le Jingtou ne fait aucune différence : que l'on soit intelligent ou non, homme ou femme, il suffit, où que l'on se trouve, de dicter le nom d'Amitabha Bouddha avec concentration ; c'est pourquoi, on l'appelle la pratique « commode ».

La seule différence avec les autres religions est que, dans l'histoire du bouddhisme, on ne note aucune guerre religieuse : les écoles se sont formées de manière naturelle et, durant les Dynasties Sui-Tang, elles s'épanouirent simultanément sans rivalités entre elles, apportant de nouveaux éléments nutritifs à la culture chinoise. Dans l'histoire de la Chine, le bouddhisme a subi de grandes persécutions (Les Trois Désastres), mais lui est resté fidèle à la tolérance et au respect mutuel, vis-à-vis des autres religions.

Une Ecole, un Maître, et pas de différences

A l'époque contemporaine, les huit écoles du Mahayana évoluèrent différemment, certaines prospérant brillamment pendant que d'autres allaient s'affaiblissant. En raison de facteurs géographiques et culturels dissemblables, le Mahayana, l'Hinayana et le Vajrayana, divergèrent de plus en plus, diminuant ainsi la puissance globale du développement du bouddhisme. Ces derniers temps, certains leaders bouddhistes prévoyants ont fait appel aux pratiques parallèles des huit écoles, prôné l'harmonie entre Exotérique et Esotérique et la pratique simultanée de Chan et Jingtou. Mais la réalisation s'avérait difficile et il a fallu attendre l'arrivée de Hsing Yun pour que ces propositions commencent à se réaliser progressivement.

Depuis plus de trente ans, Hsing Yun croit fermement qu'ayant reconnu Sakyamuni Bouddha comme le Maître du bouddhisme, toutes les écoles sont une et dépendent du même Maître, ce qui

implique de se comporter en frères, de s'entraider et ne pas faire de différences. L'union fait la force et c'est ainsi qu'on peut développer l'influence du bouddhisme et, point crucial, faire prospérer le bouddhisme d'aujourd'hui.

Ces dix dernières années, ses efforts ont peu à peu, donné des fruits, parmi lesquels on peut noter l'amitié qui est née entre lui et le chef spirituel tibétain, le Dalai-lama.

Dans le passé, en raison de divergences entre milieux politiques et culturels, le peuple tibétain avait toujours gardé ses distances avec Taïwan. Le chef du gouvernement tibétain en exil – le Dalai-lama – n'avait encore jamais mis les pieds sur l'île, ni noué aucun contact avec le monde bouddhiste taïwanais. Il a fallu attendre la création du temple Hsi Lai, point d'appui du bouddhisme en Occident et clé d'accès au bouddhisme taïwanais, pour que les monastiques et les adeptes tibétains puissent faire sa connaissance. Le contact s'est fait en juillet 1989, quand le Dalai-lama est venu à Hsi Lai, accompagné de plus de trente personnes, rendre visite au Grand maître Hsing Yun.

Ce jour-là, les deux dirigeants du monde bouddhiste se sont entretenus durant trois heures. Le Dalai-lama a également prononcé un discours devant l'assemblée plénière des disciples. Le lendemain, c'était l'anniversaire du Dalai-lama, Hsing Yun fut invité à la cérémonie et, parmi le millier d'invités venus de tous les milieux, il fut placé à côté de Dalai-lama, ce qui en surprit plus d'un.

Ils se sont rencontrés quatre fois en cinq jours, pour étudier concrètement les futurs projets d'échanges entre l'Exotérique et l'Esotérique : bourses d'études offertes par Hsi Lai University aux monastiques tibétains, échanges d'étudiants entre les collèges bouddhistes de Fo Guang Shan et les collèges indiens et tibétains, pour mieux apprendre les langues et les religions... La vénérable Yihui, qui étudie actuellement à l'Université indienne, est l'une des bénéficiaires de ce programme.

L'entente Exotérique – Esotérique

En réalité, leur rencontre n'est pas le fruit du hasard : le bouddhisme accorde une grande importance à la causalité et les efforts consentis durant de longues années avaient, depuis longtemps, préparé les conditions favorables à cette entente.

En 1985, à l'initiative de Hsing Yun, fut créée, à Taïwan, l'Association sino-tibétaine. Immédiatement après, un grand dharma service fut organisé au Taïwan Gymnase et plus de vingt-mille personnes y participèrent. Cette innovation dans l'histoire du bouddhisme, a solidement établi les fondations de la coopération sino-tibétaine.

L'année suivante, avec l'appui de Hsing Yun, un séminaire mondial sans précédent fut organisé à Fo Guang Shan, sur le thème : « L'entente Exotérique – Esotérique et le développement de la culture mondiale ». Dix-neuf pays y participèrent, avec plus de trois cents représentants, y compris des lamas et érudits venus du Népal et de l'Inde, représentant les quatre grandes Ecoles bouddhistes tibétaines.

Au sujet de ce séminaire, Hsing Yun a clairement exprimé ses intentions en disant : « Aujourd'hui, le bouddhisme n'est pas l'apanage d'une quelconque région, ni d'une quelconque école. Pour le bon développement du bouddhisme, nous devons insister sur l'entente et la communication, y compris entre le Grand et le Petit Véhicule, le Nord et le Sud, les monastiques et les laïcs, les quatre assemblées, le traditionnel et le moderne... Et, plus que tout, entre l'Exotérique et l'Esotérique. »

Le chef de l'école Sakyapa du Tibet qui a assisté à ce séminaire, disait avec émotion : « Le bouddhisme est particulièrement important pour le Tibet et les Tibétains ; malheureusement, il a été pratiquement détruit par le communisme ; je suis heureux de le voir ressusciter à Taïwan. »

Ces activités en chaîne ont non seulement créé le concours de circonstances favorable à la rencontre de Hsing Yun et du Dalaï-lama, mais elles ont, de plus, offert aux monastiques tibétains l'occasion de participer à l'ordination au temple Hsi Lai et de suivre les études à Fo Guang Shan. Plusieurs maîtres érudits et Rinpotché sont même venus prêcher à Taïwan, matérialisant ainsi la volonté d'union des deux bouddhismes : exotérique et ésotérique.

Le Mahayana et le Theravada, réunis dans une même salle

A part l'Exotérique et l'Esotérique, Hsing Yun a aussi consacré beaucoup d'efforts à la réunion du Mahayana et du Theravada. Pour lui, les doctrines des différences écoles, sont comme des fleurs de couleurs différentes : réunies, elles composeront un magnifique bouquet. « En somme, il n'y a qu'un seul Bouddha ! »

On peut le lire dans son livre « *Voyages en mer et en l'air* ». Dans les années 60, il s'était déjà rendu en Thaïlande où il avait rencontré le Roi Thaï et le leader du Sangha de la religion bouddhiste thaïlandaise. Par la suite, un groupe de bouddhistes thaïlandais a aussi rendu visite plusieurs fois à Fo Guang Shan. Hsing Yun savait que le bouddhisme thaïlandais ne pratiquait pas l'ordination des bhiksunis et ne reconnaît pas leur place dans le bouddhisme. Au fil de ces contacts avec les moines Theravada, il leur a proposé de rétablir le Sangha féminin, disparu depuis le XIème siècle.

En 1988, une ordination Triple Plate-forme, fut organisée au temple Hsi Lai. Pour la première fois dans l'histoire du bouddhisme, plusieurs monastiques du Theravada sont entrés dans un temple Mahayana, pour y recevoir les préceptes. Cette ordination a balayé le concept de limite territoriale des deux Véhicules du Bouddhisme, concept datant de plus de mille ans. Les ordonnateurs de la cérémonie étaient de grands bhiksus et bhiksunis des deux courants. Parmi les

deux cents ordonnés, certains, issus du Theravada et du Vajrayana, côtoyaient des monastiques âgés qui voulaient recevoir l'ordination une nouvelle fois et aussi de jeunes et brillants intellectuels.

L'ordination se fit en Chinois, Taïwanais et Anglais. On n'observa aucune différence entre hommes et femmes, ni entre les différentes écoles. Par son importance, par le nombre des participants, par la variété des nationalités et des branches représentées, ce fut une cérémonie exceptionnelle dans l'histoire du Bouddhisme.

Après une durée d'un mois, les ordonnés sont rentrés chez eux, riches d'une connaissance approfondie des traditions, des concepts, des rituels, des disciplines et des doctrines des différentes écoles, permettant ainsi au bouddhisme d'être encore plus tolérant et plus mondialisé. Et les adeptes bouddhistes du monde entier en remercient du fond du cœur, Hsing Yun et sa largeur d'esprit.

Au printemps dernier, il était invité par le Temple Dharmakāya de Thaïlande, à la cérémonie d'inauguration de la statue dorée de Bouddha. Quand il est arrivé, le sol était jonché de fleurs et plus de cent-mille personnes l'attendaient... Jamais un moine du Mahayana n'avait reçu un tel honneur dans un pays d'Hinayana. La pagode Baita, la première pagode de Fo Guang Shan à Los Angeles, construite avant le Temple Hsi Lai, a été offerte au Temple Dharmakāya, pour être la base de la propagation du bouddhisme thaïlandais aux Etats-Unis.

Le Temple Tōdai-ji à Nara (Japon), le Groupe des pèlerins bouddhistes japonais, l'Ecole Nichiren, et l'Ecole Soto, sont aussi en relation étroite avec Fo Guang Shan et le Vénérable Jung Woo du Temple Tong-do, en Corée, préside le Comité de liaison de la B.L.I.A. en Asie.

Encourager la pratique simultanée de Chan et Jingtu

Quand on sait qu'il a réuni l'Exotérique et l'Esotérique et harmonisé le Mahayana et le Hinayana, il n'est plus nécessaire d'énumérer les

efforts faits par Hsing Yun, pour l'entente des huit écoles bouddhistes chinoises. Bien sûr, certains estiment que les écoles bouddhistes de Taïwan sont « abondantes comme les arbres d'une forêt », c'est-à-dire, en fait, trop nombreuses. Hsing Yun, lui, préfère voir le bon côté des choses car, pour lui, cette abondance montre que le bouddhisme est prospère et capable de s'adapter en toute circonstance. En Chine, se dressent quatre grands monts bouddhistes et ce n'est pas parce que le Mont Wutai existe que les autres ne peuvent pas exister... Tous les adeptes sont les disciples du Bouddha Sakyamuni et l'on ne doit faire aucune différence.

A l'heure actuelle, à Taïwan, la pratique bouddhiste se réfère le plus souvent, aux deux écoles Chan et Jingtou. Héritier de la quarante-huitième génération de la branche Linji de l'école Chan, Hsing Yun ne s'enferme pas pour autant dans ce seul cadre. Dès 1954, il a créé, à Yilan, l'Association de récitation du nom de l'Amitabha Bouddha : un encouragement à la doctrine de l'école Jingtou qui préconise la renaissance à la Terre pure de la Joie suprême. Ces dernières années, si la pratique de la méditation s'est très largement répandue dans tous les secteurs de la société, c'est encore plus ou moins à lui qu'on le doit. Tous les centres dépendant de Fo Guang Shan proposent périodiquement des activités de méditation. Le nouveau hall de Fo Guang Shan est actuellement, le centre de méditation le plus grand et le mieux équipé de Taïwan et le Centre Fo Guang Shan de Taipei, situé à côté de la Gare Songshan, offre aux habitants de ce cœur urbain trépidant, un havre de calme, où ils peuvent méditer en paix.

Aux sages, le respect ; aux jeunes, les encouragements.

Aux nombreux éminents vénérables taïwanais, Hsing Yun réserve un traitement respectueux, équitable et sincère. Il les a successivement invités ou engagés à Fo Guang Shan, pour y donner cours ou lecture :

Le vénérable maître Jingkong a donné le cours de Yogacana au Collège bouddhiste ; le vénérable maître Liaozhong, le *Samdhinirmocana-sūtra* ; le vénérable maître Dongchu, la Discipline monastique ; le Maître laïque Nanhuaijin, la Pratique de la Méditation ; le vénérable maître Yinshun, le Dharma, etc.

Bien que le magazine « Universal Gate » soit une publication de Fo Guang Shan, les textes publiés couvrent tous les centres de culte de Taïwan. C'est un centre de communication majeur au sein du monde bouddhiste.

Hsing Yun s'intéresse beaucoup aux jeunes monastiques et leur apporte tout son soutien. La création, en 1989, de l'Association des Jeunes bouddhistes chinois, est en grande partie due à ses encouragements. Quand la Vénérable maître Chengyen a bâti le « Hall of Still Thoughts » en 1966, il lui a fait un don de 100 000 NT. Aujourd'hui encore, chaque fois qu'il donne lecture à Hualien, il commence toujours par : « Hualien est un endroit merveilleux : de beaux paysages, de l'air pur et surtout... la Fondation Tzu Chi »

Il recommande toujours aux jeunes monastiques de ne pas hériter de cette mauvaise habitude des générations précédentes, qui consiste à refuser de côtoyer les autres. Pour lui, au contraire, il faut communiquer ensemble : les caractéristiques de chacun sont différentes, mais l'objectif – faire prospérer le bouddhisme – est le même pour tous. Beaucoup de jeunes monastiques se sentent inspirés par sa grandeur d'âme. Chaque fois qu'il donne lecture, ils y assistent avec leurs nombreux adeptes.

La beauté de l'harmonie interreligieuse

Rappelons la maxime : « *Le cœur peut englober le Néant, sa capacité peut couvrir les mondes aussi nombreux que les grains de sable du Gange* ». Non seulement Hsing Yun s'est donné beaucoup de mal pour

réaliser l'union et l'harmonie au sein du bouddhisme, mais il cherche aussi le contact avec les autres religions. Il donne souvent des exemples : le désir du Vrai, du Bon, et du Beau est le même en chaque homme. Seul, le chemin suivi, est différent. Pour se rendre à destination, on peut utiliser la bicyclette ou la voiture, prendre le train, l'avion ou le bateau...La foi, dans les différentes religions a, en réalité, la même finalité.

Tout au début de la création de Fo Guang Shan, plus de quatre-vingts prêtres et nonnes de divers pays, sont venus au monastère. Il y a deux ans, un évêque du Vatican s'y est également rendu. Hsing Yun et l'archevêque Lo Guang de l'Eglise catholique, ont participé ensemble à une émission télévisée, pour échanger leurs points de vue sur les thèmes : la religion, la philosophie, la vie, la croyance etc. Ensemble, ils pensent que les communautés religieuses doivent apprendre à se tolérer, à chercher la différence dans la ressemblance et la ressemblance dans la différence. Ces deux personnages sages et compatissants, ont montré la grandeur d'âme des grands religieux qui se soucient de la vie spirituelle des hommes. Ils se respectent et s'apprécient.

Par la suite, Hsing Yun fut invité à l'Université catholique Fu Ren, pour y donner une lecture sur le thème « Les merveilleuses applications du Chan » et l'archevêque Lo Guang, tint à prononcer personnellement le discours d'accueil.

Face aux désordres sociaux de ces dernières années, Hsing Yun est inquiet et voudrait apporter son aide. Par le truchement du magazine « Yuan Jian (Global views », il a rencontré le Pasteur Zhou Lianhua de l'Eglise Protestante, l'Archevêque Lo Guang de l'Eglise Catholique, le vice-président de l'Association Taoïste, Zhang Cheng et, ensemble, ils ont échangé leurs idées sur le thème « Comment rétablir la notion de valeurs pour éviter le naufrage de la société ? »

En février dernier, à l'inauguration du Centre Fo Guang Shan de Taipei, une série de discours sur le thème « L'eau vive de la vie » a

été organisée durant quarante-neuf jours consécutifs. Parmi les exposants, figuraient le Père catholique Ding Songyun et le professeur islamique Shi Yonggui. Une fois de plus, on a pu y percevoir la beauté de l'harmonie entre religions.

De plus, à la demande de M. Zhong Rongji, ex-président de l'Union syndicale, Hsing Yun a invité toutes les personnalités du monde religieux de Taïwan pour une conférence sur « Le Chan et le végétarisme ». Les nombreux invités représentaient l'Islam, le Liisme, le Syuan, le Yuan Jiao, la Lord of Universe Church, l'I-Kuan Tao, l'Eglise catholique romaine, le Protestantisme, le Tenrykio, etc. et leur rassemblement était une exceptionnelle démonstration d'œcuménisme. La compassion, l'amour et la tolérance sont comme des gouttes de pluie parfumée (mandala) dont tous les êtres peuvent bénéficier. Hsing Yun a remarqué qu'il est souvent très difficile pour les associations d'intérêt public de trouver des fonds. C'est pourquoi, l'an passé, il a offert les droits d'auteur de ses écrits (trois millions de NT), aux six fondations taïwanaises : la Fondation du Secours aux Femmes de Taipei, la Fondation Yang-Guang, la Fondation pour la Culture et l'Education Xin-Lu, l'Association Protestante Chen-Xi, l'Organisation des Bénévoles Yi-Guang et l'Association des Sœurs Shan-Mu, en disant, en toute sincérité : « Dans la société, ce n'est pas uniquement aux hommes à faire des donations au bouddhisme : le bouddhisme doit, lui aussi, pratiquer le Dana ! »

La tolérance envers les croyances populaires

Hsing Yun respecte les religions établies. Face aux croyances populaires et à leurs obscurités, il dit : « La croyance juste est meilleure que la superstition, la superstition est meilleure que l'athéisme et l'athéisme vaut mieux que la croyance perverse ». Pour lui, dans la croyance comme dans les études, il existe divers degrés. Toutes les croyances

qui conduisent les hommes vers la bonté, ont leur valeur et l'on ne saurait les négliger. « Je me rappelle quand j'étais jeune, dans ma ville natale de Yangzhou à Jiangsu, on faisait des dizaines de kilomètres sans voir un gendarme et des centaines de kilomètres sans trouver un tribunal. Comment les gens résolvaient-ils les litiges? Souvent, ils allaient dans les temples et exposaient leurs problèmes aux divinités. Car ils croyaient à la loi de la rétribution des actes bons et mauvais, cette loi qui veut que, finalement, chacun reçoive ce qu'il mérite. »

Fondamentalement, Hsing Yun ne se croit jamais supérieur aux autres. Au contraire, face aux croyances populaires, il garde toujours un esprit de respect et de tolérance et il reconnaît leur rôle d'éducation du cœur des hommes. Évidemment, ceci ne concerne pas les escrocs qui installent des autels pour duper les gens et leur soutirer de l'argent ou autre chose, car pour lui, ceux-là sont des suppôts de ce qu'il appelle « la croyance perverse. »

Le Bouddhisme n'est pas une religion superstitieuse et lui-même n'est pas superstitieux. Certains qui croient qu'il a fait des pratiques approfondies, viennent lui poser des questions sur le destin, le Feng-shui, etc. et aussi lui demander s'il a des pouvoirs surnaturels. En vérité, il n'aime pas du tout ce genre de question. Dans le *Sūtra des derniers enseignements de Bouddha*, Bouddha a recommandé à ses disciples de « ne pas pratiquer la divination, ou consulter les astres », car ceci est exorbitant de la loi de la causalité. C'est pourquoi, la phrase qu'il répète très souvent est : « Quand on a la joie au cœur, tous les jours sont de bons jours, tous les endroits sont de bons endroits. »

Un précurseur prévoyant de notre époque

Le Mont Taishan ne refuse aucune terre, c'est pourquoi, il est gigantesque ; l'océan reçoit toutes les fleuves, c'est pourquoi, il est immense.

Si l'on examine l'histoire de l'humanité, on voit que les hommes n'ont jamais pu se débarrasser de ce destin funeste qui les pousse à se quereller avec la nature et entre eux. Les deux guerres mondiales du XX^{ème} siècle n'ont pas suffi à provoquer le sursaut qui aurait réveillé la bonne nature des hommes. Dans les années 90, on entend encore, dans de nombreuses régions du monde, les cris et les pleurs résultant des massacres. C'est une époque à laquelle il faudrait un leader spirituel prévoyant, une grande âme qui pourrait conduire les hommes hors de ces ténèbres.

Hsing Yun a passé la moitié de sa vie à unir les différentes écoles bouddhistes, à harmoniser les différentes religions et sources sociales et à établir un modèle de tolérance pluraliste. Il pourrait être le précurseur prévoyant de notre époque, celui qui apporte l'entente, pour que l'humanité coexiste dans la Paix.

Partie VI

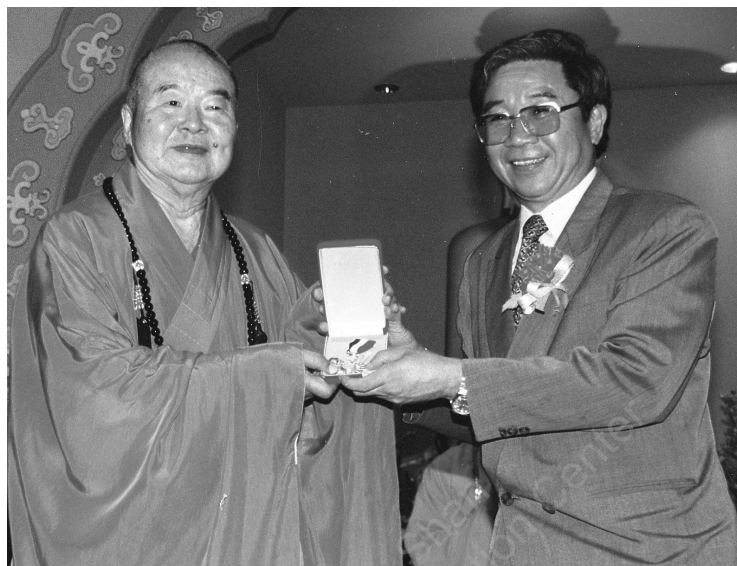
La volonté de revenir sur terre

« Le plus grand bonheur de ma vie est d'être bonze. Je voudrais encore être bonze dans une vie prochaine... Je voudrais être bonze pour l'éternité. »

Entrer en religion est une affaire d'homme valeureux. Un quelconque général ou ministre ne saurait la réaliser.

Quand il reviendra sur Terre, ce sera sans regret !





Remise de la médaille d'Honneur du ministère de l'Intérieur de Taïwan.



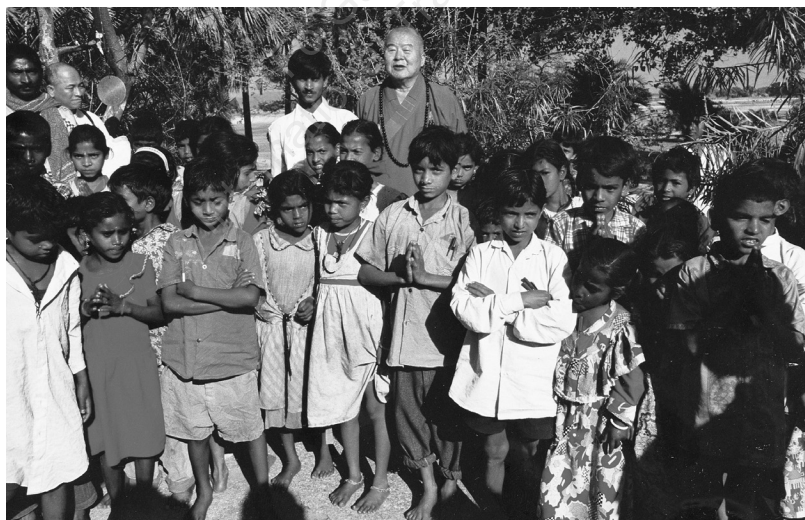
Cérémonie de début des travaux pour l'Université Fo Guang, en 1993.



Avec les jeunes de la B.L.I.A. Y.A.D. Malaisie, en visite à Fo Guang Shan en 2003.



Son sixtième anniversaire, à Fo Guang Shan en 1987.



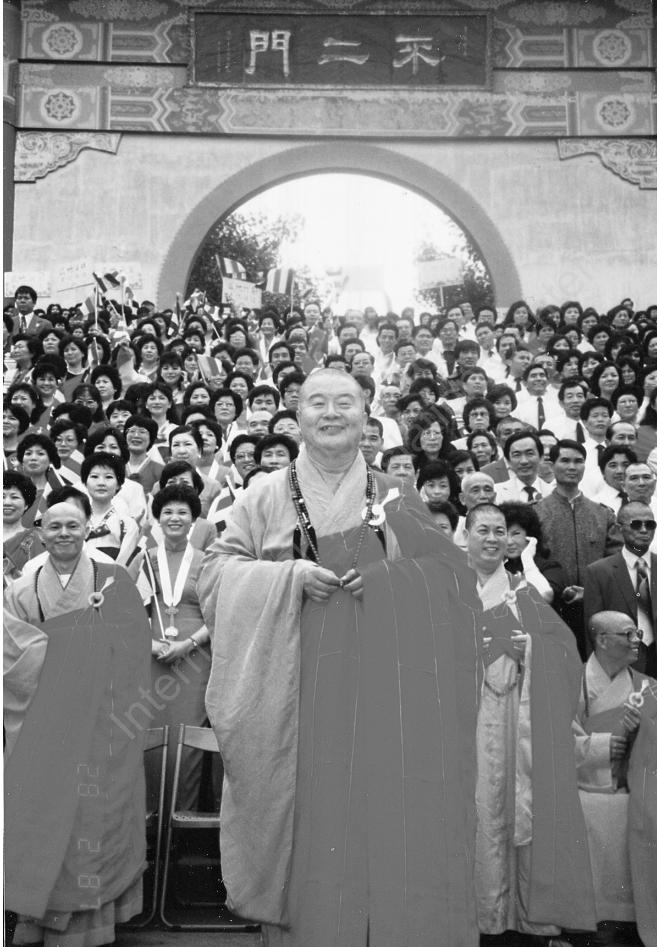
Toujours souriant et tendre face aux jeunes.



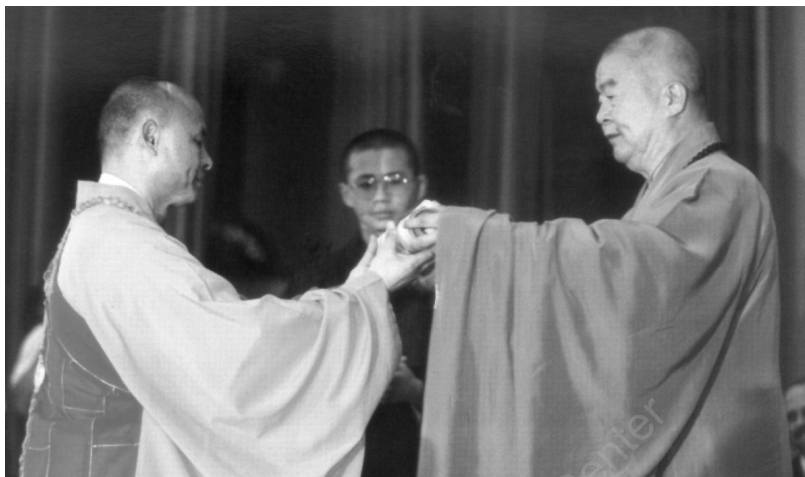
Accueil chaleureux des membres de la B.L.I.A., venus du monde entier lors de l'Assemblée générale.



Inauguration du Temple Nan Tien en Australie, en présence des dignitaires australiens.



Le Grand maître et les adeptes de Fo Guang Shan.



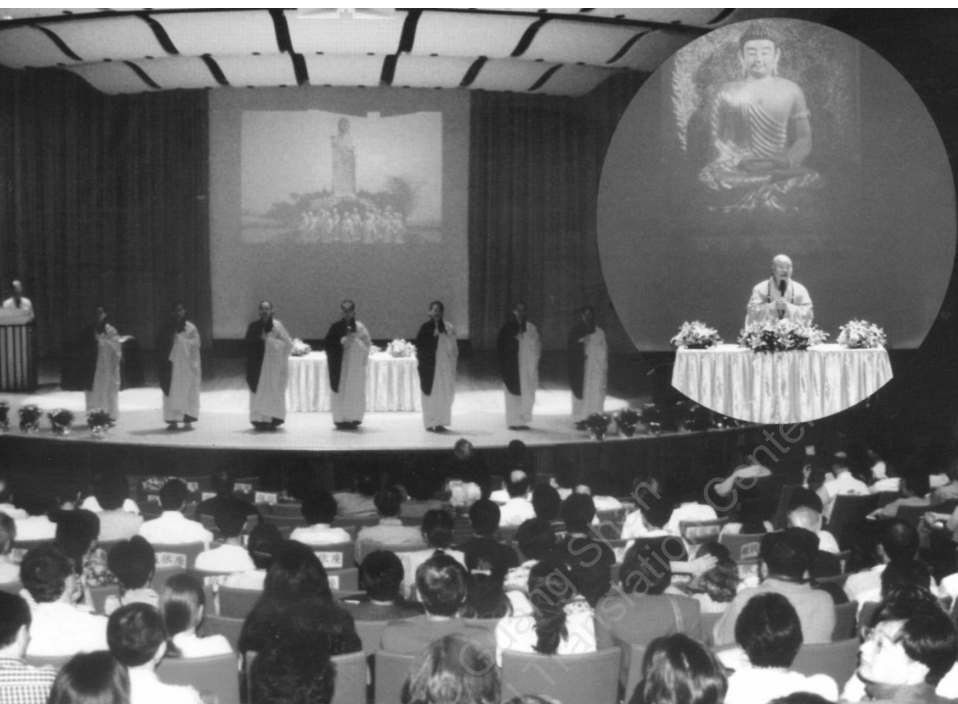
Remise du Rouleau du Dharma au troisième Premier-abbé de Fo Guang Shan, le vénérable Hsin Ting, lors de la Cérémonie de passation de pouvoir, en 1997.



A la tête de ses disciples dans une procession de quête d'aumônes, durant le Festival Ullambana, à Fo Guang Shan en 1992.

Cérémonie de prise de refuge et de lecture dharmique, à l'Institut de Technologie du Massachusetts (M.I.T.) en 1998.





Le Grand maître préside la cérémonie d'ouverture de la Conférence internationale du bouddhisme humaniste, au « Taipei International Convention Center », en 2001.





A Fo Guang Shan.

Chapitre 19

Un grand homme et un cœur d'enfant



Quelqu'un demanda, un jour, au Grand maître Hsing Yun : « Quelle est l'Ultime Vérité de la vie ? » Il répondit : « La vie : Une moitié est le monde de Bouddha, l'autre moitié est celle du Démon ; Une moitié est dynamisme, l'autre moitié est retour sur soi et réflexion ». Durant soixante-dix ans, c'est en assimilant parfaitement ce principe du 50/50, qu'il a pu, au fil des jours « être insouciant et suivre son cœur ; être à l'aise devant tout évènement ; se réjouir du bien accompli par les autres et y participer ; vivre en suivant ses affinités. »

Garder la bonne mesure, face aux sentiments, dharmique et mondains

Hsing Yun est un monastique et de ce fait, se tient en retrait des trois mondes. Cependant, comme il continue à vivre dans le siècle, les hommes ont l'impression de le connaître, tout en le trouvant assez mystérieux, surtout pour ce qui est de sa vie quotidienne et de son univers sentimental. D'un point de vue général, depuis sa jeunesse jusqu'à aujourd'hui, il a toujours su garder la bonne mesure face au sentiment dharmique et face aux sentiments mondains.

On ne saurait lui en faire reproche : Quand il est entré dans les ordres, il n'était qu'un petit garçon de douze ans qui, inévitablement, pensait souvent à sa mère, à ses frères et sœur, à son village natal... Mais la discipline du Sangha est rigoureuse et son maître avait pour lui, son unique disciple, de grandes ambitions. Aussi, n'avait-il pas souvent l'occasion de rentrer chez lui. C'est en cette occasion, qu'il comprit comment transcender ses sentiments personnels par le sentiment religieux. Ensuite, la Chine a changé de régime politique. Avant de quitter le continent, il n'avait pas le temps de rendre visite, à la fois à sa famille et à son Maître. Alors, il choisit le chemin de Qixia, pour aller exposer à son Maître sa décision de partir à Taïwan. A la suite de quoi, durant plus de quarante ans, il est resté complètement coupé de ses proches.

Arrivé à Taïwan, il devait se consacrer à son idéal et créer des lieux pour héberger le Sangha et enseigner le Dharma, afin de guérir les anxiétés personnelles... Mais, quand la nuit tombait, il ne pouvait s'empêcher de penser à sa vieille maman et à ses frères et sœur. Il y a quelques années, il a pu reprendre contact avec eux. Tel un enfant prodigue qui se serait senti en dette vis-à-vis de ses proches, il chercha alors à les aider par tous les moyens. Surtout avec sa mère qui avait dépassé l'âge de quatre-vingt-dix ans, il se mettait en quatre pour lui plaire. Une année, il l'a fait venir à Fo Guang Shan. Elle considéra le millier de personnes vivant au monastère et lui demanda :

- C'est toi qui les diriges ?
- Oui ! Il n'y a que toi qui me diriges !

Ces deux dernières années, il essaie toujours d'être auprès d'elle le jour de son anniversaire. Dans sa demeure à Nanjing, le Grand maître, cet homme ordinairement prestigieux, redevient un simple fils de famille qui souffle sur le bol de riz bouilli pour le tiédir, et qui s'assoit au bord du lit pour l'écouter raconter les histoires d'antan. Le grand moine éminent qui donne lecture devant des milliers de personnes, n'est qu'un humble auditeur devant sa propre mère.

« *L'arbre veut l'immobiliser mais le vent ne s'arrête pas ; le fils veut remplir ses devoirs filiaux mais les parents ne sont plus là* ». De plus, s'il a encore l'occasion de rendre les bienfaits de sa mère, il ressent d'énormes regrets envers son maître, le Vénérable Zhikai. Quand il était jeune, il n'avait pas compris pourquoi ce dernier était si sévère avec lui mais, l'âge venu, il a reconnu peu à peu le profond amour que lui vouait son maître. Malheureusement, le vénérable Zhikai n'a pas survécu aux persécutions de la Révolution culturelle. Il y a cinq ans, se trouvant seul devant le stupa du maître, à la pagode Qixia, il n'a pu retenir ses larmes. Depuis, quand il se rend en Chine, il ne le fait pas sans aller se recueillir sur sa tombe.

Si quelqu'un te donne une goutte d'eau, tu dois lui rendre une cascade.

Il est bien naturel qu'il cherche à rendre les bienfaits reçus de sa mère et de son maître. Cependant, Il n'a jamais oublié aucun de ceux qui lui ont tendu la main. Car, pour citer un proverbe chinois : « *Si quelqu'un te donne une goutte d'eau, tu dois lui rendre une cascade* ».

En 1947, il obtint son diplôme de fin d'études au Collège bouddhiste Ziaoshan et fut nommé Directeur de l'Ecole primaire Baita. C'était une époque troublée en Chine : la Huitième armée en marche, les brigands locaux, les guérilléros... surgissaient à tout moment. Des scènes de pillage et de massacre avaient lieu tous les jours. Dans cette atmosphère de terreur, il dut se retirer dans un lieu désert avec quelques enseignants. Isolés comme ils l'étaient, ils seraient morts de faim sans un ouvrier de l'école, qui risquait sa vie chaque jour pour leur porter à manger. Ce sentiment vrai et sincère, partagé dans l'adversité, il ne l'a jamais oublié. Il y a cinq ans, alors qu'il retournait en Chine pour la première fois, il demanda des nouvelles de cet homme qui était décédé. Alors, sous la pluie battante, il se rendit chez son fils

pour lui parler et lui offrir son aide. Par la suite, il dit à ses disciples : « Lui, n'est plus là, mais ses enfants oui. J'éprouve de la reconnaissance envers lui, alors, je dois m'occuper de ses descendants. »

Une autre personne qu'il garde dans son cœur, est l'épouse du Général Sun Liren : Madame Sun-Zhang Qingyang. Depuis son arrivée à Taïwan, jusqu'à la création de Fo Guang Shan, elle n'a jamais cessé de le soutenir par tous les moyens et le considérait comme son propre enfant. Quand il apprit qu'elle était tombée gravement malade, il se trouvait à l'étranger, mais il accourut à son chevet et recommanda à ses disciples de prendre soin d'elle. Après son décès, il s'occupa personnellement des funérailles, en respectant scrupuleusement ses dernières volontés. L'écrivain Zhang Foqian disait : « La cérémonie que le Grand maître Hsing Yun a organisée pour les funérailles de l'épouse du Général Sun Liren – Madame Sun-Zhang Qingyang – est la plus digne et la plus solennelle que j'aie vue de toute ma vie. »

De même, tous les vénérables qui l'ont éduqué quand qu'il était en Chine, (Yuan Zhan, Xue Fan, He Chen, Hui Zhuang etc.), ont tous été invités aux Etats-Unis, en témoignage de gratitude. L'an passé, ayant appris que l'un de ses anciens maîtres, le Vénérable Sheng Pu, était souffrant, il lui envoya plusieurs fois de l'argent, pour régler ses frais médicaux.

La tradition prétend que les moines sont indifférents et dépourvus de sentiments. Pourtant, on peut reconnaître en la personne du Grand maître Hsing Yun, un homme de cœur, chaleureux et tendre qui, en cas de nécessité, se comporte mieux que les hommes ordinaires.

Des rumeurs sans fondement

Nombreux sont les curieux et les voyeurs qui voudraient découvrir l'espace sentimental de l'intérieur de son cœur. Ceux qui l'ont connu jeune ou ceux qui ont vu les photos de sa jeunesse, ont presque

la même sensation : Cet élégant bhiksu, avec ses 1,80m, séduisant, élané et gracieux, les yeux brillants et de plus, sachant si bien parler et écrire, laissait, dans le cœur des gens, une impression profondément gravée. Dans ces conditions, a-t-il rencontré, sur les chemins de la vie, des obstacles et des tentations ? A la surface du lac de sa vie sentimentale, serait-il apparu quelque ride ?

Aujourd'hui, à l'âge qu'il a, il évoque sans gêne les histoires d'antan : Il avait une vingtaine d'années alors qu'il était responsable de la pagode Dajue, beaucoup voulaient le persuader de retourner à la vie laïque afin de l'avoir pour gendre. Quand il campait à Yilan et au début de son installation à Kaohsiung, nombreuses étaient les jeunes filles qui défilaient dans les pagodes Luiyin et Shoushan. Pourquoi ? Aujourd'hui, certaines adeptes, devenues grands-mères, reconnaissent timidement que leur présence à la pagode n'avait pas pour but de vénérer Bouddha, mais bien parce qu'elles étaient attirées par ce jeune moine venu d'ailleurs.

A la fête commémorative des trente ans de la pagode Shoushan, le disciple laïque de Kaohsiung – Mme Su Xiuqing – se souvenait qu'à l'époque, chacun était attiré par sa remarquable prestance et nourrissait une pure admiration envers lui mais, ajoute-t-elle, sans pour autant confondre sentiment dharmique et sentiments humains.

A Taïwan, le nombre d'adeptes féminins est largement supérieur à celui des adeptes masculins et une certaine presse à scandales lance parfois des rumeurs sans fondement, lui attribuant femmes et enfants... Ce ne sont que des diffamations qui ne nécessitent pas de justification. Néanmoins, auparavant, elles lui causaient quand même quelque embarras. Ces dernières années, il n'y prête plus la moindre attention, tenant ces ragots pour flocons et fumées, disparus dès que formés.

Il y a quelques années, une septuagénaire venait souvent à Fo Guang Shan et demandait à le voir.

Elle prétendait avoir vécu sept vies de couple avec le Grand maître. Un jour, elle s'en vint avec deux jeunes gens et, par hasard, ils croisèrent Hsing Yun qui accompagnait des visiteurs. Elle ordonna aux jeunes gens de s'agenouiller et leur dit : « Il est votre père. Appelez-le papa ! » Plus tard, les deux jeunes sont allés s'excuser auprès du Grand maître, en lui expliquant que leur mère ne jouissait pas de toutes ses facultés mentales. Hsing Yun pouvait naturellement les comprendre, mais nous pouvons imaginer les impressions des personnes qui étaient présentes ce jour-là. Rien d'étonnant que pussent naître et circuler, des rumeurs !

On connaît aussi le cas d'une enseignante d'école secondaire, qui souffrait également de dérangement mental. Quand il donnait lecture, elle déposait des billets doux sur l'estrade. Quand on lui demandait pourquoi elle lui faisait de telles offenses, elle répondait : « Je veux cueillir ce nuage du ciel. » Un jour, alors que le Grand maître attendait devant l'ascenseur, elle surgit soudainement et s'avança vers lui pour arranger le col de sa robe. Tous les gens étaient surpris, et surtout lui-même. Heureusement, les disciples l'écartèrent tout de suite. Hormis ceux qui connaissaient toute l'histoire, les autres, en voyant son allure élégante et distinguée, ne pouvaient imaginer qu'elle n'avait pas toute sa raison.

Un autre jour, une bienfaitrice de longue date déclara qu'elle rompait toute relation avec Fo Guang Shan : Une femme lui avait dit qu'elle avait été approchée par Hsing Yun, pour être sa cinquième concubine. Après enquête, on s'aperçut que la femme en question avait enseigné à l'orphelinat Daci et en avait été congédiée après une semaine de travail, en raison d'écarts de conduite. A Pingdong, personne n'aurait pu imaginer qu'elle pût lancer cette rumeur de concubinage impliquant le Grand maître, qui lui, ne l'avait jamais vue, ni entendue.

Un bonze qui a observé rigoureusement les préceptes durant cinquante ans

Il a connu, au fil de sa vie, bien des tentations et des malentendus mais, en toute conscience, il peut le dire : depuis son ordination, il a toujours observé rigoureusement les préceptes ; il est resté « fidèle jusqu'au bout » au bouddhisme. Si quelqu'un montrait la moindre intention sentimentale dépassant les limites admises, il prenait immédiatement ses distances ou, tout simplement, rompait toute relation. Car son cœur contient un univers sentimental immense : il aime tous les êtres du monde et non uniquement une personne. « Tous les aînés du monde sont mes parents ; tous les jeunes, mes enfants ; tous les hommes de la Terre sont mes proches. » Il dit : « Je pense que les monastiques sont capables d'un amour plus grand, plus large, illimité, un sentiment merveilleux et transcendant... L'amour transcendant peut devenir compassion et la compassion ne demande pas de retour. Le sentiment prodigué sans récompense attendue, voilà la sagesse. »

Il aime les hommes, et eux lui rendent amour et respect. Le 22 juillet 1993, jour de ses soixante-huit ans, les adeptes de l'île se sont rassemblés à Fo Guang Shan pour lui présenter leurs vœux. Durant trois soirées consécutives, ils se rangeaient sur deux files pour le saluer et il fallait deux heures pour parcourir les rangs.

La compassion envers les animaux

Non seulement, il est compatissant envers les hommes, mais il traite les animaux avec la même compassion. Quand il était enfant, il aimait élever des pigeons. A Fo Guang Shan, sur l'appui de la fenêtre de sa chambre, souvent des pigeons se posaient, en quête de provende. Alors il leur offrait des graines et de l'eau fraîche. Quand il devait

s'absenter plusieurs jours, il leur en préparait davantage ou il demandait aux disciples d'en ajouter.

A Fo Guang Shan, on trouve parfois des chiens abandonnés, alors les étudiants du collège bouddhiste s'en occupent. L'un d'eux s'appelait « Xiaojun ». A l'heure de la classe, il se couchait toujours devant la porte et tendait l'oreille car, n'est-il pas dit dans les sūtras : « les chiens possèdent aussi la nature de bouddha » ? Chaque fois qu'il voyait Hsing Yun, il se levait et remuait la queue pour montrer sa joie. Des années plus tard, « Xiaojun », devenu vieux, ne se mouvait plus qu'avec peine. Un jour, en voyant Hsing Yun arriver avec les étudiants, il fit un effort pour se lever. Hsing Yun entra tout de suite dans la pièce d'à côté, afin de lui éviter des efforts inutiles.

Un autre jour, quelqu'un déposa un chiot de quelques semaines à peine. Hsing Yun le baptisa « Laifa ». Pendant six à sept ans, l'animal élut domicile devant la porte de la chambre de Hsing Yun. Quand ce dernier sortait, le chien montait la garde devant sa chambre. Un jour, Laifa disparut soudainement et, inévitablement, le Grand maître en fut attristé. Quelques mois plus tard, quelqu'un, ayant appris qu'il avait perdu son chien, lui en apporta un autre. Bizarrement, en grandissant, ce dernier se mit à ressembler parfaitement à Laifa, si bien que tout le monde l'appelait « Laifa II ». Hsing Yun s'occupa de lui avec la même attention, jusqu'à sa mort et, ce jour-là, les deux cents personnes du monastère lui récitèrent même, le sūtra du recueillement.

Vivre sobrement est l'obligation fondamentale d'un moine

Quand Fo Guang Shan prit de l'ampleur, les visiteurs se firent plus nombreux, certains venant même de très loin, parmi lesquels des touristes qui, voyant les bâtiments prestigieux, d'aspect extérieur éclatant et pourvus d'un équipement intérieur moderne et multifonctionnel, s'exclamaient : « C'est extraordinaire pour une pagode ! ». On

entendait même parfois les mots de « vulgarisation » et de « commerce ». En réalité, ce que les gens voient n'est, pour Hsing Yun que « la partie dynamique et active » de sa vie, celle qui vise à donner aux visiteurs le plaisir visuel et les commodités matérielles qui leur donneront envie de revenir. Par contre, si l'on observe attentivement son mode de vie au quotidien, on comprendra ce qu'il appelle « la partie de retour sur soi et de réflexion » de sa vie.

S'agissant de l'habillement, il dit toujours : « Vivre sobrement est une obligation fondamentale pour un moine ». Toute l'année, on le voit avec ses deux robes de couleur orange, portées alternativement. En hiver, il y ajoute un sous-vêtement ou un gilet de laine. Le dessus de sa sandale gauche porte un dessin évoquant un millepatte de trois à quatre centimètres de long. En fait, c'est une déchirure qu'il a raccommodée lui-même. Les semelles des sandales sont élimées, mais elles continuent à l'accompagner partout. Naïvement, un journaliste lui demanda : « Pourquoi ne pas changer pour une nouvelle paire ? » Et naïvement, il répondit : « Elles sont comme ça depuis des années... Pourquoi les changer ? »

Quant à la nourriture, qui ne l'a vu de ses yeux, ne le croirait jamais : Souvent, en rentrant, il se sert un bol de nouilles, le laisse refroidir devant la grille de l'air conditionné, puis, en deux temps trois mouvements, il le vide et repart vers un autre rendez-vous et ainsi depuis des dizaines d'années. Et si l'on a l'occasion de partager sa table, c'est à la fois un honneur et une épreuve : D'une part, il ne cesse de vous resservir et, comme on ne doit rien laisser dans le bol, il faut se forcer pour finir. Pendant ce temps, lui mange vite et peu. Il ne se sert que dans un ou deux plats devant lui, par petites pincées rapides, si bien que l'on ne voit jamais de nourriture dans son bol.

Ce que les gens ne savent pas, c'est que son père était un bon cuisinier. Son talent devait être héréditaire, car Hsing Yun a concocté un certain nombre de plats qui sont devenus des spécialités de Fo

Guang Shan. Jadis, quand les visiteurs étaient trop nombreux et que l'on manquait de personnel aux cuisines, il enfilait un tablier et se mettait aux fourneaux. Un emploi du temps trop chargé l'a empêché de manipuler les ustensiles de cuisine, ces dernières années ; pourtant, l'an dernier, à Hong Kong, j'ai goûté à un plat de légumes qu'il avait cuisiné personnellement et, comme c'était l'œuvre du Grand maître, il fut le premier à être vidé.

En fait, d'ordinaire, ce qu'il préfère c'est un bol de nouilles, arrosées d'une cuillère d'huile de sésame, ou un bol de riz blanc, accompagné d'un pâté de tofu de Yilan. Ces derniers temps, comme il voyage à travers le monde, il s'accommode facilement de la nourriture locale mais ne consomme ni fruits, ni fortifiants, ni vitamines.

Sa maison est partout et nulle part

Fo Guang Shan est vaste, mais Hsing Yun se contentait, pour tout logement, d'une petite pièce au fond du couloir du « bâtiment des affaires du Sangha ». Pour lui, « si ton cœur est lourd, le monde te paraît petit ; si ton cœur est libre, le lit te semble large » et c'est ainsi qu'il y a passé des années. C'est seulement il y a deux ans, qu'il a emménagé dans « la résidence du Maître fondateur » que le Premier abbé de la deuxième génération – le vénérable Hsin Ping – a fait construire pour lui.

Parcourant le monde pour promouvoir le Dharma, sa conviction est que « nulle part n'est sa maison et partout elle est là ». Que ce soit dans l'avion en vol ou dans la voiture sur l'autoroute, il réussit toujours à s'endormir paisiblement. Par contre, plus l'endroit est luxueux, moins il se sent à l'aise. Un jour, il était invité à donner une lecture en Corée et on lui avait réservé, dans un hôtel cinq étoiles, une suite à plusieurs dizaines de milliers de NT la nuit. A part une chaise et un coin du lit, il n'a touché à rien. N'étant pas habitué à dormir dans un

cadre aussi luxueux, il ne voulait pas altérer la propreté et l'ordre de la pièce.

Ayant, comme beaucoup de personnes de son âge, vécu longtemps dans la pauvreté, Hsing Yun a gardé l'habitude d'être très économe et sa position actuelle de moine éminent n'y a rien changé. Ses disciples se racontent une plaisanterie : Chaque fois que le maître part à l'étranger, il a toujours sur lui, quelques dollars en cas de besoin. Durant le voyage, que ce soit dans l'avion, dans les restaurants ou dans les toilettes, on trouve toujours toutes sortes de serviettes et de mouchoirs en papier, en principe, à usage unique. Mais lui, ne veut pas jeter la serviette ou le mouchoir qu'il n'a utilisé qu'une fois ; alors il le replie et le remet dans sa poche. A la fin du voyage, quand son disciple range ses affaires, il trouve dans sa poche des quantités de mouchoirs en papier soigneusement pliés, ce qui lui fait dire en riant : « La poche du Maître emporte des dollars en partant et elle rapporte des papiers pliés en revenant. »

Il achète rarement des choses pour lui-même, suivant en cela Vimalakirti qui disait : « J'ai la joie du Dharma, je ne recherche pas la joie mondaine. » Ces derniers temps, sa vue s'affaiblit, il a donc acheté, dans un aéroport japonais, une montre à grand cadran d'une valeur de cinq mille Yen (\$50). Comme il n'avait pas assez d'argent en poche, il a dû demander un complément au Vénérable Tzu-Hui.

Un disciple raconte qu'un jour, il a vu le maître sortir précautionneusement de sa poche, un billet de 1000NT bien plié et le tendre à un disciple en disant : « Si tu le respectes, il te reviendra ! »

C'est parce qu'il sait donner, que les cinq désirs et les six objets de perception sont à ses yeux rêves, illusions, bulles de savon et ombres. Et parce qu'il sait l'accepter, tous les êtres de ce monde sont ses richesses.

Sévère envers lui-même, indulgent pour autrui

Cependant, être économe et exigeant envers soi-même ne veut pas dire être avare car, s'il est sévère envers lui-même, il est indulgent pour autrui. Toutes ces années, on peut dire qu'il a vécu comme un homme démuné de biens personnels. Toutes les offrandes reçues des adeptes sont remises au monastère, soit pour la maintenance, soit pour soutenir des activités culturelles et éducatives. Il dit : « Je ne sais si mon caractère est bon ou mauvais, mais je ne peux pas avoir d'argent sur moi car, dès que j'en ai, je me sens obligé de le donner aux autres ». Selon les règlements du monastère, son salaire mensuel en tant que Maître fondateur retraité, est de 3200NT (\$100). Cet argent, il l'emploie chaque fois qu'il revient de l'étranger, pour acheter des petits cadeaux à tout le monde. Certes, ce ne sont pas des cadeaux de grande valeur, mais ils sont précieux car porteurs de son affection, de son attention et de sa confiance, envers tout le monde.

Surtout, il n'hésite pas à aider les jeunes disciples. Les quelques dizaines de disciples qui poursuivent leurs études à l'étranger sont pris en charge par Fo Guang Shan. Comme ils connaissent les difficultés financières du monastère, ils sont aussi très économes. Mais il suffit qu'il ait occasion de leur rendre visite, et il leur offre toujours un peu de son argent personnel.

Il y a deux ans, il est allé à Hong Kong pour donner une lecture et deux jeunes monastiques sont venus du Collège Bouddhiste de Xiamen, pour l'écouter et aussi pour lui parler. Il les a reçus, et leur a offert un sac de livres : l'Encyclopédie Fo Guang, le Recueil des discours, etc. En partant, les deux jeunes le saluèrent d'une révérence. En les relevant, il mit dans leurs mains une enveloppe rouge (*contenant de l'argent. NDT*), qu'il venait de recevoir d'un disciple hongkongais. « L'argent » est un objet vulgaire, mais quand il vient du cœur, il devient une source d'« offrande universelle ».

Tous ses biens se résument en un Késa avec « du vent dans les manches » (*Expression chinoise désignant un homme intègre NDT*). De toute ma vie, dit-il, je n'ai jamais possédé une clé de chambre personnelle. Je ne reçois aucun courrier que je ne pourrais montrer à qui le demanderait et ne fréquente aucun endroit inavouable. Depuis cinquante ans, c'est ce genre de « sans désir » qui met en lumière ses exceptionnelles qualités.

Le monde est aussi grand que la grandeur de ton cœur

Plus le cœur est grand, plus le monde est grand ; plus il peut contenir, plus tu auras de succès. Si l'on veut savoir avec quoi Hsing Yun a pu créer les plus grandes entreprises bouddhistes de Taïwan et du monde, la réponse est : il a un cœur large et tolérant, exceptionnel parmi les moines traditionnels.

L'auteur de best-sellers, Lin Qingxuan, a connu une expérience personnelle à ce sujet. Une dizaine d'années auparavant, il était allé à Fo Guang Shan avec le metteur en scène Liu Weibin, pour tourner un documentaire. Soudain, M. Liu eut une idée étonnante : il voulait monter sur l'autel des bouddhas pour faire une prise de vue en plongée, alors il en demanda timidement la permission. A la surprise générale, Hsing Yun accepta sa demande, démontrant ainsi son respect pour le jugement professionnel et l'esprit de créativité du metteur en scène.

Lin Qingxuan est un disciple bouddhiste laïque, qui a eu des contacts avec de nombreuses pagodes mais, à Fo Guang Shan, il a eu la surprise de voir les monastiques jouer au basket et, qui plus est, à l'initiative du Grand maître...

Hsing Yun dit souvent que la seule image qui reste gravée dans son cœur, n'est pas celle des grandioses constructions du monastère, mais celle du terrain de basket de Dongshan. Il a toujours aimé le

sport et quand il était au collègue bouddhiste, comme il n'existait pas de classe d'éducation physique, il avait construit en cachette un panier de basket, ce qui faillit lui valoir d'être expulsé du collège. Aussi, quand il a créé son propre centre, son plus grand désir a été de construire un terrain de basket, sur lequel il jouait tous les soirs avec ses disciples, au risque d'être parfois et à son grand regret, interrompu par des visiteurs inattendus.

Il encourage les disciples à jouer au basket pour des raisons de santé et aussi parce que le sport, représente :

1. La justice, l'impartialité, l'ouverture ; le progrès, le courage, la volonté de gagner.
2. L'esprit d'équipe, l'honneur partagé, l'union.
3. L'honnêteté, l'acceptation des fautes commises, le respect des juges, la bienveillance et la compassion, le refus de tricher.
4. L'estime pour les adversaires car, sans eux, il n'y a pas de match possible.

Ainsi, sur le terrain de basket de Fo Guang Shan, le jeu ne se limite pas à des passes ou des tirs au but : c'est aussi une communication cœur à cœur entre maître et disciples. Après son accident, les disciples lui avaient interdit de jouer mais il continuait à venir dès qu'il le pouvait et, depuis sa chaise roulante, il marquait des « paniers » à trois points. Chaque année, pour son anniversaire, on organise la « Coupe de basket-ball de la longévité – Fo Guang Shan », cet événement « olympique » de Fo Guang Shan compte déjà vingt-sept ans d'histoire !

Un cœur innocent et gai comme celui d'un enfant

On pourrait penser qu'un homme de son importance doit arborer une attitude respectable, solennelle et énigmatique. Pourtant, tous ceux

qui l'ont côtoyé le décrivent comme quelqu'un de gentil, sympathique et gai comme un enfant innocent.

L'écrivain Yao Choqi faisait partie de ceux qui, en 1989, l'accompagnèrent pendant son voyage de « propagation du Dharma et visite de la famille en Chine » durant presque un mois. Il se souvient : Lors de la visite des Tombeaux des Empereurs Ming, le Grand maître avait acheté à l'entrée, une marionnette en tissu en forme de panda. Il l'avait logée dans la manche de sa robe. De temps en temps, il la sortait et, utilisant ses trois doigts, il l'animait pour faire rire son entourage.

Parmi les participants, figuraient de nombreux laïcs qui n'étaient pas végétariens mais les repas servis tout au long du voyage l'étaient. C'était une situation assez frustrante, surtout en Chine dont la cuisine est mondialement renommée et où ce serait un crime de ne pas goûter certaines spécialités. Y respecter strictement les « règles pures » et notamment le végétarisme, était pour ces laïcs, une rude épreuve. Arrivé à Xi'an, ils apprirent par le guide, l'existence d'un restaurant renommé pour ses plats de viande d'agneau. Alors, ils se donnèrent rendez-vous, à sept, pour y aller. Devant la porte de l'hôtel, ils se préparaient à monter dans le taxi, quand ils virent rentrer le Grand maître et quelques vénérables. En les voyant, le Grand maître leur demanda : « Vous sortez dîner ? » Ils répondirent par l'affirmative en lui disant où ils allaient. Il répondit : « Prenez garde à la propreté. Il serait peut-être plus sage de demander au chef de l'hôtel de préparer ce plat ». Le lendemain, à l'heure du repas, il y avait une table de nourriture non végétarienne, comportant un plat d'agneau. Tout le monde comprit que c'était une initiative du Grand maître pour satisfaire la gourmandise de certains de ses accompagnateurs.

Un autre jour, la B.L.I.A. avait organisé son Assemblée générale au Japon. A la fin du séminaire, il se tenait devant la salle pour saluer les participants et il leur présenta les armes en utilisant sa canne comme fusil... Personne ne pouvait se retenir de rire !

Mieux vaut troubler l'eau de mille rivières, que le cœur d'un pratiquant

A notre époque où le professionnalisme est requis pour n'importe quel acte, vouloir être un moine « de qualité » demande aussi beaucoup d'attention. Parce que le Grand maître est particulièrement méticuleux et consciencieux, il est connu comme le meilleur hôte qui soit. Avant une visite, il contrôle toujours si les lampes sont allumées, si les passages sont exempts d'obstacles. Avant la réunion, il vérifie toujours si les places sont bien attribuées, si l'air conditionné ou le chauffage est ouvert, si les boissons sont suffisantes... afin que tout le monde soit satisfait.

Le metteur en scène de la télévision Huashi – M. Chen Tai – a travaillé avec le Grand maître durant plus de trois ans, pour l'émission *Hsing Yun's Dharma Words*. Concernant l'aptitude au travail de ce moine éminent, il n'a qu'un seul mot : « La classe ! ». En résumé, peu importe ce qu'on lui demande, il fait tout pour s'en accommoder, sans jamais se plaindre. Un jour, M. Chen voulant obtenir de meilleurs effets de lumière, pointa sept gros projecteurs de 5000 Watts sur lui. Au bout de trois ou quatre heures, tous les disciples s'inquiétaient : « Il va être brûlé ! », mais lui restait imperturbable et souriant.

Bien qu'il ait plus de soixante-dix ans, il essaie toujours de garder un cœur jeune et ouvert. L'éducation qu'il offre aux disciples consiste à se donner en exemple. Dans ses actes quotidiens : marcher, ouvrir la porte, tirer les tiroirs... il évite toujours de nuire aux autres. Il demande rarement aux autres de faire son travail personnel. Il se rase lui-même, fait sa lessive et nettoie la salle de bains chaque fois qu'il s'en est servi, même quand il est en voyage.

Il met tout son cœur à comprendre les pensées des jeunes disciples. A leurs demandes, il essaie le plus possible de répondre par « oui »

et d'éviter le « non ». Il n'use jamais d'un ton autoritaire. Si, parfois, quelqu'un agit de manière critiquable, il n'emploiera jamais des mots susceptibles de blesser son amour propre ; au contraire, il lui dira simplement : « Si j'étais à ta place, je le ferais d'une autre manière, peut-être le résultat serait-il meilleur... ». Tel est son principe : « Ne pas être trop sévère quand on relève les défauts de l'autre et penser à ce qu'il peut accepter. Ne pas être trop exigeant quand on enseigne les bonnes manières à l'autre et penser à ses capacités de réceptivité ».

Contrairement à l'image austère donnée par les autres vieux moines, il aime bien les ambiances joyeuses : « La joie, c'est le soleil dans la pièce », dit-il. Il n'est pas avare d'encouragements qui aident à tout résoudre, sans avoir besoin de froncer les sourcils. Et il donne comme exemple : « La joie est comme le parfum : si on en arrose les autres, on peut aussi en recevoir quelques gouttes ».

Les années qui passent l'ont rendu compréhensif à l'égard des hommes et des faits. Il dit souvent qu'on peut rater une chose, mais pas sa personne. Avoir des connaissances et être gentil ne sont pas suffisants : il faut savoir manipuler « le temps, l'espace et les hommes » pour pouvoir rendre le monde, harmonieux.

Une assimilation approfondie du livre de « la vie »

Dans notre société qui ne s'intéresse qu'aux diplômes et aux connaissances, le P.D-G de la Formosa Plastics Corporation – Wang Yungching – est un exemple de réussite atypique. Et Hsing Yun est lui aussi, un modèle d'autodidacte.

Il ne possède aucun diplôme officiel mais depuis toujours, il n'a cessé de s'instruire. Les livres qu'il a lus, ont tous trouvé leur place dans les bibliothèques ou les centres éducatifs de Fo Guang Shan. Même tard le soir, il ne se mettra jamais au lit sans avoir lu quelques pages : c'est son dernier plaisir de la journée. Tous les écrits l'intéressent ; les

journaux et les magazines sont aussi pour lui des éléments nutritifs indispensables.

Les cadeaux qu'il échange avec les amis et les disciples sont presque toujours des livres et il dit souvent que la lecture est une chose joyeuse : On trouve le plaisir et la joie dans la lecture et il faut savoir choisir les livres selon le caractère de chacun. Dans la société, ce qui est important est « la capacité d'étudier » et non pas « le niveau d'études » et il faut approfondir sa lecture des « deux livres » : celui de « la vie » et celui du « sentiment humain », pour être un intellectuel véritable.

En l'entendant parler ou discourir, beaucoup se disent : il est entré très jeune dans les Ordres, comment peut-il avoir appris tant de choses sur la vie économique et politique de la société ? Comment peut-il comprendre les sentiments mondains ? En fait, le secret peut se résumer en deux mots : « Savoir écouter ». Peu importe qui est devant lui : visiteur, ami, adepte ou disciple, il l'écoute avec modestie et en tire un enrichissement. Il dit souvent de lui-même qu'il est comme une éponge et un ordinateur. Il absorbe instantanément toutes les bonnes idées, tous les points de vue et les mets ensuite en mémoire pour ne plus jamais les oublier.

Que les gens puissent comprendre, que les gens puissent réaliser

Le poète Du Fu disait : « *J'ai usé dix milles livres en lisant, mais j'y ai gagné l'extrême facilité d'écrire* ». Parmi les moines bouddhistes taïwanais, le bilan de sa vie d'écrivain est également considérable. Quand on lui demande ses recettes secrètes, il répond : « Je me souviens de la période où je commençais à écrire. A cette époque, le papier, l'encre et les stylos étaient rares alors, j'essayais de stocker les idées dans ma tête. A l'heure des repas, il fallait longuement faire la

queue et j'utilisais ces temps d'attente, pour préparer mon brouillon. » Cette habitude, il l'a gardée jusqu'à aujourd'hui : les sujets d'écriture tournent continuellement dans sa tête et il utilise le temps passé dans la voiture ou en marchant, pour en organiser la structure. Voilà pourquoi, souvent, il parvient à écrire tout le texte, d'une seule traite.

Il aime écrire dans un style ordinaire, simple et surtout facile à manipuler. Il n'hésite pas à employer des termes et des concepts nouveaux, modernes, contemporains... Les commentateurs louent son style vivant et son langage simple, capables pourtant d'exprimer des idées profondes. »

Parmi les grands maîtres éminents de tous les temps, il voue une grande admiration à Kumarajiva, car les sūtras qu'il a traduits – *le Sūtra d'Amitabha*, *le Sūtra du Lotus*, *le Sūtra du Vimalakirti*, *le Sūtra du Diamant* ... – sont faciles à lire et à comprendre. Comme Kumarajiva, Hsing Yun part d'un principe simple : Que les gens puissent comprendre, accepter, et réaliser. Comme le disait M. Cheng Yichuan : « Mieux vaut réaliser un centimètre que lire un mètre ».

Le maître est une vivante mine au trésor

Ceux qui l'accompagnent depuis de longues années, savent que le maître est toujours une « vivante mine au trésor ». Ces derniers temps, ils lui ont encore découvert un autre talent : la calligraphie. Pour remercier les adeptes bienfaiteurs et nouer des liens avec eux, il lui arrivait de calligraphier des expressions bouddhiques, tout en rappelant souvent que, n'étant pas issu d'une famille littéraire, il n'avait jamais appris la calligraphie. Cependant, il lui arrivait d'écrire des sentences parallèles, pour orner les salles de culte tout en disant « Je n'aurais jamais pensé que des mots que j'avais écrits, pussent être offerts aux gens ! »

Mais voilà : l'élégance des caractères tracés au fil de sa plume, a séduit de nombreux amateurs qui ont souhaité acquérir ses œuvres.

Le calligramme qu'il a offert à la Fondation des Femmes contemporaines, a atteint une valeur d'un million NT lors de sa vente aux enchères. Lors de la deuxième vente publique d'œuvres d'art, organisée à Taizhong par l'Université Fo Guang, les quatre caractères « 禪心之道 » qu'il avait écrits, ont été vendus un million NT à Mme Sun Shuying de Jilong. Par contre, un jour, dans une vente de publique de charité, un garçon de douze ans a offert 100NT et le Grand maître a accepté avec joie.

La vie est un évènement joyeux, mais la mort ne doit pas être perçue comme un drame

Bien qu'il soit plongé dans le Dharma depuis plus de cinquante ans, il habite, comme tout le monde, un corps qui subit les problèmes de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort. Fidèle à son idée d' « apporter aux autres, la joie », il ne parle jamais de ses problèmes de santé. En réalité, le diabète dont il souffre depuis longtemps, a altéré sa vue et sa mémoire. Ces derniers temps chez lui, une blessure, même légère, cicatrise difficilement. Les disciples et les adeptes sont inquiets, certains lui demandent de ralentir sa marche, de se reposer et de prendre soin de sa santé, pendant que d'autres lui apportent des médicaments ou des remèdes. Son disciple Li Wuyan (la Vénérable Tzu Zhao) qui est radiologue à l'hôpital Rongzong, l'a mainte fois supplié de se soumettre à des contrôles... Mais lui, quand il parle de ses problèmes de santé, le fait avec légèreté, en disant : « On n'a qu'un corps, une vie, un cœur. »

Lui, ne se soucie guère de sa santé mais tout le monde, religieux ou non, pense qu'un jour, il tombera et se demande : On pourra pourvoir son poste mais sa réputation, sa personnalité, son aura sont irremplaçables. Le jour où il ne sera plus là, qu'advientra-t-il de cette gigantesque structure qu'est Fo Guang Shan ?

Face à ces questions, il a son idée : « Je n'ai pas peur de mourir, car la mort est un fait naturel. Les gens qui ont la foi savent qu'ils ne sont pas immortels, mais ils savent aussi que la mort n'est pas une fin, mais le commencement d'une autre vie. J'ai souvent comparé la mort à un déménagement. La vie et la mort sont deux en un, un en deux. La vie est, certes, un évènement joyeux, mais la mort n'est pas une tragédie. Quant à savoir ce que deviendra Fo Guang Shan après ma mort, il n'y a là rien à redouter : Fo Guang Shan ne fonctionne-t-il pas correctement depuis ma retraite ? C'est une communauté structurée, un Sangha tranquille, harmonieux et réglementé, une organisation dirigée collectivement... Ceux qui sont inquiets ne devraient pas établir de corrélation entre Fo Guang Shan et ma personne, ma vie et ma mort. »

Soixante-dix années de vie, en harmonie avec les affinités

Peu importe ce que pensent les gens : qu'on le félicite ou le calomnie, qu'on se fasse du souci pour lui ou qu'on nourrisse des soupçons à son égard... il reste fidèle à sa ligne de conduite personnelle : ne pas s'attacher aux charges reçues et vivre en accord avec les affinités. Et ce programme, il le vit depuis soixante-dix ans. Comme le disait un maître Chan :

*Dans la vraie vacuité, aucune forme n'est réelle,
Qu'elle soit image, ou apparence extérieure.*

Dans son journal, Hsing Yun écrivait :

*Le cœur porte le vœu bienveillant et compatissant de
guider les hommes,
Le corps est comme la barque sans attache, sur la mer
du Dharma ;*

*Vous me demandez les mérites et vertus de ma vie ?
Je dis : la lumière de Bouddha brille sur les cinq continents.*

Comme il l'a dit lui-même, chaque homme est l'architecte de son propre destin. Avec la résolution de faire revivre le bouddhisme, il a rempli son devoir, quoi qu'il lui en ait coûté, pendant la première partie, la partie « dynamique » de sa vie. En devenant un moine, à la fois simple et extraordinaire, il en révèle l'autre moitié : le retour sur soi, la méditation et l'oubli de l'ego.

Chapitre 20

Ne faire rien qui serait contraire aux enseignements du Bouddha



Vue de loin, l'image que les gens retiennent de sa personne, peut se résumer ainsi : Un moine bouddhiste d'une éclatante vitalité, évoluant sans peine entre les milieux bouddhistes et mondains ; possédant une connaissance étendue du passé et du présent, sachant bien écrire et parler ; liant amitié avec tout le monde, des notables aux simples vendeurs du marché ; ayant la capacité d'entreprendre et de gérer ; tenant en main un grand pouvoir ; aussi prestigieux qu'un PDG de multinationale

C'est pourquoi, on est amené à se poser la question : A-t-on déjà vu un moine de ce genre ? A-t-il parfois dépassé les bornes ?

La réponse est simple : si nous examinons ce qu'il a fait dans la majeure partie de sa vie, nous constatons que, de ses pensées, ses paroles et ses actes, ressort le principe suivant : Ne faire rien qui serait contraire aux enseignements de Bouddha. Le double objectif qu'il s'est donné pour la vie, c'est d'être un moine qui cherche à faire prospérer le bouddhisme et d'assumer la noble charge d'aider le monde, grâce au Dharma.

L'enseignement du Bouddha est originellement « l'étude de la vie » réunissant les vérités et doctrines de tous les phénomènes de l'univers. Aujourd'hui, on se doit d'utiliser des méthodes modernes

de propagation pour s'adapter aux changements sociaux, mais l'esprit fondamental de la doctrine bouddhiste reste inchangé. Hsing Yun préconise le bouddhisme humaniste, avec pour objectif de faire du bouddhisme ancien, un remède nouveau, pour guérir les affections du monde moderne.

Le Dharma en tant que protection de l'environnement spirituel

Dans cette époque troublée de fin du vingtième siècle, nous voyons et entendons tous les jours se produire, désastres naturels, guerres, émeutes, escroqueries, pillages... Les hommes, affolés, cherchent un peu d'espace pour respirer et survivre. Notre pauvre Terre saturée de déchets, polluée dans son air et dans son eau, mutilée par des défrichements sauvages, a désespérément besoin de protection et, avec elle notre société, minée par les troubles politiques, les actes criminels, les violences familiales et encore plus, les hommes, écartelés dans leurs relations, isolés ou rejetés... C'est pourquoi, avec l'esprit de bodhicitta du bouddhisme mahayana, Hsing Yun s'efforce d'apporter un discours rationnel et légitime, concernant l'art de vivre en famille, les règles de bienséance à respecter vis-à-vis d'autrui et de la société, la manière de gérer raisonnablement les dépenses quotidiennes, l'harmonie des sentiments entre époux et amis et, plus généralement, les problèmes de gestion, de religion, de santé, de politique... les problèmes de la société et du monde...

Concrètement, Hsing Yun recommande d'appliquer les directives du bouddhisme humaniste dans les activités éducatives, culturelles et caritatives d'aujourd'hui, ainsi que dans la formation des missionnaires (monastiques) et des prédicateurs (laïques), quand il s'agit d'organiser des tournées de lecture du dharma. En outre, il a créé un « Centre de consultation bouddhiste » pour aider, soit par téléphone,

soit sur rendez-vous, tous ceux qui, confrontés à des problèmes de santé, familiaux ou sentimentaux qui les dépassent, sont désemparés et ne savent à qui s'adresser. S'y ajoutent des centres de secours et des centres d'hébergement pour des personnes âgées isolées et/ou handicapées.

Comme le disait le Directeur du Conseil de Contrôle Chen Fu'an : « A Taïwan actuellement, les adeptes bouddhistes sont nombreux, mais les artisans bouddhistes sont rares », voulant dire par là, que les gens sont très actifs pour apporter des contributions, mais que peu d'entre eux pensent à utiliser le bouddhisme pour relever le niveau spirituel de l'homme et la qualité de la vie sociale. Hsing Yun a le même point de vue : il espère que les gens comprendront le vrai sens du dharma et ne se contenteront pas de le suivre aveuglément. C'est seulement ainsi que les valeurs du bouddhisme pourront irriguer le cœur des hommes.

Accomplir les travaux de base du bouddhisme

Après des dizaines d'années d'efforts, beaucoup le félicitent d'avoir initié une nouvelle ère du bouddhisme chinois, une ère de prospérité sans précédent, permettant au bouddhisme de s'épanouir, comme si une nouvelle « période du vrai dharma » était revenue sur Terre. A ce même moment, Hsing Yun lui, éprouve de la joie, mais ressent aussi de l'inquiétude : De la joie, en voyant de plus en plus de gens accepter le baptême du Dharma, mais aussi de l'inquiétude en sachant que, derrière des apparences florissantes, subsistent tant de problèmes d'organisation qui ne sont pas encore résolus !

Depuis des années, il a appelé le monde bouddhiste à réaliser d'urgence les travaux de base du bouddhisme :

1. Etablir une réglementation bouddhiste contemporaine,
2. Relever la qualité du Sangha,
3. Augmenter le nombre d'entreprises bouddhistes,
4. Développer le bouddhisme humaniste.

Depuis longtemps, le bouddhisme taïwanais permet à chacun de pratiquer selon sa propre volonté. Le résultat en est une situation inorganisée, comparable à un tas de sable sans cohésion, ce qui l'inquiète grandement. De plus et surtout, avec le développement spectaculaire de l'économie taïwanaise, il est très facile de trouver des adeptes : il suffit de se faire raser et de revêtir un késa, pour attirer une quantité de dupes, porteuses d'abondantes offrandes, sans avoir besoin de connaître la moindre doctrine. On en trouve même, qui n'ont encore reçu aucun précepte, mais qui quêtent déjà partout pour construire des pagodes. D'autres ne savent pas comment porter le késa mais donnent déjà des services religieux. D'autres encore, ne connaissent aucun règlement mais embrigadent déjà des disciples

Toutes ces pratiques indisciplinées et négligées sont dues au manque de réglementation dans le bouddhisme. Aussi, il a commencé par donner l'exemple : A Fo Guang Shan, il a codifié *le système du personnel, le système de gestion, le système d'administration, le système des prêches, la liturgie, la technique de rasage, l'ordination...* Aidé par sa vision moderniste, il ne se cantonne pas dans le « retour au passé » et il propose une série de règles, toutes bien acceptées, pour unir les forces du monde bouddhiste et permettre au bouddhisme de se développer harmonieusement dans son ensemble.

L'appel à la modification des « lois boiteuses »

Pourquoi est-il si difficile d'établir un système cohérent de réglementation du bouddhisme ?

A cause d'une série de « lois boiteuses » regroupées sous l'intitulé « Les règles de contrôle des pagodes ».

Cette loi, instaurée en 1929 par le Gouvernement Démocratique, vise uniquement le bouddhisme et le taoïsme. Les religions catholique, protestante, islamique et tantrique, ne sont pas concernées, pas

plus que les superstitions populaires, pourtant souvent nocives. Il est facile de dresser la liste des points critiquables de ces lois, dont certains articles ont d'ailleurs été modifiés :

1. Le gestionnaire y est mieux considéré que le Premier abbé et les monastiques sont assimilés à des employés. Ou bien, ils possèdent les mêmes droits et pouvoirs, ce qui est une source de disputes interminables.
2. Les « adeptes-représentants » interviennent dans les affaires internes et il en résulte un grand désordre administratif.
3. Il n'y a pas de règles de qualification pour les Premiers abbés. N'importe qui peut s'attribuer ce titre et faire ordonner abusivement des disciples.
4. Le poste de Premier abbé est à durée illimitée et les biens de la pagode sont privés.

Ces failles dans la loi sont, évidemment sources de désordre ; aussi dès qu'il en a occasion, Hsing Yun lance appel sur appel au gouvernement, pour qu'il donne à toutes les religions, un cadre de développement juste et sain. Pour lui, disciples et pagodes appartiennent au bouddhisme et ne sont pas des biens privés, ce qui implique que la gestion des pagodes soit remise entre les mains des monastiques pour éviter les querelles entre eux et les laïcs. De même que les enseignants dans les écoles ou les médecins dans les hôpitaux, les premiers abbés des pagodes doivent aussi être diplômés des collèges bouddhistes. La durée de leur mandat doit être limitée, permettant ainsi une bonne et saine alternance.

Requête pour l'officialisation de l'éducation bouddhiste

Pour rehausser la qualité du Sangha, la clé de la réussite est le développement de l'éducation bouddhiste.

A Taïwan, l'Université Fu Ren (catholique) possède un Département des religions officiel, donnant des cours de théologie du christianisme. Sur le campus de l'Université protestante Dong Hai, on trouve même un temple. Seuls les collèves bouddhistes ne sont pas reconnus officiellement, pas plus que leurs diplômés, à tel point que parfois, certains hauts fonctionnaires suggèrent publiquement de supprimer les collèves bouddhistes.

Par contre, en Chine où règne pourtant le communisme athée, il existe dans toutes les régions, des écoles bouddhistes officielles, dépendant du ministère de l'Education nationale et les salaires des enseignants et employés, sont identiques à ceux des Ecoles Normales. Aux Etats-Unis, toutes les écoles religieuses sont reconnues officiellement. De même, au Japon, beaucoup d'universités d'Etat possèdent un département des religions et on y trouve également de nombreuses écoles religieuses privées. Ces dispositions n'ont pas empêché ces deux nations d'être les leaders des deux continents, américain et asiatique.

Mais à Taïwan, les collèves bouddhistes sont les orphelins du système éducatif. Hsing Yun s'occupe de l'éducation bouddhiste depuis trente ans et ne veut pas que les jeunes bouddhistes restent à l'écart du système. Il ne cesse d'adresser des requêtes, pour que soit officialisée l'éducation bouddhiste, pour que les collèves bouddhistes soient officiellement rattachés au ministère de l'Education, pour que leurs titres et diplômés soient reconnus officiellement, pour que leur soit accordée l'autorisation de recruter publiquement des élèves, afin de leur transmettre la flamme du savoir.

Outre ces requêtes, il présente encore des propositions concrètes, pour améliorer l'éducation bouddhiste :

1. *Procéder à la classification des degrés d'étude.*
2. *Déterminer les critères de qualification des enseignants.*
3. *Déterminer les matières d'un enseignement standard, pour chaque niveau*

4. Déterminer les équipements standards de toute école.
5. Former des personnels administratifs officiels de l'éducation bouddhiste.
6. Créer une Direction commune.
7. Après la graduation, encourager les meilleurs étudiants à suivre des études supérieures, à Taïwan, ou à l'étranger.
8. Créer des activités communes aux différents collèges : concours de thèses, discours, chants, calligraphies, etc.
9. Confirmer la compétence des étudiants des collèges bouddhistes.
10. Réserver à des gradués des collèges bouddhistes, les fonctions de missionnaire, de Premier abbé et de directeur de pagode.
11. Créer un système de sélection des membres des associations bouddhistes et de détermination de leurs compétences, pour leur permettre de servir efficacement le bouddhisme.
12. Encourager le monde bouddhiste à offrir des bourses d'étude et des aides financières aux étudiants.

Partout dans le monde, les pays jouissant d'un système éducatif développé, sont immanquablement de grandes puissances, pendant que l'analphabétisme reste l'apanage des pays sous-développés. La religion a pour devoir d'éduquer la société ; si l'officiant lui-même n'a pas un niveau suffisant, comment peut-il assumer son rôle : purifier l'esprit humain et améliorer la mentalité dominante ?

Pouvoir par soi-même à sa subsistance et assurer le bien-être des hommes

Si l'on considère le développement traditionnel des entreprises bouddhistes, on constate qu'encore aujourd'hui, un monastique qui sait

bien réciter les sūtras, peut survivre sans difficultés ; de même, une pagode qui sait organiser ses services religieux, attire toujours de nombreux adeptes. Ainsi, séduire les adeptes et demander l'aumône, deviennent le moyen ordinaire dont usent les monastiques pour subsister. Et c'est aussi pourquoi le bouddhisme offre une image de lui-même, passive et dépendante, qui lui interdit de jouir du respect des hommes de la société.

Dans l'histoire du bouddhisme chinois, sous la Dynastie Tang, le vénérable maître Chan Baizhang Huaihai avait préconisé la vie agraire du Chan avec une devise : « Un jour sans travail, un jour sans manger », c'est-à-dire, pourvoir par soi-même à sa subsistance. Au début du siècle, le Grand maître Taixu a encouragé le monde bouddhiste à créer des usines, à la fois pour subvenir à ses propres besoins et aussi pour rendre service à la société. Issu de grands monastères chinois, Hsing Yun croit lui aussi, que le monde bouddhiste doit encourager la production et accorder de l'importance à la création d'entreprises. Le catholicisme, le protestantisme ont construit des hôpitaux et des écoles à travers le monde ; le bouddhisme japonais possède même des supermarchés et des hôtels. C'est pourquoi le monde bouddhiste taïwanais ne doit pas se voiler la face et refuser de prononcer le mot « affaires ». Car c'est en possédant ses propres ressources économiques, qu'il acquerra la capacité de servir la société et d'en faire bénéficier tous les hommes.

Pour ce qui est de ses projets personnels, mis à part le développement significatif de la chaîne de télévision BLTV et de la Radio Fo Guang, il se prépare, pour le moment, à éditer le Quotidien Merit Time, et à créer le Centre de Diffusion. Il y a trente ans, il a créé, avec les vénérables Wuyi, Nanting et d'autres, l'Institut Technique Zhiguang, puis, il y a dix-huit ans, il a bâti, au sein de Fo Guang Shan, l'Ecole secondaire Pumen. Actuellement, à part l'Université Hsi Lai (University of the West) aux Etats-Unis, il travaille à mettre sur pied, l'Université Fo Guang.

Cet établissement se trouvera au village Linmei de Yilan, face à l'Océan Pacifique, sur une colline de 56 ha. C'est le grand vœu que nourrit Hsing Yun depuis plus de quarante ans et c'est aussi une autre importante étape de son entreprise bouddhiste. Les travaux ont débuté en 1993, l'ouverture est prévue pour 1995, avec, au départ, sept départements : langue chinoise, philosophie, communication, gestion, langues étrangères, arts et théâtre.

Dans son esprit, il projette un centre universitaire multidisciplinaire, élégant et naturel, qui fusionnera l'éducation de la vie et celle de l'homme et deviendra un nouveau modèle éducatif. Son futur recteur, le Dr. Gong Pengcheng est, à l'heure actuelle, le plus jeune Docteur ès Lettres taïwanais.

Construire une université n'est pas chose simple mais sous l'impulsion de sa puissante force de vœu, les trois milliards NT nécessaires sont rassemblés goutte à goutte par des ventes publiques de charité de collections privées offertes, ce qui démontre, une fois de plus, les relations étroites entre les activités bouddhistes et la société. Hsing Yun l'a déclaré mainte fois : « A qui appartient l'Université Fo Guang ? Elle n'est pas à moi, ni à Fo Guang Shan ; elle appartient à la société, à tout le monde ! »

Surfant dans les grandes vagues, il est sans excitation et sans crainte

Ses reproches directs à la situation actuelle du bouddhisme taïwanais et sa franchise concernant le futur développement du bouddhisme, peuvent sans nul doute, offenser certains hauts fonctionnaires ou certains profiteurs, ou tout simplement retentir en vain, aux oreilles de gens indifférents. Ne pouvant influencer les autres, il a donc commencé par lui-même. C'est ainsi qu'il a fait de Fo Guang Shan, le centre de culte le plus moderne et le mieux équipé qui soit, doté d'un

système de fonctionnement équilibré et bénéficiant d'une gestion méthodique. Le collège bouddhiste est le plus ancien de l'île, celui qui compte le plus grand nombre d'élèves et qui a formé jusqu'à ce jour, plus de mille jeunes monastiques d'excellent niveau. Quant aux entreprises bouddhistes, elles comportent des institutions éducatives, médicales, caritatives et culturelles, qui s'imbriquent étroitement et inspirent d'autres organisations bouddhistes qui suivent le même chemin.

Durant tout ce temps, il a reçu des félicitations et aussi des reproches. Mais il maintient fermement son cap « Ne rien faire qui serait contraire aux enseignements de Bouddha », et continue sa route. Comme le disait Tao Yenming : « Surfant dans les grandes vagues, il est sans excitation et sans crainte ».

Actuellement, les problèmes restent nombreux et l'on est encore loin de la situation idéale. Mais le fruit de bouddhité ne peut être acquis du jour au lendemain et il sait que, génération après génération, les disciples de Fo Guang Shan finiront par donner au bouddhisme chinois son nouveau visage.

Chapitre 21

Etre moine bouddhisme d'une vie à l'autre sans regret



Il fait frais, l'atmosphère est légèrement humide ; dans le sud de Taïwan, cette nuit est limpide et immense. Les chuintements « Chiu ! Chiu ! » se succèdent. Dans le ciel, les fusées d'artifice éclatent, projetant des pluies de diamants dans toutes les directions. Dans les arbres, des lampes multicolores suspendues, font naître, avec les ombres des branches et des fleurs, des images féériques. Dans la foule, certains applaudissent, d'autres acclament... Partout éclate la joie.

Une fois par an, durant les cinq premiers jours de l'année lunaire, Fo Guang Shan organise les dharma-services de l'offrande des lampes de paix de la nouvelle année chinoise, puis, au premier jour du deuxième mois, date de l'ordination du Grand maître, se tient l'Assemblée générale des disciples. Durant cette période, des centaines de milliers d'adeptes, revenus de partout dans le monde, sont rassemblés partout dans le monastère : au pied de la grande statue de Bouddha, devant le hall principal ..., « En arrivant ici, on a l'impression de rentrer à la maison ! », soupirent-ils avec satisfaction.

Ces quarante dernières années, Taïwan est passé de la pauvreté de l'après-guerre, à la prospérité d'aujourd'hui et a réalisé ce miracle économique mondialement reconnu. La Grande époque a aussi forgé des personnages hors du commun, qui méritent d'avoir leur nom dans

l'histoire. Le fondateur de Fo Guang Shan – le vénérable maître Hsing Yun – est sans aucun doute l'un d'entre eux.

Le récit de ses soixante-dix années de vie, plutôt qu'un roman d'aventures, peut être considéré comme une prescription tonifiante. Chaque homme ordinaire, à la recherche d'une vie extraordinaire, peut suivre son exemple pour éclairer sa propre nature et planifier son avenir.

Parlons de ses origines : Hsing Yun n'est pas issu d'une famille lettrée, ni puissante ; dans le domaine éducatif, il n'a jamais reçu un seul diplôme officiel. Tout jeune, il a perdu son père, puis il est entré dans les Ordres et, à cause des guerres, il a dû survivre seul. Quant aux talents innés, il n'est pas non plus de ces surdoués, qui savent lire à trois ans ou pratiquer un art martial à cinq...

Affronter les événements avec toutes ses forces, faire son choix et le suivre jusqu'au bout

Alors, les clés de sa réussite ? Elles peuvent se résumer en deux phrases : « Affronter les événements avec toutes ses forces ; arrêter son choix et le suivre jusqu'au bout ». Ces deux phrases résument l'enchaînement de toutes les étapes de sa vie et en expriment aussi les caractéristiques.

On peut dire que son ordination, à l'âge de douze ans, est un événement prédestiné mais c'est bien parce qu'il avait compris tout le sens et toute l'importance du mot « promesse », qu'il a imploré la permission de sa mère et enduré dix années de rude vie monastique.

En 1949, il est arrivé à Taïwan, les mains vides et sans connaître le dialecte local ; il a connu la faim, le froid, les maladies, la prison, les calomnies... Il en a vu d'autres se réduire à l'état laïc... S'il avait suivi le même chemin, on pourrait le comprendre. Mais il n'avait pas oublié l'accord qu'il avait passé avec le Vénérable Zhiyong, qui lui, était resté en Chine pour défendre le bouddhisme et lui avait confié la tâche

de transmettre la lumière bouddhique. Sa volonté de faire revivre le bouddhisme chinois n'a jamais faibli et il a dû vivre patiemment, à la charge d'autrui, durant quatre ans. Puis durant les douze années passées à Yilan, il s'est efforcé de cultiver et stocker tous les éléments nécessaires. Quant à la construction de Fo Guang Shan, le chemin en était semé d'innombrables embûches.

L'environnement change sans cesse, les choses et les événements aussi. Seul, son choix de suivre le bouddhisme n'a jamais varié.

Grâce au développement de l'économie taïwanaise, les conditions sociales se sont améliorées, l'ardeur qu'il avait mise à semer et labourer a enfin porté ses fruits. Ses disciples de la première génération ont imité la détermination du maître : ils ont successivement bâti des centres et monté des affaires à travers le monde entier. Puis ceux de la deuxième génération leur ont succédé et ont consolidé l'œuvre de leurs aînés. Aujourd'hui, cette gigantesque entreprise bouddhiste du nom de Fo Guang Shan, possède plus d'une centaine de filiales, auxquelles s'ajoutent des collègues bouddhistes, des écoles primaires et secondaires, des jardins d'enfants, des maisons d'édition, des librairies, un orphelinat, des cliniques, des maisons de retraite, etc. Au total, cent-quatre-vingts unités.

Toujours transmettre la lumière

Le comparant aux autres Vénérables, Maîtres des centres de culte bouddhistes taïwanais, tous les gens, qu'ils soient à l'intérieur ou à l'extérieur du monde bouddhiste, sont unanimes : Hsing Yun est le meilleur pour ce qui est de former de nouveaux jeunes pour le bouddhisme. Actuellement, on compte plus de onze cents disciples monastiques à Fo Guang Shan et, que ce soit du point de vue du niveau éducatif moderne ou de la discipline traditionnelle, c'est un nouveau record dans l'histoire du bouddhisme chinois. Si Hsing Yun a pu

parvenir à ce résultat, c'est parce qu'il est persuadé que le bouddhisme doit aussi « toujours transmettre la lumière ».

Afin que le bouddhisme puisse se développer de façon plus stable et plus durable, il a réussi à fusionner la discipline traditionnelle des monastères et le caractère moderne des centres de culte contemporains, et à mettre en place des systèmes adaptés à leur époque, dans les domaines administratif, économique, financier, personnel, pratique, du bien-être, etc. C'est dans cet esprit, que les responsables des unités de Fo Guang Shan, exercent leurs fonctions, utilisant la discipline comme axe principal et l'amitié entre dharma-frères, comme réseau de communication. Ainsi, non seulement, ils y trouvent la force de mobilisation et de connexion, mais, de plus, ils peuvent exercer leur esprit d'ouverture et de justice, pour que cette gigantesque entreprise puisse fonctionner sans heurt, comme un mécanisme bien huilé.

Cependant, le seul respect des règles ne permet pas, à lui seul, de progresser. Il faut avoir une idée directrice pour mobiliser et unir le savoir des hommes, et développer son influence. Pour cela, depuis quarante ans, Hsing Yun emploie l'esprit du bouddhisme Mahayana, sous la forme d'un « bouddhisme humaniste », d'un « bouddhisme de la vie ». Utilisant des méthodes de diffusion modernes, il répand des concepts comme : « la vie quotidienne est plus importante que la notion de vie et de mort », « le bouddhisme est un enseignement du bonheur », etc. En même temps, le développement ultra-rapide de l'économie taïwanaise, la montée du pluralisme dans la société et la généralisation de l'éducation, ont aussi offert au « bouddhisme humaniste » des terres fertiles. Voilà pourquoi un nombre sans cesse grandissant d'éminentes personnalités du monde politique et économique, d'élites de la société, d'intellectuels... prennent refuge auprès de Bouddha. Le bouddhisme passe ainsi du statut de superstition populaire à celui de religion légitime, au même titre que les religions catholique et protestante et, ces dernières années, il les a même

largement devancées. Actuellement, les adeptes de Fo Guang Shan à Taïwan sont déjà plus d'un million et ceux de l'étranger se comptent par centaines de mille.

Fo Guang Shan est le fruit de tous ses efforts et il est naturel que Hsing Yun y soit profondément attaché. Pourtant, soucieux de respecter les règlements et de faire prospérer la communauté, il n'a pas hésité à céder sa place de Premier abbé à l'aîné de ses disciples – le vénérable Hsin Ping.

Il faut savoir déposer pour pouvoir soulever à nouveau

« Il faut savoir déposer pour pouvoir soulever à nouveau » : Tel un papillon sortant du cocon, Hsing Yun continue à voyager pour promouvoir le Dharma. Il crée la B.L.I.A. et rassemble les ressources de la société pour infuser de l'énergie au bouddhisme et apporter le Dharma à l'humanité. A l'heure actuelle, la B.L.I.A. possède déjà plus d'une centaine de branches à travers le monde, elle est devenue le pilier principal du développement du bouddhisme.

En se remémorant les événements d'antan, Hsing Yun décrit clairement les idées directrices de son parcours : « Dans ma vie, je n'ai jamais cherché à « me faire rembourser », et j'ai toujours tenu mes promesses. Dans la société actuelle, les gens ne voient que les résultats, personne ne prête attention aux aléas de ton parcours ; cela m'a beaucoup appris. Quand mon objectif est défini, même si le parcours est pénible et déplaisant, je ne désespère jamais et jamais je ne reviens sur ma décision. C'est ce qui m'a permis de résoudre tant de problèmes ! Celui qui est déterminé trouve toujours des solutions, celui qui est velléitaire ne rencontre que des difficultés. Sur la scène de la vie, peu importe le rôle que l'on joue, il faut le faire avec l'état d'esprit de l'acteur principal... ».

Telle est, résumée, la philosophie de Hsing Yun.

Offrir au bouddhisme, une route sans obstacles...

Il est dit dans le *Sūtra du Diamant* :

*Tous les dharmas conditionnés ne sont que
Rêves, illusions, bulles de savon et ombres...
Ils sont comme la rosée et comme l'éclair,
Et ainsi doit-on les considérer.*

Voulant dire par là, que toutes les « apparences » qu'on peut voir ou entendre ne sont qu'illusions. Cependant, si un homme ordinaire devait faire le portrait du Grand maître, il ne pourrait que mettre l'accent sur son œuvre et ses contributions au fil de l'histoire, pour pouvoir bien les examiner et les détailler.

Agir toute sa vie... La plus grande contribution de Hsing Yun, fut d'exporter le bouddhisme légitime, de la Chine vers Taïwan ; de faire, d'un désert dépourvu d'eau dharmique, une Terre pure remplie de fruits de Bodhi et d'offrir au bouddhisme une voie moderne. Comme il l'a dit : « La doctrine est traditionnelle, les méthodes sont modernes ; la pensée est transcendante, les œuvres sont mondaines ; la vie est conservatrice, la pratique est progressive »... Et c'est ainsi que les vocations bouddhistes, se multiplient rapidement. Certains lui font des éloges en disant : « Sans le Grand maître Hsing Yun, il n'y aurait pas de Fondation Tzu Chi, ni de *Montagne du Tambour du Dharma*, ni le bouddhisme taïwanais d'aujourd'hui ».

Sa deuxième contribution fut de relancer les vaisseaux dharmiques et de former les jeunes talents, notamment en ce qui concerne l'importance du rôle joué par les bhiksunis. Pour ce qui est du respect de la sagesse et de la capacité des bhiksunis, aucun moine éminent ne possède, de nos jours, cette grandeur d'âme et cette prévoyance. Dans le bouddhisme traditionnel, le Sangha est

réservé aux monastiques masculins et les bhiksunis y ont toujours été déconsidérées. En Thaïlande, au Sri Lanka et dans les pays où se pratique le bouddhisme tibétain, les monastiques femmes n'ont aucun statut et il n'existe pas d'ordination pour bhiksunis. Il n'y a qu'à Taïwan que l'on trouve des bhiksunis auréolées de réussites extraordinaires, comme les Vénérables Xiao Yun ou Cheng Yen. A Fo Guang Shan, le rapport entre monastiques hommes/femmes est de 3 pour 7. Les disciples de la première génération – Tzu Chuang, Tzu Hui, Tzu Jung, Tzu Chia, Tzu Yi – sont toutes des bhiksunis éminentes. Hsing Yun a beaucoup de respect pour les bhiksunis et soutient fermement leur contribution au bouddhisme taïwanais. Il ne faut pas oublier que les commissaires de l'Association Mondiale du Bouddhisme sont généralement des moines du Theravada et que c'était traditionnellement, un terrain interdit aux femmes. Or, la vénérable Tzu Hui a été proposée et élue vice-présidente de l'Association. Ce fut un évènement historique pour la position des bhiksunis au sein du monde bouddhiste.

Parlant de Hsing Yun, Zhaohui, Vénérable d'âge moyen, s'exclama un jour : « Il a vraiment réussi à concrétiser cette notion d'égalité des êtres, dont parle Bouddha. »

Sa troisième contribution fut d'établir pour le bouddhisme, un modèle où les monastiques et les laïcs se distinguent, mais se respectent. Historiquement, quel que soit le niveau de pratique et la durée de l'ordination, un monastique est toujours supérieur à un laïc, ce qui creuse entre eux, un fossé. Hsing Yun a donné, lui, un autre exemple : A Fo Guang Shan, il n'existe aucune notion de classe. De même qu'une nation ne peut pas exister sans citoyens, de même qu'un centre de culte ne peut se passer d'adeptes, c'est de l'union entre monastiques et laïcs, que le bouddhisme tire sa puissance. »

Dernièrement, la B.L.I.A. a élu un nombre significatif de disciples laïques (Chen Lu'an, Zhao Ning, Chen Shunzhang, Zeng Liangyuan,

Huang Liming, Hu Xiuqing, Zhang Naibin, Zheng Yushu, Sun Chunhua, etc.) à des postes de maîtres de conférences. Comme les monastiques, ils sont autorisés à donner des lectures dharmiques, ce qui est une façon de reconnaître la capacité et la contribution des disciples laïques.

La tendance de l'époque et le héros se reflètent mutuellement

En dehors du domaine religieux, le Grand maître Hsing Yun s'est aussi beaucoup dévoué, directement ou indirectement, à la Nation et à la Société.

A Taïwan, les quatre millions de bouddhistes sont comme des rochers qui stabilisent la société. Ces dernières années, les querelles entre partis politiques et la récession économique, ont aggravé les problèmes de sécurité publique. Heureusement, l'intervention des adeptes bouddhistes constitue une puissante force d'apaisement. On en ressent plus particulièrement les effets dans les querelles entre autochtones et immigrants venant de Chine continentale. Ainsi, Hsing Yun n'est pas originaire de Taïwan, mais la plupart de ses adeptes le sont. D'un autre côté, la vénérable Cheng Yen est taïwanaise, mais beaucoup des membres de la Fondation Tzu Chi sont des immigrants.

A l'étranger, les centres Fo Guang Shan et la B.L.I.A. développent tacitement une véritable « diplomatie populaire », pour rehausser, sur la scène internationale, l'image de Taïwan. Ce qu'ils représentent, ce sont les vingt millions de Taïwanais et le résultat de quarante années d'efforts. Des contrées d'Europe aux prairies d'Australie ou aux déserts d'Afrique du Sud, Hsing Yun et ses disciples et adeptes, dissipent l'humiliation subie par les Chinois au siècle dernier et leur permettent de s'épanouir dans le monde entier.

« Partir d'une vision exhaustive, attaquer au plus près, être attentif aux points litigieux, travailler à renforcer les points faibles », tels sont ses principes de travail.

Avec le développement de la société taïwanaise, cet éminent leader religieux est le héros que les tendances de l'époque ont révélé. Et lui, il a propagé le bouddhisme à travers les cinq continents, devenant ainsi le héros qui a marqué les tendances de l'époque. Dans une interview télévisée Wu Shunmin, PDG de l'entreprise automobile Yulong, a dit un jour : « Pour être pasteur, il faut être Zhou Lianhua ; pour être bonze, il faut être le Grand maître Hsing Yun. »

Dès qu'il y a louange, la diffamation s'en vient

Comme pour tous les hommes qui ont réussi, dès qu'il y a louange, la diffamation suit. Toutes les insinuations le concernant : bonze politisé, communauté bouddhiste commerciale, incorrecte..., ont fait de lui un sujet de discussions. Toutefois, bien que les hommes vivent dans le même monde, chacun suit son chemin. Au fil de sa vie, nous avons pu observer bien des comportements mondains des hommes : Certains s'attardent dans le hall des bouddhas avec l'espoir de le rencontrer, d'autres restent devant le portail pour critiquer le manque d'influx transcendant des statues en béton ; ceux-ci sont tout émus en écoutant ses lectures, ceux-là le critiquent pour son titre de conseiller du Parti Nationaliste. Il en est qui, en toute sincérité, donnent dix ou cent NT pour accumuler les mérites pour eux-mêmes et les membres de leur famille, il en est d'autres qui allument des enseignes portant le nom de « Fo Guang » pour attirer le chaland. Certains pratiquent le pèlerinage en vénérant tous les trois pas, pendant que d'autres passent leur temps à faire mentalement l'inventaire de leurs biens...

Les hommes se donnent des idoles et ensuite ils en exigent la perfection, leur adressent des reproches et nourrissent à leur égard de noirs soupçons, sans jamais se demander si l'image qu'ils s'étaient faite de ces idoles, correspondait bien à leurs intentions originales...

« Qui suis-je ? Un simple moine ! Un homme ordinaire ! » Pour lui, louanges ou diffamations ne sont que flocons de neige. Car il a un cap bien déterminé pour conduire sa vie.

Un jour, sur l'autoroute, la radio dans la voiture diffusait le bulletin météo du jour : « Selon le mouvement des nuages, le satellite... ». Soudain, la Vénérable Tzu Jung, qui l'accompagnait, lui demanda :

- Maître, votre nom dharma d'origine était « Jingjue (éveillé aujourd'hui) », et vous l'avez changé en « Hsing Yun (étoile et nuage). Faut-il y voir un sens caché ? »

- Quand j'étudiais au monastère, c'était l'époque où l'on apprenait à employer « la méthode des quatre coins » de Wang Yunwu. Un jour, j'étudiais la signification du terme « Amas stellaire (Hsing Yun Tuan) » et il était dit : Avant que l'univers ait pris forme, d'innombrables d'étoiles se rassemblaient en nuages et brouillards et formaient un ensemble immense, illimité... J'ai beaucoup aimé cette image de l'infini et je me suis promis de devenir celui qui apporterait la lumière au monde, sans pour autant subir quelque contrainte que ce soit. Aussi, me suis-je donné le nom Dharma de « Hsing Yun ».

Le grand peintre Li zhijian lui a dédié un portrait, sur lequel il a tracé personnellement un poème qui retrace les traits saillants de sa vie :

*Demandez à l'autre qui il est,
Il est le moine de Fo Guang Shan,
Fondé par lui il y a vingt-sept ans.
Durant quarante automnes, il a donné lecture du dharma,
A plus d'un millier de disciples.
Il a répandu la lumière à travers les cinq continents,
Par d'innombrables corps d'apparition,
Dont l'unique rôle est de purifier le monde.*

Donner au bouddhisme un nouveau destin pour les cinq-cents ans à venir

Ayant traversé la grande époque des bouleversements, alors qu'il était d'origine tout à fait modeste, le Grand maître Hsing Yun a, grâce à son esprit ouvert, sa large vision, ses sensations pénétrantes, sa détermination absolue... réussi une vie sortant de l'ordinaire.

Le grand écrivain Tang Degang, professeur d'histoire de l'Université de New York, a, dans un article intitulé « *Le bouddhisme durant les futurs cinq-cents ans* », pratiquement apporté une évaluation définitive sur Hsing Yun :

Quand je donne cours sur les grandes religions du monde, je conseille toujours aux étudiants, de bien retenir l'expression classique chinoise « Tous les cinq-cents ans, naît un grand homme ». Avec cette formulation il est plus facile d'entrer dans le vif du sujet.

Parmi tous les fondateurs de religions dans le monde, le plus facile à retenir est Jésus, que les occidentaux fêtent tous les ans à Noël. En reculant de cinq-cents ans, on retrouve Sakyamuni Bouddha (563-483 AJC), Laozi et Confucius. Mille ans avant Jésus, c'est l'époque de Moïse, fondateur du Judaïsme.

Cinq-cents ans après le début de l'ère chrétienne, vient Mohammed (570-630), fondateur de l'Islam. Mille ans après, apparaît Martin Luther (1483-1546), Père du Protestantisme. Depuis, cinq-cents ans ont passé et, logiquement, le monde religieux va de nouveau voir apparaître un messie.

Si l'on considère la situation des courants de pensée, des cultures, et du développement politique et économique du monde actuel, on peut penser que cette nouvelle force vitale devrait apparaître dans le cadre du bouddhisme. Actuellement, le bouddhisme se développe de façon spectaculaire dans le sud-est asiatique et se répand largement

dans les cinq continents. Sa puissance, sa vigueur et la fermeté de ses convictions dépassent largement le cadre d'une simple « Réforme religieuse ».

Aujourd'hui, avec la montée des « quatre petits dragons » de l'Océan Pacifique et l'ascension de la Chine, les représentants de la classe moyenne sont de plus en plus nombreux ; la religion dont ils ont besoin c'est le bouddhisme mondain, capable de s'adapter à la vie moderne et non le bouddhisme traditionnel et transcendant réfugié dans des montagnes perdues. C'est pourquoi « la réforme religieuse » et le « Martin Luther » du bouddhisme vont probablement apparaître avec notre époque.

Cette nouvelle destinée bouddhiste, c'est le mouvement unifié des « deux véhicules Mahayana et Hinayana » et « l'union des dix Ecoles ». En scrutant le passé, on peut deviner le présent et la tendance actuelle montre que ce mouvement va inonder la Chine et secouer les cinq continents, sans que personne puisse l'en empêcher. Depuis des années, j'étudie attentivement cette question et j'en ai conclu que celui qui est destiné à donner au bouddhisme, un nouveau destin pour les cinq-cents ans à venir, ne peut être que le Grand maître Hsing Yun – le fondateur de « l'Ecole Fo Guang Shan. »

Etre bonze éternellement, vie après vie ...

A l'instar de cette vieille dame qui a donné son fils au monde entier, Hsing Yun a fait don de sa personne à tous. Il n'a fait qu'un seul choix dans sa vie : être bonze. A-t-il jamais regretté ? Si le temps pouvait régresser, comment voudrait-il l'employer ?

« Le plus grand bonheur de ma vie est d'être bonze. Je voudrais encore être bonze dans une vie prochaine. Je voudrais être bonze pour l'éternité ».

L'Empereur Shun-Zhi de la Dynastie Qing, a écrit le poème :
« *Éloge au Sangha* »:

*L'or et le jade ne sont pas des objets précieux,
Seul l'est, le port du késa sur les épaules.*

Entrer en religion est affaire d'homme valeureux. Un quelconque général ou ministre ne saurait la réaliser.

Quand Hsing Yun reviendra sur Terre, ce sera sans regret !

Fo Guang Shan
International Translation Center

Fo Guang Shan International Translation Center

Fo Guang Shan International Translation Center se consacre à la traduction et la diffusion des traductions de qualité des textes bouddhistes classiques ainsi que des œuvres des enseignants et érudits bouddhistes contemporains. Nous préconisons le bouddhisme humaniste et promouvons l'écriture bouddhiste qui est accessible, axée sur la communauté, et adaptée à la vie quotidienne. Sur le site FGSITC.org, vous pouvez parcourir l'ensemble de nos publications, les lire en ligne et même les télécharger gratuitement, ainsi que demander des copies imprimées pour vous ou pour votre organisation.

Liste des donateurs

1000 exemplaires

佛光山西來寺

300 exemplaires

佛光山法國法華禪寺

250 exemplaires

佛光山滿地可華嚴寺 國際佛光會滿地可協會

200 exemplaires

國際佛光會巴黎協會

150 exemplaires

巴黎佛光山 巴黎佛光青年分團

60 exemplaires

孔美蓉闔家 林周秀子

40 exemplaires

劉美杏闔家

33 exemplaires

蔡月琴闔家

20 exemplaires

心耐法師

10 exemplaires

張綦綦闔家 留許秀瓊 陳詹梅喬 留聯泰 張婉薇
湯翠紅 蔡貞貞

9 exemplaires

Derek Tran Family

6 exemplaires

晏群英 Văn Hương Trang Family

5 exemplaires

佛弟子 周義榮 顏麗容 Mason Chen Noe Romero
Sean Mingxun Wang

4 exemplaires

吳偉康 洪辰德 許翔睿

3 exemplaires

林幸儀 洪敬庭

2 exemplaires

許瓊方 陳欣蓉 陳柏亭 Quah Pin Pin

1 exemplaire

林海燕 張玉奇 張常淨 張燦玲 陳思旭 陳思翰
陳星儒 陳姿穎 湯月嬌 張劍

Fo Guang Shan
International Translation Center

